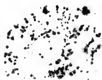




...DO PIZZOFALCONE





HISTOIRE
DES
ÉVÈNEMENS MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE LA DERNIÈRE GUERRE,
DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

TROISIÈME ÉDITION,
Revue, corrigée & augmentée;

PAR M. DE LONGCHAMPS,
de l'Académie de la Rochelle.

TOME SECOND.

Parcere subjectis, & debellare superbos.
Virgil. Eneid. l. 6.





A AMSTERDAM;
Et se trouve à PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques.

1787.







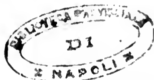


HISTOIRE

Des Évènemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

CEPENDANT l'Angleterre faisoit des préparatifs ruineux pour la campagne prochaine. Un convoi de trois cens navires se disposoit à mettre à la voile sous l'escorte de dix-sept vaisseaux de ligne, de sept frégates, & de trois flûtes armées. Lord Shuldam avoit ordre de les accompagner jusqu'à une certaine latitude, où le Commodore Rowley devoit prendre le commandement général, & faire route pour les Antilles avec une division. La flotte attendoit le signal de quitter la rade, lorsqu'elle fut dispersée par une tempête, qui, la nuit du premier Janvier, submergea plusieurs vaisseaux, & força Shuldam à relâcher dans la baie de Torbay. Ce

1779. Préparatifs des Anglois pour la campagne prochaine. Leur convoi est retardé par une tempête.



1779. même coup de vent avoit contraint M. de la Touche-Tréville à gagner la rade de Brest avec sa division; mais, à l'exception du lougre l'Espiègle, violemment endommagé dans sa mâture, tous ses vaisseaux furent bientôt en état de reprendre leur croisière.

Le désastre de la flotte angloise retardoit nécessairement les secours attendus aux Indes occidentales, & dut causer de grandes alarmes parmi les Négocians intéressés au commerce des îles Angloises. Pour les calmer, l'Amirauté fit annoncer le départ de trois autres convois; mais ces vaines promesses ne rassuroient personne. Les besoins étoient pressans; & le moindre retardement pouvoit décider le succès des opérations du Comte d'Estaing, qui, disoit-on, venoit de toucher à la Martinique. Quoique douteuse encore, cette nouvelle alarmoit les Anglois; ils avoient lieu de tout craindre, par-là même qu'ils ne savoient rien de positif.

Conjectures sur leur position dans les Indes occidentales. Clinton venoit d'écrire à Lord Germaine qu'il n'avoit aucunes lumières sur la position respective de

l'Amiral Byron, du Général Grant & du Commodore Hottam. Les deux vaiſſeaux de ligne, & les onze autres voiles en ſtation dans les Indes occidentales, ſous les ordres de l'Amiral Barrington, n'étoient point en état de faire tête aux forces navales des François, ſi le Comte d'Eſtaing y devançoit l'Amiral Byron. D'ailleurs, le bruit déjà répandu que la frégate angloiſe la Roſe avoit coulé bas dans les parages de Saint-Domingue, après un combat de pluſieurs heures contre une frégate Françoiſe, venoit de ſe confirmer dans les ports de Breſt & de Ports-Mouth. A cette même époque, on débitoit ſans fondement, que dans ces mêmes parages un autre vaiſſeau de quarante canons s'étoit rendu à la frégate le *Triton* (1), qui n'en montoit que trente. Rien

1779.

(1) On ne confondra pas cette frégate avec le *Triton*, vaiſſeau de ligne de ſoixante-quatre canons, ci-devant commandé par le Comte de *Ligondès*, & qui le ſera déſormais par M. *de la Clocheterie*. Ce brave défenſeur de la *Belle-Poule*, avoit obtenu que l'Etat-major & l'Equipage de cette dernière frégate ſerviroient ſur le *Triton*.

1779. ... de ... Lucie. ... Comte ... y ... prendre.

ne préparoit les Anglois à la nouvelle de la conquête de Sainte-Lucie. Ils l'apprirent avec d'autant plus de joie, que les bruits semés par les émissaires de l'opposition, ne laissoient entrevoir que des malheurs, toutes les fois qu'on se livroit aux conjectures sur les îles angloises de l'Amérique. Les nouveaux rapports venus de ces îles mirent fin, pour quelques momens, à ces cruelles inquiétudes. On sut que l'Amiral Byron étoit parti de Rhode-Island le 14 Décembre avec ses onze vaisseaux de ligne, & le sloop le *Star*; qu'il avoit touché à la Barbade le 4 Janvier, & qu'avec neuf vaisseaux il étoit allé joindre Barrington à Sainte-Lucie, dont le Général Grant venoit de s'emparer. Suivant les relations, cette île sans défense avoit capitulé à la première sommation du Général Anglois, qui s'y vit bloqué presqu'aussitôt par le Comte d'Estaing. En effet, le Vice-Amiral, arrivé le 8 Décembre à Fort-Royal, apprit le 14 du même mois, que dix Régimens étoient débarqués depuis deux jours à Sainte-Lucie, sous la protection de sept

vaisseaux aux ordres de l'Amiral Barrington, qui avoit été joint quelques jours avant par le Commodore Hottam; il appareilla sur le champ, avec le Gouverneur de la Martinique, & environ cinq mille hommes de troupes, y compris les volontaires. Les vaisseaux Anglois mouilloient sur la corne d'un banc, & dans l'ordre le plus serré; ils étoient protégés par des batteries distribuées sur la côte, dont l'assiette naturelle ajoutoit encore à la force de leur position. D'ailleurs un calme presqu'absolu ne permettoit pas de les combattre avec avantage. Après quelques efforts infructueux, il fallut renoncer à ce projet. 1779.

En choisissant mieux le lieu du débarquement, en n'employant que des hommes familiarisés avec cette côte, il n'eût pas été impossible, dans le premier moment, d'enlever le morne *Fortuné*, & d'autres postes fortifiés pour la défense de l'île. On fit deux tentatives également inutiles. Dans la première, environ quatre mille hommes sur trois colonnes, dont les Grenadiers & les Chasseurs formoient la tête,

1779. vinrent attaquer la *vigie du carénage*; ce qui fut exécuté d'abord avec tant d'activité, qu'en un instant ils forcèrent une des redoutes; mais la peur ayant saisi les guides, ils égarèrent l'armée, & les trois colonnes finirent par s'engorger.

Dans la seconde action, les troupes se formèrent en divers corps, au débouche d'un bois, sous le feu d'une nombreuse artillerie de campagne & de plusieurs gros canons, qui, tirant à mitraille, faisoient le plus terrible ravage. Pendant trois heures, les François bravèrent ce feu avec leur intrépidité ordinaire; mais les Anglois arrêtoient par-tout leurs efforts; & d'autant plus surement, que deux vaisseaux auxquels M. le Comte d'Estaing avoit donné ordre de venir s'embosser sous les batteries de l'ennemi furent contrariés par les circonstances, & ne produisirent point l'effet qu'on attendoit de cette manœuvre. A cet obstacle, se joignit celui d'une pluie continue qui laissoit à peine l'usage du fusil, la seule arme qu'on eût, pour ainsi dire, à opposer au feu de l'artillerie

Angloiſe. Cependant, le combat ſe ſoutint pendant quatre heures, & ne ceſſa que faute de munitions. Enfin, les troupes françoiſes ſe retirèrent à demi-portée du canon de l'ennemi, qui n'oſa les pourſuivre. Leur retraite s'exécuta ſans beaucoup de confuſion, ainſi que l'embarquement, qui eut lieu deux ou trois jours après. L'eſcadre mouilla le 19 au Fort-Royal, avec tous ſes vaiſſeaux en bon état. Le Comte d'Eſtaing étoit informé de l'arrivée prochaine de l'Amiral Byron avec douze vaiſſeaux : dans cette conjoncture critique, il n'y avoit point à délibérer ; le ſeul parti ſage fut de regagner la Martinique, & d'empêcher que les îles, dont les garniſons étoient affoiblies, ne reſtaſſent plus long-temps expoſées. 1779. Retraite du Comte d'Eſtaing.

MM. d'Eſtaing, de Bouillé & de Lowendal, avoient ſignalé leur prudence & leur valeur dans cette expédition malheureuſe, où les François laiſſèrent onze cents morts ou bleſſés. La perte des anglois fut moins conſidérable ; & ils eurent la gloire de garder leur conquête ; ſi l'on doit appeller de ce nom, la priſe

1779. d'une île mal fortifiée, que cent hommes de garnison, parmi lesquels on comptoit beaucoup de malades, ne pouvoient défendre contre une flotte royale équipée à grands frais, pour cette expédition.

Capitulation de Ste. Lucie. La capitulation de Sainte-Lucie avoit été honorable pour les habitans & pour la garnison, qui sortit de ses postes avec les honneurs de la guerre. Le Chevalier de Micou, Lieutenant-gouverneur de l'île, eut la permission d'y séjourner tout le temps nécessaire pour mettre de l'ordre & de la sûreté dans le transport de ses effets. On lui refusa la liberté de continuer son service; il fut censé prisonnier de guerre jusqu'au moment de l'échange. Les soldats emportèrent leurs bagages; & les habitans eurent le choix, ou de rentrer en possession de leurs domiciles, en prêtant le serment d'allégeance au Roi d'Angleterre, ou d'être transportés à ses frais, soit en Europe, soit à la Martinique.

Utilité des croisières, dans les parages de la Martinique. La prise de Sainte-Lucie, dont la position faisoit toute l'importance, fut avantageuse aux Anglois, en ce qu'elle retarda l'expédition de la Gre-

nade; c'étoit d'ailleurs une bien foible compenſation des pertes qu'ils faiſoient chaque jour dans ces parages. Le Comte d'Eſtaing, retiré ſous le canon du Fort-Royal, ne pouvoit ſans imprudence, riſquer alors une affaire générale avec l'Amiral Byron, dont les forces réunies à celles de Barrington, étoient ſupérieures aux ſiennes; il attendoit la jonction de l'eſcadre de M. de Graſſe, & faiſoit croiſer en conſéquence ſes frégates, qui ne pouvoient manquer de la rencontrer & d'informer à temps le Vice-Amiral de l'approche de ce renfort. Un autre avantage de ces croiſières fut d'intercepter les communications avec Sainte-Lucie, & de s'emparer des bâtimens qui tentoient de les favoriſer.

1779.

L'Amiral Byron ne peut empêcher la jonction des eſcadres Françoiſes.

Le nombre & la valeur de ces priſes furent conſidérables, & balançoient au moins le dernier triomphe des Anglois dans les Indes occidentales, où le ſcorbut exténuoit les matelots & les ſoldats de leur flotte, tandis que la fièvre faiſoit de cruels ravages parmi les troupes qui compoſoient la nouvelle garniſon de Sainte-Lucie. Dans ce même

temps, le Comte d'Estaing n'avoit
1779. pas plus de cent huit malades sur son escadre. Celle de Byron, toujours maltraitée par les vents, & dont les équipages incomplets avoient beaucoup souffert, ne pouvoit mettre en mer tous ses vaisseaux. On ne présumoit pas qu'elle dût se monter à plus de vingt, même depuis la jonction du Commodore Rowley. Ces vingt vaisseaux étoient si foibles d'équipage & de munitions de guerre, qu'ils ne pouvoient faire tête aux forces combinées de M. d'Estaing & de M. de Grasse qui venoit enfin d'entrer au Fort-Royal avec quatre vaisseaux de ligne, quelques frégates & plusieurs navires d'approvisionnement. L'Amiral Byron avoit détaché le Commodore, avec huit vaisseaux, pour intercepter la flotte du Comte de Grasse; mais après une croisière assez longue, il fit expédier à Rowley l'ordre de rejoindre l'armée. Le Commodore eut à peine quitté sa station, que le Commandant François passa avec ses vaisseaux & ses transports, sans avoir perdu un seul bateau.

Cette jonction, même en laissant

1779. Echecs des Anglois sur mer.

à l'ennemi l'avantage du nombre, donnoit aux françois la prépondérance des forces. On ne doutoit pas que le Vice-Amiral ne se hâtât d'attaquer l'armée britannique, & n'obligeât les Anglois à reconnoître enfin leur infériorité sur ces mers, dont ils avoient si long-temps usurpé l'empire. Mais c'étoit dans l'Amérique proprement dite, que des échecs répétés leur apprenoient chaque jour qu'ils n'étoient point invincibles sur un élément, dont ils se disoient les Souverains. En moins de trois mois, les corsaires américains avoient conduit dans les ports de Salem, de Marblehead, de Piscataqua, ou de Boston, près de soixante voiles angloises, qui, pour la plupart, étoient d'une grande valeur.

Ils sont plus heureux dans leurs expéditions de terre. Journée de Savannah.

Les Anglois étoient plus heureux dans leurs expéditions de terre; & leur défaite, à quelques milles de Beaufort dans la Caroline méridionale, où le Général Moultrie, avec neuf compagnies de troupes continentales, battit complètement un corps de troupes royales tirées de l'infanterie; & les trente-huit prisonniers & les sept déserteurs qu'ils

1779. perdirent à la retraite de Horseneck dans le Connecticût ; & l'invasion inutile d'Elisabeth-Town que le Général Maxwel sut tourner contre eux par une manœuvre habile qui leur enleva près de quatre cents hommes ; & quelques autres actions vives & meurtrières où les Américains se mesurèrent glorieusement avec les troupes britanniques, ne compensoient point la prise de Savannah, capitale de la Géorgie. Le Colonel Campbell & le Commodore Hide-Parker eurent la principale gloire de cette expédition imprudemment hasardée, mais que le succès justifia. Ils ignoroient quelles pouvoient être les forces militaires de la Province & les dispositions faites pour sa défense ; cependant, après avoir passé la barre avec toute leur escadre & pris quelques informations sur l'état de Savannah, ils firent leur descente dans la matinée du 27 Décembre, au poste de Guerridoé, à deux milles de la place. Un corps de l'armée, composé en grande partie de Hessois, & de Montagnards Ecossois, ayant pris terre sur la rivière Dam, s'empara d'une éminence que

nquante Américains disputèrent 1779.
ɔurageusement à l'Infanterie légère; les Montagnards fondant sur
ux avec impétuosité, les forcèrent
ientôt à s'enfoncer dans les bois,
c facilitèrent ainsi le débarquement
lu reste de l'armée. De cette émi-
ıence, le Colonel Campbell découvrit l'armée américaine, commandée par le Major-général *Robert Howe*, & formée environ à un demi-mille à l'Est de Savannah. Elle avoit en front plusieurs pièces de grosse artillerie; ce qui n'empêcha pas Campbell de marcher à l'ennemi avec toutes ses troupes, ne laissant qu'un bataillon du régiment de *Delancy* pour couvrir le lieu du débarquement. Elles s'avancèrent du côté de la ville dans l'ordre suivant: L'Infanterie légere, débarrassée de ses havre-sacs, formoit l'avant-garde; & les Volontaires de *New-York* suivoient pour la soutenir. Le premier bataillon du soixante-onzième régiment marchoit après les Volontaires avec deux pièces de six; & le bataillon Hessois de *Wellworth* venoit ensuite avec deux autres pièces; une partie du bataillon de Wissen-

1779. bach formoit l'arrière-garde. L'armée de *Campbell* arriva sur les trois heures après midi en pleine campagne; elle fit halte sur le grand chemin, environ à deux cents pas de la barrière qui conduisoit à la plantation du Gouverneur *Wrigth*.

Suite de cette expédition. Les Américains étoient formés en travers du grand chemin, à la distance de huit cents verges de cette barrière, avec deux régimens des troupes de la Caroline, commandés par le Colonel *Eugée*, & les quatre premiers bataillons de la brigade de Géorgie sous le Colonel *Elbert*. Leur droite portoit sur le chemin, & leur gauche sur la rivière de la plantation du Gouverneur. De ce côté, le fort de l'éminence Savannah leur servoit de second flanc; c'étoit par-là qu'ils desiroient d'être attaqués. Le Colonel Campbell s'en apperçut à leurs mouvemens; &, par une feinte heureuse, que favorisoit la pente du terrein, il sut porter toute l'attention de l'ennemi à son aîle gauche; les Anglois se disposoient à l'attaquer d'un autre côté. *James Baird*, qui commandoit l'infanterie légère, reçut

ordre de pénétrer dans un marais, dont la vue étoit dérobée par des bois, & de gagner les derrières du flanc droit de l'armée de Savannah : le Colonel *Tunbull* devoit le soutenir avec les Volontaires de New-York. Tandis que ce mouvement s'exécutoit, l'artillerie angloise se porta sur une éminence à l'insu des Américains qui s'amusoient à de vaines canonnades; les troupes royales attendoient pour faire feu, que l'Infanterie légère eût gagné les derrières de l'ennemi. Alors le Colonel Campbell fit avancer la ligne; le signal du combat fut donné; & les Géorgiens furent dispersés à l'instant par les troupes de *James Baird*, & par celles que Campbell commandoit en personne. Ainsi fut décidé le sort de la journée de Savannah, où les Américains perdirent trente-huit Officiers de grades différens, & quatre cents quinze tant soldats qu'Officiers sans brevet, un drapeau, quarante-huit pièces de canon, vingt-trois mortiers, quatre-vingt-quatorze barrils de poudre, le fort & tout ce qu'il contenoit de munitions; en un mot, la capitale de la Géor- 1779.

1779. gie, & les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans ſon port. S'il faut s'en tenir à la relation du Colonel, cette importante expédition ne lui coûta qu'un Officier & deux ſoldats.

Suivant le même rapport, l'armée royale s'empara en moins de quatre jours, de tous les poſtes intermédiaires, depuis Savannah juſqu'à la ville d'Ebenezer, dont elle prit poſſeſſion le 2 Janvier. Elle pénétra bientôt juſqu'à cinquante milles au-deſſus de la capitale, ſans trouver la moindre oppoſition de la part de l'ennemi, dont l'armée, ou plutôt ſes débris venoit de ſe réfugier à *Two-Siſters*. Ayant privé en grande partie cette Province des troupes républicaines, & gêné la communication des habitans avec la Caroline méridionale, Campbell & Parker firent publier une proclamation & la forme du ſerment que devoient prêter les Géorgiens, qui, s'il faut en croire ces Commandans, ſe rangèrent en foule ſous les drapeaux britanniques. Pour les y diſpoſer, on s'interdit toute eſpèce de violence; & dans cette occaſion, les vaincus n'eurent qu'à ſe louer de l'humanité de leurs vainqueurs.

Le Colonel Campbell se préparoit à gagner Sumbury où s'étoient retranchés deux cents hommes de l'armée de Robert Howe, lorsqu'il apprit que le Major général Prévost, à peine arrivé de la Floride orientale, s'étoit rendu maître de cette ville; qu'il y avoit mis garnison, & qu'il annonçoit son départ pour Savannah où il devoit prendre la conduite de l'armée victorieuse, dont Campbell avoit le commandement par *interim*. Avant de s'emparer de Sumbury, Prevost avoit eu à soutenir un choc très-vif avec la Milice rassemblée sous les ordres du Colonel *Screven*, qui fut tué dans cette action d'une manière barbare. Frappé d'un coup de feu, cet Officier étoit tombé de cheval; aussitôt plusieurs soldats Anglois se précipitent de son côté; & le reconnoissant à son uniforme pour un Officier de distinction, se disputent l'honneur de l'achever en déchargeant sur lui leurs mousquets.

1779. Prise de Sumbury.

Quoique très-malheureuses, les deux expéditions de Sumbury & de Savannah ne découragèrent point les milices de la Géorgie. Ayant

Que les Géorgiens ne sont point découragés. Position fâcheuse de

1779. Clinton, qui ne peut renforcer le Général Prévost.

reçu des renforts de la Caroline méridionale, elles se rassemblèrent de toutes parts, & prirent des mesures vigoureuses, non-seulement pour faire échouer les desseins de l'ennemi, mais pour lui couper la retraite. Déjà même le bruit se répandoit que Washington étoit arrivé sur les frontières de la province; &, suivant d'autres rapports mieux accrédités, il y avoit eu dans la Géorgie, entre les Généraux *Prévost* & *Lincoln*, deux escarmouches, où l'avantage étoit resté à ce dernier. On sut, bientôt après, qu'un corps de troupes Angloises s'étant engagé trop avant dans les terres, avoit été forcé de reculer en désordre jusqu'à Savannah, avec perte de tous ses bagages, & d'environ cent cinquante hommes, non compris les blessés & les prisonniers, dont le nombre fut considérable. On ajoutoit que Washington, informé des projets de Clinton, avoit fait avertir les Etats de Virginie & de Maryland de se tenir sur leurs gardes; que les milices de ces provinces se disposoient en conséquence à bien recevoir l'ennemi, & qu'elles brûloient de se mesurer avec

les troupes britanniques. Mais le fait est que le Général Anglois ne méditoit point alors de nouvelles tentatives ; que la flotte & l'armée manquoient de tout à New-York, & particulièrement des choses nécessaires à l'équipement des navires ; que les bateaux plats destinés au transport des soldats avoient été détruits par les glaces, que les voitures de terre étoient dans un délâbrement affreux ; & que les troupes, hors d'état de rien entreprendre, osoient à peine, vu leur petit nombre & leur épuisement, s'écarter de New-York pour se procurer des vivres & du fourrage. 1779.

Cependant le Général Prévost avoit besoin d'être renforcé dans la Géorgie ; & Clinton ne pouvoit détacher une seule compagnie de son armée. Ce fut par ses ordres que Campbell entreprit le voyage d'Angleterre, pour aller représenter au gouvernement ce besoin & cette impossibilité. A ces représentations, le Colonel devoit ajouter que les forces des Américains se dirigeoient vers la Caroline méridionale, que lors de son départ, elles se montoient à plus de douze mille hommes, que

1779. le Congrès se proposoit d'y faire passer de nouvelles troupes; & que malgré l'effet très-exagéré des proclamations, le peuple de *Charles Town* paroissoit moins disposé que jamais à la soumission; qu'en un mot l'opinion générale étoit qu'il falloit ou renoncer au succès de cette campagne, ou porter tout l'effort de la guerre dans les parties méridionales, & se tenir sur la défensive à New-York.

Embarras de Clinton. Washington est puissamment secondé par ses concitoyens.

Dans cet état de crise, Sir Henry Clinton flottoit entre deux partis également extrêmes, celui d'abandonner le Général Prévost, & de rendre nulle, par cette inaction, la conquête d'une grande partie de la Géorgie; ou de s'y transporter en personne avec un corps de troupes considérable, au risque de voir passer New-York & ses dépendances sous la domination du Congrès. Tandis qu'il balançoit entre ces deux résolutions, Washington, plus ferme dans ses desseins, méditoit des projets moins impraticables, & se voyoit heureusement secondé par l'ardeur de ses concitoyens, qui tous brûloient de concourir aux succès

de leur Général. Ils ne pouvoient se dissimuler l'affront qu'ils avoient reçu dans la Géorgie. Pour réparer ce malheur, il falloit une armée formidable; & les treize Colonies envoyèrent des renforts à cette armée. Ce concours généreux de toutes les provinces démentoit bien les bruits accrédités en Angleterre de la prétendue mésintelligence des Américains. 1779.

Ces bruits n'eurent d'autre fondement qu'une contestation élevée entre M. Silas Déane, ci-devant Commissaire de l'Amérique à la Cour de Versailles, & MM. William, Arthur & Richard-Henri Lée, Membres du Congrès, ou ses Délégués à la même Cour. Dans une adresse très-prolixe aux Américains ses compatriotes, M. Déane, inconsolable de sa disgrace (1) qu'il imputoit à

Contestation élevée entre MM. Lée & M. Silas Déane.

(1) Les engagemens que M. *Déane* avoit contractés en France, étoient d'une nature si embarrassante & si onéreuse pour le Congrès, qu'on se vit dans la nécessité de le rappeller, tant pour lui demander compte de ses opérations, que pour le soustraire à une chaîne de conséquences désagréables qui en pouvoient résulter, s'il eût séjourné plus long-temps en France.

1779. MM. Lée, s'étoit permis contr'eux des insinuations odieuses, où il les représenta comme ennemis de la patrie; il les accusoit indirectement d'avoir négligé ses intérêts en France, & de les avoir trahis en Angleterre. Cette imputation donna naissance à des brouilleries particulièr.s, dont le scandale n'auroit jamais passé l'enceinte d'une ou deux provinces, si M. Paine n'eût pris parti dans cette querelle. Il répandit sous la signature ordinaire de *Common Sense*, une espèce d'apologie de MM. Lée; & la publicité de son ouvrage en donna beaucoup à ce procès. Quelques-unes des Parties étoient Membres du Congrès; il n'en fallut pas davantage aux Royalistes pour faire courir le bruit que ce corps étoit entièrement désuni; que des troubles intestins fermentoient sourdement dans les treize-Etats de l'Amérique; qu'il s'y formoit des partis, des complots, des séditions; qu'en un mot, cette République, à peine créée, alloit se déchirer de ses propres mains, &, par tous les désastres d'une guerre civile, épargner aux Anglois les frais de sa destruction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette même

même époque, tous les Membres du Congrès étoient parfaitement d'accord sur l'objet de la confédération; il régnoit entre eux une harmonie qui se réfléchissoit dans les provinces, dont ils étoient les représentans. Le patriotisme & la fidélité y donnoient chaque jour des exemples de cette vertu républicaine, dont l'héroïsme consiste dans le sacrifice de ses intérêts propres aux interêts de la cause commune. 1779.

Traîtres exécutés.

Parmi ces vrais Citoyens, il se mêloit quelque faux-frères; mais le Gouvernement mieux affermi ne craignoit plus d'en ordonner le supplice. Aux assises de *Glocester* dans le Jersey occidental, dix-sept de ces lâches avoient été condamnés à perdre la vie pour crime de haute trahison; leur exécution fixée au 29 Janvier suivit de près cette sentence. Ces exemples d'une sévérité nécessaire étoient plus efficaces que les belles promesses énoncées dans les proclamations du Ministère britannique. La république Américaine se vit bientôt purgée de ces traîtres; & l'Angleterre eut beau exagérer les effets de ses proclamations; ce qu'elle

1779. appelloit soumission, fut désormais regardé dans les treize Provinces, comme une lâcheté, dont les coupables cherchoient à se laver dans l'opinion publique. Entre autres chefs d'accusation intentés contre le Général Arnold, peu de temps avant sa défection, on lui reprocha d'avoir fait entrer à l'insçu de l'Etat, dans un des ports de la république, un navire appartenant à des personnes mal intentionnées pour l'Amérique insurgente. Ce fait bien prouvé étoit un indice des secrètes dispositions de ce Général, & n'en étoit point une démonstration. Quoique bien résolu sans doute d'abandonner lâchement la cause qu'il pouvoit défendre avec tant de gloire, Arnold rougit d'un soupçon qu'il se promettoit de justifier un jour; il demanda un Conseil de Guerre, dans l'espérance de se disculper du crime qu'il vouloit commettre, & d'éloigner ainsi de quelques mois, l'opprobre d'une résolution honteuse même à ses propres yeux.

Moyens adoptés de rétablir le papier-monnoie. La politique du Congrès s'étoit particulièrement exercée à modifier l'opinion générale en faveur de sa cause;

ce fut un des grands ressorts de la révolution de l'Amérique, & le principe de tous ses succès. Cette opinion lui fit trouver des ressources dans la confiance & dans les richesses de l'Europe; & par une espèce de magie, elle donna de la valeur à ce papier-monnoie, que des altérations & des fraudes multipliées sembloient devoir décréditer absolument; mais qui devint un des nerfs de la guerre la plus glorieuse, dont il soit fait mention dans l'Histoire moderne. Le Congrès devoit trop à ce papier, pour négliger d'en conserver le crédit. Le plus sûr moyen étoit d'arrêter la circulation des billets contrefaits, & notamment de ceux en date du 20 Mai, & du 11 Avril 1778, qui s'étoient répandus avec profusion dans toutes les parties des Etats-unis. En conséquence, il fut résolu que jusqu'au premier Juin 1779, les effets portant ces dates seroient reçus au trésor continental & aux bureaux d'emprunt; qu'à ce terme, on les échangeroit, dans l'espace de soixante jours, pour des billets de la même teneur préparés à cet effet; & que les billets enlevés à la circulation, seroient percés avec un poinçon, 1779.

1779. pour être ensuite examinés & brûlés, suivant les instructions données par les Etats.

Il suit des rapports impartiaux concernant les affaires de l'Amérique à cette époque, que celles du Congrès n'étoient point désespérées comme on vouloit le faire entendre; & que s'il régnoit de la division entre quelques Membres de ce corps, sur des objets étrangers à la liberté, tous s'accordoient à préférer la gloire de l'Indépendance la plus orageuse, au repos honteux d'une soumission désormais flétrissante. Cette résolution étoit celle de tous les Officiers de l'armée, de tous les Membres de l'Etat, de toutes les classes du Peuple, qui, même au sein des horreurs de la guerre, commençoit à goûter les délices de la liberté. L'enthousiasme républicain étoit à son comble, rien ne pouvoit le refroidir; pas même les nouvelles fâcheuses qu'on reçut de la Virginie.

Projet d'une descente dans la Virginie. Prises de Portsmouth & de Suffolk.

Clinton ayant jugé qu'une descente dans cette Province étoit un moyen sûr de restreindre le commerce des Américains, fit partir avec trois mille hommes, sous les ordres de Sir

George Collier & du Major général Mathew, une flotte de trente voiles escortée d'un vaisseau de ligne & de trois frégates. Dans la soirée du 9 Mai, elle parut à l'entrée de la baye de Chesapeack; & le lendemain, elle remonta la rivière Elisabeth, laissant le Raisonnable dans la rade d'Hampton, parce qu'il tiroit trop d'eau, & que la rivière n'étoit pas assez profonde. Les autres vaisseaux allèrent jeter l'ancre à cinq ou six milles de l'endroit où la descente devoit s'effectuer. Mais comme l'ennemi pouvoit recevoir des renforts, ou faire des préparatifs de défense, on prévint ces obstacles, en faisant embarquer à la hâte la première division de l'armée sur des bateaux plats, couverts & précédés par la galère le Cornwallis & par deux chaloupes canonnières. Elle prit terre à trois milles du fort de Ports-Mouth. Un vent frais amena les vaisseaux; & le reste des troupes débarqua sans trouver d'opposition. Après quelques coups de canon sans effet, les Américains abandonnèrent la place, dont ils ne pouvoient prolonger la défense. Ils se replièrent

1779.

1779. ſur Great-Bridge, poſte ſitué à moitié chemin de Suffolk. L'ennemi les pourſuivit le jour ſuivant; & le ſurlendemain, il arriva à cette dernière place qu'il réduiſit en cendre. Tandis que le Raiſonnable, toujours en ſtation dans la rade d'Hampton avec quelques pataches armées, bloquoit ce port, & rendoit impraticable aux Américains la navigation de la rivière James, des vaiſſeaux détachés ſous la direction du Capitaine Creyk, leur fermoient en quelque ſorte, l'entrée & la ſortie de la Chéſapéak. On doit convenir que le ſuccès de ces expéditions ſurpaſſa l'eſpérance même des Généraux qui les dirigèrent. Ports-Mouth offroit aux vaiſſeaux du Roi d'Angleterre un aſyle ſûr contre les entrepriſes de l'ennemi, un attelier de marine vaſte & commode pour la conſtruction des navires, d'abondantes proviſions de bois prêts à être employés, & une grande quantité d'autres approviſionnemens; c'étoit un des ports de l'Amérique, dont l'acquiſition promettoit le plus d'avantages à la couronne. En le conſervant, elle pouvoit anéantir tout le

commerce de la Chésapéak, & détruire ainsi les principaux ressorts de 1779.
l'insurrection américaine. Mais pour tirer de cette position tout le parti qu'on en devoit attendre, il falloit des renforts considérables; & Clinton qui n'en recevoit point d'Angleterre, ne pouvoit en envoyer au Général Mathew. Faute de secours, l'armée royale se vit dans l'impossibilité de poursuivre ses avantages. Le patriotisme courageux des habitans de la Virginie, devoit conserver cette province aux Américains; & Sir George Collier s'exagéroit les effets de son triomphe, lorsqu'il écrivit à Clinton: » S'il y a quelque fond à faire sur les comptes rendus au Général Mathew & à moi, on peut se livrer à l'espérance de voir bientôt la majeure partie de la Virginie rentrer dans l'obéissance envers son Souverain. Le peuple semble porter jusqu'à l'impatience le desir de voir arborer l'étendard royal; & l'on nous donne les assurances les plus positives, que les habitans de tous les Etats sont au moment de se rendre ».

Ces vaines conjectures étoient démenties chaque jour dans les divers

1779.
Résolution du Congrès de ne faire la paix qu'avec l'agrément du Roi de France.

comités des treize Provinces confédérées, par des actes plus ou moins solennels, qui confirmoient la résolution prise au Congrès général, de ne conclure ni trève ni paix avec l'ennemi commun, sans l'agrément du Roi de France, & le consentement préalable de cet auguste allié des Etats-unis. Ils prévoyoient avec raison, qu'une telle alliance améneroit tôt ou tard le triomphe de la liberté en Amérique. Malgré les avantages momentanés des troupes royales, le Congrès ne laissoit échapper aucune occasion de manifester sa reconnoissance envers les

Sa reconnoissance envers les Officiers François.

François, pour le bienfait d'une révolution désormais infaillible, dont l'événement alloit être en partie leur ouvrage. L'intrépidité de M. Tousart, Officier d'Artillerie du Régiment de le Fère, s'étoit signalée dans la dernière expédition de Rhode-Island, où il avoit perdu le bras droit. En considération de sa bravoure & de son zèle, il fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel; & le Congrès lui accorda une pension sur le trésor des Etats. Le Président joignit à ce brevet une lettre, où les senti-

mens de la reconnoissance étoient exprimés dans les termes les plus flatteurs pour cet excellent Officier. 1779.

MM. de la Neuville, Despinier, Sematte, & beaucoup d'autres Officiers françois, emportèrent dans leur patrie des témoignages non moins honorables de leur valeur & de leur bonne conduite; mais aucun d'eux ne les obtint à de plus justes titres que le Chevalier du Plessis-Mauduit, à qui le docteur B. Rush, l'un des Membres du Congrès, rend cet hommage distingué dans une lettre imprimée, dont on va détacher ce fragment. « La promotion de cet Officier, (le Chevalier de Mauduit) qui, du rang de Lieutenant d'Artillerie, a été élevé au grade de Colonel, est d'autant plus honorable, qu'il ne le doit qu'à son mérite. Si je voulois rendre compte de tous ses vaillans exploits, ce seroit la matière non d'une lettre, mais d'un mémoire. Je dirai seulement, qu'il a eu la plus grande part à la défaite du Colonel *Donop* à *Red-Bank*: qu'à la bataille de Germantown, il s'est avancé presque seul sous le feu d'un Régiment des troupes britanniques; & qu'il

Eloge du Chevalier du Plessis-Mauduit.

1779. avoit l'honneur de commander l'aîle droite de l'artillerie qui fit tant d'*exécution* à la bataille de Mont-Mouth.... Le nom du Chevalier du Plessis est enrôlé parmi ceux des Héros qui ont élevé une fabrique de liberté dans ce nouvel hémisphère ».

Départ du Marquis de la Fayette. Hommages rendus à ce Général.

Le Général *Conway* & le Marquis de la *Fayette*, avoient sur-tout des droits à la reconnoissance des Etats; & si quelque chose porta le découragement dans les provinces Américaines, ce fut la retraite de ces Officiers Généraux, dont l'absence alloit affoiblir considérablement le parti républicain. Les circonstances honorables qui accompagnèrent leur départ, méritent d'être rapportées. Le premier avoit donné sa démission jusqu'à trois fois; elle ne fut acceptée qu'à la quatrième, & toute l'armée en témoigna ses regrets; sa brigade refusa long-temps de servir sous un autre chef. Quant au Marquis de la Fayette, son retour en France étoit motivé de manière à ne laisser aucun prétexte aux difficultés de la part du Congrés. Sa demande se trouve énoncée en ces termes, dans la lettre qu'il écrivit, à ce sujet, à M. Henry Lau-

rens, Président de cette auguste assemblée. » MONSIEUR, quelqu'attentif que je dusse être à ne pas employer les instans précieux du Congrès à des considérations particulières, qu'il me soit permis d'exposer les circonstances dans lesquelles je me trouve, avec cette confiance qui naît de l'affection & de la reconnoissance : il n'est pas possible de parler plus convenablement des sentimens qui m'attachent à mon pays, qu'en présence de Citoyens qui ont tout fait pour le leur ! Tant que j'ai cru pouvoir disposer de moi-même, mon orgueil & mon plaisir ont été de combattre sous les drapeaux américains pour la défense d'une cause, que j'ose d'autant plus particulièrement appeller *nôtre*, que j'ai eu le bonheur de verser mon sang pour elle. Actuellement, Monsieur, que la France est engagée dans une guerre, le devoir, & l'amour de mon pays, me pressent également de me présenter devant mon Roi, pour savoir de quelle manière il jugera à propos d'employer mes services. La plus agréable de toutes sera toujours celle qui me mettra à portée de servir la 1779.

1779. cauſe commune, parmi ceux dont j'ai eu le bonheur d'obtenir l'amitié & de ſuivre la fortune, en des temps où les perſpectives ſourioient moins qu'aujourd'hui ; cette raiſon & quelques autres que le Congrès appréciera, m'engagent à lui demander la liberté de repaſſer dans ma patrie l'hiver prochain. Tant que j'ai pu eſpérer que la campagne feroit active, je n'ai pas penſé à quitter le champ de Mars ; actuellement que tout eſt calme & paiſible, je ſaiſis cette occaſion de ſolliciter le Congrès.... Vous trouverez ci-incluſe une lettre de Son Excellence le Général Washington, par laquelle il conſent à ce que j'obtienne la permiſſion de m'abſenter. Je me flatte qu'on me regardera comme un ſoldat abſent par congé, & deſirant ardemment de rejoindre ſes drapeaux, ainſi que ſes camarades eſtimés & chéris, &c. »

La lettre de Washington au Congrès, eſt une expreſſion bien ſentie de la haute opinion qu'avoit ce Général, des qualités héroïques du Marquis de la Fayette. Voici comme il la termine. » Ce qu'il m'en coûte pour me ſéparer d'un Officier qui,

à tout le feu militaire de la jeunesse, 1779.
unit une rare maturité de jugement, m'engageroit, si la chose dépendoit de moi, à desirer, de préférence, que son absence fût sur le pied d'un congé. Je m'estimerai toujours heureux de pouvoir rendre à ses services les témoignages auxquels il a des droits par la bravoure & la conduite qui l'ont distingué dans toutes les occasions ; & je ne doute pas que le Congrès ne lui exprime d'une manière convenable, combien il sait apprécier son mérite, & les regrets que va nous causer son absence ».

L'espoir de Washington ne fut point déçu : le départ de M. de la Fayette alloit être marqué par tous les honneurs dus à la qualité, au dévouement, à l'héroïsme de ce jeune guerrier. Pour le ramener en France, le Congrès fit équiper l'*Alliance*, frégate de trente-six canons, dont le commandement fut donné à un Capitaine Malouin, attaché au service des Etats-unis. Plusieurs Officiers françois, entr'autres MM. de Brovres, de Raymondis & Duplessis s'embarquèrent sur le même vaif-

1779. ſeau, qui arriva à Breſt le 6 Février, après une traverſée de vingt-trois jours. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt bien funeſte à l'équipage de la frégate. Pour le compléter, on s'étoit vu forcé d'employer vingt-cinq déſerteurs anglois. Ces ſcélérats avoient formé l'horrible complot d'égorger tous les Officiers François, à l'exception du Marquis de la Fayette, qu'ils ſe propoſoient de conduire à Londres, avec ceux des américains qui ne feroient point entrés dans la conſpiration.

Conſpiration contre les Officiers François, à bord de la frégate l'Alliance.

Ce fut le vingtième jour de la traverſée que le complot fut découvert. Il étoit midi; & le ſignal avoit été donné pour quatre heures. Le Capitaine auſſi prudent que réſolu, fait contenir ſon indignation; il monte ſur le pont, prend ſa lunette & dit qu'il apperçoit une voile ennemie. Il demande ſi les armes ſont en état, & ſe les fait apporter dans ſa chambre, ſous prétexte de les examiner. Ses ordres ſont exécutés ponctuellement; & les factieux perdent ainſi leur principale reſſource. Alors il arme ſept ou huit de ſes gens les plus braves

& les plus affidés; les conspirateurs sont appellés les uns après les autres; on les force au silence, en leur mettant l'épée sous la gorge, & on les charge de fers. Plus de trente étoient déjà à fond de cale, lorsque leurs camarades commencèrent à se douter de ce qui se passoit. Ceux-ci voulurent faire quelques mouvemens; mais les soldats armés les tinrent en respect; & ils furent mis aux fers comme les premiers. Alors le Capitaine remonte sur le pont, où il apprend au reste de l'équipage le danger qu'il a couru. Quarante-cinq hommes ou environ, les seuls dont il fût sûr, ne suffisoient pas à la manœuvre de la frégate; & le moindre navire armé pouvoit la forcer à se rendre. Le Capitaine passa trois jours dans cette inquiétude; mais il eut le bonheur d'entrer dans la rade de Brest, sans avoir rencontré un seul bâtiment ennemi.

1779.

Réception faite au Marquis de la Fayette. Le Docteur Franklin prend le titre de Ministre Plénipotentiaire.

Le Marquis de la Fayette arriva le 12 à Paris, d'où il se rendit à Saint-Germain, pour y jouir des embrassemens de sa famille, qui s'y trouvoit rassemblée en grande partie. On a prétendu qu'il y fut exilé pendant

1779. quelques jours, pour avoir servi dans les armées arméricaines, sans une mission spéciale de la Cour de France; mais l'accueil flatteur qu'il reçut du Roi, semble démentir cette anecdote. Quoi qu'il en soit, rien ne prouva mieux la bonne intelligence avec les Etats-unis, que le nouveau titre, dont le Docteur Franklin fut décoré, lors de l'arrivée des Officiers françois; il prit, à cette époque, celui de ministre plénipotentiaire à la Cour de Versailles; & ce fut en cette qualité, qu'il exécuta la résolution du Congrès, en remettant au Marquis de la Fayette, une épée enrichie de diamans.

Prises de Sir Peter Parker, dans les mers de la Jamaïque. Naufrage d'une escadre Angloise.

A ce tableau des événemens de l'Amérique, dont la plûpart furent confirmés par le rapport des Officiers nouvellement débarqués, on ajoutera qu'il se faisoit de grands préparatifs de guerre à la Jamaïque; & que l'escadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, s'étoit emparée de cinquante navires dans les mers de cette île. Mais on apprenoit d'ailleurs le désastre d'une flotille angloise sortie d'Hallifax, dont un coup de vent avoit fait périr tous les vais-

ſeaux, ſans qu'il échappât un ſeul des dix-huit cens hommes qui compoſoient ſes équipages. D'un autre côté, on débitoit ſans fondement, que l'Amiral Barrington venoit de mourir; que faute d'être ſecouru, le Général Prévoſt avoit ſubi dans la Géorgie le ſort du Général Burgoyne, & que Clinton, au déſeſpoir de n'avoir pu lui faire paſſer des renforts ſuffiſans, demandoit ſon rappel en Angleterre. On aſſuroit que ce Commandant avoit mis pour condition à la prolongation de ſes ſervices en Amérique, l'exécution d'un plan envoyé à Lord Germaine pour la campagne de 1779. Il exigeoit, diſoit-on, cinq mille hommes pour agir dans les Colonies méridionales; douze mille pour attaquer, comme Burgoyne, en arrivant du Canada; dix mille pour former le ſiège de Boſton; & une armée principale de vingt-cinq mille hommes pour faire face aux circonſtances, tant dans la Penſylvanie que dans les Jerſeys. Sans la totalité de ces cinquante-deux mille hommes effectifs, Sir Henry déclaroit qu'il étoit inutile de ſonger à réprimer la rébellion en Amérique.

1779.

Plan de la campagne d'Amérique, par le Général Clinton.

1779.

Plan de M. Jenkinson, nouveau Ministre de la Guerre.

A ce plan trop dispendieux, M. Jenkinson, le nouveau Ministre de la Guerre, opposoit celui-ci : rester sur la défensive ; en cas d'événemens, construire quatre forts imprenables, un sur la rivière de *New-York*, un second en *Georgie*, le troisième à *Crown-Point*, & le dernier à *Pittsburgh* sur le *Ohio* ; avoir dans ces places de fortes garnisons, & les approvisionnemens nécessaires, tant à *Long-Island* que dans le Canada ; brûler & ravager, au moyen de la flotte, toute la côte des provinces révoltées, y porter ainsi les allarmes & la désolation ; anéantir leur Marine, ou la rendre inutile ; en un mot, épuiser toutes les ressources de la rébellion, & soumettre l'Amérique, après avoir détruit la Marine de France.

L'Espagne se prépare à la guerre.

Ce plan étoit d'une exécution aussi difficile & beaucoup moins réfléchi que celui de Clinton, en ce qu'il supposoit l'éternelle neutralité de l'Espagne. Cependant elle faisoit de grands préparatifs de guerre, dont l'objet n'étoit plus douteux pour les bons spéculateurs ; tout annonçoit, dans ses arsenaux & dans

ſes ports, que cette guerre alloit avoir pour théâtre l'élément, dont les Anglois affectoient la ſouveraineté. Déjà même l'Eſpagne faiſoit eſcorter tous ſes vaiſſeaux ; mais l'Angleterre ſe raſſuroit ſur la proſpérité exagérée de ſes armes dans les deux Indes. 1779.

Expédition contre Poonah, capitale du Gouvernement des Marattes.

On a vu que, dans le continent & dans les îles de l'Amérique, les haſards de la guerre ſe balançoient entre les Puiſſances belligérantes ; il en étoit à-peu-près ainſi dans les Indes orientales. Cependant le bruit ſe répandit que le Brigadier-général *Leſlie*, étant parti du Bengale avec ſix bataillons de troupes nationales & une compagnie d'artillerie, pour une expédition contre *Poonah*, capitale du Gouvernement des Marattes, n'avoit fait ce trajet de douze cents milles à travers des contrées brûlées par les rayons du ſoleil, que pour ſe voir enveloppé lui & ſes gens, ſans qu'aucun d'eux pût échapper à la captivité. On comparoit cette aventure de *Poonah* à celle de *Saratoga* ; mais, comme on le verra dans la ſuite, le Général Leſlie n'eut aucune part à cette expédition, dont le dé-

1779.

Prise de Pondichéry.

sastre fut au moins exagéré par les agioteurs de la Bourse de Londres.

Quoi qu'il en soit, la prise de Pondichéry ne tarda pas à consoler les Anglois. Au premier bruit des traités entre la France & l'Amérique, ils avoient dépêché pour Madras des Exprès qui firent tant de diligence, qu'à l'époque du combat d'Oueſſant, les forces de la Compagnie Angloise furent en état d'agir hostilement. L'attaque imprévue de Pondichéry fut pour les François de l'Inde la première nouvelle de guerre entre les deux royaumes. Cette place se rendit le 17 Octobre, après deux mois & dix jours depuis son premier investissement. Entrons dans quelques détails sur cette expédition.

Détails de cette expédition.

Le 8 Août, les troupes du Général Munro, Commandant en chef des armées Britanniques dans l'Inde, se portèrent sur le *Mont-Rouge*, à quatre milles de *Pondichéry* ; le 21, elles commencèrent à tenter les approches. Ce jour-là même, elles prirent possession de la borne du *Buisson* ; & coupèrent ainsi toute communication par terre avec la ville.

Pendant ce temps-là, Sir Edouard Vernon bloquoit le port avec un vaisseau de soixante canons, deux frégates, un sloop & un navire armé. M. de Tronjolly se montra bientôt avec une Escadre supérieure; après une action vive & courageuse, où le Capitaine Vernon fut maltraité, il entra victorieusement dans le port de Pondichéry. Le Commodore Anglois alla se réparer à Madras, & reparut bientôt avec de nouvelles forces. La retraite du Capitaine François vers l'île Maurice, où sans doute il alloit se renforcer (1), laissa M. de Belle-Combe dans une position désespérée. Une double attaque entroit dans le plan du Général Anglois; en conséquence, il fit travailler aux tranchées, tant du côté du Nord que du côté du Midi; & le 18 Septembre, ses batteries furent ouvertes avec vingt-huit pièces de grosse artillerie & vingt-sept mortiers. Si le feu des assiégeans fut vif, celui de

1778.

(1) Lors de cette retraite, M. de Tronjolly perdit le *Sartine*, de trente-deux canons. Cette frégate avoit été jettée par un coup de vent dans l'Escadre ennemie, qui s'en empara.

1779. la forteresse assiégée ne le fut guère moins pendant près de douze heures ; il ne se ralentit que sur le soir. Cependant on continua les approches avec la célérité & les précautions qu'exigeoit l'intrépide résistance de la garnison. *Munro* avoit pratiqué au Midi un chemin couvert qui conduisoit au fossé de la ville ; il avoit détruit les parties extérieures de plusieurs bastions ; & son intention étoit de passer le fossé sur un pont de bateaux, & de livrer l'assaut de ce côté-là. Mais l'abondance des pluies qui duroient depuis trois jours, grossit tellement les eaux du fossé, qu'elles s'ouvrirent un passage dans le chemin couvert, & endommagèrent les bateaux employés à la construction du pont ; on s'occupa deux jours à réparer les dommages. Alors tout étant prêt pour l'assaut, il auroit eu lieu le 17 Octobre, si M. de Belle-Combe n'eût envoyé M. de Villette, son Aide-de-camp, au Général Munro, avec une lettre relative à la capitulation qui fut signée le lendemain. Les conditions en furent honorables pour le Commandant François, & telles qu'elles devoient être après une dé-

Capitulation

fenſe qui le couvroit de gloire. Cependant on n'épargna pas les critiques indirectes à ce brave Officier, au ſujet de la capitulation de Pondichéry, qu'on diſoit être plus favorable aux individus aſſiégés, qu'avantageuſe à la nation Françoiſe. Par les articles I, II, XII & XIX, les ſeuls eſſentiels, on étoit convenu que la garniſon auroit les honneurs de la guerre; mais que les troupes Françoiſes n'emporteroient point leurs armes; qu'elles ſeroient conduites en France, & non pas à l'île de France; & qu'à l'égard des fortifications & des édifices publics, dont M. de Belle-Combe avoit demandé la conſervation, on ſe conformeroit par la ſuite aux ordres de l'Europe. Quant aux papiers du Gouvernement, on promit d'abandonner ceux qui, après un mûr examen, ſeroient jugés indifférens aux intérêts de la Grande-Bretagne.

1779.

Critiques contre M. de Belle-Combe

« Ainſi, dit à ce ſujet un des cenſeurs de la capitulation, les Anglois ſe réſervant la faculté de raſer la place, & ne permettant d'emporter que les papiers inutiles, ont pourtant accordé que la garniſon ſeroit

Obſervations d'un Cenſeur.

1779. renvoyée libre. Mais n'eſt-il pas clair que ſix ou ſept cents hommes retenus priſonniers, n'auroient fait que les embarraſſer dans un pays où ils voudroient ne plus voir la trace d'un François ? S'ils ſe ſont chargés de les conduire, non pas à l'île de France, ſur laquelle l'Angleterre pouvoit avoir des vues ultérieures, mais en France, où ce nombre d'hommes ne peut influer en rien ſur les affaires générales, n'eſt-il pas évident que, par l'enſemble & par les réſultats de cette diſpoſition, ils ſe ſont habilement aſſuré un autre avantage ? Tous les vaiſſeaux de leur compagnie, quel qu'en ſoit le nombre, n'ayant beſoin que de foibles équipages, pourront cette année, revenir des Indes avec pavillon parlementaire. Aux termes convenus, quatre vaiſſeaux ſeront affectés aux tranſports des Commandans, des Adminiſtrateurs & de l'Etat-major ; mais il reſtera cinq à ſix cents François de tous états, qui, étant directement répartis ſur la flotte ennemie, la mettront dans le cas d'arriver en Europe ſans courir aucun riſque de guerre. Les clauſes de cette capitulation,

lation ne pouvoient donc être plus adroitement combinées par l'ennemi, auquel elles sont infiniment plus avantageuses, que s'il eût pris la ville à discrétion ». 1779.

On répondoit à ces observations, que les bâtimens parlementaires ne pouvoient se charger d'autres cargaisons que celles qui étoient nécessaires à l'équipement & à la subsistance des soldats & des matelots ; que les corsaires François s'empareroient légalement des vaisseaux en contravention à cette loi ; que l'Amirauté avoit le droit de les fouiller à leur arrivée en France, & d'en confisquer les marchandises, sauf à renvoyer en Angleterre les bâtimens & les équipages. Réponse aux observations.

Les Censeurs répliquoient, que les avis étoient partagés sur ce droit ; mais qu'en le supposant incontestable, les Anglois étoient censés en avoir prévenu les risques, en remettant à leur flotte parlementaire des ordres simulés ostensibles d'arriver directement dans les ports François, quoiqu'elle dut se rendre en droiture dans ceux d'Angleterre. « Que de tels bâtimens, ajoutoient-ils, fussent Réplique des Censeurs.

1779. rencontrés par nos corsaires beaucoup plus circonspects que ceux des Anglois, c'est un fait constant que sur dix, il n'y en a peut-être pas un seul qui, sans ordres exprès, osât arrêter, fouiller, amariner ces bâtimens, dont la cargaison seroit pourtant de bonne prise ».

Que M. de Belle-Combe ne pouvoit mieux faire; & que la capitulation ne fut point dure.

Au reste, quand bien même les Anglois auroient eu en vue de se ménager, par cette capitulation, des avantages clandestins d'une certaine importance, il n'en est pas moins vrai que la capitulation de Pondichéry, considérée en elle-même, fut honorable dans presque tous ses articles; mais, dans la supposition contraire, les observations des critiques n'en seroient pas moins étrangères au Gouverneur François, qui n'eut point le choix des conditions; & qui, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, dut enfin subir la loi impérieuse de la nécessité. Quoi qu'en dise l'Auteur des observations, ces conditions ne furent point dures. Dans une place ouverte de tous côtés, & qui, bien fortifiée, auroit exigé une garnison de six mille hommes, que pouvoit

demander de plus M. de Belle-Combe, à la veille d'un assaut, que de conserver la liberté à six cents François accablés des travaux d'un long siége, & de les rendre au service de la patrie, pour tout le reste de la guerre ? 1779.

Que la perte de Pondichéry étoit inévitable.

Par l'état des morts & des blessés, il parut que la conquête de Pondichéry avoit coûté cher aux Anglois ; mais cet état ne fut jamais bien constaté de part ni d'autre. L'armée britannique étoit composée de dix mille cinq cents hommes, dont quinze cents Européens. On ne comptoit que huit cents François parmi les trois mille hommes chargés de défendre la place, & qui l'auroient conservée plus long-temps, s'ils avoient été secondés par l'escadre de M. de Tronjolly. M. de Belle-Combe avoit soutenu pendant six semaines l'effort des batteries Angloises ; & comme on l'a dit, il ne capitula qu'au moment d'un assaut général, dont le succès infaillible auroit entraîné la ruine des habitans de Pondichéry. Les fortifications de la place, à peine relevées depuis 1763, n'étoient rien moins qu'imposantes. La perte de cet établissement si difficile à conserver, & presqu'inutile

au commerce en temps de guerre, fut donc un malheur inévitable pour la France, & qu'on pouvoit tout au plus éloigner jusqu'à l'arrivée de la flotte récemment appareillée de la rade de Saint-Hélen pour les Indes orientales. Cette prise envisagée sous un certain point de vue, fut d'ailleurs fatale à l'Angleterre, en ce qu'elle ferma toutes les voies à la conciliation. Les Politiques de Londres, de Paris & de Madrid avoient prévu qu'elle hâteroit le rappel de Lord Grantham & du Marquis d'Almodavar. Le Duc de Richmond, qui préfageoit les suites de ce triomphe plus imposant que réel, dit à la Chambre des Pairs : « On fait sonner bien haut la prise de Sainte-Lucie & de Pondichéry ; mais que sont ces conquêtes, si on les compare à la perte de Gibraltar & de Minorque, perte inévitable & différée seulement jusqu'au moment où l'Espagne se déclarera contre nous ? Et cet évènement est nécessaire & prochain, à moins que, pour acheter la neutralité de cette Puissance, on n'ait arrêté dans le Cabinet, qu'on lui feroit hommage & de Minorque & de Gibraltar ».

1779.

La moitié de cette prédiction eut son effet ; & si Gibraltar n'étoit imprenable, l'autre moitié se seroit effectuée infailliblement. Quoi qu'il en soit, la perte de Pondichéry, même en y donnant toute l'importance qu'elle n'avoit pas dans cette circonstance, fut au moins compensée par l'acquisition du Sénégal, cette vaste contrée qui avoit appartenu à la France, & qui fut cédée aux Anglois par le traité de Versailles. Le commerce du Sénégal, dont l'île Saint-Louis est le principal entrepôt, consiste en gomme, ivoire, coton, cire, ambre gris, indigo, Nègres & poudre d'or. La chaleur de ce climat est excessive ; & les hivers y sont plus brûlans que nos étés. Le fort Saint-Louis est sa principale défense, & sert, pour ainsi dire, de clef à l'établissement de Gorée, dont il devint le refuge après l'évacuation de cette île, où les Anglois ne trouvèrent pas un canon, lorsqu'ils y débarquèrent au mois de Février suivant.

1779 Conquête du Sénégal.

Après la conquête du fort Saint-Louis, une division de l'Escadre aux ordres du Marquis de Vaudreuil fut

Prise du fort James.

1779. détachée pour aller attaquer, sur la rivière Gambie, le fort James qui, n'étant point en état de défense, capitula à discrétion le 11 Février.

Autres avantages des François en Afrique.

Le Gouverneur avoit eu précédemment l'intention de chasser les François de la rivière; & pour cet effet, il avoit assemblé tous les Marchands Anglois établis sur ses bords. Tandis qu'ils délibéroient ensemble sur les moyens d'effectuer ce projet, les François parurent, firent main-basse sur les Marchands & sur leurs navires; ils n'épargnèrent point ceux des nationaux qui avoient des connexions avec le fort, dont ils détruisirent tous les ouvrages. Les troupes Françoises dirigèrent ensuite leur marche vers la côte, avec le projet de ruiner, chemin faisant, les fortifications de l'île *Bance*, qui se rendit sans coup férir. Celles de *Los*, de *Bobs* & de *Tasso* eurent le même sort. Ainsi fut perdu pour l'Angleterre l'un des pays les plus riches du monde connu. Ces dernières expéditions avoient été confiées à MM. de Pontevès-Gien & de Sainneville, qui partagèrent la gloire de cette campagne avec le Marquis de Vaudreuil & le Duc de

Lauſun, dont la légion nouvellement formée ſous le nom de Volontaires étrangers de la Marine, devoit ſe ſignaler en Amérique, dans les Indes orientales & ſur les côtes d'Afrique. Le commencement de ſon exiſtence fut marqué par la conquête de l'île Saint-Louis. 1779.

En longeant la côte du Sénégal, l'Eſcadre Françoiſe s'étoit emparée de vingt-deux navires négriers appartenans aux Anglois; ces priſes furent eſtimées ſept ou huit millions. Le Marquis de Vaudreuil n'ayant plus rien à faire dans ces parages, alla joindre M. le Comte d'Eſtaing.

On peut mettre au rang des avantages de la Marine Françoiſe ſur les côtes d'Afrique, la riche priſe de l'*Oſterly*, vaiſſeau de la Compagnie Angloiſe, dont la cargaiſon étoit eſtimée plus de cent mille livres ſterling. Ce bâtiment, parti de l'Inde le 16 Décembre, fut apperçu le 22 Février par deux frégates, qui s'en emparèrent à la vue du cap de Bonne-Eſpérance.

Telle fut, au commencement ou à la veille de cette campagne, la poſition reſpective des Puiſſances

1779. belligérantes dans les trois parties du Monde, l'Afrique, l'Asie & l'Amérique. Ses préludes étoient encore plus formidables en Europe. Déjà les flottes de Brest & de Portsmouth se disposoient à sortir du port. L'Escadre du Chevalier de Ternay sembloit n'attendre qu'un vent favorable pour faire voile vers les Indes orientales, où la seconde division des Volontaires étrangers devoit servir sur cette Escadre. Une maladie très-grave survenue au Commandant, fit changer la destination de sa flotte ; & le commandement en fut donné à M. de la Mothe-Piquet, qui vint attendre de nouvelles instructions dans la rade de Brest. Sa mission étoit encore un mystère, lorsqu'il sortit, le premier Mai, de cette rade, pour se rendre à la hauteur de la Rochelle, où le convoi assemblé à l'île d'Aix, se rangea sous l'escorte de l'*Annibal*, que montoit le Commandant, & des quatre autres vaisseaux, le *Diadême*, l'*Artésien*, l'*Amphion* & le *Réfléchi*, qui composoient la division. Il appareilla le 10, accompagné d'environ cent voiles, parmi lesquelles on comptoit le

Leurs préparatifs de guerre, en Europe, sont encore plus formidables que dans les autres parties du Monde.

Fier-Rodrigue, de cinquante canons, & plusieurs frégates ou corsaires Américains. On le perdit de vue le 12 ; mais on apprit bientôt qu'il avoit heureusement débouqué avec tout son convoi, & qu'il emmenoit une frégate Angloise dont il s'étoit emparé. Le 28, il étoit à plus de cent lieues ouest du cap Finisterre. 1779.

Destination de l'armée navale aux ordres du Comte d'Orvilliers.

A cette même époque, la grande armée navale aux ordres du Comte d'Orvilliers, fut rencontrée à quarante lieues de Brest. Ce Commandant étoit allé en personne recevoir de nouveaux ordres de la Cour ; il partit de Versailles le 4 Mai, & se rendit à sa destination, où, pour mettre à la voile, il n'attendit que les trois vaisseaux le *Scipion*, le *Pluton* & l'*Hercule*, partis de Rochefort & retenus quelques temps à l'île d'Aix par des vents contraires. Les vaisseaux de Toulon la *Bourgogne* & la *Victoire* devoient aussi se joindre à la grande flotte déjà composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de neuf frégates, de six corvettes & de trois brûlots ; mais on sut par des lettres d'Espagne, que les vaisseaux de Toulon avoient relâché à Malaga avec

1779. la frégate Angloise le *Montréal*, de trente-deux canons, dont ils s'étoient emparés. Ce retard obligea le Comte d'Orvilliers d'appareiller sans la *Bourgogne* & la *Victoire*, qu'on présumoit devoir rejoindre l'armée à une certaine hauteur. On ignoroit encore sa destination ; mais on croyoit généralement qu'elle alloit au-devant de la flotte Espagnole. Les cocardes rouges & blanches des équipages étoient regardées comme un témoignage décisif de la vérité de cette conjecture. Quoi qu'il en soit, on ne doutoit pas que sous des Chefs tels que MM. d'Orvilliers, de Guichen & de la Touche Tréville, les trois divisions de la flotte Françoise ne fissent naître une prompte occasion de se signaler par quelque expédition glorieuse.

On avoit le même espoir en M. de Sade, nommé pour commander, à la place du Chevalier de *Fabry*, la nouvelle escadre qu'on armoit à Toulon. Le Chevalier Gras de Préville, son Capitaine de pavillon, inspiroit sur-tout la plus grande confiance. La manœuvre savante de cet Officier, dans la conduite de la flotte nouvellement arrivée de la

Belle manœuvre de M. le Chevalier Gras de Préville.

Martinique, lui avoit acquis des titres à la reconnoiſſance du Commerce. Ce convoi auroit été ſauvé en entier, ſi l'ennemi, plus avide de gloire que de butin, s'étoit attaché aux frégates, & non pas aux vaiſſeaux marchands. Pour témoigner leur gratitude à M. de Préville, les Négocians de Bordeaux lui écrivirent cette lettre : 1779.

« MONSIEUR, malgré l'injuſte préjugé qui, le plus ſouvent, n'attache la gloire qu'aux ſuccès, la reconnoiſſance de la patrie n'eſt pas moins due au Militaire intrépide qui fait tous ſes efforts pour prévenir les revers & ſecourir ſes compatriotes ; c'eſt à ce titre que le Commerce s'empreſſe de vous faire ſes juſtes remercîmens du zèle & des talens que vous avez développés dans la conduite du convoi de la Martinique..... Votre habile manœuvre en cette occaſion, ayant mérité les plus grands éloges, nous nous ſommes fait un devoir de l'annoncer à M. de Sartine, & de prier le Miniſtre de reconnoître ce ſervice par quelque faveur éclatante.. Nous apprenons avec une véritable ſatiſfaction que notre recommandation

n'a pas été stérile, & que vous avez
1779. agréé le témoignage de notre vive
reconnoissance ».

Préludes de la campagne. Différentes prises faites par les François.

Tous ces apprêts annonçoient de grandes expéditions sur mer & le projet bien médité de faire respecter la Marine de France à l'ouverture de la campagne. Déjà les vaisseaux en croisière en avoient signalé les préludes dans ces combats particuliers, qui sont le présage des entreprises plus décisives. Dès le mois de Janvier, on écrivoit de Toulon que deux frégates s'étoient emparées de cinq bâtimens, dont un Vénitien étoit chargé de ballots de soie pour le compte des Anglois. Le Capitaine voyant qu'on lui donnoit la chasse, avoit jeté ses papiers à la mer, & perdu de cette manière, le privilége de la neutralité. Cette prise fut évaluée à plus de deux millions. Le corsaire le *Duc-de-Mortemart*, n'ayant à bord qu'environ quatre-vingt-dix hommes, douze canons & des pierriers, fit rencontre d'une flotte non convoyée de quarante navires Anglois; il en prit cinq des plus richement chargés; &, si trente de ses gens n'avoient pas déserté dans

un relâche fait à *Cherbourg* peu de jours avant l'action, il se seroit rendu 1779.
maître de la moitié de cette flotte marchande. Le Capitaine la Cocardière, commandant le corsaire l'*Américaine*, de vingt-quatre canons & de deux cents cinquante-sept hommes d'équipage, rentra dans le port de Granville, accompagné ou suivi de six bâtimens Anglois, dont il s'étoit emparé. Cent cinquante-six prisonniers débarquèrent avec lui, sans compter les ôtages de cinq autres navires qu'il avoit rançonnés. Il chassoit vivement un corsaire de seize canons, auquel il avoit tué quinze hommes, sans en perdre un seul, lorsqu'il se vit arrêté par un calme qui suspendit sa poursuite & sauva le bâtiment Anglois. La prise du corsaire la *Marquise-de-Granby* fut remarquable par la belle défense du Capitaine, jeune homme de vingt-deux ans, qui, après un engagement de trois heures & demie, où il avoit perdu la moitié de son équipage, se rendit enfin à la frégate la *Sensible*, commandé par M. de Kergariou, dont tout le dommage se réduisit à cinq hommes tués sur

1779. son bord. Le *Prince-de-Montbarrey*, corsaire de vingt canons, s'empara, le 19 Avril, après un combat très-vif, du navire le *Montagu*, parti de Livourne avec un chargement pour l'Angleterre, estimé cinq cents mille livres. Mais toutes ces prises, & beaucoup d'autres aussi considérables, ne pouvoient se comparer pour la richesse, à celle du paquebot le *Prince-d'Orange*, rencontré sur la route d'Ostende, par MM. de Roquefeuil & de Clonard, Commandans des cutters le *Mutin* & le *Pilote*, qui l'amenèrent dans le port de Dunkerque. L'état des seules espèces & lingots d'or trouvés à bord du paquebot, fut porté à sept cents cinquante-cinq marcs.

Naufrage de la frégate Angloise l'Aréthuse. Humanité des François.

Comme on l'a dit, l'Angleterre eut à déplorer dans ce même temps beaucoup d'autres pertes, & entre autres celle de l'*Aréthuse*, la même frégate qui avoit commencé les hostilités en attaquant la *Belle-Poule*. Elle s'étoit perdue sur les côtes de France, entre des rochers, d'où il fut impossible de la relever. Quatre cents soldats envoyés de Brest pour s'emparer du canon & des munitions

de la frégate échouée, trouvèrent que l'équipage Anglois s'étoit rendu à trente Grenadiers du régiment de Foix. Le Capitaine Charles Holmes Everett, dans sa lettre à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté d'Angleterre, rendit compte de cet événement en des termes qui justifient bien l'idée qu'on s'est faite de l'humanité des François envers leurs ennemis malheureux. « Il nous est, dit-il, impossible de rendre assez de justice à l'empressement des François pour nous arracher des bras de la mort, & à l'attention avec laquelle tous les Officiers qui se trouvent ici, depuis l'Amiral & l'Intendant, jusqu'au dernier Garde, ont cherché à adoucir notre situation, & à nous la rendre supportable ».

1779.

Belle défense de la frégate l'Oiseau.

Lors de cet accident, l'*Aréthuse* venoit d'escorter un convoi de plusieurs bâtimens, & de soutenir un combat de quelques heures contre la frégate l'*Aigrette*, commandée par M. de la Bretonnière, Lieutenant de vaisseau. Il étoit onze heures du soir, lorsqu'un coup de vent sépara les deux frégates également endommagées dans leurs agrès & dans leur

mâture. Elles avoient fait de vains
1779. efforts pour s'éloigner de la côte; & suivant le rapport de l'équipage Anglois, l'*Aréthuse* se croyoit à quarante lieues au large, lorsqu'elle fut jetée sur l'île de Moleine. Ce vaisseau doublé en cuivre étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre; il portoit trente-six canons de douze; & sa perte ne fut point compensée par la prise de l'*Oiseau*, qui n'en montoit que vingt-six d'un calibre inférieur. Chargé de l'escorte d'un convoi de Brest à Saint-Malo, il fut approché, le 31 Janvier, par l'*Apollon*, frégate Angloise de trente-deux canons, dont les gaillards étoient percés à douze sabords. Cette disposition donnoit à l'ennemi la faculté de combattre avec l'avantage d'un vaisseau de trente-huit. Malgré la disproportion de ces forces, M. de Tarade arbora pavillon François; & tandis que son convoi faisoit route pour l'île de Brehat, sous l'escorte du cutter l'*Expédition*, l'*Oiseau* s'engagea dans un combat inégal qui dura depuis une heure jusqu'à quatre, presque toujours à la portée du pistolet. Son feu se

soutint avec une vivacité incroyable, tant qu'il lui resta assez de monde pour servir la batterie, & qu'elle ne fut pas entièrement désarmée. Mais les gaillards ne pouvoient plus fournir aux remplacemens ; & M. de Tarade y combattoit presque seul, lorsque l'*Apollon* héla la frégate Françoise, pour savoir si elle étoit rendue : le brave Commandant ne répondit rien ; mais le silence de la batterie lui prouva que ses forces ne secondoient point son zèle & sa bravoure ; l'*Oiseau* fut amariné. Cette frégate avoit perdu son grand mât de hune & son mât d'artimont ; ses autres mâts étoient absolument hors de service. Le corps du bâtiment fut criblé de boulets ; il étoit impossible de le conduire en Angleterre, pour peu que le vent eût soulevé les flots. M. de Tarade arriva à Plymouth comblé de gloire & couvert de blessures. Trente-cinq hommes de son équipage avoient perdu la vie dans le combat ; & le nombre des blessés étoit beaucoup supérieur à celui des morts. Cette action ne fut guère moins sanglante pour l'équipage de l'*Apollon* : le Capitaine Anglois,

1779.

1779. M. Pownall, y reçut un coup de feu dans la poitrine ; & pendant plusieurs jours, on eut lieu de tout craindre pour la vie de cet Officier.

Expédition manquée contre l'île de Jersey.

La belle défense de la frégate l'*Oiseau*, signala d'une manière si frappante l'intrépidité de son équipage, qu'on a cru devoir se permettre ces détails sur le combat du 31 Janvier. Quoique suivi d'une défaite que les circonstances rendoient inévitable, ce combat n'en fut pas moins honorable pour la marine françoise ; & si le sang de tant de braves n'eût coulé dans cette journée, j'oserois la citer parmi les événemens heureux de cette guerre. Le succès n'est pas l'unique mesure de la gloire dans les entreprises militaires ; il est des circonstances où l'on peut échouer sans honte, reculer avec honneur & se glorifier de sa retraite. L'expédition projetée contre l'île de Jersey manqua son effet direct, cependant la France dut s'applaudir de l'avoir tentée. Le Prince de Nassau attendoit, à Saint-Malo, un vent favorable ; & le 30 Avril il mit à la voile entre cinq & six heures du soir. Sa flottille étoit composée de deux fré-

gates, d'une gabarre, du navire la *Valeur*, de deux bateaux cutters, du corsaire le *Duc-de-Mortemart*, de deux autres bâtimens armés & d'environ soixante bateaux-pêcheurs. Son armée consistoit en seize cents hommes, la plupart Volontaires. C'en étoit bien assez pour réduire cette île, dont la garnison étoit foible & les fortifications mal entendues. L'ardeur des troupes ne pouvoit être plus vive; elles brûloient d'effectuer la descente; mais au moment le plus décisif, les vents & la marée contrarièrent le plan le mieux concerté; & ce ne fut pas le seul obstacle que rencontra le Prince de Nassau. A l'approche des François, le Lieutenant-Gouverneur de l'île avoit expédié un navire armé, pour en donner avis au Gouverneur de Ports-Mouth; cet Exprès rencontra l'Amiral Arbuthnot, qu'il instruisit du péril où se trouvoit Jersey. Au lieu de continuer sa route pour l'Amérique, & sans en attendre l'ordre, l'Amiral Anglois fait relâcher son convoi à Torbay, & vole au secours de l'île avec ses vaisseaux de guerre & les troupes des-

1779.

1779. tinées pour New-York. Des forces aussi considérables & si rapidement détachées contre la flotille françoise, lui faisoient une loi de la retraite. Le Prince de Nassau reprit donc la route de Saint-Malo, & vint attendre à Sézambre des circonstances plus favorables au succès de son expédition.

Résultat de cette tentative.

Ces circonstances ne devoient plus renaître. La flottille s'étoit réfugiée dans la baye de Cancale; elle y fut attaquée le 13 Mai par six vaisseaux, dont un montoit cinquante-quatre canons. La mer étoit malheureusement très-basse. Après une défense courageuse, les vaisseaux François se virent obligés d'échouer; mais tous les équipages se sauvèrent à la faveur des canots. A la marée montante, les Anglois s'emparèrent de la frégate la *Danaé*; les autres bâtimens furent tous brûlés, à l'exception de la *Guespe*, dont le salut fut l'ouvrage du régiment Royal-Roussillon; qui s'étant posté sur la côte avec de l'artillerie, la servit avec autant de précision que d'activité. L'ennemi ne s'éloigna qu'après avoir tiré plusieurs coups de

canon sur les maisons du bourg de Cancale, où il y eut peu de dommage, & pas un homme tué. Ainsi le Prince de Nassau se vit obligé de renoncer à son entreprise, qui, heureusement n'avoit pas coûté un soldat à la nation. Il reparut à la Cour, y reçut les applaudissemens dûs à sa valeur & à son intelligence, & obtint pour sa légion, les graces qu'il étoit venu solliciter. On lui tint compte, comme d'un service important, d'avoir retenu dans nos mers l'Amiral Arbuthnot. En effet, la diversion occasionnée par la petite expédition de Jersey, fut plus funeste à l'Angleterre que n'eût pu l'être le saccagement de deux îles. L'amiral Anglois toujours arrêté par les vents contraires, & par la nécessité de se renforcer, depuis que la grande flotte françoise avoit mis à la voile, étoit encore à Torbay le 27 du mois de Mai; il paroissoit impossible qu'il arrivât en Amérique assez-tôt pour y favoriser les opérations de la campagne. Ce contre-temps offroit d'ailleurs un autre inconvénient, en ce qu'il retardoit le départ de la flotte

1779.

1779. de Ports-Mouth, qui, pour mettre en mer, étoit forcée d'attendre le retour des onze vaisseaux aux ordres de l'Amiral Darby, destinés à fortifier Arbuthnot jusqu'à la hauteur du cap Finisterre, où, suivant les derniers avis, une partie de la flotte de Brest croisoit pour l'intercepter.

Lord Sandwich & ses fauteurs, appuyoient avec complaisance sur cet obstacle au départ de la flotte; mais on écrivoit les Ports-Mouth, qu'il manquoit encore huit mille hommes pour en compléter l'équipement. Cependant, la conduite d'Arbuthnot fut examinée dans la Chambre des Pairs; & toutes les voix se réunirent pour l'approuver, sans excepter celle du premier Lord de l'Amirauté, qui ne mit point de restriction aux éloges de ce Commandant. Il déclara que l'Amirauté en corps, avoit témoigné par écrit à l'Amiral sa satisfaction au sujet de la diversion de Jersey. Cet aveu du comte de Sandwich servit de texte à de nouvelles réflexions du Duc de Richmond contre l'Administration actuelle.» La réponse, dit-

Conduite d'Arbuthnot approuvée. Inductions qu'en tire le Duc de Richmond.

il, du premier Lord de l'Amirauté, ſignifie-t-elle que le Gouvernement 1779.
approuve l'Amiral, de ce qu'il a outre-paſſé ſes ordres ? Il faut croire que non ; cet exemple ſeroit trop dangereux. Ayant eu l'honneur de ſervir Sa Majeſté, je connois la diſcipline ; & je ſerois bien f ché d'y trouver un relâchement tel que l'indiqueroit l'uſage d'accorder des louanges à un Général qui auroit changé l'objet de ſa miſſion, & perdu de vue le ſervice auquel il étoit deſtiné. En m'exprimant ainſi, je ne prétends point inculper la conduite de l'Amiral Arbuthnot ; tout ce que je ſais de lui tend à me convaincre qu'il eſt un excellent Officier ; je veux croire que dans cette circonſtance, il a rendu un ſervice eſſentiel à la Nation, que peut-être il l'a ſauvée ; en un mot, je ſuis bien éloigné de vouloir haſarder la plus légère inſinuation au préjudice de M. Arbuthnot. Ce que j'établis en principe, c'eſt que la ſûreté d'un Royaume ne peut dépendre entièrement de la ſageſſe des Officiers employés à ſon ſervice, ſans que ce Royaume ſoit mal gou-

1779. verné. Cela suppose que les Administrateurs sont d'une ignorance ou d'une négligence impardonnables ; & dans l'un ou l'autre cas, ils ne sont pas propres à manier le timon de l'État. Dans un royaume bien gouverné, le devoir des Ministres est de former des plans ; celui des Officiers de terre & de mer est de les exécuter : par-tout où ces derniers ont la liberté d'agir à discrétion, il n'existe plus de discipline ; & il est probable que la ruine totale, la destruction absolue de ce Gouvernement, vont être les suites immédiates d'un pareil désordre ».

Emeute à bord de la Défiance.

Ainsi l'opposition souvent injuste dans ses imputations, rendoit les Ministres responsables des événemens les plus étrangers aux délibérations du Ministère. Et de quoi n'inculpoit-on point l'administration ! Il s'étoit élevé une espèce d'émeute à bord de la *Défiance*, vaisseau de soixante-quatre canons qui faisoit partie de l'escadre d'Arbuthnot. Peu s'en fallut que cet incident particulier ne fournit la matière d'une enquête contre le premier Lord de l'Amirauté. On concluoit de ce fait particulier,

particulier, que l'esprit de mutinerie avoit infecté toute la Marine Angloise; que c'étoit le crime du Comte de Sandwich; que, pour prévenir une révolte générale, il falloit écarter ce Ministre indigne de sa place, & la confier à un homme de mer, dont l'expérience sût pressentir les séditions & les étouffer dans leur germe. 1779.

Quoi qu'il en soit, cette émeute, à laquelle plusieurs Membres de la Chambre des Pairs donnoient tant d'importance, fut appaisée au premier ordre d'assembler les Capitaines à bord de l'Amiral. Les plus mutins étoient rentrés dans le devoir, lorsqu'Arbuthnot & Darby mirent enfin à la voile. Ils surent éviter l'un & l'autre la rencontre de la flotte ennemie; & ce dernier revint sans accident à Ports-Mouth. On prétendit qu'il devoit le salut de ses onze vaisseaux à la précaution qu'il avoit eue de ranger de très-près la côte d'Irlande. Il avoit accompagné l'escadre d'Arbuthnot & son convoi de quatre cents cinquante bâtimens, jusqu'à cent lieues à l'Ouest de Madère. Il rejoignit la grande flotte;

Départ d'Arbuthnot

1779. & son retour ne laissa plus de prétextes au Ministre, pour justifier l'inaction des escadres. Mais les obstacles qui, jusqu'alors, avoient comme enchaîné les vaisseaux dans le port, subsistoient encore. Les équipages n'étoient point complets; & plus de six cents matelots venoient de s'échapper des vaisseaux du Roi. Pour suppléer à la désertion, on s'étoit vu forcé de mettre les prisons à contribution, & d'employer au service de la Marine, un grand nombre de vagabonds détenus pour crimes non capitaux.

Découragement des Ministres britanniques; cause de leur indolence.

Ce défaut d'activité dans l'équipement des flottes, prenoit sa source dans la défiance secrète & le découragement réel du Ministère. Il avoit beau exagérer ses ressources, & produire dans le public, des états illusoires & simulés de ses escadres & de leurs approvisionnemens, états nécessairement contestés, & presque toujours démentis par les vérifications du Parlement; il avoit beau grossir le nombre de ses vaisseaux, en supposer quarante-deux dans la flotte de Ports-Mouth, en fortifier les équipages, en multiplier l'artillerie au gré de sa politique menson-

gère ; ce fantôme d'une puissance vaine, d'une supériorité chimérique, pouvoit bien en imposer au peuple ignorant & crédule, mais ne pouvoit tromper des observateurs éclairés. Un illustre Membre de la Chambre des Pairs, avoit dit publiquement que la dernière campagne s'étoit terminée à l'avantage de la France. Même en contestant cette assertion du Duc de Richmond, les Ministres laissoient percer leur défaut de confiance sur le succès des opérations de la campagne. Lord Sandwich s'étoit vu forcé d'avouer en pleine Chambre, que, depuis le commencement des hostilités, on avoit pris ou détruit cinquante-six vaisseaux de la Marine royale d'Angleterre; & dans la même séance, il n'avoit pas craint d'énoncer cette proposition: « C'est pour moi une démonstration mathématique, que le 27 Juillet, (au combat d'Ouessant) la flotte de *Keppel* a été plus maltraitée que celle du Comte d'Orvilliers ». Cette déclaration étrange de la part de Lord Sandwich, justifie bien les prétentions de la France à la gloire de ce fameux combat! 1779.

1779. 13 Avril.

Un autre aveu de ce Ministre, ou ce qui revient au même, son embarras & son silence, lorsque le Duc de Richmond, dans un rapprochement fait à la Chambre des Pairs, de la puissance navale de l'Angleterre & de celle de la France, porta l'état de cette dernière à quatre-vingt-trois vaisseaux de ligne complètement équipés, ne furent point sans doute un encouragement pour la Marine angloise. Cet aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques, étoit de nature à ralentir les efforts de la nation, & dut retarder par conséquent, l'équipement de la flotte de Ports-Mouth. D'ailleurs, le tableau des frais énormes qu'alloit entraîner la campagne, devoit naturellement en éloigner l'ouverture. M. Burke avoit démontré à la Chambre des Communes, que ces frais ne pouvoient aller à moins de vingt millions sterling; & les subsides votés, le produit de la caisse d'amortissement, les revenus exagérés de la Compagnie des Indes, en un mot toutes les ressources de l'Etat, même en les appréciant suivant les supputations du Ministre

Aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques.

Que toutes les ressources de l'Angleterre ne peuvent suffire aux frais de la campagne.

1779.

des Finances, laissoient un *deficit* que ses spéculations ne pouvoient remplir. L'intérêt de la dette nationale contractée depuis le commencement de la guerre d'Amérique, absorboit une grande partie de cette somme. L'Angleterre étoit obérée; & les dépenses d'une nouvelle campagne suffisoient pour achever de l'écraser.

Requête de Lord Newhaven en faveur de l'Irlande.

Les Ministres ne pouvoient se dissimuler l'épuisement extrême de plusieurs provinces. La misère portée à son dernier période en Irlande, y faisoit craindre un soulèvement général; & l'on ne s'accordoit point encore sur les moyens de soulager ce royaume. La Chambre des Communes avoit promis solennellement, de prendre en considération les loix relatives au commerce des Irlandois. Dans la séance du 12 Février, Lord Newhaven lui reprocha sa négligence à cet égard. Il anima sa requête en faveur de ces malheureux insulaires, par un tableau pathétique de l'état d'affaissement & de langueur auquel ils se trouvoient réduits. Il peignit leur désespoir & ses funestes effets. « Les émigrations,

1779. dit il, font l'unique ressource de ces infortunés. Dans une seule année, seize mille habitans se sont embarqués pour l'Amérique, où ils forment, dans ce moment, l'armée du Général Washington. Les fidèles Irlandois sont réduits à la cruelle extrémité, ou de se laisser consumer par la famine, ou de porter les armes contre la Grande Bretagne : quelle horrible alternative »!

Détresse de l'Angleterre opposée à celle de l'Irlande.

Lord Newhaven avoit établi d'abord, qu'il n'est point de pays dans le monde qui subsiste des produits de son exportation, si l'importation lui est interdite. Depuis le règne de Charles II, la seule Irlande étoit dans ce cas. Le noble Lord demanda qu'elle fût rétablie dans ses anciens droits. Sir Thomas Egerton & Sir George Yonge furent les premiers à rejetter cette motion. Ils opposèrent à la détresse de l'Irlande celle de la Grande Bretagne, dont les intérêts leur étoient plus chers encore. Ils rappellèrent les troubles de l'Ecosse, les émeutes de la ville de Londres, le déclin de ses manufactures, l'impuissance où étoit l'Angleterre de se secourir elle même. « Nous

n'avons rien à donner, ajoutèrent-ils; & tout ce que nous pouvons faire, c'est de lutter contre la ruine absolue ». 1779.

Pour un Ministre des finances, l'Angleterre étoit plus à ménager que l'Irlande; aussi Lord North ne manqua-t-il pas de seconder les opposans. Mais le plus éloquent orateur de la bienfaisance, le célebre M. Burke, prit en main la cause de ce déplorable royaume. « Il est vrai, s'écria-t-il, en cherchant à guérir le mal, on ne feroit que l'envenimer; notre état est désespéré; l'Angleterre est dans un *délabrement* qui annonce sa destruction; le moindre mouvement peut entraîner sa chûte. Graces à notre politique étroite & *mesquine*, l'Amérique nous est enlevée pour toujours; & les restes de l'Empire britannique sont peut-être au moment de crouler tout-à-fait. L'Angleterre convient de sa décadence, de sa détresse, de son impuissance absolue! Et d'où vient donc cet orgueil de mendians qui nous fait parler en souverains, qui nous fait traiter l'Irlande en sujète? Quoi, dire à un peuple, vous êtes mon sujet;

Que l'Angleterre n'a point le droit d'assujetir l'Irlande.

1779. mais arrangez-vous, paſſez-vous de moi, je ne puis rien pour vous! Bon Dieu, quelle honte ou quelle extravagance! Eh! que vous demande l'Irlande? de la laiſſer vivre en paix, de conſentir qu'elle proſpère ſans votre aſſiſtance....

Menaces en partie effectuées.

Lord Nugent appuya la motion, & s'éleva contre les villes manufacturières les plus intéreſſées à la ruine du commerce des Irlandois; il déclara que, ſi on ne leur faiſoit pas juſtice, ils ſe la feroient eux mêmes. Cette menace en partie effectuée depuis plus d'un an, avoit déjà fait baiſſer, de ſix cents ſoixante-dix mille livres ſterling, la maſſe des effets importés d'Angleterre en Irlande; & la réſolution énoncée dans cette lettre, faiſoit préſager l'anéantiſſement abſolu de toute importation.

» Les Irlandois ne porteront point d'habits faits du drap de vos manufactures; ils ne boiront point des liqueurs que vous buvez, ils n'auront plus en commun avec la Grande-Bretagne, que vos femmes & le portrait de votre Roi, empreint ſur des eſpèces d'or, d'argent ou de cui-

vre : telles sont les résolutions prises dans toute l'étendue de ce royaume ». 1779.

Progrès des troubles, du désespoir & de l'anarchie en Irlande.

La rupture entre les Anglois & les Américains avoit eu des commencemens plus foibles. Cette menace de ne rien tirer des manufactures angloises, pouvoit avoir les plus terribles conséquences, & combler la mesure des calamités de l'Angleterre. Pour prévenir ce malheur, il falloit des secours immédiats à l'Irlande; & comme l'observa le Marquis de Rockingham, il n'y avoit pas un jour, pas une heure à perdre. Affaissée sous le joug de l'oppression, elle ne connoissoit déjà plus l'empire de la raison; le seul désespoir dirigeoit ses conseils, & venoit d'armer quinze mille hommes dans ses parties intérieures. Tout ce que la langue angloise peut fournir d'expressions séditieuses, étoit prodigué dans l'énoncé des résolutions de *non-importation* prises dans les Comtés de Galway, de Mayo, de Corke & de Dublin. Tous les excès, avant-coureurs d'une guerre civile, faisoient regner l'anarchie dans cette capitale. Les plus riches propriétaires, impu-

1779. nément dépouillés par des brigands affamés, y partagoient les horreurs de la famine avec la dernière classe du peuple ; & les moins malheureux des habitans végétoient dans une affreuse indigence. Des émeutes populaires faisoient craindre, à tout moment, une combustion générale. Les marchandises angloises, que cette ville désolée recéloit encore dans ses magasins, étoient le principal aliment de la révolte ; le peuple furieux s'acharnoit à les détruire ; & ce genre de violence signala particulièrement le désespoir des ouvriers sans emploi. Pour arrêter le désordre, des troupes furent mises en mouvement ; on s'assura des plus mutins ; & bientôt les prisons regorgèrent. Mais on ne manquoit pas de Tribuns qui fomentoient l'esprit de révolte ; & ce fut par le conseil de ces perturbateurs, que les ouvriers de Nottingham, n'espérant plus que le Parlement *fit droit* à la requête par laquelle ils avoient sollicité l'augmentation de leurs gages, se portèrent à des excès qui firent craindre un massacre général. Plusieurs des Officiers municipaux

perdirent la vie dans ce tumulte, qu'ils vouloient appaiser; les autres n'échappèrent à la mort qu'en laissant un libre cours aux brigandages Ces tragiques scènes étoient une répétition de ce qui s'étoit déjà passé, tant à Dublin que dans la petite ville d'Ardée. Depuis un an, on n'avoit encore pris aucune mesure, afin d'arrêter les progrès d'un mal désormais sans remède, pour peu qu'on différât d'employer le seul efficace, je veux dire, la franchise du commerce d'Irlande, & l'anéantissement des restrictions qui en obstruoient les canaux. 1779.

Lenteurs funestes du gouvernement d'Angleterre relativement à l'Irlande.

Entre les premières remontrances des Américains & leur déclaration d'indépendance, onze mois à peine s'étoient écoulés; tant la marche du mécontentement est rapide. Cet exemple devoit apprendre à l'Angleterre, qu'il est des circonstances où le moindre délai peut avoir des conséquences funestes. Cependant, l'Administration agit avec tant de lenteur dans l'affaire d'Irlande, qu'on parla de remettre à la session prochaine la considération de ce royaume, & par conséquent de laisser ses habitans sept ou huit mois encore dans

1779. la situation la plus déplorable où puisse se trouver une nation. Seulement, dans un message adressé à la Chambre des Communes, Sa Majesté Britannique crut devoir suggérer à cette Chambre une résolution, en vertu de laquelle, les six régimens soudoyés aux frais de l'Irlande & servant hors de son territoire, seroient désormais à la charge de l'Angleterre : ce fut tout l'adoucissement qu'on apporta d'abord aux rigueurs d'une Administration oppressive & tyrannique. Mais si des considérations frivoles empêchoient la Grande-Bretagne de secourir & de pacifier ce royaume, elle ne pouvoit plus fermer les yeux sur le danger de l'oppression ; & les mesures à prendre pour triompher avec le moins d'inconvénient possible, de la résistance des Irlandois, durent nécessairement occuper sa politique & ralentir par conséquent les opérations de la campagne.

Quarante-deux mille Volontaires armés pour assurer la liberté du commerce en Irlande.

Cette résistance d'abord partielle & séditieuse, étoit devenue générale, & fut, pour ainsi dire, légitimée par la sanction qu'y donnèrent les représentans des villes & des comtés,

Dans leur séance du 12 Octobre, les Communes d'Irlande oserent parler en corps de nation indépendante, parce qu'elles se sentoient appuyées de quarante-deux mille hommes qui, sous le nom de Volontaires associés, se formoient publiquement aux exercices & à la discipline militaires. Le Duc de Leinster & Lord Shannon étoient à leur tête, & n'en faisoient point mystère. Le 13 du même mois, le premier, en sa qualité de chef des associations libres, fit distribuer dans toute la ville, une invitation en forme de billet circulaire, dont voici la traduction.

1779.

«Sa grace, le Duc de Leinster, vous invite à vous trouver demain à midi & demi précis, devant l'hôtel de Leinster avec vos accoutremens, à l'effet de former une double haie le long des rues par lesquelles les Membres du Parlement doivent passer en se rendant de la Chambre des Communes au Palais de son Excellence le Lord-Lieutenant, pour lui présenter l'adresse relative à un commerce libre».

Fête tumultueuse!

Tous les Volontaires de Dublin se portèrent en conséquence au lieu

1779. assigné, où ils rendirent les honneurs militaires aux auteurs de l'adresse. Les choses en étoient au point, qu'il n'y avoit plus d'espérance de voir fléchir l'Irlande. Le 4 Novembre, un corps de mille citoyens parfaitement discipliné se forma en bataillon quarré autour de la statue de College-Green, tandis que la cavalerie légère voltigeoit sur les flancs & protégoit l'infanterie. La statue nouvellement peinte étoit ornée de rubans couleur d'orange. L'objet ou le prétexte de cette fête étoit de célébrer l'anniversaire du débarquement de Guillaume III à Torbay. Sur chacune des quatre faces du piédestal, on lisoit ces inscriptions: *Que l'Irlande soit soulagée. — Cinquante mille Volontaires prêts à mourir pour leur pays. — Un bill pécuniaire à terme court. — Un commerce libre, ou bien... la glorieuse révolution.* Le soir du même jour, toute la cité fut illuminée; & cette fête, ou plutôt ce tumulte, dura jusqu'au lendemain matin.

Bill pécuniaire borné à six mois. Grand tumulte à ce sujet.

Tandis que les Irlandois prenoient des mesures vigoureuses pour assurer la liberté de leur commerce, plu-

ſieurs villes de la Grande-Bretagne mettoient tout en œuvre pour perpétuer les reſtrictions ; mais ces meſures étoient bien combinées. Une des plus déciſives fut de borner à ſix mois la durée du bill pécuniaire, qui, ſuivant l'uſage, devoit être de deux ans. Le cri populaire étoit univerſel à cet égard. Les villes & les comtés avoient donné pour inſtructions à leurs repréſentans, de voter pour cette réſolution ; mais la multitude ne voulut point attendre que le Parlement eût prononcé. Elle prit ſur elle la déciſion de cette affaire ; & le réſultat de ſes premières délibérations fut de maſſacrer ceux dont l'autorité pouvoit contrarier ſes vues. Le Procureur général de Sa Majeſté Britannique étoit une des victimes dévouées. Dans la matinée du 15 Novembre, la foule des conjurés ſe porta devant ſa maiſon avec l'intention de la renverſer, & d'écraſer ce Magiſtrat ſous ſes ruines. Ayant ſu qu'il étoit au Palais, elle s'y précipita bien réſolue de le poignarder. Il échappa heureuſement à la rage de ces furieux qui, s'étant répandus dans les environs du Par-

1779.

1779. lement, exigèrent de tous les membres qui s'y rendoient, le serment d'être fidèles à l'Irlande, & de vòter pour un bill de courte durée. Les Membres des Communes se crurent engagés par ce serment. Ils passèrent un bill de six mois ; & malgré la proclamation du Lord Lieutenant, les excès du 15 Novembre restèrent impunis.

Le Parlement d'Angleterre s'en prend aux Ministres, de tous ces désordres Effets de leur négligence.

Le Parlement d'Angleterre s'occupa des troubles de l'Irlande, moins pour y porter remède, que pour en dénoncer les auteurs ; & ce fut aux Ministres, qu'il s'en prit de tous ces désordres. Suivant le Comte de Shelburne, tout le mal venoit des lenteurs, de la négligence, de l'insensibilité du premier Membre de l'Administration britannique. En prêtant l'oreille aux justes plaintes des Fabricans Irlandois, en cherchant à dissiper leurs préventions, à calmer leurs allarmes, il eût été facile de conjurer l'orage dans sa naissance. Lorsqu'au mois de Mai de cette même année, Lord Shelburne avoit sollicité, auprès des Ministres, quelques adoucissemens en faveur du commerce de l'Irlande, il s'en fal-

ſoit bien qu'elle préſentât le ſpectacle allarmant qu'elle offrit ſix mois après On y comptoit alors, tout au plus, quinze mille hommes armés pour la défenſe de la Patrie; & ce nombre s'étoit accru depuis, juſqu'à quarante-deux mille Volontaires aſſociés contre leurs ennemis domeſtiques. Ils ſe ſeroient contentés d'abord qu'on affranchît leur commerce de quelques entraves intolérables; & maintenant, ce n'étoit point aſſez de la liberté illimitée de ce même commerce; ils ſe plaignoient de beaucoup d'autres griefs, dont le redreſſement ne pouvoit avoir lieu ſans un bouleverſement total dans la conſtitution de l'Empire. Pour prévenir de grands malheurs, il eût ſuffi, dans la première effervescence des Irlandois, que le Miniſtère ſortît un moment de ſon engourdiſſement habituel, & qu'il accordât alors, comme une grace, ce qu'ils alloient obtenir par la force, & pour ainſi dire à la pointe de l'épée. Lord Shelburne finit par *réciter* ſa motion, dont la ſubſtance fut de propoſer un vœu de cenſure contre les Miniſtres qui, par négligence ou par incapacité, avoient laiſſé s'envenimer les mécontentemens de l'Ir- 1779.

1779. lande, au point de menacer la connexion des deux royaumes d'une entière dissolution.

Plan de Lord North, relatif au commerce de l'Irlande.

En effet, le soulèvement étoit à son comble, & particulièrement à Dublin. Dans la soirée du 22 Novembre, une foule armée se porta chez un Négociant de cette capitale, força ses magasins; &, sous prétexte que ses marchandises étoient de fabrique angloise, emporta ce qui s'y trouvoit de toiles & d'étoffes de laine, avec une somme considérable, tant en espèces qu'en billets de banque. Cette violence exercée contre un simple particulier, manifestoit, de la part des habitans, la résolution bien formée de ne tolérer aucune espèce de commerce avec l'Angleterre. Et ce fut dans cette circonstance, que Sir *Richard d'Heron* osa proposer aux Communes d'Irlande un subside extraordinaire de six cents mille livres sterling! Cette proposition fut rejettée comme insidieuse, avec les témoignages d'une indignation universelle. Enfin, le Ministère britannique comprit qu'il falloit céder à l'orage; & Lord North fut chargé de rédiger un plan de modification relatif au commerce de ce

royaume ; ce qu'il fit de manière à contenter les prétentions des plus exigeans. Dans la séance du 13 Décembre, il soumit les résolutions suivantes à la considération du Parlement d'Angleterre. 1779.

1°. *Qu'il est expédient* de révoquer l'acte qui prohibe en Irlande l'exportation des laines & des étoffes de laine manufacturées dans ce royaume ; celle du verre & de tout ce qui se fabrique en cette matière, tant en Europe que dans les Colonies Angloises de l'Amérique, & dans les établissemens anglois sur la côte d'Afrique.

2°. Qu'il soit permis aux Irlandois de faire le commerce d'exportation & d'importation avec toutes les Colonies Angloises, sans que ledit commerce soit assujetti à d'autres droits & d'autres restrictions que ceux dont le Parlement d'Irlande avouera la légitimité.

Comment ce plan est accueilli des Irlandois.

Le plan de Lord North, dont les propositions qu'on vient de lire sont la substance, obtint, sinon l'approbation, du moins l'acquiescement de tout le comité ; mais quoique très-favorables aux Irlandois, ces propositions ne furent point d'abord

accueillies à Dublin comme elles au-
1779. roient dû l'être. Le Lord Lieutenant les ayant reçues, en fit part au Lord Maire, & lui persuada qu'il étoit de la bienséance d'engager le peuple à faire des illuminations ; mais il se forma sur le champ des comités de volontaires, où il fut résolu qu'il n'y auroit point de réjouissances publiques. Le Parlement d'Irlande sentit mieux le prix de la révolution qui alloit s'opérer en faveur du commerce. La Chambre des Pairs voulant reconnoître le bienfait de la Grande-Bretagne, s'engagea, par différentes motions faites au nom du peuple, à soutenir de tout son pouvoir l'intérêt, l'honneur & la dignité de l'Empire britannique. La Chambre des Communes témoigna le même zèle & la même reconnoissance. MM. Forster, Gratham, Metge & vingt autres Membres, payèrent aux Ministres d'Angleterre le tribut d'éloges qui leur étoit dû pour l'affranchissement du commerce Irlandois ; & l'on peut dire que le 21 Décembre, jour de cette séance, fut un des plus beaux jours de la vie de Lord North. Mais en témoignant à ce premier Membre de l'Administra-

tion britannique, la gratitude de la nation Irlandoiſe, M. Metge ne crut pas devoir lui accorder tout l'honneur de cette heureuſe révolution. Son diſcours vraiment éloquent fut une expreſſion vive & préciſe de la ſorte de reconnoiſſance qui animoit l'aſſemblée : on nous ſaura gré de l'extrait qu'on en va préſenter. « Nous devons à la poſtérité, dit cet Orateur, une mention honorable des perſonnages illuſtres qui ont ſouſtrait ce pays à l'oppreſſion d'une infinité de loix dictées par le pouvoir arbitraire, & qu'une aveugle politique a maintenues pendant un ſiècle entier. Cette poſtérité fera retentir les louanges des Miniſtres britanniques, lorſqu'en liſant l'hiſtoire, elle verra l'Angleterre prodiguer ſon ſang & ſes tréſors, pour ſubjuger un peuple mâle & courageux, mais infidèle & révolté, & ſe prêter, à la même époque, aux juſtes pétitions de l'Irlande, pétitions trop longtemps éludées par une politique non moins aveugle que barbare. On ne peut diſſimuler combien nous ſommes redevables aux talens, aux conſeils, à la ſageſſe de Lord North; mais, en reconnoiſſant toute ſon

1779.

1779. influence dans la révolution, je doute cependant que nous eussions obtenu le redressement de nos griefs, sans l'interposition du peuple ; la gloire de Lord North est d'avoir puissamment secondé cette interposition louable. Comme médiateur entre les deux nations, il a des droits égaux à la reconnoissance de l'une & de l'autre ; car enfin l'Angleterre va tirer un avantage immédiat de cette conciliation heureuse. L'Irlande est une nation brave, généreuse, susceptible d'affection. Quel en sera désormais l'objet ? Sa sœur en détresse, la Grande-Bretagne son aînée. Cinquante mille hommes déterminés à verser la dernière goutte de leur sang pour établir leurs droits constitutionels, ont à regret tourné leurs armes contre une sœur injuste ; du moment qu'elle cesse de l'être, ils tournent ces mêmes armes contre l'ennemi commun. Oui, la cause de la Grande-Bretagne devient aujourd'hui la cause de l'Irlande ; sa situation la met dans l'impossibilité d'ouvrir à sa sœur des trésors qu'elle n'a pas ; mais elle lui prêtera ses héros ; elle en a».

L'Irlande pacifiée pour un moment.

La tranquillité momentanée de

l'Irlande fut le résultat heureux de la conciliation des deux Royaumes; mais il restoit d'autres troubles à pacifier au sein de la Grande-Bretagne.

1779.

Fanatisme des Presbytériens d'Ecosse

Au commencement de cette année, l'intolérance des Presbytériens d'Ecosse s'étoit portée à des excès inquiétans pour l'Administration, & non moins faits que les troubles d'Irlande, pour détourner l'attention du Gouvernement, & la porter sur des objets étrangers à la guerre présente. Ce nouvel obstacle à l'activité des préliminaires de la campagne, eut son principe dans le fanatisme, & devoit par conséquent ensanglanter l'Ecosse; mais il fut surmonté dès son origine; & il n'y eut que peu de sang répandu. Les actes passés l'année précédente, en faveur des Catholiques romains, avoient fort alarmé le Clergé Ecossois. Pour arrêter les progrès de cette espèce de tolérance, il présenta requête au Parlement. La réponse se fit long-temps attendre; & la secte dominante dans les parties septentrionales de la Grande-Bretagne, se persuada qu'on n'avoit aucun égard aux pétitions de son Clergé. Il n'en fallut pas davantage

pour enflammer le fanatisme des Presbytériens. Vers la fin de Janvier, on
17,9. vit circuler à Edimbourg des milliers de billets, par lesquels on invitoit les habitans à renverser les colonnes du Papisme. Ces colonnes étoient une pauvre chapelle nouvellement construite par les Catholiques. Le Lord Prevost allarmé de cette fermentation naissante, enjoignit aux différens corps de métiers, de ne point laisser sortir leurs ouvriers respectifs le 3 Février, jour fixé pour cette grande expédition. Le même jour, un parti des Gardes de la ville fut posté autour de la chapelle ; au lieu de la protéger, ces lâches soldats favorisèrent l'entreprise des assaillans. La chapelle étoit à moitié incendiée, lorsque le Lord Prevost, les Magistrats inférieurs, tout le corps des gardes & une partie du régiment de *Bucceleug* se portèrent sur les lieux où triomphoit le désordre. On lut à haute voix l'acte contre les attroupemens. L'Officier qui commandoit le détachement des troupes réglées, pria le Magistrat de l'autoriser à faire feu. Les mutins le défioient de tirer ; le Lord Pre-

vost

voſt n'oſa le permettre. Sur les dix heures & demie du ſoir, il ſe retira lui & ſa troupe; & la ville fut abandonnée à la diſcrétion de trois mille forcenés. A peine avoit-il diſparu, que dévorée par les flammes, la chapelle croula; ce fut un moment de triomphe pour les ſéditieux. Le déſordre n'alla pas plus loin cette nuit; mais dès la pointe du jour, les maiſons de quiconque étoit Catholique ou ſoupçonné de l'être, furent livrées au pillage. Ce brigandage dura juſqu'à onze heures du matin, que les Magiſtrats reparurent avec des forces plus impoſantes. L'arrivée de quelques compagnies de Dragons détachés de leur quartier d'Haddington, intimida les révoltés, qui commencèrent enfin à ſe diſperſer. La ville d'Edimbourg ne dut pas uniquement ſon ſalut à leur crainte. Pour calmer ces fanatiques, le Lord Prevoſt s'étoit vu contraint de faire publier, à ſon de trompe, une proclamation qui annulloit, du moins pour l'Ecoſſe, la révocation des loix pénales contre les Papiſtes. Ainſi, les Catholiques romains furent privés des adouciſſemens que leur deſtinoit

1779.

la sage tolérance du Parlement.

1779. Indemnités accordées aux Catholiques Ecossois.

Tandis que l'autorité cédoit au fanatisme dans Edimbourg, en paroissant le soumettre ou l'intimider par la force des armes, les Catholiques écossois gémissoient dans plusieurs autres villes, de tous les excès qu'on vient de décrire. Les Presbytériens de Glasgow s'étoient portés à des violences qui, vingt fois, exposèrent leur ville aux horreurs d'un incendie général. Ces enthousiastes, armés de torches ardentes, visitoient les maisons de leurs concitoyens soupçonnés de papisme; & sur le moindre indice, un prompt embrâsement leur faisoit justice des malheureux habitans de ces maisons dévouées aux flammes; plus de quarante furent réduites en cendre dans un même jour. Le Gouvernement ne pouvoit tolérer de pareils désordres; & si, dans la position critique où se trouvoit l'Angleterre, il y avoit des ménagemens à garder avec l'Ecosse, la politique ne permettoit pas à George III, de retirer, dans cette circonstance, sa protection aux Catholiques Romains. L'humble pétition qu'ils présentèrent

contre leurs perſécuteurs Ecoſſois, fut appuyée de Lord North, qui la recommanda ſpécialement à la conſidération de la Chambre des Communes. On ignore quel en eût été le réſultat, ſi, dans le cours des débats, M. Dundas & Lord Frédéric Campbell, n'avoient informé la Chambre, des nouvelles réſolutions de la cité d'Edimbourg & de celle de Glaſgow. Ces villes offroient aux Catholiques romains des indemnités proportionnées aux dommages qu'ils venoient d'eſſuyer. Ce n'étoit pas le moment de ſe montrer difficile; & l'avis de la Chambre fut de renvoyer après les fêtes de Pâques, la conſidération ultérieure de la pétition. C'étoit dire aſſez clairement qu'on ſe propoſoit de civiliſer cette affaire. 1779.

Fanatiſme en Angleterre. George Gordon en eſt l'inſtigateur.

Cette haine intolérante contre les Catholiques Romains, avoit paſſé d'Ecoſſe en Angleterre; & le fanatiſme alloit offrir à Londres un ſpectacle allarmant, ſur lequel la nature du ſujet nous permet d'anticiper.

Aux premiers bruits de la tolérance religieuſe promiſe à ceux de l'Egliſe Romaine dans les trois

Royaumes, il s'étoit formé au sein de la Capitale, une association protestante, dont les chefs mal intentionnés fomentoient les dispositions à la rébellion. Ils avoient à leur tête un jeune homme d'un grand nom, & qui pouvoit regarder l'affection populaire comme un droit de sa naissance, comme un titre aux prétentions les plus ambitieuses. Un caractère violent & déterminé sembloit l'avoir fait naître pour être chef de faction. Son austérité apparente, son costume & ses manières, retraçoient l'âge du puritanisme. On se méprit, jusqu'à le croire un homme extraordinaire, en qui le génie le disputoit à la sainteté des mœurs. George Gordon étoit ce nouveau réformateur; ce fut à son instigation & sous ses auspices, que l'association protestante entreprit de faire annuller les actes passés en faveur des Catholiques Romains. Elle en demanda la révocation; & plusieurs de ses Membres vinrent attendre le succès de leur requête, dans la plaine de Saint-George. Ils avoient des cocardes bleues pour signal de ralliement,

1779.

Bientôt cette multitude séditieuse s'empara des avenues de Westminster, où quelques Lords furent insultés en se rendant à la Chambre des Pairs. Quoique bien résolu de se refuser à toutes les demandes des perturbateurs, le gouvernement n'avoit pris aucunes mesures pour arrêter leurs excès, ou pour les prévenir. La plus efficace eût été d'éclairer le peuple sur la nature du traitement destiné aux Catholiques. George Gordon profita de cette négligence, pour envenimer les dispositions d'une populace fanatique; elle se persuada que ce relâchement en faveur du Catholicisme n'avoit, comme autrefois, d'autre objet que l'asservissement de l'Angleterre. Ces terreurs chimériques la portèrent aux dernières violences; & le jour même de ce premier attroupement, les deux chapelles des Ambassadeurs de Sardaigne & de Bavière, furent livrées aux flammes. Les maisons des Catholiques étoient encore moins épargnées; on ne respecta guère plus celles des Juges de paix & des Magistrats. Les loix étoient sans pouvoir, l'autorité sans voix & sans crédit. Dans

1772.

1779. le désordre de cette affreuse anarchie, des brigands enhardis par l'impunité, se précipitèrent en foule dans les prisons, brisèrent les chaînes des scélérats qu'elles recéloient, & s'applaudirent de ce triomphe, qui grossissoit le parti de la rébellion. Dans ce moment de crise épouvantable, la destinée de la capitale sembloit être abandonnée à la fureur de quelques forcenés. Une exécution militaire étoit le seul moyen de la sauver ; & l'on employa cette ressource extrême, dont les suites présentent un tableau de destruction & de massacre. La nuit du 7 Juin, (1780) des corps de troupes, furent introduits dans la ville. On ne sauroit décrire les horreurs de cette nuit sanglante, où plus de six cents hommes furent tués ou blessés; & dans ce nombre on comptoit plusieurs habitans paisibles, que la curiosité avoit fait sortir imprudemment de leurs maisons. Comme on l'a dit, pour sauver Londres, il ne falloit pas moins que cette tragique scène, dont le dénouement fut d'emprisonner George Gordon. Après une détention de quelques

mois, ce Chef des Intolérans fut traduit à la cour du banc du Roi, comme inculpé de haute trahison. Le délit étoit notoire; mais le coupable étoit l'homme du peuple; le Juré crut devoir le déclarer innocent. 1779.

Une fausse interprétation donnée à l'acte du Parlement en faveur des Catholiques, avoit mis l'Angleterre en combustion; la nature de cet acte fut expliquée, & tout rentra dans l'ordre. On dut regretter d'avoir employé si tard ce remède, aussi simple qu'efficace; mais dans les grandes maladies d'état, les remèdes simples ne sont pas ceux dont on s'avise ordinairement. Reprenons le fil des evénemens antérieurs à cette violente explosion du fanatisme Britannique.

Embarras du Ministère pour le choix d'un Commandant en chef de la grande flotte de Portsmouth.

Quoique très-allarmans par le défaut d'harmonie qu'ils supposoient entre les trois royaumes, les troubles d'Ecosse & d'Irlande n'étoient pas ce qui inquiétoit le plus le Ministère dans la circonstance présente. Au défaut de l'Amiral Keppel, dont le fameux procès n'étoit point terminé, on ne savoit sur qui jetter

1779.

les yeux pour le commandement en chef de la grande flotte de Ports-Mouth. On étoit à la veille de la campagne; & ce choix n'étoit point encore fixé. Plusieurs Amiraux des plus capables, mettoient pour condition à leurs services, le renvoi préalable du Comte de Sandwich, aux instigations duquel ils attribuoient la conduite de Sir Hugh Palliser. Ils accusoient le Ministre d'une infâme collusion avec le Vice-Amiral; & cette imputation odieuse prouve à quel point la haine étoit envenimée contre le premier Lord de l'Amirauté. Ce reproche hasardé sans preuves, fut moins une inculpation qu'une insinuation offensante; il tomba de lui-même, & ne devint point la matière d'une discussion sérieuse. Mais Lord Sandwich eut à se défendre contre des imputations tout aussi graves & beaucoup mieux fondées en apparence. L'Amirauté fut accusée publiquement d'avoir distrait, la première année de l'administration du Comte de Sandwich, deux cents mille cinq cents vingt-cinq livres sterling, des sommes destinées à la solde des Matelots. Après

Lord Sandwich est accusé de malversation.

avoir établi que cette assertion téméraire ne pouvoit le regarder, & lui étoit tout-à-fait étrangère, il déclara que l'accusation étoit fausse, parce que le délit étoit impossible. « Tout le monde sait, ajouta-t-il, que l'Amirauté n'a rien de commun avec le maniement des deniers publics, ni avec le bureau de la Trésorerie: toutes les sommes destinées au service de la Marine, sont directement versées dans la caisse du Trésorier, qui en fait l'emploi, sans la participation du bureau de l'Amirauté. Il est vrai que dans les estimations des dépenses relatives à ce service pour l'année courante, on exagère fréquemment sur les états, le nombre des matelots employés ; le fait est arrivé la première année de mon administration ; mais la distraction du surplus des deniers n'en est pas résultée. Les estimations ou apperçus de dépense ne peuvent jamais être exacts ; on y borne, par exemple, la paye de chaque matelot, à quatre livres sterling par mois ; or, personne n'ignore que cette somme n'est pas suffisante. Si l'on économise quelque chose sur d'autres articles, le produit de cette 1779.

épargne est employé à l'acquittement d'une portion des dettes de la Marine».

1779.

Sa défense jugée irrégulière. Discussions à ce sujet.

Cette réfutation étoit contraire à l'ordre, en ce qu'on y supposoit des faits contestés, & qui pouvoient être démentis dans le cas d'une discussion légalement conduite; l'avis du Duc de Richmond fut de la rejeter comme irrégulière. Il fit à ce sujet, diverses motions, qui toutes avoient pour objet de prouver que le Ministre de la Marine s'étoit rendu coupable de malversations. Celle de M. Fox, à la Chambre des Communes, tendoit à-peu-près au même but. Quoiqu'en termes plus ménagés, il établit que la négligence du premier Lord de l'Amirauté avoit mis la Grande-Bretagne à deux doigts de sa perte. M. Temple Lutrell, qui, le premier, avoit accusé Lord Sandwich d'avoir distrait les deniers de l'Etat, considéra les moyens qu'il avoit eus d'entretenir & d'augmenter la Marine; il examina l'usage qu'il avoit fait de ces moyens; compara son administration avec celle de ses prédécesseurs, & ses déclarations faites au Parlement, avec l'état actuel de la Marine royale,

Suivant les calculs de M. Lutrell, pendant les quatre dernières années de l'adminiſtration de Lord Hawke, les ſommes accordées annuellement pour l'entretien de la Marine, n'excédèrent pas un million cinq cents cinquante mille livres ſterling. Il faut pourtant excepter l'année 1770, qui fut néceſſairement très-diſpendieuſe, à cauſe des préparatifs de guerre contre l'Eſpagne, & des quatorze mille matelots votés extraordinairement, dont le ſalaire, joint à l'ordinaire de la Marine, à la conſtruction, l'équipement & la réparation des eſcadres, montoit à plus de trois millions ſterling. Au commencement de Janvier 1771, le Comte de Sandwich ſuccéda à Lord Hawke; il trouva quatre-vingt vaiſſeaux de ligne parfaitement équipés, & les arſenaux complètement fournis de leurs divers approviſionnemens. Quinze jours s'étoient à peine écoulés depuis la promotion du nouveau Miniſtre, que le Prince Maſſerano & Lord Rochefort ſignèrent à Londres la convention qui rendoit tous ces préparatifs inutiles. C'étoit le moment de diminuer les dépenſes;

1779.

1779. mais comme le Parlement venoit de voter quarante mille matelots, sur le pied de quatre livres sterling par mois, pour chaque tête, le bureau de la Trésorerie & celui de l'Amirauté ne jugèrent pas à propos d'épargner les deniers publics ; dès la première année de l'administration du noble Comte, la caisse du Trésor versa dans celle de l'Amirauté une somme de deux millions huit cents quatre-vingt mille livres sterling. Si l'on consulte les Journaux de 1770 & de l'année suivante, le tableau des dépenses de la Marine prouvera que, de cette somme, il n'y eut pas un schelling d'employé à la liquidation des dettes contractées par Lord Hawke en 1770 ; & à cette époque, les arsenaux & les magasins se trouvoient dans un état infiniment supérieur à tout ce que l'histoire d'Angleterre offre de plus florissant en ce genre. Dans les trois années antérieures aux troubles survenus en Amérique, les sommes votées pour l'entretien de la Marine, excédoient de beaucoup ce qu'on devoit accorder en temps de paix ; & les dettes s'accumulèrent en proportion de ces sommes suffisantes pour les acquitter.

Depuis cette époque, il eſt impoſſible de calculer avec la même préciſion ; mais on ne peut nier que le Parlement n'ait accordé les ſommes demandées pour le ſervice maritime. Ont-elles été fidèlement employées à leur deſtination ? Non, répondit M. Temple Lutrell ; & pour le prouver, il entra dans un dédale de citations & de calculs où nous craindrions de nous perdre. Pluſieurs autres Membres appuyèrent la motion qui tendoit à faire nommer un ſucceſſeur à Lord Sandwich. L'Amiral Keppel déclara qu'il n'accepteroit aucun commandement, tant que le noble Lord préſideroit au bureau de l'Amirauté. 1779.

L'Amiral Keppel lui reproche ſa négligence & ſes lenteurs dans les préparatifs de la dernière campagne.

Il étoit plus inſtruit qu'un autre des torts du Miniſtre ; & s'il n'avoit pas à lui reprocher des malverſations qui ne furent jamais bien prouvées, il pouvoit du moins l'accuſer de négligence & de lenteur dans les préparatifs de la dernière campagne. Peu s'en étoit fallu qu'elles n'euſſent compromis la gloire de l'Amiral & celle de la Marine Angloiſe. Pour ne plus courir le même riſque, il demanda l'expulſion du premier Lord

1779. de l'Amirauté. Son intérêt & celui de l'Angleterre, l'autorisoient à mettre cette condition aux services qu'il brûloit de rendre à la patrie, dès qu'il auroit triomphé des imputations téméraires de Sir Hugh Pallifer. Le procès de ces deux Amiraux étoit enfin au moment d'être jugé dans un Conseil de guerre. Voici le précis succinct de cette grande querelle, qui fut pour l'Angleterre un objet d'intérêt national, & dont l'Europe entière attendoit la décision avec l'impatience de la curiosité.

Procès de cet Amiral & de Sir Hugh Pallifer.

On se rappelle que, sur le vu de l'accusation intentée contre l'Amiral Keppel, l'Amirauté avoit ordonné une enquête & la tenue d'un Conseil de Guerre. En conséquence de cet ordre, le 7 Janvier de cette année, sur les neuf heures du matin, l'Amiral Pye, comme Président du Conseil, hissa son pavillon à bord du *Britannia*. Un quart-d'heure après, le pavillon d'union fut hissé sur les haubans d'artimon à babord; c'étoit le signal du Conseil de guerre; & en même temps l'étendard royal fut arboré sur les haubans d'artimon à stribord, ce qui annonçoit qu'un Amiral alloit

être jugé dans ce Conseil. A dix heures, le *Britannia* tira un coup de canon ; & le pavillon de beaupré fut hissé au petit mât de hune, signal pour tous les Amiraux & les Capitaines de se rendre à bord de ce vaisseau. Ils s'y trouvèrent réunis sur les dix heures & demie. Alors on appella par leurs noms les treize Amiraux ou Capitaines les plus anciens ; & ces Officiers constituèrent la Cour. Les Membres du Conseil de guerre ayant prêté serment, s'ajournèrent à l'hôtel du Gouverneur de Ports-Mouth, où s'étant assemblés, ils entendirent la lecture de l'accusation intentée contre Keppel ; & dont voici les principaux chefs.

Principaux chefs de l'accusation intentée contre l'Amiral Keppel.

1°. Que dans la matinée du 27 Juillet 1778, cet Amiral commandant une flotte de trente vaisseaux de ligne, & se trouvant en présence d'une flotte Françoise d'égale force, n'a pas fait les préparatifs nécessaires pour la combattre avec succès ; que sa flotte étant déjà dispersée, il a fait signal pour que les vaisseaux du Vice-Amiral de l'escadre bleue chassassent au vent, ce qui a augmenté le désordre, & n'a pas empêché l'Amiral de s'avancer vers

1779. l'ennemi & de donner le signal pour le combat. Que la flotte Françoise étoit alors formée en ligne régulière de bataille ; & que tous ses mouvemens annonçoient le dessein de combattre ; ce qu'elle a exécuté sans qu'il ait été possible d'engager une affaire générale. De cette conduite indigne d'un Amiral, il a résulté la plus grande confusion ; plusieurs vaisseaux n'ont pris aucune part à ce combat ; d'autres ont fait feu sur la flotte britannique ; & le Vice-Amiral de l'escadre bleue a dû combattre sans appui.

2°. Que les divisions de l'avant-garde & du centre de la flotte britannique ayant dépassé l'arrière-garde Françoise, l'Amiral n'a pas viré de bord sur le champ pour doubler l'ennemi avec ces deux divisions ; qu'il ne les a pas rassemblées de manière à pouvoir renouveller le combat ; qu'au contraire il s'est porté à une grande distance de l'ennemi, avant qu'il virât vent arrière pour l'approcher une seconde fois, laissant ainsi le Vice-Amiral de l'escadre bleue en danger d'être coupé au premier moment.

3°. Que le Vice-Amiral de l'escadre

bleue se trouvant dans les eaux de l'ennemi, & attendant que l'Amiral avançât avec tous ses vaisseaux, l'Amiral n'a point avancé, mais a diminué de voiles & baissé le signal du combat ; que dans ce moment ni dans aucun autre temps, il n'a point rassemblé les vaisseaux pour renouveller l'attaque, comme il le pouvoit. Le Vice-Amiral de l'escadre rouge, dont la division avoit reçu peu de dommage, se trouvoit alors au vent, & en position de virer vent arrière & d'attaquer n'importe quelle partie de la flotte Françoise, si l'on n'eût pas baissé le signal du combat, ou si l'Amiral Keppel eût fait usage du signal indiqué par l'article XXXI des instructions relatives aux combats de mer. Ce signal, propre à la circonstance, eût fait renouveller le combat avec avantage, après que la flotte françoise avoit été battue, & que sa ligne avoit été forcée & mise en désordre. Dans sa position, l'Amiral n'a pas fait ce qui étoit en son pouvoir, pour enlever, couler bas, brûler ou détruire la flotte françoise, qui avoit attaqué la flotte britannique. 1779.

1779. 4°. Qu'au lieu d'avancer pour renouveller le combat, comme il eût dû le faire, l'Amiral vira vent arrière, gouverna directement en s'éloignant de l'ennemi, lui donna l'occasion de se rallier sans être molesté, de se former de nouveau en ligne de bataille, & de poursuivre la flotte Angloise : manœuvre déshonorante pour le pavillon britannique, qui avoit l'air d'une retraite forcée, & qui fournit à l'Amiral François un prétexte de réclamer la victoire, & de publier que notre flotte avoit pris la fuite, qu'il l'avoit poursuivie, qu'il lui avoit offert le combat.

5°. Que dans la matinée du 28 Juillet, on s'apperçut que la flotte Françoise, à l'exception de trois vaisseaux, ne gardoit plus la position de la veille; & qu'au lieu de la poursuivre dans sa fuite & de donner la chasse aux trois vaisseaux qui la suivoient, l'Amiral avoit fait prendre à la flotte Angloise une route directement opposée à celle de l'ennemi. Ainsi, par ces traits de mauvaise conduite & de négligence, on a perdu l'occasion de rendre à l'Etat un

ſervice eſſentiel; & l'honneur de la Marine Britannique a été flétri. 1779.

Après avoir entendu la lecture de ces différentes charges, l'Amiral Keppel requit qu'il fût ordonné aux maîtres d'équipage de délivrer à la Cour leurs livres de loc, & que ces Journaux reſtaſſent ſur la table, afin que chaque Membre du Conſeil de guerre en prît communication. Enſuite, la Cour s'ajourna pour le lendemain matin, jour auquel on commença l'examen des témoins. L'inſtruction de ce fameux procès occupa le Conſeil pendant plus d'un mois. On n'entreprendra point d'en ſuivre la marche, & d'extraire ces longues ſéances qui ne ſont que des répétitions les unes des autres. Il ſuffira d'obſerver que, dans ces interrogatoires ſi multipliés, le ſeul maître du *Robuſte*, & les ſeuls Officiers du *Formidable* répondirent favorablement aux queſtions de Sir Hugh Palliſer. Mais le premier étoit une créature du Vice-Amiral; & le Capitaine Buzeley étoit ſubordonné au Commandant de l'Eſcadre bleue, ainſi que les Lieutenans James Kinnear, Hill & Waller, dont les dépo-

Les témoins ſont entendus.

1779. ſitions furent au moins très-ſuſpectes de complaiſance & de partialité. Tous les autres témoins éludèrent les queſtions ou déposèrent en faveur de l'Amiral Keppel. Lord Mulgrave, Capitaine du *Courageux*, n'oſa répondre poſitivement à l'Amiral Montagu, qui lui demanda s'il étoit de ſa connoiſſance perſonnelle que l'Amiral Keppel eût rempli négligemment ſon devoir, ainſi que le portoit l'accuſation. Il dit qu'il étoit venu pour dépoſer, & non pour juger; & ſe voyant preſſé de répondre plus catégoriquement : « Si j'entends ma langue, ajouta-t-il, j'ai parfaitement compris le ſens de la queſtion. Qui dit négligence en pareil cas, dit crime; un ſeul Membre du Conſeil n'eſt pas en droit de me faire expliquer ſur un point auſſi délicat; le ſerment que j'ai prêté ne m'impoſe pas cette obligation ». L'intention de Lord Mulgrave étoit de ne ſe compromettre ni avec Keppel, ni avec Palliſer. Mais ces ménagemens devenoient inutiles; toute l'Angleterre étoit déjà du parti de l'accuſé; & les viles manœuvres employées dans cette affaire, avoient éclairé le

Conseil sur les motifs odieux de l'accusateur. Dans l'examen des livres de loc, on en trouva plusieurs de falsifiés, & quelques-uns, dont on avoit arraché des feuillets. Cette fraude indigne de Keppel, fut généralement imputée à son adversaire. 1779.

La partie de la procédure relative à l'accusation, se termina dans la séance du 29 Janvier. Pallifer avoit demandé la permission d'en faire la clôture par un discours apologétique de sa conduite. Cette grace ne lui fut point accordée ; & l'on s'ajourna pour entendre la défense de l'Amiral Keppel. Cette pièce éloquente & bien raisonnée, est un chef-d'œuvre de modération & de bonne-foi, dans tout ce qui a trait au procès des deux Amiraux ; mais on y desireroit plus d'exactitude & de véracité dans quelques autres détails relatifs au combat d'Ouessant. Quoi qu'il en soit, voici le préambule de cette belle défense, où l'Amiral Keppel s'exprime avec l'énergique simplicité qui convient à l'innocence outragée.

Préambule de la défense de Keppel.

« MONSIEUR, (en s'adressant au Président) après quarante ans employés au service de ma patrie,

1778.
Suite du préambule.

je ne m'attendois pas à me voir cité devant un Conseil de guerre, pour y répondre à des accusations de mauvaise conduite, de négligence & de flétrissure par moi imprimée sur l'honneur de la Marine angloise : tels sont les différens chefs avancés par mon accusateur, & sur lesquels la Cour doit prononcer. Avant que de me citer à ce Tribunal, il eût sans doute été plus honnête de ne point dissimuler avec moi, d'écarter les démonstrations de la bienveillance, de se dépouiller, en un mot, des apparences de l'amitié, quand on étoit mon ennemi dans le fond de l'ame, & que bientôt on alloit être mon délateur. Au reste, Monsieur, cette mauvaise conduite, cette négligence criminelle, cette tache imprimée à notre Marine, n'ont point empêché Sir Hugh Palliser de faire voile une seconde fois avec l'homme qui avoit trahi son pays. Il y a plus ; tout le temps que nous avons été à terre, non-seulement il a entretenu avec moi les correspondances de l'amitié ; il a même approuvé par des lettres ce qu'il condamne aujour-

d'hui, & donné des éloges à cette même négligence qu'il a dénoncée depuis. Je n'étois pas, il faut en convenir, préparé à cette démarche de mon accusateur par sa conduite antérieure; & je n'avois aucune raison de supposer que l'Etat inculpoit la mienne.

1778.
Suite du préambule.

» A mon retour, Sa Majesté me reçut avec des applaudissemens marqués; & le premier Lord de l'Amirauté lui-même applaudit, avec tous les dehors de la sincérité, au zèle que j'avois témoigné pour le service: tout cela n'empêchoit pas qu'il ne se tramât dès-lors un complot contre ma vie. Sans que j'en eusse reçu le plus léger avis, cinq chefs d'accusation furent produits contre moi par Sir Hugh Pallifer, qui, malheureusement pour sa cause, étoit prévenu lui-même d'une accusation de désobéissance aux ordres, dans le moment où il m'accusoit de négligence! C'étoit, il faut en convenir, une manière assez ingénieuse de prendre les devants sur moi; une accusation intentée contre un Commandant en chef, étoit faite pour distraire l'attention du public

sur la conduite d'un Officier inférieur.
1779. Avant que l'instruction de mon procès commençât, je supposois à mon accusateur quelque raison pour se conduire comme il l'a fait; mais, d'après la déposition même des témoins les mieux disposés à justifier sa conduite dans la journée du 27 Juillet, je m'apperçois de mon erreur; le cours de l'instruction a laissé Sir Hugh Palliser sans excuse; & maintenant, on remarque en lui les symptômes qu'il plaira toujours à Dieu d'imprimer sur le front des accusateurs de l'innocence.

Suite du préambule.

» Je desirerois, Monsieur, que la Cour voulut bien considerer que, dans les grandes opérations navales & militaires, les diverses manœuvres peuvent avoir une apparence étrange aux yeux d'un observateur mal instruit des intentions de celui qui les ordonne. On appelle des maîtres d'équipage pour donner leur opinion sur les départemens supérieurs du commandement; il eût fallu s'appuyer d'autorités plus élevées, elles ne sont pas rares: j'ai la satisfaction de pouvoir déclarer que jamais nation n'a été servie par

par des Officiers de mer plus braves & plus habiles que ceux dont l'Angleterre s'enorgueillit actuellement. A l'égard de cette Cour, je vous supplie, Messieurs, qui la composez, de vous rappeller qu'elle est une Cour d'honneur aussi bien que de justice; que vous y siégez en cette double qualité; & que je parois devant vous, non dans l'unique vue de sauver ma vie, mais rempli d'un objet bien plus important, celui de laver ma réputation.

1779.

Suite du préambule.

» Mon accusateur s'est fait les idées les plus fausses des obligations d'un Commandant en chef; mieux instruit, il eût donné à son accusation une forme plus adroite. Dans un engagement géneral, les Officiers subordonnés sont ou doivent être trop occupés de leur devoir, pour observer les manœuvres des autres; à peine est-il possible qu'un objet s'y presente sous un même aspect aux Commandans de deux vaisseaux différens. L'inégalité des distances & des positions, les nuages & la fumée interceptent ou changent le point de vue. De-là vient la différence qui se

1779.

Suite du préambule.

remarque dans l'opinion des Officiers sur telle ou telle manœuvre, sans que leur jugement soit soumis à l'influence d'une partialité volontaire. Ai-je conçu les objets tels qu'ils étoient ? Les ai-je vus avec les yeux de l'expérience, ou d'une manière indigne d'un Commandant, comme il plaît à mon accusateur de l'avancer ? Tous ces points sont encore à décider ; mais j'ose le dire, ce que Sir Hugh Palliser impute à ma négligence, étoit l'effet de la délibération & du choix. J'ajouterai que, lorsque je mis à la voile, je n'étois point limité dans mes pouvoirs ; on laissoit à ma discrétion d'agir comme je le jugerois convenable, pour le bien du service. J'ai manœuvré, j'ai combattu, toujours de mon mieux. Si mes talens n'étoient pas proportionnés à l'importance du commandement, j'ai la satisfaction de penser que je n'ai point sollicité pour l'obtenir. Au mois de Novembre 1776, je reçus du premier Lord de l'Amirauté une lettre dans laquelle il observoit que, vu les mouvemens des Cours étrangères, il pourroit devenir

nécessaire de préparer une flotte d'observation. Ma réponse à cette lettre fut que j'étois prêt à recevoir de Sa Majesté les ordres, dont elle daigneroit m'honorer. Je n'entendis plus parler de rien jusqu'au mois de Mars 1778, époque à laquelle j'obtins deux ou trois audiences de Sa Majesté. Je lui dis que je n'avois aucune liaison avec ses Ministres; mais que je plaçois ma confiance dans sa protection & dans son zèle pour le bien public. Dans tout cela il n'entroit point de vues ambitieuses ou bassement intéressées; je n'y gagnois rien, je cédois seulement au desir qui me pressoit de servir la patrie. Il y a plus; ce ne fut qu'avec répugnance que j'acceptai le commandement en chef; je craignois de n'être pas soutenu par le Gouvernement. Plus le commandement étoit éminent, plus ma réputation étoit exposée. Je prévoyois que, s'il m'arrivoit quelques revers, on ne manqueroit pas de me les imputer comme des crimes. Pendant quarante ans de service, je n'avois reçu aucune faveur particulière de la Couronne; seulement, dans les temps

1779.

Suite du préambule.

1779. Suite du préambule.

de danger public, je fus honoré de la confiance de mon Souverain. On n'avoit encore déféré ni mon insuffisance, ni mon inconduite. Sans doute que mon accusateur étoit dès-lors instruit de mon incapacité; & il paroît étrange que dans ce cas, il ait pris sur lui de m'apporter le message qui me chargeoit du commandement de la flotte; & qu'en me l'annonçant, il ait témoigné la plus vive satisfaction. Il existoit alors, ou il n'existoit pas de raisons de se défier de mes talens; s'il en existoit, comment Sir Hugh a-t-il pu desirer de me voir accepter un commandement, dont j'etois incapable? Et s'il n'en existoit pas, à cette époque, depuis ce tems, ai-je donné quelque sujet de les révoquer en doute?

» A mon retour de l'expédition, je ne me suis plaint de rien; j'ai même fait tout ce qui a dépendu de moi pour prévenir l'éclat des murmures. Je me suis ouvert au premier Lord de l'Amirauté, comme je l'eusse fait avec mon ami: cela pouvoit être imprudent & dangereux; mais je suis naturellement

ſans défiance ; & je ne m'attendois pas aux piéges où l'on devoit chercher à me prendre ſur l'autorité de mes paroles.

1779.

Suite du préambule.

» On m'avoit dit, au mois de Mars 1778, que la grande flotte de Ports-Mouth n'attendoit que moi pour mettre à la voile ; je m'y rendis auſſi-tôt, & ne trouvai que ſix vaiſſeaux prêts ; encore étoient-ils d'une *condition* à ne point ſoutenir l'examen d'un homme de mer. Enfin, j'appareillai le 30 Juin avec vingt vaiſſeaux de ligne équipés à la hâte. Je rencontrai heureuſement la *Belle-Poule* & quelques-autres frégates françoiſes, à bord deſquelles il ſe trouva des lettres & des papiers qui ont été d'un ſervice important à l'Etat. A la vue de ces frégates, j'avois balancé quelque temps ſur le parti que je devois prendre. Si, d'une part, l'incident étoit favorable à l'Angleterre ; de l'autre, je craignois les conſéquences de ces premières hoſtilités contre la France, & qu'on ne mît ſur mon compte la guerre, qui pouvoit en réſulter. C'eſt ce qui peut encore arriver ; car au moment où je parle, ma conduite n'a reçu à

1779.

Suite du préambule.

cet égard, ni approbation ni censure; on peut réserver cette circonstance pour fournir contre moi un nouveau sujet d'accusation. Lorsque je fis voile avec vingt vaisseaux de ligne, une flotte françoise de trente-deux vaisseaux, sans y comprendre les frégates, mouilloit dans les eaux de Brest. Devois-je chercher à combattre une force supérieure? Je n'ignore pas ce que des hommes & des vaisseaux peuvent faire; si la flotte que je commandois étoit détruite, les François restoient maîtres de la mer. Je me vis donc obligé de tourner le dos à la France; je quittai ma station; & jamais le courage d'un Anglois ne fut mis à une plus rude épreuve.

» On me permit de faire voile une seconde fois; & je partis sans avoir reçu ni louange, ni blâme au sujet de ma conduite. Ce découragement ne m'affecta pas d'une certaine manière; je n'étois occupé que des moyens de remettre en mer le plutôt possible. Mais à mon retour, je fus étrangement surpris de me voir accusé de lâcheté, & menacé du sort de l'Amiral *Byng*.

» J'avois appareillé au commen-

cement de Juillet, avec trente vaisseaux de ligne; & la flotte de Brest appareilla avec trente-deux. Lorsque les deux armées furent en vue l'une de l'autre, les François durent s'étonner de me trouver si fort. Mon intention n'est pas de hasarder la plus légère imputation sur le courage de leur Amiral que je crois un brave homme; mais il fut en son pouvoir de m'attaquer pendant quatre jours; & il évita constamment le combat. J'étois d'autant plus déterminé à l'y forcer, que je le croyois au moment de recevoir quelque renfort considérable; que nos flottes des Indes pouvoient être interceptées, & leurs convois traversés. Qu'il me soit permis de rappeller que, sous le regne de Guillaume, le brave Amiral *Russel* fut deux mois en vue d'une flotte françoise, sans pouvoir l'engager au combat. Il n'est donc pas extraordinaire que j'aye tenu la même position quatre jours, avant d'en venir à une action. Si le vent n'eût changé le 27, je n'aurois pu sans doute engager les François à combattre ce jour-là.

1779.

Suite du préambule.

» Qoique j'aye combattu, & j'ose

1779. Suite du préambule.

dire, battu mon ennemi (1); quoique je l'aye reduit à chercher un asyle dans son port, il est pourtant vrai que cet avantage n'a répondu en aucune manière à mes desirs. J'ai forcé de voiles pour renouveller l'attaque; les témoins que je produirai, expliqueront pourquoi je n'ai pas rempli mon dessein. Il est vrai que j'aurois pu chasser les trois vaisseaux qu'on découvrit dans la matinée du 28 Juillet, mais avec si peu d'apparence de succès, que je préférai de retourner à Plymouth avec ma flotte *desemparée*, pour la mettre en état de reparoître en mer. Cependant je n'oubliai pas de laisser deux vaisseaux en croisière pour la protection de nos flottes marchandes, qui, Dieu merci, sont toutes arrivées sauves.

» A mon retour, j'évitai soigneusement de prononcer un mot de plainte; cela pouvoit suspendre nos

(1) Il est singulier que l'Amiral Keppel, obligé de prouver que la plupart de ses vaisseaux étoient désemparés, & qu'une de ses divisions n'avoit pu le suivre, dise au milieu de tous ces aveux: ***J'ai combattu & battu mon ennemi.***

opérations navales qu'il étoit important de continuer. Je ne devois pas m'occuper de Conseils de guerre, lorsqu'on avoit de plus grands objets en vue. 1779. Suite du préambule.

» La *seconde édition* du livre de loc du *Formidable*, paroît avoir été plutôt fabriquée pour disculper mon accusateur, que pour m'inculper moi-même ; je n'en dirai rien ; & je permets au Vice-Amiral d'en tirer le meilleur parti possible. Mais je ne puis me taire à l'égard des altérations, des additions faites au livre de loc du *Robuste* ; la conduite du Capitaine a dû frapper d'étonnement les Membres de ce Conseil.

» On a cru, Monsieur, tirer un grand avantage de ma lettre à l'Amirauté. Il s'y trouve un passage, d'où il résulte que j'ai approuvé indistinctement la conduite de tous les Officiers de la flotte : la Cour voudra bien observer que je ne devois pas informer l'Europe entière qu'un Vice-Amiral sous mes ordres, s'étoit rendu coupable de désobéissance, tant qu'il a paru possible qu'il se justifiât. Quant aux Conseils de guerre, celui-ci ne peut avoir qu'un

1779. Suite du préambule.

très-mauvais effet, & dégouter tout Officier d'accepter la commission de Commandant en chef».

Après ce début, l'Amiral demanda que le Juge-Avocat fit lecture des chefs d'accusation; il y répondit article par article, & toujours de la manière la plus triomphante. L'interrogatoire des témoins produits par l'accusé, confirma tout ce qu'il avoit déclaré dans sa réplique. Sept séances furent employées à cet interrogatoire, qui fut plutôt une apologie qu'un examen de la conduite de l'Amiral. Dans celle du lundi 8 Février, il notifia qu'il n'avoit plus de témoins à produire; & le Conseil s'ajourna au lendemain, pour entendre la lecture des dépositions. Enfin, le 11 du même mois, Georges Jackson, Juge-Avocat, prononça au nom du Président, la sentence que voici.

Sentence du Conseil de Guerre.

»LA COUR, en vertu d'un ordre des Lords Commissaires de l'Amirauté, en date du 31 Décembre 1778, & adressé à Sir *Thomas Pye*, a procédé à l'examen de l'accusation intentée par le Vice-Ami-

ral Sir *Hugh Palliser*, contre l'honorable Amiral *Auguste Keppel*, à raison de mauvaise conduite & de négligence de la part dudit Amiral, à remplir son devoir les 27 & 28 Juillet 1778, en diverses occasions mentionnées dans un papier annexé audit ordre. Ayant instruit, en conséquence, le procès dudit Amiral, ayant entendu les témoins & la défense du prisonnier, considéré le tout mûrement & sérieusement, la Cour est d'opinion que l'accusation est malicieuse & mal fondée, vu qu'il a paru que, dans les deux journées dont elle fait mention, loin d'avoir, par mauvaise conduite ou négligence dans le devoir, perdu l'occasion de rendre un service essentiel à l'Etat, & flétri en conséquence l'honneur de la Marine Angloise, ledit Amiral s'est conduit comme il convenoit que le fit un Officier judicieux, brave & expérimenté. 1779.

» En conséquence, la Cour décharge unanimement & honorablement ledit Amiral *Auguste Keppel*, des différens chefs contenus dans l'accusation intentée contre lui;

1779. & conséquemment, par la présente sentence, IL EST PLEINEMENT ET HONORABLEMENT DÉCHARGÉ ».

Alors le Président adressa le discours suivant à l'Amiral, en lui présentant son épée.

» AMIRAL KEPPEL, la Cour que j'ai l'honneur de présider, m'ordonne de vous rendre votre épée, & de vous féliciter de ce qu'elle vous est rendue si HONORABLEMENT. Elle espère qu'avant peu, vous en ferez encore un noble usage pour la défense de la patrie ».

Triomphe de Keppel ; hommages publics rendus à cet Amiral.

Tandis que les choses se passoient ainsi dans l'hôtel du Gouverneur, une multitude immense en assiégeoit les avenues ; & dès que les mots, *HONORABLEMENT DÉCHARGÉ*, se firent entendre au-dehors, la satisfaction publique se manifesta par des acclamations répétées. La voix du canon fit retentir au loin cette heureuse nouvelle ; & chaque vaisseau qui mouilloit dans la rade de *Spithead*, salua l'Amiral par dix-neuf volées. Sa sortie de l'hôtel du Gouverneur fut un véritable triomphe. Dès qu'il parut, une troupe nombreuse de musiciens qui l'atten-

doit à la porte, se mit en mouvement pour l'accompagner chez lui. 1779.
Il s'y rendit escorté des plus grands Seigneurs d'Angleterre, parmi lesquels on distinguoit Son Altesse Royale le Duc de Cumberland. Tout le monde étoit découvert ; & chacun portoit à son chapeau qu'il tenoit à la main, une cocarde bleu-céleste, sur laquelle le nom de *Keppel* étoit tracé en caractères d'or. Rentré dans son hôtel, l'Amiral crut devoir à l'empressement du peuple, de se montrer sur son balcon ; il s'y tint quelques minutes avec le Duc de *Cumberland* & Sir *Robert Harland*. Il reçut ensuite les complimens de la Noblesse & de la Marine. Mais au milieu de tous ces hommages, sa joie n'étoit point complète, lorsqu'il songeoit au danger qui menaçoit ses braves camarades, tant que leur honneur seroit ainsi livré au caprice, à l'envie, à la malignité du premier subalterne qui voudroit y porter atteinte. La sentence du Conseil de guerre fut reçue à Londres avec le même enthousiasme qu'à Ports-Mouth. Il y eut une illumination générale, dont

1779. personne ne put se dispenser ; le peuple se dispersant dans tous les quartiers de la ville, y fit, selon son usage, la police à coups de pierres. Dans son délire, il se permit de fracasser les fenêtres de la maison de Sir Hugh Palliser, parce qu'elle n'étoit point illuminée ; peu s'en fallut qu'elle ne fut démolie sur le champ par cette populace.

Le Corps Municipal de la cité rendit, en cette occasion, un hommage plus décent & plus flatteur à l'innocence de l'Amiral, & prit la résolution de lui faire présenter ses remerciemens, sur la bonne conduite qu'il avoit tenue dans l'affaire d'Ouessant. A ce premier acte de reconnoissance, la cité ajouta l'offre honorable de l'associer aux priviléges de ses habitans ; le titre de Citoyen lui fut présenté dans une boîte de cœur de chêne, enrichie d'or. Les deux Chambres du Parlement crurent aussi devoir, en cette circonstance, un suffrage solennel à l'Amiral victorieux des imputations téméraires de Sir Hugh Palliser ; & le 18 Février, Keppel ayant repris sa place à la Cham-

bre des Communes, l'Orateur lui adressa un long discours, dont voici la substance : « La Chambre est convaincue de la sagesse de votre conduite aux journées du 27 & du 28 Juillet. Vous avez fait le plus grand honneur & rendu les services les plus signalés à la nation, soit en donnant de la protection & de la sûreté au commerce de votre pays; soit en le préservant de l'invasion qui le menaçoit. La Chambre se réjouit de voir qu'il existe encore, au sein de l'Angleterre, un zèle & des talens égaux à ceux qui ont le plus illustré la patrie, & faits pour assurer sa défense dans cette crise allarmante ». 1779.

La Chambre des Pairs ne fut pas moins prodigue de louanges envers l'Amiral Keppel. Le Roi lui-même, à qui il fut présenté le 19 Février, témoigna de l'affection à ce Général, dont il loua les talens & reconnut les services signalés. A tant d'éloges, de complimens & d'honneurs, Keppel répondit comme il le devoit, en appellant au partage de sa gloire, les Officiers & les équipages de la flotte.

1779.

Honneur de Sir Hugh Pallifer entaché. Il ne peut se laver que dans un Conseil de guerre. Difficultés à ce sujet.

La sentence du Conseil de guerre imprimoit une tache à l'honneur de Sir Hugh Pallifer. Pour se soustraire aux premiers effets de l'indignation publique, il s'étoit vu forcé d'abandonner *incognitò* la ville de Ports-Mouth. Il s'enfuit comme un proscrit; &, voulant prévenir une destitution flétrissante, il donna la démission de tous ses emplois, abdiqua sa place de Commissaire de l'Amirauté, celle de Lieutenant-gouverneur des troupes de la Marine, & son gouvernement de Scarboroug. C'étoit renoncer à de grands honneurs & se dépouiller d'un revenu de quatre mille guinées. Mais cette retraite de Sir Hugh avoit l'air d'être volontaire; & pour la satisfaction du public, il eût fallu congédier Pallifer, le déclarer incapable de servir l'Etat, lui ôter son pavillon, le priver du titre de Vice-Amiral, le seul titre honorable qui lui restât encore. Tel fut du moins l'avis de M. Fox, & de plusieurs autres Membres de la Chambre des Communes. Cette affreuse situation ne laissoit de ressource au coupable, que dans le

nouveau Conseil de guerre qu'il sollicita ; encore étoit-il douteux que cette épreuve dangereuse pour sa vie, lui ménageât une voie pour recouvrer l'honneur. L'instruction d'un nouveau procès, même en le déchargeant de toute imputation relative au combat d'*Ouessant*, ne pouvoit annuller l'accusation téméraire & malicieuse qu'il avoit intentée contre son Officier supérieur. D'ailleurs, où trouver des témoins pour ou contre Sir *Hugh Palliser* ? La Marine entière s'étoit réunie en faveur de Keppel ; &, comme l'observa l'Amiral Pigot, tous les témoins, dont on avoit déjà les dépositions, étoient censés incompétens pour une nouvelle Cour martiale. Cependant M. Fox, ramené à des sentimens de commisération pour le Vice-Amiral, finit par retirer sa motion ; & le nouveau Conseil de guerre ne trouva plus d'obstacles dans les objections de la Chambre des Communes. La Chambre des Pairs fut plus difficile à ramener. Le Duc de Richmond objectoit contre l'instruction du nouveau procès de Sir Hugh, que c'étoit

1779.

1779. une manœuvre du Ministère pour tromper la nation, en arrangeant une sentence. Il s'appuya d'abord sur le défaut d'accusation spécifique antérieure au procès ; & il en concluoit que cette instruction ne seroit que pour la forme. « Ce qui me confirme dans cette idée, ajouta-t-il, c'est que je ne puis me dispenser de regarder les Commissaires de l'Amirauté, comme les instigateurs du procès fait à l'Amiral Keppel ».

Le Comte de Sandwich étoit absent ; & le Lord Chancelier trouva dans cette circonstance même, de quoi fonder le reproche d'indécence contre la motion du noble Duc. « Je ne vois pas, dit-il en finissant, que la collusion entre le moins du monde dans l'instruction du procès dont il s'agit ; mais quelle que soit la position de Sir Hugh Palliser, j'ose avouer la compassion qu'il m'inspire. Dans le cours de la nouvelle instruction, il sera démontré, je l'espère, que, si la flotte Angloise n'a pas réussi à l'affaire du 27 Juillet, on ne peut attribuer ce défaut de succès qu'à des accidens inévitables ».

1779. Nouveau Conseil de Guerre.

Le Duc de Richmond consentit enfin à retirer sa motion; & il n'y eut plus d'opposans à la tenue du Conseil de guerre, où l'on reçut un des neveux de Sir Hugh; ce qui prouve bien que ses protecteurs ne l'abandonnèrent pas en cette circonstance. Le Vice-Amiral Darby fut nommé Président de la Cour; & le lundi 12 Avril, à huit heures & demie du matin, on donna le signal pour que tous les Capitaines se rendissent à bord du *Sandwich*. Lorsque les treize Membres du Conseil eurent prêté serment, ils procédèrent à l'*audition* des témoins, parmi lesquels on n'admit ni le Capitaine Stuart ni Lord Longford, Commandant du vaisseau l'*América*, qui, le jour de l'action, avoit combattu à côté de celui de Palliser. L'Amiral Keppel fut le premier entendu; & son interrogatoire occupa trois séances. Il avoit témoigné la plus grande répugnance à paroître dans ce nouveau procès; & il n'y eut rien dans ses dépositions qui annonçât le ressentiment ou le desir de la vengeance. On remarqua la même impartialité dans les réponses de tous ceux qui dépo-

1779. sèrent avant que Sir Hugh Pallifer eût produit ſes moyens de juſtification ; mais ils ne l'en accusèrent pas moins unanimement d'avoir déſobéi aux ſignaux du Commandant en chef. Sa défenſe prolixe & diffuſe ſe réduiſit à tout nier, à crier au menſonge & à la calomnie. Ses témoins furent entendus dans la ſéance du Samedi premier Mai ; & l'on ſe doute bien que le Capitaine Buzeley, John Bickerſon, Charpentier du *Formidable*, le ſieur Kinnear, & trois autres Officiers du même vaiſſeau, ne parurent pas ſur la ſcène avec l'intention de charger leur Amiral. L'objet de toutes leurs déclarations fut d'établir que Sir Hugh n'avoit point déſobéi, par là même qu'il étoit dans l'impuiſſance d'obéir. S'il falloit les en croire, le *Formidable* étoit, lors des ſignaux, la parfaite image d'un vaiſſeau naufragé. Dans cette ſuppoſition même, il reſtoit toujours contre l'accuſé, deux objections auxquelles il n'y avoit point de réponſe. Pourquoi Sir Hugh Pallifer n'avoit-il pas détaché une chaloupe pour informer le Commandant en chef de la ſituation

où il se trouvoit? Pourquoi n'avoit-il pas transporté son pavillon à bord d'un vaisseau qui fut en état de manœuvrer? Le Vice-Amiral essaya de répondre à ces questions, dans un supplément à sa défense; mais la Cour ne se paya point des subtilités qu'il employa pour se disculper à cet égard; & malgré l'indulgence qui présidoit à ce Conseil de guerre, elle crut devoir appuyer sur une de ces objections dans la sentence du mercredi 5 Mai, dont voici la traduction. 1779.

« Quoique très-louable & très-méritoire en beaucoup de points, la conduite du Vice-Amiral de la bleue, dans les journées du 27 & du 28 Juillet dernier, nous a paru répréhensible en ce qu'il n'a pas informé l'Amiral commandant en chef, de l'état de détresse où il se trouvoit; ce qu'il pouvoit faire, soit par l'entremise du *Fox*, soit par d'autres moyens qu'il avoit en son pouvoir.

Sentence du Conseil de guerre.

» En conséquence, ne pensant pas qu'il ait mérité d'être censuré à d'autres égards, la Cour l'*acquitte*, & il est par la présente acquitté en conséquence ».

1779. On s'attendoit à plus de rigueur de la part du Conseil de guerre; cependant, en *acquittant* le prisonnier, cette sentence enveloppoit une censure indirecte; elle ne l'*acquittoit* ni *unanimement* ni *honorablement*. Le mot *absous* étoit le mot propre, si on eût eu l'intention de laver entièrement le Vice-Amiral. La manière dont son épée lui fut rendue, n'eut rien de plus flatteur. Le Président lui dit sèchement: *Monsieur, la Cour me charge de vous rendre votre épée.* Ainsi furent évanouies les espérances que Sir Hugh avoit peut-être conçues. Ce malheureux Officier resta toujours *entaché*; mais la sentence du Conseil de guerre pouvoit être bien plus flétrissante; & pour courir les risques d'un second procès, il avoit fallu à Pallifer beaucoup de courage & d'intrépidité.

Enquête sur la conduite de la guerre en Amérique.

Les frères Howe fort accusés de négligence.

Cependant, Sir Hugh conserva son grade de Vice-Amiral, & Lord Sandwich continuoit de présider au bureau de l'Amirauté; c'est dire assez que l'Amiral Keppel ne devoit point commander la flotte de Ports-Mouth. Son refus avoit jeté la Cour dans un tel embarras, que pour lui trouver

un ſucceſſeur, on ſongea quelque temps à rappeller l'Amiral Byron; & par conſéquent, à négliger la guerre d'Amérique, pour s'occuper uniquement de la guerre d'Europe. Cette queſtion, tant de fois agitée dans les Chambres du Parlement, s'étoit renouvellée à l'occaſion de l'enquête ſur la conduite des Généraux dans les campagnes précédentes. A ſon retour de New-York, le Gouverneur Johnſtone avoit rendu compte à la Chambre des Communes, de l'état où il venoit de laiſſer l'Amérique, & fait des obſervations d'où il réſultoit indirectement que les moyens de la réduire, étoient au pouvoir des frères Howe, s'ils avoient ſu profiter des circonſtances; que l'expédition dans les parties méridionales avoit néceſſité la capitulation de Saratoga; que celle de Penſylvanie étoit généralement regardée comme une meſure extravagante & ruineuſe. « Mais, ajouta-t-il, duſſé-je me tromper dans cette manière de voir, il eſt du moins certain que la perte de l'Amérique exige une enquête; & je la demande comme Membre du Parlement »... Il n'eſt 1779.

1779. qu'un moyen, dit William Howe, de faire tomber ces assertions, c'est de produire ma correspondance avec le Secrétaire d'Etat au département de l'Amérique ». Tel fut l'objet de sa motion, que seconda Lord Howe son frère.

Le Général Burgoyne demande que la Capitulation de Saratoga soit comprise dans l'enquête.

Le Général Burgoyne se mit aussi sur les rangs; il demanda que l'enquête fût générale, & qu'elle embrassât en entier la guerre d'Amérique, de manière que la capitulation de Saratoga s'y trouvât comprise. On eut beau lui répondre, comme on l'avoit toujours fait, que, dans sa position, il ne pouvoit être examiné; il cria à l'injustice, & saisit cette occasion de récapituler encore toutes les circonstances de son expédition, l'ordre péremptoire qu'il avoit reçu de forcer son passage jusqu'à Albany, la nécessité de capituler, lorsqu'avec trois ou quatre mille hommes en état de combattre, il s'étoit vu enveloppé par vingt mille Américains. Lord George Germaine nia que les ordres eussent été péremptoires, & répondit avec beaucoup de force, à toutes les imputations du Général.

Cependant, les pièces de ce nouveau

veau procès étoient déjà sur la table; & le jeudi 29 Avril, la Chambre s'étant formée en comité d'enquête, Sir William Howe se leva & demanda que Lord Cornwallis fût appellé. L'interrogatoire de cet Officier commença l'enquête; & toutes ses réponses furent à la décharge des Commandans. A Lord Cornwallis succédèrent le Major général *Gray*, Sir *Edward Hammond*, & le Colonel *Montresor*, Ingénieur en chef de l'armée de William. Voici la substance de leurs dépositions. 1779.

Dépositions favorables aux frères Howe.

De tous les pays du monde, l'Amérique septentrionale est le moins favorable aux opérations de la guerre. Hérissée de collines & de défilés, couverte de bois, coupée de rivières, à chaque pas, elle présente de nouveaux obstacles. Dans un tel pays, la guerre ne peut être qu'une guerre de postes; & chaque poste y doit être emporté par la supériorité du nombre; & chaque attaque expose nécessairement l'assaillant à des travaux infinis, à beaucoup de hasards & de dangers.

Au mois de Mai 1777, la grande armée n'avoit encore ni marmites, ni

1779. cantines, ni tentes, articles essentiels pour conserver la santé du soldat, & maintenir les troupes en de bonnes dispositions. C'étoit une assez bonne raison pour différer l'ouverture de la campagne, quand il ne seroit pas démontré d'ailleurs, que la saison convenable est celle où la terre se couvre de verdure.

Si, au lieu de porter le théâtre de la guerre dans les parties méridionales, on l'eût porté sur les bords de la rivière d'Hudson, de deux choses l'une; ou Washington se seroit emparé des hauteurs avec des forces assez considérables pour fixer uniquement l'attention de William Howe, & l'empêcher de former sa jonction avec le Général Burgoyne; ou bien, dans la supposition que le Commandant en chef eût pu s'ouvrir le chemin d'*Albany*, les rébelles étoient assez en force pour lui couper toute communication avec ses magasins, ses vivres, ses recrues & peut-être avec la rivière. Mais en admettant que Washington n'eût eu d'autre objet que d'empêcher la jonction, Sir William Howe auroit bien été forcé de diviser ses troupes, pour se rendre

maître des deux bords de la rivière ; car en laissant une des rives à l'ennemi, il n'étoit plus possible de faire remonter les provisions nécessaires. D'un autre côté, diviser l'armée royale, c'étoit exposer chaque division à faire face à l'armée Américaine. Sous quelque point de vue qu'on l'envisageât, c'eût donc été un parti dangereux de porter la guerre sur les bords de l'Hudson ; la ruine de l'armée pouvoit en résulter, soit que Washington se fût emparé des hauteurs, soit qu'il eût pris possession d'un côté du rivage, soit qu'il se fût porté entre New-York & l'armée royale, soit enfin qu'il eût opposé, sur les hauteurs, de la résistance à cette armée, en même temps qu'il interceptoit ses approvisionnemens sur la rivière. Ce Général pouvoit la passer au bac du Roi, fondre sur le pays cultivé, en tirer toutes les provisions dont il eût eu besoin, tandis que l'armée Angloise n'auroit eu pour elle que les fournitures précaires attendues de New-York. Tout considéré, si l'on devoit se promettre quelque succès des opérations de la campagne, c'étoit en débarquant à

1779.

1779. la source de l'*Elk*, dans la *Chesapeak-Bay*, & non pas dans la *Délaware*. A *Newcastle*, les difficultés étoient insurmontables ; & plus haut la tentative étoit trop périlleuse ; l'armée auroit eu à braver le feu des galères & des brûlots disposés sur son passage, & celui des troupes ennemies formées sur le bord de la rivière. En prenant cette route, il falloit passer neuf criques & de rapides courans. On évitoit tous ces obstacles, en débarquant à la source de l'*Elk*.

Le Major-général Gray termina son interrogatoire en déclarant que, dans cette campagne, les frères Howe avoient fait tout ce qu'il étoit possible de faire ; que leurs forces étoient insuffisantes pour soumettre l'Amérique, que le défaut de succès avoit dû suivre le défaut de moyens. « En m'exprimant ainsi, je ne prétends pas insinuer, ajouta-t-il, qu'avec des forces plus considérables, on eût pu réduire les Américains ; je suis bien loin de le penser ! Ce sont des ennemis redoutables & désormais invincibles ; ils ont donné des preuves multipliées

de courage & d'habileté; sans les chercher ailleurs, la défaite même de *Brandy-Wine* justifie suffisamment mon assertion. Vaincus, chassés de la capitale, crus dispersés, errans & privés de toute ressource, ils eurent l'intrépidité de reparoître, & la gloire d'attaquer une armée victorieuse ». 1779.

Les réponses de Sir Edward Hammond, furent à-peu-près les mêmes que celles du Général Gray; elles tendoient à prouver que le débarquement dans quelque partie de la Délawarre, ne pouvoit s'exécuter sans exposer la flotte & l'armée à un péril manifeste. Dans le cours de son interrogatoire, il ne laissa pas échapper un seul mot qui ne fut à la louange du Général Howe & de l'Amiral son frère.

Les dépositions du Colonel Montrésor furent également à l'avantage du Général. Suivant les observations de cet habile Ingénieur, les lignes des Américains à *Long-Island* étoient fortes & parfaitement bien tracées; les troupes Angloises n'avoient ni fascines, ni échelles, ni aucune des choses nécessaires aux coups de main

1779. vigoureux; il étoit donc impoſſible d'emporter d'aſſaut ces ouvrages, dont la diſpoſition exigeoit d'ailleurs que les approches fuſſent régulières. Mais quand on ſeroit parvenu à forcer l'intérieur des lignes, comment s'y maintenir, tandis que l'ennemi étoit en poſſeſſion des redoutes qui les flanquoient?

Quant au poſte qu'occupoit Waſhington ſur la montagne au-deſſus de *Quibbleton*, il n'y avoit pas moyen de le forcer; ou du moins, la probabilité du ſuccès n'étoit point aſſez ſéduiſante pour dérober le danger aux yeux de la prudence. La nature & l'art concouroient à fortifier le camp des Américains ſur cette montagne; & pour obliger Washington à évacuer ce poſte, il eût fallu que le Général Anglois prît une nouvelle poſition, qui, en expoſant New-York, eut coupé toute communication avec cette ville.

L'Ingénieur en chef de l'armée de Howe, juſtifia graduellement toutes les opérations de ce Général; mais il fallut entendre les témoins de Lord George Germaine, qui, après avoir fait l'impoſſible pour éluder l'en-

quête, vouloit maintenant qu'on interrogeât les moindres Officiers de l'armée. Jusqu'ici, les témoins avoient déposé en faveur des Généraux; on en trouva qui déposèrent en faveur des Ministres. Les premiers continuèrent à se plaindre de ce qu'on ne leur avoit point envoyé des forces proportionnées à la nature du service. Lord Germaine prétendit le contraire; mais personne n'eût gain de cause; & selon l'usage, l'enquête n'aboutit à rien. Le temps fit évanouir les accusations contre les deux frères, auxquels on ne pouvoit contester ni la bravoure, ni la prudence, ni les talens militaires. En effet leur conduite étoit irréprochable. Il fut démontré que William Howe n'avoit pu secourir le Général Burgoyne, dont les revers ne commencèrent qu'après le passage de la rivière d'Hudson. En marchant au secours d'un Général victorieux, Howe auroit eu l'air de lui disputer sa gloire. Mais pour justifier complètement William, il suffisoit de ses instructions qui lui imposoient la loi de s'emparer de Philadelphie : expédition, on l'a déjà vu, au succès de laquelle le

1779.

Inutilité de cette enquête.

1779.

Défense préliminaire du Général Burgoyne.

Ministère attachoit le sort de la guerre en Amérique.

Cependant le Général Burgoyne persistoit à vouloir être examiné; & malgré l'opposition de Lord Nugent & de M. Digby, sa requête fut admise; il obtint la promesse d'être entendu dans la séance du Jeudi suivant. Ce jour préfix, la Chambre se forma en comité d'enquête; & le Général ouvrit la séance par un discours préparatoire, où ses moyens de défense furent indiqués avec beaucoup de précision & d'adresse. Il y justifia sa correspondance avec le Ministre au département de l'Amérique, & se plaignit amèrement de l'usage pervers qu'en avoit fait Lord Germaine, en le représentant comme un ambitieux qui avoit brigué le commandement de l'armée du Nord au préjudice de Sir Guy Carleton. Il établit que, dans le plan du Ministère, ce Général ne devoit point être employé au-delà des limites du Canada, & que, par conséquent, il n'avoit pu être supplanté. Burgoyne s'étendit sur les ordres péremptoires qu'il avoit reçus de s'ouvrir, à tout événement,

un passage jusqu'à *Albany*: ordres énoncés en termes absolus qui disoient assez que le Ministre vouloit être obéi, sans exception d'aucune circonstance. Ici le Général anglois retraça les différentes opérations de sa malheureuse campagne, depuis le moment où il passa les frontières du Canada, jusqu'au moment de sa capitulation. On avoit reproché à ce Général le train considérable d'artillerie qu'il prit avec lui, comme un obstacle à la célérité de sa marche, à la précision de ses mouvemens, & par conséquent au succès de son entreprise. Burgoyne se justifia sur cet article, en disant, que le siége de Ticondérago devoit naturellement exiger une nombreuse & forte artillerie; qu'en sortant de cette place, il n'avoit emmené que trente canons & trois ou quatre mortiers; qu'il s'étoit conduit à cet égard, d'après les avis du Général Phillips, & sur l'exemple de Sir Guy Carleton, qui, l'année précédente, & pour la même expédition, avoit pris à sa suite le même train d'artillerie; que, vu les dispositions des ennemis & la nature de leur

1779.

1779. défense, le canon lui avoit paru d'une nécessité indispensable, & seul capable d'inspirer à des milices indisciplinées une terreur, dont la mousqueterie ne les eût jamais frappées. « Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je veuille rien insinuer au désavantage de la bravoure des Américains. Je ne connois point de meilleurs soldats que ceux dont leurs troupes continentales sont composées; & quant à leurs milices, elles sont propres à tout, & valent de vieux corps, dans tous les cas où il ne s'agit point de tenir ferme dans une ligne. Il est fâcheux qu'ayant de pareils ennemis à combattre, les troupes que je commandois n'ayent pas été complètement Angloises. Les Allemands sont lents dans leurs mouvemens; j'en puis fournir une preuve bien convaincante : si le détachement aux ordres du Colonel Breymor, eut fait deux milles en vingt-quatre heures, le désastre de Bennington ne fût jamais arrivé ».

Sa conduite n'est point justifiée. Il se démet de tous ses emplois.

Tous ces faits avancés dans la défense préliminaire du Général, furent attestés par les dépositions de Sir Guy Carleton, des Comtes de

Balcarras & d'Harrington, du Major Ball, du Capitaine Bloomfeld & du Colonel Kingſton, Adjudant général de l'armée Britannique. Cet Officier produiſit les extraits de pluſieurs lettres, tant à Guy Carleton qu'à Lord George Germaine, d'où il réſultoit que Burgoyne avoit toujours regardé ſes forces comme inſuffiſantes. La dépoſition du Colonel fut la plus détaillée, la plus complète & la plus honorable au Général qui déclara enfin qu'il n'avoit plus de témoins à faire entendre. Pour voir la fin de ce procès, il ne manquoit que la défenſe de Lord Germaine, qui ſe garda bien de la produire. Ainſi, l'enquête demeura imparfaite, la conduite de Burgoyne ne fut point juſtifiée légalement, & les choſes reſtèrent, à son égard, dans l'état où elles étoient avant ſon apologie: c'eſt-à-dire, qu'il ſe vit ſoumis comme auparavant à toutes les diſgraces que lui ſuſcitoit la mauvaiſe humeur des Miniſtres. Ses emplois militaires le tenoient dans une dépendance qui leur fourniſſoit de fréquentes occaſions de ſatisfaire leur 1779.

ressentiment. Il y renonça par une
1779. démission solennelle, dont les motifs sont détaillés avec beaucoup d'énergie dans une longue adresse du 23 Octobre, aux Gentilshommes, Membres du Clergé & autres Electeurs de la ville de Preston dans le *Lancashire*.

Ce tableau des contestations du Ministère & des Généraux employés en Amérique, forme une espèce d'abrégé de l'Histoire de la dernière guerre à différentes époques; & cette observation sert à justifier les détails qu'on s'est permis à ce sujet. On a dû voir que la continuation de cette guerre pouvoit entraîner la ruine de la Grande-Bretagne, que l'impossibilité du succès étoit démontrée par les témoignages unanimes des Officiers nouvellement débarqués; que les moyens de Lord North, pour faire face aux dépenses de la campagne étoient insuffisans, quand ils n'auroient pas été impraticables; en un mot, qu'il n'y avoit de ressources pour l'Angleterre, que dans une prompte reconciliation avec l'Amérique, ou, ce qui revient au même, dans une renonciation for-

melle à toute prétention sur les treize Etats confédérés. Cette démonstration tant de fois contestée dans les débats du Parlement, sembla triompher des sophismes & de l'opposition des Ministres; l'Angleterre se crut au moment de concentrer tous ses efforts en Europe. Pour en assurer le succès, on parloit de sacrifier le Comte de Sandwich au ressentiment de Keppel, & de rouvrir ainsi à cet Amiral une voie honorable au commandement de la flotte, qu'il ne pouvoit reprendre sous l'administration de ce premier Lord de l'Amirauté, dont on nommoit déjà les successeurs. Tandis qu'on le désignoit pour remplacer le Comte de Suffolk (1) dans le Département des affaires du Nord, on partageoit le Ministère de la Marine entre Lord *Hillsborourg* & le Comte de *Buckinghamshire*, alors Vice-Roi d'Irlande. Mais ces déplacemens n'avoient de réalité que 1779.

(1) Le vendredi 5 Mars, Henri Howard, Comte de Suffolk & de Berkshire, étoit mort aux eaux de Bath d'une goutte remontée.

1779.

dans le vœu général de l'Angleterre. George III étoit plus éloigné que jamais de renoncer à la souveraineté de l'Amérique; & les Ministres redoutoient dans l'Amiral Keppel un censeur de leur administration, auquel il pouvoit être sage & glorieux de confier les intérêts de la patrie; mais qu'il falloit écarter pour l'avantage particulier du Ministère.

La Cour fait choix de Sir Charles Hardy pour commander à la place de Keppel.

Cependant la grande flotte de Ports-Mouth ne pouvoit se passer d'un Commandant en chef; & sur le refus de plusieurs Amiraux, parmi lesquels on distinguoit l'Amiral Mann & Sir George Pocock, la Cour fit choix de Sir Charles Hardy, Gouverneur de l'hôpital de Greenwich; ce qui fournit au Duc de Richmond la matière de quelques plaisanteries. « J'admire dans ce choix, disoit-il, le grand sens de nos Ministres. Tandis qu'ils éloignent du service, des Officiers tels que Lord Howe, & l'Amiral Keppel; pour commander la grande flotte du royaume, ils vont déterrer un Invalide relégué dans un hôpital, & qui n'a pas vu la mer depuis vingt ans ».

Sir Robert Harland avoit accepté le commandement en second dans l'armée navale; mais peu de jours après, il enleva son pavillon de la rade de Ports-Mouth. On donna pour motif de cette conduite extraordinaire, sa répugnance à servir sur une flotte où l'on prétendoit que Sir Hugh Pallifer alloit reprendre ses fonctions de Vice-Amiral. Cette crainte chimérique n'avoit d'autre fondement que des bruits populaires; & ne fut pas sans doute la vraie cause de la démission de Sir Robert. Quoi qu'il en soit, l'Amiral Darby eut le commandement de la seconde division, & la troisième fut confiée à l'Amiral Ross; enfin, on jetta les yeux sur l'Amiral Digby, pour commander la quatrième escadre. Il montoit le *Prince-George*, de quatre-vingt-dix canons. William Henry, troisième fils du Roi, s'embarqua sur ce vaisseau; & appareilla avec la flotte qui fit voile de Spithead, dans la matinée du mercredi 16 Juin. Les quatre divisions réunies composoient une armée navale de trente vaisseaux de ligne, de six frégates & de cinq brûlots. Le *Victory*, le

1779. Les Amiraux Darby, Ross & Digby sont choisis pour commander les trois autres divisions de la flotte.

Britannia & le *Royal-George* por-
1779. toient cent canons; & six autres vaisseaux en montoient quatre-vingt-dix. Mais quelque formidable que fut cet armement, jamais l'Angleterre ne s'étoit vue dans une position aussi critique; le seul parti qu'elle eût pu tirer de cet appareil imposant, étoit de rendre les conditions de la paix supportables.

Adhésion de l'Espagne arrêtée entre les Cours de Versailles & de Madrid.

Malgré les assertions de Lord North, qui supposoit toujours à l'Espagne les dispositions les plus amicales; quoique le Vicomte de Stormont se fut mis en frais de rassurer la Chambre des Pairs, sur la réalité de ces dispositions, en donnant pour garans de l'éternelle neutralité des Espagnols, la sincérité, l'honneur & la politique de cette nation; quoiqu'elle eût interposé de très-bonne-foi sa médiation entre les Puissances belligérantes; l'opiniâtre résistance du Cabinet de Saint-James, des griefs sans cesse renouvellés, des réparations toujours éludées, des engagemens sacrés avec la France, & les instances répétées d'y satisfaire, obligèrent enfin la Cour de Madrid d'abandonner le

rôle de conciliatrice. Le Marquis d'Almodavar notifia au Gouvernement d'Angleterre, que le Roi son maître n'étoit plus médiateur. D'abord, ses instructions ne s'étendirent pas plus loin; mais l'adhésion de l'Espagne venoit d'être arrêtée irrévocablement entre cette Cour & celle de Versailles; & l'on vit bientôt paroître le manifeste que l'Ambassadeur Espagnol eut ordre de communiquer aux Ministres de Sa Majesté Britannique.

1779. Le 17 Mai.

Le Roi d'Espagne y déclare, qu'à titre de médiateur entre la France, l'Angleterre & les Colonies Américaines, il a pris les mesures les plus décisives en pareil cas, pour amener ces Puissances désunies à un accommodement honorable; mais que ces moyens avoués de la Cour de Londres en d'autres circonstances, ont été rejettés de manière à ne laisser aucun doute sur le peu d'inclination de cette Cour à rendre la paix à l'Europe; que lors même de la négociation, le Cabinet britannique autorisoit secrètement les insultes faites au pavillon Espagnol, les excès commis sur les territoires de Sa Majesté

Manifeste du Roi d'Espagne.

1779. Catholique, la saisie des propriétés de ses sujets, le pillage ou l'incendie de plusieurs de leurs vaisseaux. « On a porté le désordre, est-il dit dans ce manifeste, jusqu'à mettre en pièces des registres & des lettres de la Cour trouvés à bord des paquebots de Sa Majesté. Les Etats Espagnols en Amérique, ont été menacés; & les Anglois n'ont pas rougi de susciter les nations indiennes, appellées Chatcas, Cherokees & Chicackas contre les habitans de la Louisiane, qui, sans doute, auroient été les victimes de la barbarie de ces Sauvages, si le remords des Chatcas eux-mêmes n'eut révélé la conjuration & toutes les horreurs de la séduction britannique. Les Anglois ont longtemps usurpé la souveraineté sur la province de Darien & sur la côte de *Saint-Blas*; & un Indien rébelle a été nommé Capitaine général de ces provinces. Dans la baie d'Honduras, ils ont violé récemment les droits de Sa Majesté; ils y ont exercé des vexations contre les Espagnols, dont plusieurs se sont vus emprisonnés & dépouillés de leurs

propriétés. La Cour de Londres a d'ailleurs négligé de remplir la stipulation faite relativement à cette côte, par l'article 16 du dernier traité de Paris. Ces griefs motivoient les justes plaintes détaillées dans les mémoires délivrés aux Ministres de Sa Majesté Britannique; mais en même temps qu'on y répondoit avec les expressions de l'amitié, on réitéroit les insultes déja portées au nombre de cent. Le Roi avoit déclaré formellement à la Cour de Londres, dès le commencement de sa querelle avec la France, que la conduite de l'Angleterre seroit la règle des conseils de l'Espagne; & dans le plan dressé à ce sujet, & communiqué depuis à Lord Grantham, Sa Majesté Catholique, disoit en termes exprès, que, vu les atteintes portées à ses droits, elle se verroit forcée de prendre un parti décisif, dans le cas où la négociation seroit rompue, ou ne produiroit pas son effet. Les outrages faits à Sa Majesté n'ayant point cessé; & la Cour de Londres ne marquant aucune intention de les réparer, le Roi a notifié, par ses Ambassadeurs, 1779.

1779. que l'honneur de sa couronne, sa dignité personnelle & la protection qu'il doit à ses sujets, ne lui permettoient pas de souffrir la continuation de ces insultes, ou de négliger plus long-temps de s'en procurer la réparation; que dans cette vue, malgré ses dispositions pacifiques & son inclination particulière à cultiver l'amitié de Sa Majesté Britannique, il se trouvoit dans la nécessité désagréable d'employer les moyens que le Tout-puissant lui a donnés de se faire lui-même la justice qu'il a vainement sollicitée. Sa Majesté espère qu'elle ne sera responsable ni à Dieu, ni aux hommes, des suites de cette résolution, & que les nations étrangères s'en formeront une idée convenable, en comparant le traitement que Sa Majesté a reçu du Ministère britannique, avec celui qu'elles ont éprouvé de la part de ce même Ministère ».

Comment cette pièce est reçue à la Chambre des Pairs.

Cette pièce foudroyante avoit été communiquée au Vicomte de Weymouth, le mercredi 16 Juin. Le lendemain, ce Ministre se rendit à la Chambre des Pairs avec une copie du Manifeste & le message du Roi

qui l'accompagnoit. On en fit la lecture, qui fut ſuivie de cette motion du Vicomte : « Qu'il ſoit préſenté une humble adreſſe à Sa Majeſté, pour la remercier de ſon gracieux meſſage ». « Oui, s'écria Lord Abingdon, en propoſant un amendement à l'adreſſe, « dans l'eſpoir & l'humble confiance qu'éveillée enfin, à l'approche de la ruine, dont l'état eſt menacé, Sa Majeſté verra la néceſſité d'éloigner les Miniſtres ; unique moyen qui lui reſte de préſerver l'exiſtence politique de cet Empire, grand jadis, expirant aujourd'hui ». 1779.

Quoique plus modéré, l'amendement que propoſa le Duc de Richmond n'en peignoit pas moins fidèlement l'état déſeſpéré de l'Angleterre. Dans le tableau des forces comparées de la Grande-Bretagne & de la Maiſon de Bourbon, il oppoſa les ſoixante vaiſſeaux de ligne, tant François qu'Eſpagnols, aux trente vaiſſeaux qui compoſoient la flotte de Hardy ; & pour ne pas conclure de cette inégalité prodigieuſe la ruine inévitable de l'Angleterre, il fut obligé de recourir à des ſuppoſitions

1779.

qui transformoient les Anglois en autant de Héros, qui faisoient revivre en eux le patriotisme des anciens Romains. « Tant qu'il restera, dit-il, un schelling dans le royaume, il appartient de droit au service public; chaque Anglois lui doit sa fortune & sa vie; & si la nature des évènemens l'exigeoit, une moitié de la nation prendroit les armes, tandis que l'autre moitié pourvoiroit à la subsistance de la première ».

Grande rumeur à la Chambre des Communes. On y parle de décréter Lord North.

Les choses se passoient avec moins de tranquillité à la Chambre des Communes. Un orage terrible s'élevoit dans cette Chambre; & Lord North, chargé d'annoncer le Manifeste Espagnol, eût à peine achevé ce mot fatal, que M. Burke, se livrant à toute l'impétuosité de son génie, s'écria, dans un violent accès de patriotisme : « Le prestige se dissipe enfin, & le voilà délivré ce Manifeste auquel on ne vouloit pas croire!..... Le moment de crise, le moment si vainement prévu, est enfin arrivé! Oh! Messieurs, quelle nuit longue, quelle triste & funeste nuit a couvert cette session entière, & quel moment choisit-on pour y mettre un terme?

Celui où nous nous trouvons à la fois sur les bras la France, l'Espagne & l'Amérique. Quelle sera l'excuse du Ministère ?.... On me demande une motion ; la seule convenable seroit de décréter le Ministre » ! 1779.

A ces mots, il s'éleva de toutes les parties de la Chambre, un cri confus de *faites la motion, faites la motion.* Sir George Saville fut d'avis de ne point passer outre, avant que la Chambre eut infligé aux Ministres le châtiment qu'ils méritoient. MM. Turner, Baker & plusieurs autres, demandèrent cette satisfaction, comme un préalable nécessaire de l'établissement d'un nouvel impôt.

Dans la séance du lendemain, l'orage parut se calmer un peu. Cependant, M. Thomas Townshond s'emporta jusqu'à dire, qu'il y avoit à la Cour & dans le Cabinet, des traîtres dont la vile occupation, moyennant un prix stipulé, étoit de miner & détruire jusqu'à l'existence de la Grande-Bretagne considérée comme nation. Ces invectives s'adressoient à Lord North ; & le silence du Ministre pouvoit leur donner de

1779.

la consistance. Il somma M. Townshond de nommer les traîtres, dont il falloit purger le Cabinet. L'impétueux Townshond n'osa s'expliquer davantage ; & Lord North répondit à quelques objections contre la motion qu'il avoit faite pour le doublement des milices, que M. Fox appelloit énergiquement le *cri d'allarme.* Cette mesure contre l'invasion supposée instante des François en Angleterre, étoit indispensable dans l'état de péril imminent où se trouvoit l'Angleterre; aussi la motion passa-t-elle unanimement. Mais des milices ne suffisoient pas pour conjurer la tempête qui menaçoit la Grande-Bretagne. Pour la rassurer sur une autre partie de la défense nationale, il falloit de puissans renforts à l'Amiral Hardy ; & des ordres furent expédiés pour hâter l'équipement de cinq ou six vaisseaux qui étoient encore dans les ports Britanniques. Ce surcroît de forces n'eût point mis l'Amiral en état de se mesurer avec les flottes combinées de Brest & de Cadix ; mais la difficulté de réunir ces flottes, éloignoit pour quelque temps le danger. Lord North

La motion pour le doublement des Milices passe unanimement.

ne manqua pas d'exagérer cette difficulté. « Pour effectuer la jonction, il faudroit, dit-il, que la flotte Françoiſe fût ſortie du port de Toulon : on n'a point d'exemple du contraire ; & changer l'ancien ſyſtême, c'eſt conſerver à la flotte Angloiſe la ſupériorité ſur les flottes ennemies priſes ſéparément ; c'eſt lui fournir l'occaſion & les moyens de les battre l'une après l'autre ». 1779.

Autres meſures indiquées contre l'invaſion des François en Angleterre.

A ces motifs de conſolation & d'encouragement, pluſieurs Membres de la Chambre oppoſoient des motifs mieux fondés d'abattement & de terreur. Cependant tous convenoient qu'il falloit céder à la néceſſité qui parloit en faveur du bill pour doubler les milices du royaume. Mais ce moyen de défenſe ne paroiſſoit ſuffiſant à perſonne ; & l'avis de George Younge fut que tout le royaume ſe mît ſous les armes, qu'on formât un cordon le long de la côte, que des partis établis en divers lieux donnaſſent l'allarme à la nation. L'expédient de Sir W. Meredith étoit de ſoumettre chaque citoyen au contingent d'un homme armé pris dans la claſſe de ſes domeſtiques. M. R.

1779. Withworth annonça qu'il avoit prévenu cet avis patriotique, & qu'une lettre circulaire venoit de porter l'ordre à chacun de ses trente Fermiers de fournir un homme à cheval. « Que tout Seigneur, ajouta-t-il, que tout Propriétaire foncier en fasse autant, & l'on aura bientôt une armée ».

Suivant le Général Burgoyne, un des moyens de sauver l'Angleterre, étoit de rappeller les Officiers réformés à demi-paye, de former des postes sur toutes les avenues, de diviser l'armée par pelotons, de les distribuer dans la campagne, & de hérisser les grands chemins d'artillerie, ainsi que les côtes & les défilés. « Songeons, dit Sir *Charles Bunbury*, à repousser l'ennemi, & non à le recevoir ; pour cet effet, rendons la flotte de l'Amiral Hardy plus formidable, s'il est possible, que les flottes combinées de la France & de l'Espagne. J'approuve la résolution de lever trente mille hommes ; mais au lieu de les employer au service de terre, il faut en convertir quinze mille en matelots, & les quinze mille autres en soldats de marine ».

1779. On en fait les préparatifs, tant en Bretagne qu'en Normandie.

Le patriotisme avoit dicté ces avis différens; mais enfin, ce n'étoient que des avis; & les désastres dont on se croyoit menacé, exigeoient des effets aussi prompts que décisifs. Tout retentissoit des menaces effrayantes, dont les ports de Bretagne & de Normandie offroient l'appareil formidable. On y comptoit près de quatre cents navires ou bateaux équipés pour le service du Roi. Quarante mille hommes campés sur les côtes, attendoient l'ordre de s'embarquer pour une expédition secrète, dont la direction générale alloit être confiée, disoit-on, à M. le Comte de Vaux. On prétendoit que le Marquis de la Fayette avoit accepté dans la nouvelle armée, l'emploi de Major général, ce qui paroissoit démentir le bruit de son prochain retour en Amérique, où le Chevalier de la Luzerne, qu'il devoit accompagner, alla remplacer M. Gérard, en qualité de Ministre plénipotentiaire auprès des Etats-unis. Rien n'égaloit l'ardeur avec laquelle on travailloit aux préparatifs de ce redoutable armement. De toutes parts, on voyoit s'avancer vers la Normandie, des chevaux de remonte,

1779. des trains d'artillerie & de munitions de guerre. Déjà les troupes rassemblées en corps se croyoient au moment d'appareiller ; & pour donner le signal de l'embarquement, on paroissoit n'attendre que la présence du Général, dont l'arrivée étoit fixée au 24 Juin.

Efforts héroïques des Anglois. Méprise de Lord Nugent.

Tandis que les François jouissoient par anticipation, des triomphes qu'ils se promettoient d'une invasion en Angleterre, cette nation développoit les efforts d'un patriotisme héroïque, & déployoit toutes les ressources de son génie républicain. Ce dévouement général, annoncé par le Duc de Richmond, se manifestoit particulièrement dans l'unanimité des opinions sur les moyens de sauver la patrie ; &, s'il ne réunissoit pas d'ailleurs les partis opposés, il les accordoit au moins sur ce point, que la fortune & le sang des véritables citoyens, devoient être prodigués dans ce moment de crise. Cette disposition de tous les Anglois, avoit trompé Lord Nugent jusqu'à lui faire croire que l'opposition & le ministère alloient enfin se rapprocher. « Si l'Angleterre, dit-il à la Chambre

des Communes, n'a point d'Alliés étrangers, elle vient de contracter la plus heureuse des alliances, par la réunion des partis qui la divisoient ».

1779.

Violente sortie de M. Fox contre le parti ministériel.

A ce mot de *réunion*, M. Fox ne put se contenir. « L'opposition, l'alliée des Ministres, s'écria-t-il! non, l'idée seule en fait horreur : non! jamais Membre de l'opposition n'a pu s'allier avec ceux dont *la trahison a vendu l'Angleterre à la perdition!* Quand je dis *trahison*, j'emploie ce terme dans son acception la plus stricte.... Une alliance avec des hommes qui se sont alliés eux-mêmes avec l'opprobre & la ruine; qui, laissant le cœur du royaume sans défense, au moment d'une invasion qui menace l'existence de la patrie, ont fait partir l'Amiral Arbuthnot pour l'Amérique avec sept vaisseaux de ligne, & Sir Edward Hughes, avec un pareil nombre pour les Indes orientales, où il n'y a point d'ennemis à combattre; qui n'ont pas craint d'opposer les trente vaisseaux de Sir Charles Hardy, aux soixante vaisseaux des flottes combinées de la France & de l'Espagne! Une alliance avec des hommes qui ont dégoûté du

1779. service tout ce que nous avions d'Officiers précieux à la nation ! Dont la foiblesse & l'orgueil ont forcé l'Europe à nous abandonner dans ce moment d'humiliation & de détresse, à nous contempler sans daigner nous offrir le moindre secours ! Non, non, encore une fois, s'allier avec de pareils hommes, ce seroit s'allier avec la ruine & l'opprobre » !

Généreux dévouement de la Compagnie des Indes.

Toutes ces déclamations ne donnoient pas un soldat, pas un matelot à l'Angleterre ; & comme M. Fox en étoit convenu lui-même, dans ce moment critique, le zèle de la patrie devoit éclater par des effets, & non par de vaines paroles. Fortement convaincue de cette nécessité, la Compagnie des Indes eut la gloire de donner la première, un exemple effectif de son dévouement patriotique. Le 23 Juin, il fut résolu dans une Cour générale de cette Compagnie, qu'elle offriroit une gratification de deux ou trois guinées aux six premiers mille matelots enregistrés volontairement, pour servir à bord de la flotte royale ; qu'en outre, elle feroit construire à ses frais, avec toute la diligence possible, trois vaisseaux

de guerre de soixante-quatorze canons. Le lendemain, il se tint à *Guildahll*, une assemblée composée du Lord Maire, de la majeure partie des *Aldermans*, & des cent cinquante Membres du Conseil commun. L'Alderman *Newnham* y représenta que, dans cet état de crise, il falloit ouvrir la Chambre de Londres, & faire des souscriptions publiques & particulières, à l'effet de lever des hommes & de l'argent pour la défense du royaume; ce qui fut accordé sans conditions, malgré l'opposition municipale qui, non moins ardente que l'opposition parlementaire, avoit d'abord répondu qu'elle ne sacrifieroit pas un schelling, avant qu'on eût congédié les Ministres.

1779.

On ne peut qu'admirer les efforts généreux de la nation angloise; mais son épuisement étoit extrême; ce qu'ils produisirent de plus heureux, fut de renforcer sa marine européenne de quelques vaisseaux foiblement équipés. Et dans cette crise terrible, que les Ministres appelloient un moment difficile, un orage passager, Lord Sandwich osoit protester que l'Angleterre n'avoit

Que l'Angleterre avoit aliéné toutes les Puissances de l'Europe.

1779. jamais eu de Marine plus respectable ! Malgré cette assertion du premier Lord de l'Amirauté, il falloit que la Grande-Bretagne succombât sous le poids des calamités dont elle étoit menacée, à moins que les Puissances étrangères, se désistant de leur neutralité, ne la protégeassent à main armée, ou n'employassent de secrètes négociations en sa faveur. Mais, comme on l'a vu, sa conduite altière & ses procédés irréguliers avoient aliéné l'Europe. Sous prétexte d'empêcher la contrebande; & en vertu de la loi qui, suivant les prétentions de l'Amirauté d'Angleterre, interdit aux Puissances neutres le droit de charier les effets appartenans aux ennemis de cette nation, elle avoit, en plus d'une occasion, déclaré de bonne prise les vaisseaux *capturés* au mépris des traités qui autorisoient un pareil commerce. Les réclamations des propriétaires de ces vaisseaux, & les menaces des Souverains offensés dans la personne de leurs sujets, forcèrent plus d'une fois la Cour de Londres à des restitutions humiliantes qui la compromirent

ſans la corriger. Ces vexations ſe répétoient chaque jour; & quoiqu'en pure perte pour les Anglois, c'étoit toujours au préjudice des neutres. Les Danois eurent beaucoup à ſouffrir de ces violences britanniques. Ils s'en plaignirent à l'Amirauté d'Angleterre; les réparations qu'ils obtinrent ne furent jamais proportionnées au dommage qu'avoit eſſuyé leur commerce. La Suède également inſultée dans ſon pavillon, ne crut pas devoir ſe borner à de vaines plaintes; & les ſatisfactions furent plus complètes, les inſultes moins continues. Pour veiller ſûrement à la protection du commerce de ce royaume, Sa Majeſté Suédoiſe fit équiper, dans le port de *Carlſcron*, dix vaiſſeaux de ligne & ſix frégates. Le 29 Mai, le Roi vint paſſer en revue cette flotte d'obſervation; & les frégates, dont la deſtination étoit d'eſcorter les navires marchands, eurent ordre d'empêcher la viſite de ces bâtimens, & dans le cas de violence exercée par les vaiſſeaux étrangers, de ſe permettre les repréſailles contre de telles hoſtilités. La Cour de Suède avoit déclaré, que

1779.

Meſures vigoureuſes de Sa Majeſté Suédoiſe.

1779. désormais les munitions navales ne seroient point comprises dans la liste des marchandises qu'il étoit défendu d'exporter chez les Puissances belligérantes. L'Angleterre n'osa faire valoir ses prétentions dans cette circonstance. Les mesures de Sa Majesté Suédoise imposoient à la fierté britannique, & la contenoient d'autant plus que M. *Sayre*, Député du Congrès Américain, résidoit alors à Stockholm; de nouvelles contestations entre les deux royaumes pouvoient décider le succès de sa négociation.

La France prend de l'ombrage contre les Hollandois.

Malgré les résolutions vigoureuses, & les réclamations menaçantes des Etats-généraux, l'Angleterre toujours persuadée que les Hollandois avoient tout à perdre en se déclarant contre elle, ne cessoit de les vexer dans l'espérance de les contraindre à se désister en sa faveur d'une neutralité, dont ils retiroient si peu d'avantage. Leurs Hautes-Puissances ne pouvoient se dissimuler les inconvéniens d'une rupture avec la Grande-Bretagne; avant que de s'y résoudre, elles voulurent épuiser toutes les ressources de la négociation. Il en

résulta des correspondances secrètes, 1779.
dont l'objet fut souvent ignoré des autres Cours. Celle de France prit de l'ombrage ; & son inquiétude n'étoit pas sans quelque fondement. Les Etats-généraux, intimidés par les menaces de la Cour de Londres, sembloient moins empressés de conserver à leur pavillon la liberté, dont il devoit jouir par une suite de leur indépendance, & de maintenir leur commerce dans cette intégrité que garantissoient les traités. Ils avoient retiré les convois aux flottes marchandes, & restreint le commerce avec la France à certaines branches qui excluoient toute espèce de provisions navales. Cette conduite des Etats parut, dans les circonstances présentes, un acte de partialité dérogatoire aux principes d'une absolue neutralité. En conséquence, M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de France à la Haye, eut ordre de présenter à Leurs Hautes-Puissances un Mémoire, où il demandoit une explication claire & précise des caractères essentiels de la neutralité qu'elles se proposoient d'observer. Il

1779. leur faisoit entendre qu'une résolution concernant les droits réclamés par leurs sujets, d'où il résulteroit des restrictions avantageuses aux seuls ennemis de Sa Majesté, seroit regardée par elle comme un acte de partialité manifeste, & la forceroit d'annuller la liberté conditionnellement promise aux Hollandois par la déclaration du 26 Juillet 1778, relative au commerce des nations neutres. Il finit par mettre sous les yeux des Etats, le projet d'un nouveau règlement concernant la navigation & le commerce des sujets de la République : règlement qui soumettoit aux anciens droits tous ses Négocians, à l'exception des seuls habitans domiciliés des villes d'Amsterdam & de Harlem, dont les efforts patriotiques s'étoient signalés pour assurer à leur pavillon une liberté illimitée.

L'Ambassadeur d'Angleterre essaie de les brouiller avec la France.

Cette distinction accordée aux Négocians de ces deux villes, donna de l'inquiétude aux Anglois ; ils craignoient avec raison, que le mécontentement des provinces exclues des priviléges, n'occasionnât une

fermentation utile au parti de la France, & ne le fit triompher, sinon à la *Haye*, du moins dans les assemblées particulières des provinces mécontentes. Pour prévenir l'effet de ces dispositions, l'Ambassadeur d'Angleterre présenta aux Etats-généraux un long Mémoire, dont l'objet principal étoit de les effrayer sur les suites que pouvoit avoir la distinction accordée aux deux villes privilégiées. « Les propositions de la France, est-il dit dans ce Mémoire, attaquent l'indépendance de votre République, sapent la base de votre Gouvernement, & vous menacent d'une affreuse désunion. Une Puissance étrangère qui s'arroge le droit d'accorder des faveurs particulières à quelque portion de ce Gouvernement au préjudice du reste, a nécessairement en vue de semer la discorde. Que d'autres Puissances imitent cet exemple, & la Hollande sera la proie des combustions intestines; une anarchie universelle, peut résulter de cette audace ». 1779.

Mais les sept Provinces-unies, & particulièrement celle de Frise, voyoient d'un autre œil que l'Am- *Les Provinces-unies évitent ce piège.*

1779. baſſadeur, les propoſitions de Sa Majeſté Très-Chrétienne. Elles ſollicitèrent ſi vivement en faveur de leur commerce, que les convois furent rendus aux flottes marchandes, & la liberté de la navigation parfaitement rétablie. Pour toute réponſe au Mémoire de l'Ambaſſadeur, Leurs Hautes-Puiſſances firent exécuter la réſolution priſe dans l'aſſemblée du 26 Avril, d'équiper trente-deux vaiſſeaux ou frégates, deſtinés aux eſcortes de la Marine commerçante. Et comme ces meſures devenues néceſſaires par les vexations britanniques, allarmèrent un moment les Puiſſances étrangères, & donnèrent lieu au ſoupçon d'un armement fait en Zélande, ſous pavillon anglois; pour arrêter des bruits injurieux à la République, les Etats-généraux rendirent un placard qui défendoit aux habitans des Pays-bas-unis, de faire naviguer leurs vaiſſeaux en vertu de commiſſions accordées par des Souverains étrangers; ou d'avoir part à l'armement d'aucun vaiſſeau naviguant comme corſaire, en vertu de telles commiſſions. . . .

Ces précautions annonçoient encore les diſpoſitions pacifiques de la Hollande. La prétention des Anglois étoit qu'elle renonçât à la neutralité ; &, à force d'outrages, ils parvinrent à l'y déterminer ; mais à leur grand étonnement, ce ne devoit point être en faveur de l'Angleterre. La politique des Etats-généraux ne leur permettoit pas de balancer entre les Puiſſances belligérantes ; & dans le nouvel état des choſes, il étoit de l'intérêt des Provinces-unies, de ſe décider pour la France. En les ſuppoſant incertaines ſur le choix d'un allié, pour fixer cette indéciſion, il leur ſuffiſoit d'enviſager les procédés ſi contraſtans des nations rivales. On a vu ce qu'ils étoient dans la conduite générale de la guerre ; les traits particuliers manifeſtoient également le caractère national & la politique diſtinctive de la France & de l'Angleterre. Si l'indignation de la vertu motivoit toujours les acceptions des Souverains, il eſt mille de ces traits qu'on pourroit citer comme autant de cauſes du ſoulèvement de l'Europe contre la Grande-Bretagne.

1779.
Raiſons qui devoient les décider pour la France.

1779. & de l'affreux abandon où nous la verrons réduite jusqu'à la fin de la guerre.

L'Angleterre sollicite en vain l'alliance du Roi de Maroc.

Cet abandon fut tel, qu'elle s'humilia, dit-on, jusqu'à solliciter l'alliance du Roi de Maroc. Elle offroit à ce Prince des troupes, de l'artillerie, des Ingénieurs, & les munitions de guerre, dont il auroit besoin pour faire la conquête des présides Espagnols sur la côte d'Afrique. Le Roi de Maroc rejeta ces offres, & refusa à M. Logie, Consul britannique dans ses Etats, la permission d'en exporter des bois pour les fascines & les pallissades de Gibraltar, dont le blocus avoit été concerté entre les Cours de Versailles & de Madrid.

Peu s'en faut que la Reine de Portugal ne rompe avec la Grande-Bretagne.

A la même époque, la Reine de Portugal interdit à ses sujets, toute espèce de commerce avec cette place; & bien loin de compter sur les secours de cette Puissance, les Anglois eurent lieu de craindre que le Conseil royal de Castille, alors occupé de l'examen du dernier traité avec la Cour de Lisbonne, n'en fît valoir certaines clauses, pour la sommer de rompre avec la Grande-Bretagne. Sa Majesté Très-Fidèle desiroit de

conserver la neutralité ; & l'on ne prononça point sut l'étendue de ses derniers engagemens avec Sa Majesté Catholique. D'ailleurs, la France & l'Espagne n'avoient pas besoin d'un nouvel allié pour se maintenir dans l'état de supériorité qui paroissoit devoir leur assurer les honneurs de cette campagne. 1779.

Seconde campagne du Comte d'Orvilliers. Jonction des armées Françoise & Espagnole.

Trente vaisseaux, dix frégates & d'autres bâtimens armés dans le port de Brest, avoient appareillé le 3 Juin par un vent favorable. A peine eurent-ils perdu de vue les côtes de France, que le Comte d'Orvilliers fit signal de marcher sur trois colonnes ; il indiqua par un autre signal, qu'il alloit faire route pour l'Espagne. Jusques-là, on n'avoit formé que des conjectures sur une jonction avec les escadres Espagnoles. Le temps continua d'être beau ; & la flotte Françoise arriva bientôt sur l'île de Cisarga, où elle mit en panne. Le Général fit signal d'ordre, manda tous les Capitaines, leur annonça que le point de réunion étoit fixé sur ces parages, & qu'il falloit y attendre les alliés. L'armée ne devoit point relâcher ; des raisons qu'on ignore,

avoient fait donner à ce sujet les
1779. ordres les plus rigoureux. Il y avoit à la Corogne huit vaisseaux Espagnols & quatre frégates; ils ne parurent que le 22 Juin, sous le commandement du Comte d'Arce, qui disoit-on, retardoit le signal du départ, sous de vains prétextes qui laissoient percer sa répugnance à reconnoître le Comte d'Orvilliers pour Commandant en chef de l'armée combinée. Après la jonction, il fut accusé d'avoir désobéi aux signaux; & le bruit se répandit que Don Solano alloit prendre le commandement de sa division. Mais au mois de Janvier de l'année suivante, Don Tomasino fut déclaré seul coupable du retard de l'escadre, & destitué en conséquence de sa place de Major-général de la Marine Espagnole. Quoi qu'il en soit, cette division se joignit fort tard aux vaisseaux François; & les vents contraires firent long-temps attendre ceux de Cadix. La saison étoit précieuse, les maladies commençoient à gagner les équipages, & les Anglois pouvoient traverser la jonction des deux armées. Cependant celle d'Espagne, aux ordres de Son

Excellence Don Louis de Cordova, n'arrivoit point; & l'on ne savoit à quoi attribuer ces lenteurs, lorsqu'on en fit le signal le 22 Juillet. Elle n'étoit composée que de vingt-huit vaisseaux, parce qu'il s'en étoit détaché quatre sous la conduite de Don Antonio de Ulloa, pour aller croiser à la hauteur des Açores. M. de Cordova avoit ordre de sa Cour de fournir des vaisseaux au Comte d'Orvilliers, & de le reconnoître pour Commandant en chef de toutes les escadres. Les deux flottes s'incorporèrent; & le 26, le Général François eut cinquante vaisseaux de ligne sous ses ordres. L'escadre d'observation étoit de seize vaisseaux; Don Louis de Cordova en prit le commandement. Cinq vaisseaux détachés de la grande armée formoient l'escadre légère sous M. de la Touche Tréville. Depuis long-temps, on n'avoit point vu déployées sur nos mers, des forces aussi imposantes. Le 29, elles furent dirigées vers la Manche. L'armée se forma sur trois colonnes; l'escadre légère & les frégates chassoient en avant, avec ordre de vérifier les bâtimens neutres. 1779.

1779. Les côtes d'Angleterre sembloient s'éloigner à mesure que l'armée en approchoit, tant l'impatience de les découvrir étoit extrême parmi les équipages. Des cris de joie les annoncèrent dans la matinée du 14 Août.

Harmonie entre les Chefs de l'armée combinée. Infériorité des escadres Angloises.

La confiance & l'harmonie qui régnoient entre les chefs & les équipages de la flotte combinée, étoient d'un augure favorable pour les opérations de la campagne. Au moment de la jonction, les matelots Espagnols avoient témoigné leur joie par des acclamations répétées de *vive le Roi de France; vive M. d'Orvilliers.* A leur première entrevue, M. de Cordova déclara au Général François, que les deux armées n'auroient plus qu'un seul Chef, parce qu'il avoit laissé ses titres & ses patentes en Espagne. Ce concert se soutint jusqu'au retour de l'hiver; & l'on devoit en attendre les plus heureux effets dans un jour de bataille. Mais autant les équipages Espagnols & François montroient d'empressement à faire naître l'occasion d'une affaire générale, autant l'Amiral Hardy mit de constance à l'éviter. Quoique sa flotte l'emportât, quant au nombre des

vaisseaux du premier rang, elle n'en étoit pas moins inférieure d'environ quinze cents canons. Cette inégalité ne laissoit point à l'Amiral la liberté d'accepter le combat. D'ailleurs, ses instructions portoient de ne pas s'éloigner des côtes de la Grande-Bretagne, où l'on se croyoit toujours menacé d'une descente.

1779.

Armement François. Leur objet.

En effet, tout annonçoit dans les ports de France, le départ instant des troupes destinées pour cette expédition. Le Prince de Montbarrey, Secrétaire d'Etat au département de la Guerre, étoit allé visiter le Hâvre, Honfleur & Saint-Malo, lieux marqués pour l'embarquement de ces troupes. La présence de M. de Vaux sembloit en hâter l'instant. MM. le Marquis de Langeron, le Comte de Melfort, le Marquis de Vaubecourt, le Duc du Châtelet, le Duc d'Ayen, le Marquis de Lugeac, le Marquis de Caraman, le Marquis de Crussol, le Duc d'Harcourt, le Comte de Durfort, & le Comte de Walhs, devoient commander sous le Général en chef, les quatre divisions de l'armée, dont chacune étoit de douze bataillons.

1779. Une partie de la légion de Lauzun, & six bataillons de Grenadiers & de Chasseurs, formoient l'avant-garde aux ordres du Comte de Rochambeau. Deux régimens d'artillerie, deux bataillons du régiment de Paris destinés à la servir, quatre cents Hussards, & autant de Dragons de la Rochefoucault & de Noailles, devoient compléter cette armée. Plus de trois cents navires étoient frêtés pour la recevoir avec des approvisionnemens assortis à l'importance de l'expédition. On préparoit d'autres bâtimens à Dunkerque, à Calais & à Boulogne, pour les dix-huit mille hommes, dont la destination étoit, ou paroissoit être, de seconder les opérations de l'armée de Vaux, sous la conduite de M. de Chabo.

La Hollande est sommée de secourir les Anglois.

Ce fut dans ce moment d'allarme, que la Cour de Londres, somma les Provinces-unies de lui fournir des secours d'hommes & de vaisseaux; elle se prétendoit autorisée par des traités. Les secours ne furent point accordés; & l'Angleterre se vit réduite à n'opposer que trente-sept vaisseaux au formidable armement des Puissances alliées. Mais on ne

craint pas de répéter que le grand objet de tous ces préparatifs étoit d'occuper tellement l'Angleterre de sa propre défense, qu'elle fût hors d'état de rallentir les progrès de la révolution d'Amérique. En effet, quoiqu'on parût hâter les embarquemens, & qu'il y eut des communications établies entre les armées de terre & de mer, il est probable que le Comte d'Orvilliers étoit entré dans la Manche, sans autre dessein que d'intercepter la flotte de la Jamaïque, de jetter l'allarme sur les côtes Angloises, de tenir en échec Sir Charles Hardy, de l'engager dans un combat inégal, ou de le forcer à l'inaction. Il est du moins certain que vers la mi-Août, la flotte combinée s'étant approchée de Plymouth, établit sa station entre la côte d'Angleterre & l'armée de Sir Charles, sans rien entreprendre de bien décisif.

1779.

A quoi se réduit l'expédition du Comte d'Orvilliers.

L'apparition de ce formidable armement occasionna dans la ville une consternation générale; les habitans prirent la fuite avec leurs effets les plus précieux; & Plymouth se vit abandonné à la garnison, qui consistoit en quatre mille hommes

effectifs. L'armée combinée s'étoit
1779. formée en ligne de bataille ; MM. de Cordova & de Tréville se tenoient au vent, & marchoient en échiquier; le premier avoit pour point de relèvement le vaisseau de queue le *Citoyen*, & le second le vaisseau de tête le *Pluton*. Ces deux Commandans pouvoient, au moyen de cet ordre de marche, couper l'ennemi, le mettre entre deux feux, & se replier en tous les sens. L'instant du signal fut celui de l'exécution ; la flotte se porta sur Plymouth, en se déployant sur trois colonnes à peu de distance de ce port. Aux premiers signaux de ses frégates de découverte, l'armée Angloise avoit quitté sa croisière, & s'étoit enfoncée dans la baie. Les vaisseaux chargés de l'observer, vinrent rendre compte à M. d'Orvilliers, qu'ils n'avoient encore pu distinguer que dix-sept voiles. L'intention du Général étoit de diriger ses mouvemens du côté de Portland ou de Torbay, & d'y mouiller en attendant des rafraîchissemens ; mais un vent d'Est forcé déconcerta ses projets ; & il se vit insensiblement entraîné hors de la Manche.

Manche. Il ne s'étoit maintenu que trois jours sur les côtes de la Grande-Bretagne. On avoit eu quelques avis d'une flotte ennemie ; après de vaines recherches, on désespéra de la rencontrer. 1779.

Cependant les équipages s'affoiblissoient par la maladie ; les remèdes manquoient absolument ; & l'on ne pouvoit différer de rafraîchir les vivres. L'armée de terre, sous les ordres du Comte de Vaux, n'arrivoit point ; les vents contraires retenoient les pilotes nommés pour choisir les mouillages sur les côtes d'Angleterre ; en un mot, on touchoit à la fin de l'été, sans avoir entamé d'expédition. On apprit enfin que les ennemis étoient au Sud-ouest de l'armée combinée ; & il fut décidé dans un Conseil tenu le 25 Août, à bord du Général, qu'on les chercheroit pour les combattre ou pour leur fermer l'entrée des ports. Les vents ayant changé, le Comte d'Orvilliers fit route sur les Sorlingues, où il espéroit de rencontrer l'armée Angloise. En effet, le 3 Septembre à la pointe du jour, les frégates avancées découvrirent & signalèrent

en même temps la terre & l'ennemi.
1779. Le Général fit signal de chasse ; on reconnut bientôt une armée de trente-sept vaisseaux & de quelques frégates qui fuyoient, toutes voiles dehors. Elle dirigeoit sa route vers l'île de Wight, où le canal se rétrécit de manière à ne pas laisser aux alliés l'avantage qu'ils devoient naturellement se promettre de leur supériorité ; ce qui n'empêcha pas le Comte d'Orvilliers de la poursuivre jusqu'au lendemain. Mais dans la nuit, les vents avoient refusé successivement de la moitié de la boussole ; & à la pointe du jour, les vaisseaux Anglois se trouvèrent si éloignés, qu'on perdit l'espérance de les joindre. Cependant, la chasse continua jusqu'à onze heures du matin, que l'escadre d'observation signala plusieurs autres voiles qu'on découvroit de l'arrière, & qu'on pouvoit attaquer avec avantage. Le Comte d'Orvilliers avoit reçu des avis qui le préparoient à la rencontre d'une flotte considérable de l'Amérique ; il avoit ordre de faire tout ce qui dépendroit de lui pour s'en emparer ; mais lorsqu'il fut à portée, il reconnut que c'étoit

un convoi Hollandois escorté par des bâtimens de guerre.

1779.

La situation des flottes combinées ne permettoit point au Général de rentrer dans la Manche, sans le convoi qui lui étoit annoncé. Il devoit trouver sur Ouessant des approvisionnemens de toute espèce; il s'y porta sans plus balancer. Mais au lieu des renforts promis, il reçut l'ordre de faire rentrer l'armée qui, toujours contrariée par les vents, & privée des secours attendus, arriva à Brest le 13 Septembre, avec le projet de se réparer pour une seconde sortie, qui n'eut pas lieu cette année, comme on le verra tout-à-l'heure, parce que la saison étoit trop avancée, & qu'ayant forcé l'Angleterre à concentrer ses forces en Europe, la politique françoise avoit parfaitement rempli l'objet qu'elle s'étoit proposé dans ce formidable armement.

Que l'objet de la France est rempli pour cette campagne. Renforts promis.

La retraite, ou plutôt la fuite de Sir Charles Hardy, fut regardée en Angleterre comme un affront pire qu'une défaite. Après avoir mouillé quelque temps à Plymouth, il avoit fait voile pour Spithéad; & les Offi-

La retraite de Hardy est regardée comme un affront. Insultes faites à ses Officiers. Murmures des Négocians.

1779. ciers de sa flotte qui osèrent paroître dans les rues de Ports-Mouth eurent à dévorer des outrages, dont le moindre fut de se voir traités de fuyards & de poltrons. Les plus modérés d'entre les mécontens, s'en prenoient aux Ministres, de l'inaction & même de la fuite de l'Amiral, qui, vu son infériorité, n'eût pas manqué de succomber dans une affaire générale. Mais étoit-il au pouvoir de l'Administration d'égaler les forces navales de l'Angleterre à celles de la France & de l'Espagne réunies? Non, sans doute; & s'il y avoit de l'impudence dans les insultes faites aux équipages de Sir Charles, il y eut au moins de l'injustice dans les invectives qu'on se permit en cette occasion contre le Ministère. Dans ces momens de crise, le trouble & l'inquiétude ne laissoient point de place à la modération & au raisonnement. Les Négocians sur tout étoient en de vives allarmes sur la destinée des flottes marchandes de la Jamaïque, de New-York & de Saint-Christophe. On craignoit aussi pour la riche flotte des Indes orientales, dont les onze vaisseaux

partis du Bengale ou de la Chine, étoient à neuf journées de la Manche, dans les premiers jours de Septembre. Dès que la Compagnie en fut informée, elle expédia un navire bon voilier, pour donner avis à ces vaisseaux du péril qui les menaçoit, & leur enjoindre de prendre la route de Cork, & d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Quant aux deux cents voiles de la Jamaïque, on sut bientôt qu'elles avoient paru le 22 à la hauteur de Plymouth; que vingt-sept bâtimens de cette nombreuse flotte étoient entrés dans le port de Bristol, & que ceux destinés pour la Tamise venoient de relâcher à Cork avec les vaisseaux de l'Inde. Enfin, l'Angleterre fut rassurée sur le sort de ses autres convois, par la nouvelle inattendue que les escadres combinées ne tenoient plus la mer depuis le 13 Septembre.

1779.

Rentrée de la flotte combinée. Les équipages impatiens de remettre à la voile.

Vingt-cinq vaisseaux de ligne ou frégates, tant Espagnols que François, avoient d'abord gagné la rade de Brest; & le reste de l'armée les joignit deux jours après. MM. d'Orvilliers & de Cordova en formoient l'arrière-garde. Ils parurent les der-

1779. niers; & leur présence redoubla l'ardeur des équipages impatiens de remettre à la voile & d'achever la campagne moins infructueusement qu'ils ne l'avoient commencée. Ils aspiroient à la gloire de combattre & de vaincre les Anglois au milieu des périls & des obstacles. La sage politique des Cours alliées étoit de les réduire à moins de frais, & de ménager le sang Espagnol & François pour des occasions encore plus décisives. Quoique sûrs & nécessaires, comme on le verra dans la suite, les effets de cette politique paroissoient trop lents aux équipages; ils murmuroient secrètement contre le plan d'une campagne qui, sans prodiguer leurs vies, épuisoit les ressources de l'Angleterre, & ménageoit de solides triomphes aux Puissances confédérées. Pour des matelots & des soldats, il n'y a de vrai gloire que dans l'éclat d'une expédition; & jusqu'à la rentrée des escadres, il n'y avoit eu d'action imposante pour le grand nombre, que la prise de l'*Ardent*, vaisseau de ligne, dont s'emparèrent les frégates la *Junon* & la *Gentille*. La supério-

tité de ce vaisseau sembloit promettre à l'équipage Anglois, une autre issue de ce combat, dont voici la relation.

1779.

Prise de l'Ardent, par M. le Chevalier de Marigny.

Le 17 Août, l'armée combinée étant dans les parages de Plymouth, le Chevalier Bernard de Marigny, Capitaine de vaisseau, Commandant la frégate du Roi la *Junon*, après avoir donné la chasse à deux voiles Angloises, faisoit route avec le vent à l'Est, pour se rallier à la grande flotte, lorsque sur les huit heures du matin, il découvrit deux autres bâtimens qui venoient vent arrière. L'un de ces vaisseaux d'inégale grandeur, étoit un Danois, qui fuyoit devant un Anglois. Le Chevalier de Marigny s'en étant assuré, fit aussi-tôt le signal, qui fut apperçu de M. de Tréville, Commandant de l'escadre légère; & sans perdre de temps il parvint, à force de voiles, à se mettre dans les eaux de l'ennemi. Le vaisseau Anglois essaya différentes allures pour échapper à la *Junon*; mais le Chevalier de Marigny suivit tous ses mouvemens, & les indiqua par des signaux au Commandant de l'escadre, qui la faisoit manœuvrer d'après les in-

dications de la frégate. Enfin, l'ennemi se décide à faire route vent
1779. arrière ; & le Capitaine François manœuvre pour lui couper chemin. Cette apparente sécurité fit craindre un moment à M. de Marigny, que ce ne fut un des vaisseaux de l'escadre d'observation aux ordres de Cordova. Pour s'en instruire, il fit les signaux de reconnoissance, arbora la flamme & le pavillon François, l'assura d'un coup de canon tiré du bord opposé au vaisseau, qui, sans se faire connoître, ouvrit les sabords de sa première batterie du côté de babord, qu'il présentoit à la *Junon*. M. de Marigny ne doutant plus que ce ne fut un vaisseau ennemi, lui envoya deux volées. L'Anglois n'arbora son pavillon, que lorsque ses sabords furent ouverts. Il se disposoit à canonner la frégate ; mais le Chevalier de Marigny soupçonnant ce vaisseau, qui avoit été surpris, de n'être préparé au combat que d'un seul côté, manœuvra habilement pour abandonner le babord de l'ennemi & porter son attaque sur le stribord. En exécutant sa manœuvre, il envoya deux bordées dans la han-

che & dans la poupe de l'*Ardent*. 1779.
Il vit en effet, en découvrant le côté de ſtribord, que la batterie baſſe n'étoit p[illegible]t encore prête; & il profita de la circonſtance. Sur ces entrefaites, la frégate la *Gentille*, commandée par le Baron de Mengaud de la Hage, Lieutenant de vaiſſeau, arriva aſſez tôt pour combattre l'ennemi, avec un feu très-vif. Alors le vaiſſeau Anglois commença à tirer ſur les frégates; & la *Junon* eſſuya deux bordées qui heureuſement ne lui bleſſèrent pas un ſeul homme. L'*Ardent* ſe vit obligé d'amener ſon pavillon ſur les onze heures & demie du matin. Cette action s'étoit paſſée dans le Sud-ſud-oueſt de Plymouth, environ à ſix lieues de la côte. Le vaiſſeau Anglois de ſoixante-quatre canons, commandé par le ſieur Philippe Boteler, avoit cinq cents vingt-trois hommes d'équipage; il n'en perdit que cinq dans le combat; les autres furent emmenés priſonniers à Breſt. La priſe de l'*Ardent* fit un vide conſidérable dans l'armée britannique. Ce vaiſſeau peu endommagé, paſſa bientôt de la flotte de Hardy, dans celle du Comte d'Or-

1779.

villiers; Sa Majesté en donna le commandement au brave Chevalier de Marigny, qui dut son triomphe à l'habileté de ses manœuvres.

La flotte combinée réduite à un moindre nombre de vaisseaux. M. le Comte Duchaffault désigné pour succéder à M. le Comte d'Orvilliers.

Cependant les flottes rentrées dans leurs ports, s'occupoient à renouveller leurs équipages qui avoient souffert plus ou moins du séjour de la mer, à rafraîchir leurs vivres & même à réparer quelques-uns de leurs vaisseaux. Mais tandis que l'Amiral Hardy représentoit au Ministère la nécessité d'augmenter le nombre des siens, les Chefs de l'armée combinée sacrifioient quelques-uns des leurs pour mieux fortifier les autres; & quoique moins nombreuses, les escadres Françoises & Espagnoles n'en parurent que plus redoutables. Leur supériorité constamment soutenue, ne laissoit d'espoir à l'Amiral Anglois que dans la possibilité d'éviter un combat trop inégal, & dans les obstacles de la saison qui, déjà fort avancée, faisoit présumer que les flottes ne remettroient point à la voile. D'ailleurs, on savoit que M. le Comte d'Orvilliers venoit de se retirer dans ses terres, après avoir donné sa dé-

1779.

miſſion; mais on ignoroit à Londres, qu'il étoit remplacé par M. le Comte Duchaffault, & que ce grand Général, l'un des Héros de la Marine Françoiſe, hâtoit le ravitaillement des eſcadres ſoumiſes à ſon commandement. Quant à l'Amiral Hardy, pluſieurs lettres de Ports-Mouth aſſuroient que Lord Sandwich avoit apporté lui-même l'ordre d'appareiller au premier vent favorable; on ſe flattoit ailleurs que la campagne étoit finie pour cette année. C'étoit le vœu des Anglois toujours plus allarmés des préparatifs de l'invaſion, dont ils ſe croyoient ménacés. Ils n'ignoroient pas qu'une deſcente ſur leurs côtes, devoit être précédée d'un combat général; &, dans l'etat préſent des choſes, les probabilités ſur l'événement de ce combat, n'étoient pas pour leurs eſcadres. En augmentant le nombre de leurs vaiſſeaux, ils s'étoient vus forcés d'en affoiblir les équipages; comme on l'a dit, la flotte combinée s'étoit fortifiée par des moyens contraires. Cette conſidération fit prendre au Comte Duchaffault la réſolution de fixer ſon départ aux

derniers jours d'Octobre. Mais on parloit à cette époque, d'une négociation entamée sous la médiation de la Russie; plusieurs papiers Anglois confirmoient ce rapport; & voici ce qu'on écrivit de Douvres à ce sujet. « Quoique toute communication soit fermée entre ce port & celui de Calais, il n'y a point de jour que nous ne voyions passer des dépêches de Paris à Londres. Elles arrivent par la voie de Flessingue; & cette circonstance fait présumer qu'il s'entame quelque négociation de paix; dans ce cas, il n'y auroit point de combat entre notre grande flotte & l'armée combinée de France & d'Espagne. »

1779. On parle de la médiation de la Russie.

Blocus de Gibraltar. Notification faite aux Puissances maritimes de la part de l'Espagne.

Ce bruit accrédité parmi le peuple fut regardé chez les personnes instruites comme un ressort politique mis en jeu par le Gouvernement d'Angleterre, pour favoriser quelqu'emprunt. En effet, on s'occupoit moins que jamais des moyens de pacification. Le Comte Duchaffault & l'Amiral Hardy attendoient le moment d'appareiller; & le blocus de Gibraltar se faisoit de manière à laisser croire qu'il se changeroit

bientôt en siége. Huit mille hommes venoient de se joindre aux trois mille qui étoient déjà dans les lignes de Saint-Roch. Ce camp avoit pour Commandant en chef Don Alvarez, Lieutenant général de grande réputation. Don Antonio Barcelo, commandoit les vaisseaux déstinés au blocus de la forteresse du côté de la mer ; & comme le nombre n'en étoit point d'abord suffisant, son escadre avoit été renforcée de trente bâtimens de guerre, avec lesquels il se vit en état de remplir les intentions de Sa Majesté Catholique, énoncées dans une lettre circulaire aux Ambassadeurs Espagnols dans les différentes Cours de l'Europe. L'objet de cette lettre étoit de notifier aux Puissances étrangères, que l'entrée du port de Gibraltar seroit désormais interdite à tout vaisseau de guerre ou de commerce, sous quelque pavillon que ce put être ; & que Sa Majesté declaroit de bonne prise, ceux qui seroient rencontrés suivant une direction contraire à l'objet du blocus. 1779.

Cette résolution de la Cour de

Madrid fut exécutée à temps. La place étoit mal approvisionnée ; & dès la mi-Août, plusieurs lettres annonçoient que les habitans étoient réduits à manger leurs chevaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Gouverneur reçut ordre de renvoyer les prisonniers François, & de ne point toucher aux vivres de la garnison. Faute de soufre & de charbon, on ne fabriquoit dans la ville que de la poudre inférieure, qui, pour brûler, avoit besoin d'être mêlée avec de la poudre de la première qualité. Ce dernier rapport se trouvoit confirmé par le ralentissement des Anglois dans le service de leur artillerie. Ils cessèrent tout-à-coup d'inquiéter les travailleurs Espagnols ; & le silence absolu des batteries élevées à Gibraltar, tant sur la pointe d'Europe, que dans beaucoup d'autres endroits, laissa tout le loisir d'entamer la construction des ouvrages jusqu'à la distance d'environ cinq cents toises de la place. Il paroissoit facile, sinon d'empêcher ces travaux, au moins de les rendre très-périlleux. Les Anglois montroient d'ailleurs

1779. Détresse des Anglois à Gibraltar. Que cette place est imprenable.

beaucoup d'assurance ; & l'on se persuada que leur intention étoit de ne tirer sur l'ennemi, que lorsqu'il auroit ouvert son feu. Mais le dimanche 11 Septembre, à sept heures du matin, ils firent l'essai de trois batteries construites dans la nuit sur la partie la plus élevée du rocher qui fait face à la porte d'Espagne. Leurs boulets ne purent atteindre les Espagnols ; & cette canonnade n'eût d'autre effet que de blesser un soldat à la cuisse. Les jours suivans, leur feu se rallentit tellement, que les travaux du camp en furent à peine troublés. Pour le faire cesser tout-à-fait, on parloit de construire des batteries flottantes & vingt chaloupes canonnières. Mais on ne peut trop répéter que Gibraltar est une forteresse imprenable, que l'unique moyen de réduire cette place, étoit de l'affamer, & de lui couper toute communication avec les vaisseaux Anglois. On pouvoit se fier d'un tel soin à l'activité de Barcelo ; le très-petit nombre des navires munitionnaires qui tentoient de s'introduire dans Gibraltar, échappèrent à la

1779.

pourſuite de ſes chaſſeurs attentifs; &
1779. des priſes importantes ſignalèrent la vigilance de ce brave Chef d'Eſcadre. Cependant, comme on s'occupoit en Angleterre des moyens de rompre le blocus, & que D. Barcelo n'étoit point aſſez en force pour oppoſer une ſupériorité conſtante au développement des efforts projettés, ſept vaiſſeaux de ligne & deux frégates ſortis de Cadix & du Ferrol, vinrent fortifier l'eſcadre du Détroit, & la mettre en état de canonner la forteresse du côté de la mer, dès que les batteries de terre auroient commencé leur feu. On ſe croyoit au moment de voir perfectionner les travaux du camp de Saint-Roch; & tout ſembloit diſpoſé pour le ſiége de Gibraltar. Le 19 Novembre, M. de Cordova parut à Algézire avec douze vaiſſeaux détachés de la flotte combinée, dans l'intention de s'arrêter au détroit & d'y protéger ce ſiége encore éloigné, dont nous renvoyons la deſcription, pour ne point anticiper. Re[illegible]ons le fil des évènemens antérieurs.

Quarante bâtimens François partis du Levant, étoient arrivés dans les

premiers jours de Juillet avec de grandes richesses ; ils fournirent d'excellens matelots au département de Toulon qui en manquoit absolument, pour compléter les équipages de l'escadre de M. de Sade, composée des vaisseaux le *Lion*, le *Souverain*, le *Hardy*, le *Jason*, le *Héros*, & le *Triomphant*. Cette escadre sortit de la Méditerranée au commencement d'Octobre ; elle devoit croiser quelque temps à l'entrée du détroit, & se joindre ensuite à la grande flotte de Brest, qui, toujours en rade, paroissoit n'attendre que le moment d'appareiller. Le 13 Novembre, rien ne faisoit croire qu'on songeât à désarmer ; mais les vents contraires tenoient constamment l'armée oisive. La flotte Angloise avoit osé les braver dans la matinée du 22 Octobre ; & s'étoit montrée à Torbay avec toutes ses forces, qu'on exageroit en les portant à quarante-six vaisseaux de ligne, dix frégates & onze brûlots. L'objet de l'Amiral Anglois n'étoit pas de rencontrer & de combattre l'armée des alliés, mais d'assurer le retour de huit vaisseaux

1779. On fait monter à quarante six vaisseaux de ligne, la flotte de l'Amiral Hardy.

1779. des Indes orientales qu'on attendoit depuis long-temps, & qui arrivèrent en effet dans les Dunes vers la mi-Novembre, d'où ils se rendirent heureusement dans la Tamise. Comme on l'a dit, quatre vaisseaux de ligne Espagnols avoient été détachés sous la conduite de Don Antonio de Ulloa, pour aller croiser aux Açores sur le passage des vaisseaux de la Compagnie Angloise. Ce Lieutenant-général fut accusé de les avoir laissé passer comme vaisseaux de guerre, contre l'avis de tous ses Officiers qui les reconnoissoient pour des navires de l'Inde, & qui vouloient les approcher. On lui imputoit sur-tout la perte de la hourque la *Manille*, à laquelle il avoit parlé, disoit-on, sans la faire convoyer, sans même l'avertir que les Espagnols étoient en guerre avec les Anglois. Cette croisière, censée inutile par la négligence de Don Antonio de Ulloa, ne pouvoit que lui attirer une disgrace. Sa Majesté Catholique lui envoya l'ordre de se démettre de son commandement, & de se préparer à justifier sa conduite devant un Conseil de guerre, qui, après

Huit vaisseaux des Indes arrivent dans les Dunes. Disgrace de Don Antonio de Ulloa. Il finit par se justifier

un délai de vingt mois, la jugea irréprochable & conforme aux instructions qu'il avoit reçues de la Cour. 1779.

L'approche de l'hiver oblige les flottes de rentrer dans les ports. Cantonnement des troupes de terre.

Cependant l'approche de la mauvaise saison ne permettoit plus de tenir la mer ; & le 18 Novembre, un Exprès fut expédié pour Torbay, avec ordre de notifier à l'Amiral Hardy celui de ramener la flotte dans les ports. Les troupes de terre n'avoient point encore désarmé. Celles de Bretagne & de Normandie allèrent prendre leurs quartiers dans l'intérieur de ces Provinces ; & leur cantonnement fut disposé de manière, qu'elles pouvoient être rassemblées en moins de trois jours, si les circonstances l'exigeoient. On avoit pris les mêmes précautions en Angleterre : des lettres de Plymouth assuroient que les troupes ci-devant campées dans les environs de cette place, pouvoient s'y réunir au besoin en vingt-quatre heures. Ces mêmes lettres ajoutoient que mille ouvriers employés aux travaux des fortifications de Plymouth devoient s'y livrer sans interruption pendant tout l'hiver, & les terminer avant le retour du printems.

1779. Si l'Angleterre s'occupoit des apprêts d'une défense vigoureuse, on ne négligeoit point en France les moyens de rendre ces préparatifs inutiles ; tout annonçoit pour l'année suivante une campagne de mer beaucoup plus active que la dernière, dont le principal fruit avoit été de tenir oisives en Europe, des forces destinées à de grandes expéditions en Amérique.

Autres avantages des croisières du Comte d'Orvilliers.

Un autre avantage des croisières menaçantes du Comte d'Orvilliers, car c'est le nom qu'il faut donner à sa seconde campagne, avoit été de protéger & de favoriser le retour des flottes marchandes. Celle des vingt-trois voiles parties de Saint-Domingue, fut évaluée de dix-huit à vingt millions, & destinée pour Nantes & Bordeaux. Dès les premiers jours de Juillet, elle entra dans ces ports avec de riches cargaisons. Le 2 du même mois, vingt-un navires du Port-au-Prince arrivèrent à Brest, sous l'escorte de la frégate la *Charmante*, commandée par M. de Mac-Nemara. Cette flotte chargée de sucre, de coton & d'indigo, n'étoit guères moins riche

que la précédente; on en portoit la valeur à quinze ou seize millions. L'heureux retour de ces quarante-quatre bâtimens, redonna quelque vie au commerce des ports situés sur l'Océan. Comme on l'a dit, M. le Roi de la Grange, avoit paru dans la rade de Toulon avec les navires venus des Echelles du Levant. L'arrivée de ce convoi fut un évenement favorable au commerce de la Méditerranée, & l'un des plus heureux de toute cette campagne, dont les opérations les mieux combinées ne produisoient rien de bien décisif au yeux de la multitude.

1779.

Affaires particulières. Combat du Chevalier de Couëdic.

Les affaires particulières signalèrent la bravoure & l'intelligence de plusieurs Marins, & n'eurent point de resultats importans. Une des plus remarquables fut le combat de la *Surveillante*, commandée par le Chevalier de Couëdic, Lieutenant de vaisseau, & du *Quebec* aux ordres du Capitaine Georges Farmer. Ces deux frégates d'égale force, portoient chacune trente-deux canons, dont vingt-six de douze livres de balles en batterie. La première avoit appareillé de la rade de Brest, le 2 Octobre, avec le cutter

l'*Expédition*, commandé par M. de
1779. Roquefeuil, Enseigne de vaisseau. Ces deux bâtimens reçurent ordre de traverser la Manche, pour observer l'armée Angloise. Le 6, à la pointe du jour, la *Surveillante* eut connoissance du *Québec* & d'un cutter Anglois. Le Chevalier de Couëdic leur donna la chasse; & comme sa frégate marchoit supérieurement, il fut bientôt à portée de faire usage de sa batterie: il avoit arboré son pavillon, sans que la frégate Angloise voulût faire connoître sa couleur. A neuf heures & demie, le *Québec* prit enfin le parti d'aller à la rencontre de la frégate ennemie; il étoit à la portée du pistolet, lorsqu'il lâcha une volée chargée à mitraille qui lui fut rendue au même instant. Pendant ce temps-là, les deux cutters se cherchoient mutuellement; ils s'attaquèrent l'un l'autre à la même portée. Aussitôt la *Surveillante*, qui étoit à bord opposé, remit sur le même bord que la frégate Angloise. Elles manœuvrèrent pendant une heure, pour se choisir respectivement une position favorable, & s'approchèrent ensuite de si près, que leurs vergues se croi-

sèrent plus d'une fois. Au commencement de l'action, le Capitaine François avoit reçu au haut de la tête un coup de feu qui le renversa; mais cette commotion ne fit que l'étourdir, & il n'abandonna point son gaillard. Après trois heures de combat, tous les mâts de la *Surveillante* tombèrent; & en moins de six minutes, ceux de la frégate Angloise eurent le même sort. M. de Couëdic venoit de recevoir deux autres blessures, dont une au bas-ventre parut mortelle. Dans cet état, il eut le courage de passer sur son gaillard d'avant, & d'ordonner les dispositions nécessaires pour enlever la frégate ennemie à l'abordage; il fit jeter des grenades, dont l'explosion mit le feu aux voiles du *Quebec*. En peu de temps, l'incendie devint si considérable, qu'il gagna la *Surveillante*, dont le boute-dehors de beaupré s'étoit engagé dans les manœuvres de la frégate Angloise. Ce bâtiment sauta en l'air à cinq heures du soir; & des trois cents hommes qu'il montoit, il n'y en eut que soixante qui échappèrent à la mort; quarante-trois furent redevables de

1779.

1779. la vie à l'humanité Françoise qui les recueillit sur la *Surveillante*. Mais ce n'étoit point assez d'être humains, les François donnèrent en cette occasion, un exemple de générosité, dont on ne peut trop exalter la noblesse. Le Ministre de la Marine ne crut pas devoir regarder comme prisonniers de guerre ces braves Anglois qui, sauvés de tant de périls, auroient moins senti le prix de la vie, si, en la recouvrant, ils avoient cessé d'être libres. Ils furent renvoyés sans échange en Angleterre, où l'on accorda à ce beau trait, de l'admiration & des éloges.

Le Capitaine Farmer avoit promis de ramener une frégate de la force du *Quebec*; sa mort le dispensa de tenir parole. La *Surveillante* rentra le 8 Octobre à Brest, remorquée par le cutter l'*Expédition*, qui, ayant réduit son adversaire, l'abandonna pour voler au secours de la frégate. M. de Roquefeuil s'étoit couvert de gloire, ainsi que M. de Couëdic, & les Anglois ne se firent pas moins d'honneur; mais ils furent plus malheureux dans ce combat si justement célèbre. Il y eut, du côté des

des François, trente-six hommes tués pendant l'action. Le nombre des blessés fut d'environ cent hommes, parmi lesquels on distingua le Chevalier de Lostange & M. de la Bintinaie; (1) ce dernier avoit eu le bras emporté d'un coup de canon. 1779.

M. le Gardeur de Tilly, commandant la *Concorde*, de trente-deux canons, eut à soutenir dans cette campagne, des périls d'un caractère qui l'associe au Chevalier de Couëdic dans le partage de la gloire si justement acquise aux Héros de la Marine Françoise. Il s'étoit déjà signalé dans la campagne précédente aux atterrages de Saint-Domingue, où sa mission étoit d'aller annoncer la guerre en

Exploits de M. le Gardeur de Tilly.

(1) Ce jeune Officier avoit montré tant de bravoure & de sang-froid au combat de la *Surveillante*, que la province de Bretagne crut devoir lui accorder, avant l'âge, séance & voix délibérative dans ses assemblées. Il obtint cette distinction à l'époque où, d'après une délibération des Etats, les noms de MM. de Couëdic, de Guichen fils, de Trolong, du Rhumain, de Kergariou, & d'autres Officiers Bretons moissonnés dans cette guerre, furent inscrits parmi les Citoyens qui ont illustré leur patrie.

toute diligence. Fidèle à ses instructions, il ne crut pas devoir faire face à la *Minerve*, qui lui donnoit la chasse ; mais il eut beau hâter sa marche, la frégate Angloise l'atteignit ; & le Capitaine François ne songea plus qu'à se ménager l'avantage de la position ; ce à quoi il réussit par l'habileté de sa manœuvre. Le combat s'engagea bientôt entre les deux frégates. La *Minerve* avoit trente-deux canons, ainsi que la *Concorde* ; & cette action ne pouvoit qu'être vive & opiniâtre. Elle se soutint pendant deux heures & demie, avec une égale intrépidité de part & d'autre. Enfin, la *Minerve* est forcée d'amener pavillon, & de suivre au cap M. de Tilly, dont la victoire y fut annoncée aussitôt que la guerre.

1779.

Au mois de Janvier de l'année suivante, chargé d'escorter avec sa frégate, & de conduire en France un convoi de Saint-Domingue, M. le Gardeur s'en voit bientôt séparé par une tempête. Un coup de vent le jette à l'entrée de la Manche ; & dans cet abandon de tout secours en cas de désastre, la foudre tombe

ſur ſon grand mât, le coupe, le renverſe, & propageant ſes ravages dans l'intérieur du bâtiment, lui fait un large ſabord à ſa ligne de flottaiſon. On parvint à éteindre l'incendie; mais le vaiſſeau ne gouvernoit plus, & faiſoit eau de toute part. Il fallut jetter à la mer douze ou quatorze de ſes canons de batterie. Cependant, quoiqu'allégée de ce poids énorme, la *Concorde* ſe remplit ſenſiblement, & l'équipage n'a d'eſpoir que dans la rencontre de quelque vaiſſeau François ou neutre. Un bâtiment s'offre dans le lointain; M. de Tilly s'en approche, & reconnoît un corſaire Anglois, dont il s'empare, moins pour ſe procurer une conquête, que pour ſe ménager un refuge, ſi la frégate vient à couler bas. De nouveaux périls étoient réſervés à ce brave Capitaine: la frégate Angloiſe le *Niger*, de vingt-huit canons, voit la détreſſe de la *Concorde*, & s'en promet une victoire aiſée; mais après un combat de pluſieurs heures, ce n'eſt que par la fuite qu'elle évite le ſort du corſaire. Malgré le mauvais état de ſon vaiſſeau, M. de Tilly pourſuit le *Niger* 1779.

K 2

1779. jusqu'aux approches de la nuit, qui le force à gagner le port de Brest. Il avoit reçu, dans cette dernière action, une blessure dangereuse, dont il ne s'occupa qu'après avoir mis sa frégate en sûreté.

Expédition de M. de Flotte devant Alger.

L'expédition de M. de Flotte, commandant la frégate l'*Aurore*, mérite aussi d'être citée parmi les faits de guerre qui soutinrent l'honneur du pavillon François dans cette année d'inaction. Cet Officier mouilloit à Alger par un très-mauvais temps, lorsque le Consul Anglois se permit un propos, dont la substance étoit que quatre corsaires de sa nation croisoient à deux lieues en mer, avec l'intention de s'emparer de l'*Aurore*, s'ils pouvoient la rencontrer. Cette fanfaronade revint à M. de Flotte, qui sur le champ se rendit à son bord, fit couper le câble, & malgré l'orage, gagna la haute mer, & donna la chasse aux quatre corsaires. Ceux-ci ne voyant qu'une frégate, l'attendirent & se rangèrent en ordre de bataille. Leur nombre n'intimide point le brave Capitaine; il les approche à demi-portée du canon & lâche sa bordée. Les corsaires

ſont percés & ſe rendent ſans tirer un coup de fuſil. M. de Flotte retourne à Alger, reprend ſon ancre, & fait voir au Conſul britannique comment les frégates du Roi de France ſavent punir la témérité des corſaires Anglois. 1779.

Du Chevalier de Grimoard.

L'héroïſme & l'habileté du Chevalier de Grimoard brillèrent du même éclat dans pluſieurs actions moins déciſives qu'honorables, auxquelles il n'a manqué que de grands réſultats, ou plutôt des moyens proportionnés aux grands talens de cet illuſtre Marin. Nous parlerons ailleurs des exploits de la *Minerve*, qui, ſeule contre une eſcadre entière, ſut éluder ſa pourſuite ou repouſſer ſes attaques ; & qui, ſortie glorieuſement de cette lutte inégale, dut aux reſſources de ſon Capitaine l'avantage de vaincre dans une ſeconde rencontre où ſon épuiſement auroit juſtifié ſa défaite.

Proueſſes du Capitaine Royer.

Les corſaires ſignalèrent auſſi leur intrépidité dans pluſieurs combats, trop peu connus pour la gloire de la nation Françoiſe. Les proueſſes du Capitaine Royer eurent pourtant aſſez d'éclat, pour en donner aux

1718. témoignages de la reconnoiſſance publique. La priſe du bâtiment Anglois le *Commandant-de-Dunkerque*, avoit mérité à ce courageux Marin l'attention de Sa Majeſté, qui lui fit préſent d'une épée. Ce fut pour le ſieur Royer un encouragement à de nouveaux exploits ; & ce vaiſſeau, dont il eut le commandement, fut dans la ſuite le théâtre & l'inſtrument de tous ſes ſuccès. La ville de Dunkerque, ſa patrie, s'honoroit d'un tel citoyen ; & lorſqu'après une croiſière triomphante, il reparut vers la mi-Juillet devant ce port avec toutes ſes priſes, il y fut reçu aux acclamations des habitans & de la garniſon, dont les fanfares l'accompagnèrent juſqu'à l'hôtel du Commandant. Les matelots ne voulurent pas ſouffrir qu'il s'y rendît à pied ; ils le portèrent en triomphe ſur leurs épaules. De toutes les courſes du brave Royer, la plus glorieuſe fut celle du mois de Septembre ; il y rançonna treize navires ; & le nombre des vaiſſeaux pris fut encore plus conſidérable. Parmi ces derniers, il s'en trouvoit un dont le Capitaine avoit juſtifié, par une conduite atroce, la ven-

geance terrible que Royer se permit 1779.
contre l'équipage Anglois. Après un combat assez opiniâtre, ce Capitaine s'étoit rendu; mais voyant venir la la chaloupe Françoise, avec onze hommes chargés d'amariner son vaisseau, il leur lâcha toute sa bordée chargée à mitraille, & coula bas la chaloupe. Par cet artifice barbare, il se flattoit d'avoir assez affoibli les François, pour tenter l'abordage; mais Royer indigné, le prévient, l'aborde, encourage ses gens à venger la mort de leurs camarades, & passe au fil de l'épée une grande partie de l'équipage ennemi.

Le sort des armes devoit enlever à la France cet intrépide Marin, dont le désintéressement & la valeur s'étoient également signalés dans le choix des vaisseaux contre lesquels il dirigea ses attaques. Sans égard à la richesse des prises, c'étoit toujours aux plus forts que s'adressoit son audace; il ne comptoit pour rien l'avantage de vaincre à armes égales. Nous dirons ailleurs comment le Capitaine Royer fut atteint d'un coup mortel dans un de ces combats dont l'inégalité flattoit son courage. Avant

1779. que d'expirer, il avoit eu la gloire de voir fuir trois frégates Angloises supérieures par leur nombre & par la force de leur artillerie, à la flottille qu'il commandoit.

Du Capitaine du Casson. Le sieur du Casson, commandant le corsaire la *Charlotte*, n'avoit pas eu la même consolation en mourant. Attaqué par deux navires Anglois, il s'étoit rendu après un combat, que deux blessures mortelles n'avoient pu lui faire abandonner. Son intrépidité n'y fut point secondée par les étrangers enrôlés sous un pavillon dont la gloire ne pouvoit les enflammer. Ils s'étoient refugiés dans la cale ; & le malheureux Capitaine du Casson ne pût les en arracher. Blessé, mourant, brûlé d'une fièvre ardente, il fut conduit en Angleterre. Dans son délire, il adressoit encore à son équipage des paroles d'encouragement ; mais bientôt on l'entendoit s'écrier : *Lâches, vous m'abandonnez !*

Du Capitaine Cottin. Le Capitaine Cottin fut plus heureux. Pour prix de sa valeur éprouvée en diverses rencontres, il avoit reçu du Roi le don flatteur d'une épée. Cette faveur ajouta un nouveau

degré d'énergie à ſon intrépidité ; & bientôt on apprit qu'il venoit d'enlever à l'abordage le *Harponner*, dont l'équipage & l'artillerie étoient beaucoup plus nombreux que ceux du corſaire François. Cette grande proueſſe lui valut une grande récompenſe. Admis dans la Marine royale, le Capitaine Cottin y fut élevé au grade de Lieutenant de frégate. Cette nouvelle école lui offroit une multitude de Héros à imiter ; & ſon courage ſut le porter à la hauteur de ſes modèles.

1779.

Combat de trois frégates Eſpagnoles contre trois frégates Angloiſes.

Les Eſpagnols ſe diſtinguèrent également dans les affaires particulières. Outre les vingt-quatre priſes faites dans le détroit, par Don Barcelo, il y eut, à la fin d'Août, un combat très-meurtrier à la hauteur de Cadix, entre trois frégates Angloiſes, & autant de frégates de l'eſcadre de Langara. La durée de l'action fut d'environ vingt heures. Après un grand maſſacre de part & d'autre, les frégates Eſpagnoles réuſſirent enfin à s'emparer des bâtimens ennemis, qui furent traînés à Cadix dans un ſi mauvais état, qu'on déſeſpéra de les réparer.

1779. Ces échecs répétés de la Marine britannique, & spécialement de la Marine marchande, étoient un juste sujet d'allarme pour les villes commerçantes. Mais l'intrépidité toujours active & toujours heureuse du redoutable Paul Jones, justifioit sur-tout la désolation des Négocians armateurs d'Angleterre. Cette année fut particulièrement marquée par les exploits de ce fameux Commodore Américain. Il étoit sorti le quatorze Août du port de l'Orient, avec le *Bon-Homme-Richard*, l'*Alliance* & cinq autres bâtimens, dont les équipages se montoient à dix huit cents hommes. On apprit bientôt que cette escadre s'étoit portée sur les côtes d'Irlande, qu'elle avoit ordre de serrer de près le rivage, d'examiner ce qui se passoit dans les ports, d'en donner avis aux flottes combinées, & de se tenir prête à seconder une grande tentative contre ce royaume. En conséquence de ces instructions, Paul Jones attendoit dans la baie de Balinnskeligs, le moment d'agir, lorsqu'un coup de vent soufflant du Nord-est, le chassa de cette baie. Il fut jeté le lendemain au Nord

Exploits de Paul Jones.

Le 26 Août.

de l'Ecosse, où il fit une prise considérable destinée pour Québec, & chargée d'approvisionnemens militaires ; il prit aussi une lettre de marque de Liverpool, & coula bas plusieurs autres navires près de Whitby. Il avoit croisé six jours entre Berwick & la rivière Humber. Son intention étoit d'effectuer une descente sur quelque partie de la côte, lorsqu'il rencontra la flotte Angloise de la Baltique, escortée par deux vaisseaux armés, dont un de quarante canons & l'autre de vingt. Paul Jones ne laissa point échapper une si belle occasion d'accroître sa renommée ; & voici la relation très-succinte, mais bien authentique, du combat qu'il livra sur le champ au Capitaine Pearson, Commandant de la *Serapis*. Quoiqu'extrait d'une lettre du Commodore Américain, ce rapport atteste que le Capitaine Anglois eut une grande part à la gloire de cette sanglante journée.

1779.

Le 23 Septembre, le *Bon-Homme-Richard* ayant eu connoissance de la flotte Angloise, hissa le signal pour une chasse générale ; & aussi-

Combat de la Serapis & du Bon-Homme-Richard.

1779. tôt les navires marchands qui étoient sous l'escorte de la *Serapis* & de la *Comtesse-de-Scarborough*, forcèrent de voile pour gagner le rivage, tandis que ces deux vaisseaux de guerre qui les protégeoient, prirent le large & se disposèrent au combat. En approchant de l'ennemi, toutes voiles dehors, Paul Jones fit le signal pour former la ligne de bataille; mais quelqu'empressé qu'il fut d'engager une action, il ne put atteindre la *Serapis* qu'à sept heures du soir : la voyant à portée du pistolet, il lâcha toute sa bordée. Ainsi commença l'action, qui se soutint avec une fureur égale de part & d'autre. Cependant, les manœuvres supérieures de la *Serapis* lui procuroient souvent des positions plus favorables que celles du *Bon-Homme-Richard.* Pour enlever cet avantage à son adversaire, l'intention de Paul Jones étoit d'attacher sa frégate au vaisseau ennemi; il y réussit à la faveur d'un mouvement qui les approcha de manière, que le beaupré de la *Serapis* vint donner dans la dunette du *Bon-Homme-Richard.* Alors, l'action du vent sur

les voiles de l'une des frégates ayant porté son arrière sur l'avant de son adversaire, elles se touchèrent dans toute leur étendue ; leurs vergues se croisoient, & les bouches de leurs canons étoient dirigées respectivement sur les flancs opposés. Il étoit huit heures, lorsque les deux vaisseaux se trouvèrent dans cette position. Quelques minutes auparavant, le *Bon-Homme-Richard* avoit reçu plusieurs boulets de dix-huit au-dessous de la flottaison ; sa batterie étoit presqu'entièrement réduite au silence ; & de six vieux canons du premier pont, deux avoient crevé au premier feu, & tué presque tous les hommes employés à les servir. Il ne restoit à Paul Jones que trois pièces de neuf en état de jouer sur l'ennemi. Le feu d'une de ces pièces, chargée à boulets ramés, fut dirigé contre le grand mât de la *Serapis*, tandis que les deux autres tiroient à mitraille, pour faire taire sa mousqueterie & balayer ses ponts. Cependant, trois Officiers inférieurs se persuadant que le *Bon-Homme-Richard* alloit couler bas, osèrent demander quartier à l'insu de leur Capitaine ; mais

1779.

1779. l'intrépide Paul Jones les démentit avec un redoublement de courage, qui fit bien voir à Pearson qu'on n'étoit point encore à la fin de ce terrible combat. Jusques-là, le *Bon-Homme-Richard* l'avoit soutenu seul contre un ennemi supérieur qui, de son propre aveu, auroit cherché son salut dans la fuite, s'il eût pu se dégager des liens qui l'enchaînoient à la frégate Américaine. Le feu avoit déjà pris à la *Serapis*; il se communiqua bientôt au vaisseau de Paul Jones, qui, ayant cinq pieds d'eau dans sa cale, se voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de sauter en l'air, ou d'être submergé. Dans ce moment d'horreur, parut l'*Alliance*, qui, par une méprise incroyable, lâcha sa première bordée dans l'arrière du *Bon-Homme-Richard*. On eut beau faire le signal de reconnoissance, & lui crier qu'elle prenoit un vaisseau pour l'autre, elle continua son feu sur l'avant, sur l'arrière, & par le travers de la frégate de Paul Jones, à qui elle tua plus de vingt hommes. Le Capitaine s'apperçoit enfin de son erreur; aussitôt sa fureur se tourne contre la *Serapis*,

qui n'avoit pas un ſeul coup de canon à lui rendre, & dont l'incendie faiſoit des progrès effrayans. Le *Bon-Homme-Richard* étoit dans une ſituation encore plus déplorable, en ce que les pompes ne ſuffiſoient plus aux voies d'eau qu'il falloit étancher. L'avis des plus braves Officiers étoit de ſe rendre; mais l'intrépide Américain perſiſta toujours à ne point abandonner la partie, quoique ſon vaiſſeau ne fut, pour ainſi dire, qu'un amas de débris enflammés. Enfin, le brave Pearſon voit chanceler le grand mât de la *Serapis*; il eſt forcé d'amener pavillon & de paſſer ſur le *Bon-Homm.-Richard*, où il apprend que c'eſt à Paul Jones qu'il vient d'avoir affaire; que la *Pallas*, aux ordres du Capitaine Cottineau, a pris la *Comteſſe-de-Scarborough*, après deux heures de combat, & que l'eſcadre Américaine a déjà fait plus de trois cents priſonniers Anglois. Quant au *Bon-Homme-Richard*, il étoit en ſi mauvais état, que, ſur le rapport unanime des Charpentiers, il fut jugé incapable de ſe ſoutenir à flot aſſez long-temps pour gagner le rivage. Cependant on ne l'aban-

1779.

1779.

donna que le surlendemain, après en avoir retiré tous les blessés. Personne ne périt avec ce vaisseau qui fut englouti sur les dix heures du matin, à la vue & au grand regret de Paul Jones, qui ne put sauver ses approvisionnemens. L'équipage de cette frégate étoit de trois cents soixante-quinze hommes avant le combat; à l'exception de soixante-neuf, tous y reçurent la mort ou quelque blessure. Le carnage fut moins considérable sur la frégate Angloise; on n'y compta que cent dix-sept morts ou blessés.

Paul Jones relâche au Texel. Est-il en sûreté dans ce port?

Quoique terminé par la défaite de Pearson & la prise des frégates la *Sérapis* & la *Comtesse-de-Scarborough*, cette action, envisagée sous un certain aspect, offrit aux Anglois une compensation de ces pertes, en ce qu'elle sauva le convoi de la Baltique, & qu'elle mit fin, sur ces parages, à la croisière du redoutable Paul Jones. Après avoir erré dix ou douze jours, sans trouver aucun port commode, il arriva, le 6 Octobre, au Texel, où il relâcha près de deux mois avec ses deux prises & les six autres bâtimens de

ſon eſcadre, ſavoir l'*Alliance*, la *Pallas*, la *Revanche*, deux cutters, & l'armateur François le *Monſieur*, de trente-ſix canons. Mais Paul Jones étoit-il en sûreté dans ce port? Suivant les Anglois, les Etats-généraux n'ayant jamais reconnu l'indépendance de l'Amérique, devoient regarder le Commodore comme un Pirate, & ne pouvoient lui donner aſyle ſans violer le droit des gens. Les papiers britanniques ne ceſſoient de répéter, qu'à la première réquiſition de la Cour de Londres, l'Angleterre alloit recouvrer la *Serapis* & la *Comteſſe-de-Scarborough*. Mais la reſtitution de ces priſes étoit au moins incertaine. Paul Jones ſortoit d'un port de France; il avoit ſans doute plus d'une commiſſion dans ſon porte-feuille, plus d'un pavillon à ſon bord. C'étoient pour les Etats-généraux, d'aſſez bonnes raiſons de ne rien précipiter.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre réclame les deux priſes. Conduite des Etats-généraux en cette occaſion.

Quoi qu'il en ſoit, cette circonſtance parut favorable pour connoître les diſpoſitions de la Hollande, & ſavoir ſi le crédit de la France l'emportoit à la Haye ſur celui de l'Angleterre. En conſéquence, Sir

1779. Joseph York eut ordre de présenter à Leurs Hautes Puissances un mémoire où il réclama les deux prises Angloises au nom de Sa Majesté Britannique, & où il demandoit que les Officiers & Matelots blessés sur la *Serapis* & la *Comtesse-de-Scarborough*, fussent transportés à terre, pour y recevoir des secours aux frais du Roi son maître. Ce second article de la réquisition de l'Ambassadeur, ne souffrit aucune difficulté de la part des Etats; mais ils ne voulurent point s'immiscer dans l'examen de l'illégalité des prises faites par l'escadre de Paul Jones. Malgré les instances réitérées du Chevalier York, il se refusèrent constamment à la saisie & à la restitution des deux frégates. Cependant Leurs Hautes-Puissances ne voulant rien hasarder d'où l'on pût inférer légitimement la reconnoissance de l'indépendance des Colonies Américaines, firent signifier à Paul Jones, qu'en lui prêtant un abri contre les désastres de la mer, leur intention n'avoit point été de lui donner un asyle. En même temps, l'Officier commandant à la rade du Texel, reçut

ordre de tenir la main à ce que le Commodore en sortît avec ses prises, dès que le vent le permettroit, & de n'admettre, à cet égard, aucune espece de délai. 1779.

Ce parti concilioit les devoirs de la neutralité la plus scrupuleuse avec l'amitié qui subsistoit encore, du moins en apparence, entre la Grande Bretagne & la République de Hollande; mais sur ces entrefaites, les circonstances ayant changé à l'égard de l'escadre Américaine, les Etats-généraux crurent devoir suspendre l'effet de leur résolution. Ils avoient appris le 26 du mois de Novembre, que, conformément aux ordres de Son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, le Vice-Amiral Reynst, Commandant à la rade du Texel, ayant envoyé le Capitaine Van Overmeer à bord de la *Serapis*, pour notifier à l'Officier Commandant la nécéssité de se pourvoir d'un Pilote-Côtier & de partir au premier vent favorable, il s'étoit trouvé que ce vaisseau n'étoit plus commandé par Paul Jones, mais par le Capitaine François, Cottineau de Cosgelin,

1779. qui en avoit pris possession au nom du Roi de France. Son Altesse, informée de ce changement écrivit au Vice-Amiral, de ne point user jusqu'à nouvel ordre, des voies de forces, à l'égard des vaisseaux, dont les Commandans seroient pourvus d'une commission de Sa Majesté Très-Chrétienne. Les ordres précédens restoient néanmoins dans leur entier, à l'égard du vaisseau l'*Alliance*, actuellement aux ordres de Paul Jones. Cette conduite sage & mesurée du Prince Stadhouder, fut avouée de Leurs Hautes-Puissances, qui toutefois se réservèrent le droit de délibérer ultérieurement sur le parti à prendre dans cette circonstance.

Position embarrassante des Hollandois.

La position étoit délicate pour les Hollandois. Si, d'une part, ils avoient la majeure partie de leurs richesses placée dans les fonds de l'Angleterre, & qu'une rupture ouverte avec les Anglois, put entraîner, dans les conjonctures présentes, la ruine des Provinces-unies; d'un autre côté, les Puissances liguées acquéroient dans cette guerre une prépondérance décisive; & il

paroissoit si difficile de rétablir l'équilibre en faveur de la Grande-Bretagne, que c'étoit tout risquer que d'entrer dans sa querelle. D'ailleurs la suspension des taxes imposées par Arrêt du Conseil d'Etat du Roi de France, sur les vaisseaux de la province de Hollande, étoit à son terme depuis le premier Août, & les seules villes d'Amsterdam & de Harlem, continuoient de jouir des exemptions. Toutes les autres villes envioient cet avantage; & pour se le procurer, elles ne cessoient de solliciter la protection de Leurs Hautes-Puissances. Il n'y avoit de sûreté pour leur commerce, que dans les convois immédiats que les Etats-généraux n'osoient leur accorder, par ménagement pour l'Angleterre, & dont le refus indisposa tellement les Négocians de Leyde, qu'ils prirent la résolution d'abandonner leur ville, & d'aller s'établir à Amsterdam. 1779.

Le Chevalier York réclame de nouveau les secours de la Hollande.

Pour mettre les villes de la Nord-Hollande dans la nécéssité d'accéder à ces mesures, la France venoit de prohiber l'importation de leurs fromages; & quoiqu'assez modérés,

1779. ces moyens agissoient plus efficacement sur les Hollandois, que les voies de fait & les violences de l'Angleterre, dont toutes les négociations étoient autant de menaces. Le 22 Juillet, elle avoit fait présenter à Leurs Hautes-Puissances, un mémoire où elle réclamoit les secours de la République, en vertu du *Casus fœderis*, stipulé dans plusieurs traités, & notamment dans celui de 1716. Un silence de trois mois & demi tenoit lieu de réponse de la part des Etats-généraux, lorsque le Chevalier York renouvella ses demandes au commencement de Novembre, en des termes qui étoient moins une prière qu'une sommation. « C'est d'après la résolution de Vos Hautes-Puissances, est-il dit dans ce mémoire, que Sa Majesté se réglera pour les mesures ultérieures les mieux adaptées aux circonstances, & les plus convenables pour la sûreté de ses Etats, le bien-être de ses peuples & la dignité de sa couronne ».

Le refus des Hollandois, entraîne de nouvelles insultes de la part des Anglois.

Le sens de ces paroles étoit clair, & les Hollandois ne pouvoient s'y méprendre. La menace qu'elles renfermoient s'étoit en partie effectuée,

& chaque jour étoit marqué par quelqu'insulte faite à leur pavillon ; mais le refus des secours vainement réclamés par l'Ambassadeur d'Angleterre, détermina cette Puissance à ne plus garder de ménagemens avec les Provinces-unies. Sous prétexte que la flotte marchande prête à sortir du Texel, sous l'escorte de trois vaisseaux de ligne, étoit chargée d'approvisionnemens pour Brest, le Commodore Fielding vint mouiller à Spithéad avec cinq vaisseaux, en attendant qu'elle parut dans le canal où il avoit ordre de l'attaquer, sans autre vérification de la destination de ce convoi. 1779.

A cette même époque, plusieurs bâtimens Hollandois furent pris en contravention aux loix de la guerre, & saisis par l'escadre de Barcelo dans la baie de Gibraltar, dont l'approche leur étoit interdite. Le Comte de Recheteren eut beau les réclamer au nom des Etats généraux, les navires ne furent point rendus ; & le Roi d'Espagne fit répondre à Leurs Hautes-Puissances, qu'il ne pouvoit se persuader qu'elles eussent chargé leur Envoyé extraordinaire

Bâtimens Hollandois pris en contravention dans la baie de Gibraltar.

1779. de solliciter la restitution de ces bâtimens ; qu'il aimoit à croire que de pareilles tentatives étoient une suite du zèle personnel de cet Envoyé, ou des instances importunes des Armateurs.

Importance de l'alliance des Hollandois.

Il suit de ce qu'on vient de rapporter, que les Négocians hollandois étoient incapables de reconnoître aucune espece d'entraves ; & que pour ne point borner leur commerce & pour le maintenir dans cette indépendance illimitée qui en est l'ame, ils se prêtoient tour-à-tour, & sans acception de personnes, aux besoins de chaque Puissance belligérante. Ce systême de commerce favorable aux Négocians qu'il enrichissoit, dut compromettre la République, & hâter l'instant d'une rupture forcée avec la Grande-Bretagne ou avec la Maison de Bourbon. La fin de cette année alloit mettre un terme à la neutralité des Hollandois ; & ce n'étoit point en faveur des Anglois qu'ils devoient s'en désister. Cette nouvelle alliance ne pouvoit qu'ajouter un grand poids à la prépondérance déjà si marquée des Puissances unies contre l'Angleterre ;

terre ; assurer le succès des expéditions projettées pour la campagne de 1780, & lui donner cette activité décisive, qui, peut-être, n'avoit point assez caractérisé, du moins en Europe, la campagne de 1779. Celle d'Amérique fut plus féconde en événemens. Si tous ne sont pas également dignes de l'attention du lecteur, ils méritent au moins un coup d'œil ; & nous allons en tracer l'esquisse.

1779.

Expéditions de mer en Amérique. Prises faites par le Commodore Hopkins.

Une des expéditions de mer les plus remarquables, fut celle du Commodore Hopkins. Il avoit appareillé de Boston le 13 Mars avec le *Warren* qu'il montoit, la *Reine de France*, commandée par le Capitaine Olney, & un autre vaisseau nommé *le Ranger*, aux ordres du Capitaine Simpson. Le 6 Avril, ils rencontrèrent & prirent la goëlette l'*Hibernia* ; & le lendemain ils découvrirent, par la latitude trente-six ou trente-sept, deux flottes, dont une de neuf voiles alloit de New-York, dans la Géorgie. Les sept plus considérables furent amarinées en moins de quatre heures. De l'aveu du Colonel Campbell, l'un des vingt-quatre

1779. Officiers faits prisonniers dans cette journée, la perte des Anglois, évaluée à près de cent mille livres sterling, fit plus que balancer tous leurs succès dans la province qu'ils alloient approvisionner, & dut laisser le Général Prévost dans une situation déplorable.

Belle manœuvre de M. de Grimoard, Commandant de la Minerve. Il prend la frégate Angloise la Providence.

Quoique moins importante, quant à ses effets, la rencontre de la *Minerve* avec l'escadre de la Jamaïque, fut pour la Marine Françoise un de ces évènemens honorables bien dignes de figurer dans ses fastes. Par sa bonne contenance, sa manœuvre habile, le service expéditif & le courageux dévouement de son équipage, M. de Grimoard, qui commandoit cette frégate, sut faire tête au vaisseau de ligne le *Ruby* & à la frégate le *Niger*, qu'il força de gagner la terre pour se réparer. Après un combat de trois quarts-d'heure, la *Minerve*, qui cherchoit à s'éloigner, apperçut sous le vent deux autres vaisseaux de l'escadre, le *Bristol* & l'*Eole*, qui lui coupoient chemin; & au même instant, elle se vit comme enchaînée par un calme au milieu des quatre vaisseaux ennemis, situés à une lieue de distance les uns des autres. Heu-

reusement le vent s'éleva, comme ils mettoient leurs canots à la mer pour se faire remorquer. La *Minerve* prit chasse ; & le *Niger* qui avoit rejoint, fut détaché à sa poursuite. Cette frégate, excellente voilière, eût pu forcer M. de Grimoard à soutenir un nouveau combat ; mais l'habileté de cet Officier le tira de ce mauvais pas ; &, par une manœuvre savante, il parvint enfin à se dégager de l'escadre. La frégate Françoise étoit sortie le 3 Mars du Port-au-Prince, dans l'intention de se rendre au Môle. Le 8 du même mois, elle se trouva sur le cap avec un vent contraire, qui ne lui permit pas d'entrer ; ce qui l'obligea de changer sa route, & de la diriger vers Emague, où croisoit un grand nombre de vaisseaux ennemis. La *Minerve* y rencontra la frégate Angloise la *Providence*, qui se rendit presque sans combattre. Ce vaisseau, de vingt-quatre canons, étoit accompagné d'un brigantin de quatorze ; il profita du vent pour faire sa retraite, tandis qu'on amarinoit sa conserve. L'acquisition de la *Providence* ne coûta pas une 1779.

goutte de sang à l'équipage François.

1779.

Expédition de Penobscot désastreuse pour les Américains.

Mais les principales opérations de cette campagne, tant dans l'Amérique proprement dite, que dans les Indes occidentales, étoient moins des combats de mer, que des expéditions de terre. Les affaires maritimes n'y furent qu'accessoires & secondaires, comme dans l'expédition de Penobscot (1), où les Anglois & les Américains se mesurèrent sur l'un & l'autre élément, pour conserver ou recouvrer des établissemens dans cette rivière. Le Colonel Mac-Lean avoit reçu ordre de Clinton d'y établir un poste, & d'employer à cet effet une partie des troupes de la Nouvelle-Ecosse, telle qu'il la jugeroit suffisante, sans pourtant négliger la sûreté d'Hallifax. Pour mieux remplir les vues du Général,

(1) *Penobscot* est une rivière très-considérable, formée du courant de trois grands lacs, situés dans l'ancien gouvernement de Sagadahock, aujourd'hui comté de Lincoln, Etat de Massachussett's-Bay, dans la Nouvelle-Angleterre. Après avoir traversé ce comté dans l'étendue de cent trente milles, cette rivière se perd dans la baie à laquelle elle donne son nom.

le Colonel crut devoir s'y transporter lui-même ; & le 16 Juin, il arriva sur Penobscot avec quatre cents cinquante Fusiliers du soixante-quatorzième régiment, & deux cents du quatre-vingt-deuxième. Son débarquement fut lent & pénible ; quinze jours s'étoient écoulés avant qu'il eût éclairci les bois & mis en sûreté ses approvisionnemens. Le 2 Juillet, il n'avoit point encore marqué le terrein sur lequel il se proposoit de construire un fort ; & déjà l'on faisoit à Boston un armement considérable, pour arrêter les progrès de cet établissement. L'Etat de Massachussett's-Bay fit proclamer une résolution, par laquelle il se désistoit, en faveur des équipages Américains, de sa portion des prises qui pourroient être faites sur les Anglois pendant l'expédition. Cet armement venoit d'appareiller ; & le Colonel Mac-Lean en eut avis le 21 Juillet. Suivant sa relation, il n'y avoit encore de commencé que deux bastions du fort ; en beaucoup d'endroits, le fossé n'avoit pas trois pieds de profondeur ; point de plate-forme, point d'artillerie montée. Il fallut

1779.

renoncer à l'espoir de se fortifier
1779. complètement, & tirer de sa position le meilleur parti possible. Trois sloops Anglois, l'*Albany*, le *North* & le *Nautilus*, étoient restés dans la rivière, afin de protéger la garnison ; ce qu'ils firent avec succès dès le 25 Juillet, jour auquel les ennemis parurent avec une flotte de vingt-sept voiles. Ils commencèrent leurs attaques à deux heures après midi, & furent obligés de les suspendre jusqu'au lendemain. Les nouvelles tentatives ne réussirent pas mieux jusqu'au 28, qu'ils prirent terre, à l'insu du Colonel, dans la partie occidentale, où un piquet de quatre-vingts hommes ne put s'opposer à leur débarquement ; il fut repoussé dans le fort ; & sa retraite précipitée instruisit Mac-Lean de ce qui venoit de se passer. Il lui fallut retirer tous ses postes avancés, se renfermer dans ses ouvrages ; & par des efforts incroyables, les rendre du moins imposans aux Américains. En trois jours, ils avoient ouvert deux batteries ; mais quoique très-vif, leur feu n'interrompit point les travaux de la forteresse ; bientôt on

ceſſa de craindre l'aſſaut dont on s'étoit vu menacé. Pendant quinze jours, la canonnade ſe ſoutint avec beaucoup de vivacité de part & d'autre. Les eſcarmouches avoient été fréquentes, parce que les Anglois du fort vouloient conſerver avec leurs vaiſſeaux une communication qui ne fût jamais interrompue. Tout-à-coup le feu des Américains ne ſe fit plus entendre ; & un piquet détaché pour aller reconnoître le camp ennemi, vint annoncer qu'ils avoient abandonné leurs ouvrages. En effet, dans la nuit du 13 au 14 Août, ils s'étoient embarqués avec l'artillerie ; ce qui ne put ſe faire ſans une confuſion que le Colonel ſe mettoit en devoir d'augmenter, lorſqu'il apperçut la flotte Angloiſe aux ordres de Sir George Collier. Ce Commodore, informé que la garniſon de Penobſcot étoit aſſiégée par un armement Américain, avoit appareillé de Sandy-Hook, le 3 Août, avec les vaiſſeaux le *Raiſonnable*, le *Greyhound*, la *Blonde*, la *Virginie*, la *Camille*, la *Galatée* & le ſloop l'*Otter*, qui s'égara dans la traverſée. Cette eſcadre arriva le 1779.

13 dans la baie de Penobſcot. Le
1779. lendemain ſur les onze heures, elle découvrit la flotte de Boſton formée en croiſſant au travers de la rivière, & qui paroiſſoit vouloir diſputer le paſſage aux vaiſſeaux Anglois ; mais, vu la ſupériorité de leurs forces, il y auroit eu de l'imprudence à le tenter. Le Commodore Saltonſtall, qui commandoit les vaiſſeaux Boſtonniens, ſe conduiſit plus ſagement en cherchant ſon ſalut dans la retraite. George Collier ne lui en donna pas le temps ; & quoique ſon eſcadre ne fût point encore formée, il fit le ſignal d'une chaſſe générale. Dans leur fuite, les deux vaiſſeaux le *Hunter* & la *Défenſe*, furent les premiers qui échouèrent ; l'un fut pris & l'autre ſe fit ſauter. Tel fut à-peu-près, dans la ſuite de cette chaſſe, le ſort de vingt-deux bâtimens Américains, & entr'autres de la belle frégate le *Warren*, de trente-deux pièces de canon. Le *Hampdem*, qui en montoit vingt, ſe trouva ſerré de ſi près, qu'il ne put s'échouer ; il fut contraint d'amener pavillon ; & ſon équipage tomba au pouvoir de l'ennemi. Les ſoldats & les matelots

des autres bâtimens échappèrent à la captivité par la fuite; mais, en cherchant la liberté au milieu des forêts & des déserts, le grand nombre y trouva la famine & la mort. L'importante affaire de Penobscot ne coûta guère plus de trente hommes à l'Angleterre; & les Américains y perdirent leur flotte, dont quatre ou cinq vaisseaux furent pris, & le reste brûlé. 1779.

Défaite des Anglois à Stoney-Point.

Ce désastre des Américains ne fut point compensé par la défaite des Anglois à Stoney-Point sur la rivière d'Hudson, où le Brigadier-Général Wayne attaqua leurs lignes dans la nuit du 16 Juillet. Il étoit parti la veille de Sandy-Beach avec cinq cents hommes; à huit heures du soir, son avant-garde fit halte à quinze cents pas de l'ennemi. Tandis que le Général & les principaux Officiers alloient reconnoître les ouvrages, la troupe se formoit en colonnes; elle se mit en mouvement sur les onze-heures & demie, temps fixé pour l'attaque du poste. Cent cinquante Volontaires de la colonne droite s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil, ayant M. de Fleury

à leur tête. Cent autres, commandés par le Major Stuward, formoient l'avant-garde de la gauche ; ils marchèrent également avec la bayonnette, précédés, ainſi que les premiers, de vingt braves chargés d'ouvrir un paſſage à travers l'abattis & d'écarter les autres obſtacles. L'aſſaut de Stoney-Point devoit commencer au plus tard à minuit ; mais un marais qui couvroit le front des ouvrages en rendit les approches plus difficiles qu'on ne l'avoit cru d'abord ; cet aſſaut fut différé juſqu'à minuit & demi. Avant que les troupes ſe miſſent en devoir d'agir, le Général Wayne leur avoit donné les ordres les plus précis de ne faire feu dans aucun cas, ce qui fut ponctuellement exécuté. La profondeur du marais, les doubles rangs d'un abattis formidable, la force des ouvrages qui couvroient les flancs & le front de l'ennemi, rien ne put ralentir l'ardeur des aſſaillans, qui, ſous le feu d'une mouſqueterie terrible, & du canon chargé à mitraille, s'ouvrirent, avec la bayonnette, un chemin juſqu'aux lignes qu'ils em-

portèrent. On doit ajouter à l'honneur des Américains, que dès ce moment, il n'y eut pas une goutte de sang répandu. 1779.

La garnison de Stoney-Point étoit composée du dix-septième régiment d'Infanterie, de la compagnie des Grenadiers du soixante-onzième, d'une compagnie d'Américains royalistes & d'un petit régiment d'artillerie. Ces troupes commandées par le Lieutenant-colonel Johnson, furent ou tuées ou faites prisonnières. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Général Wayne; elle couvrit de gloire M. de Fleury, & signala la bravoure des Officiers & des Soldats de cette petite armée; mais à l'avantage d'avoir forcé le poste de Stoney-Point, ils ne purent joindre celui de le conserver. Avec le canon de cette place, les Américains s'étoient d'abord flattés d'enlever le fort de Verplanks, où le Lieutenant-colonel Webster commandoit un corps de troupes considérable; déjà même ils avoient commencé les attaques, lorsque les troupes légères & quelques escadrons de Cavalerie, déta-

Ils ne peuvent conserver ce poste.

1779. chés de l'armée de Clinton, vinrent arrêter leurs progrès du côté de la terre, tandis que le Brigadier-Général Stirling débarquoit d'un autre côté avec des forces suffisantes pour secourir Verplanks & recouvrer Stoney-Point. A la vue des trois régimens qu'il commandoit, les Américains précipitèrent leur retraite. Mais comme Webster avoit essuyé leur feu sans leur tirer un coup de canon, ils s'étoient persuadés qu'il n'en avoit point; & avant que d'évacuer la place, ils firent descendre une galère, pour enlever la grosse artillerie qu'ils ne pouvoient transporter dans les terres. Au même instant, Webster tourna contre la galère une pièce de dix-huit livres de balle qui l'eût coulée bas, si l'équipage ne l'avoit fait échouer & brûler sur le rivage. Ce qui restoit de canons à Stoney-Point, fut enterré ou jetté dans la rivière.

Expédition nocturne de Paulus-Hook plus avantageuse aux Américains.

L'expédition nocturne de Paulus-Hook, sur la rivière du Nord, ne coûta pas un soldat aux Américains & leur valut cent soixante prisonniers. La surprise de ce fort,

situé à l'opposite de New-York, fut l'ouvrage d'un stratagême de guerre qui réussit parfaitement au Major Lée. Pour se rendre maître de ce poste, il avoit imaginé d'envoyer douze hommes détachés des quatre cents qu'il commandoit; ils étoient armés de flambeaux, & se présentèrent comme déserteurs des troupes Américaines. La sentinelle les ayant laissé approcher, fut tuée aussitôt à coups de bayonnettes. Ils se saisirent des armes de la garde; & la garnison endormie se trouva prisonnière à son réveil. Elle fut enlevée à l'insu des postes avancés, sans avoir pu tirer un coup de fusil. La prudence & la valeur que le Major avoit déployées dans cette expédition, lui méritèrent des remerciemens de la part du Congrès, qui applaudit également à son humanité envers les prisonniers Anglois dans une circonstance où tout sembloit provoquer le ressentiment des Américains. Ils venoient d'éprouver à Fair-Field les derniers excès de cette férocité tant de fois reprochée à la soldatesque Britannique, & dont

1779.

1779. nous allons extraire quelques traits recueillis dans une lettre écrite de cette ville ſaccagée.

Victoire des Royaliſtes à Fair-Field. Cruauté des vainqueurs.

Le 17 Juin, ſur les quatre heures du matin, un coup de canon tiré de Grover's-Hill, près de la Sonde, annonça l'approche de la flotte Angloiſe aux ordres de Sir *George Collier*. Elle gouvernoit à l'oueſt, & parut d'abord vouloir prendre la route de New-York ; mais ſur les dix heures, elle jetta l'ancre ſur le rivage occidental, & mouilla dans cette poſition, juſqu'à quatre heures après midi, temps auquel l'ennemi commença le débarquement de ſes troupes à The-Pines, un peu à l'Eſt de Kenzie's-Point. Elles longèrent la pointe, enfilèrent une ruelle qui fait face au centre de Fair-Field, pénétrèrent dans la ville, s'y formèrent en trois diviſions, & détachèrent des gardes pour différens poſtes. Les habitans n'étoient point aſſez en force, pour retarder les progrès de l'ennemi ; cependant ils avoient oppoſé toute la réſiſtance qu'on pouvoit attendre de leur petit nombre ; & l'armée des Généraux Garth & Tryon, à qui George

Collier avoit cédé le commandement des troupes depuis leur débarquement, eut à soutenir, en avançant dans la ruelle, le feu d'une pièce de campagne chargée à mitraille, qui, joint à celui de la mousqueterie, les déconcerta pendant quelque temps. Mais cette poignée de braves défenseurs se vit bientôt forcée de gagner les hauteurs de Fair-Field & d'abandonner la place à la discrétion des Anglois. Il n'y resta qu'un petit nombre de femmes & d'enfans, qui, se fiant sur leur sexe ou sur leur foiblesse, osoient attendre quelques égards de l'humanité d'un ennemi cru généreux. Leur confiance fut cruellement déçue; & bientôt ils virent leurs maisons livrées au pillage, devenir le théâtre de tous les excès. Le soldat insensible aux pleurs de ces femmes désolées, se permit contre elles toutes les violences que l'avidité peut suggérer, & beaucoup de celles que la décence ne permet pas de décrire. Non content d'enlever & de briser leurs meubles, il leur arrachoit les vêtemens les plus chers à la pudeur. Les enfans au berceau n'étoient pas

1779.

1779. plus respectés que leurs mères ; & tandis que ces barbares tenoient la bayonnette sur la mamelle de celles-ci, d'autres brigands dépouilloient les innocentes victimes qui en exprimoient le lait. Ce genre d'outrages signala sur-tout la brutalité des Hessois. Les Américains réfugiés les secondoient par d'autres excès. S'ils se montrèrent moins acharnés contre un sexe sans défense ; pour se venger de la confiscation de leurs biens (1), ils saccagèrent les propriétés des Américains fidèles au Congrès. Quoique moins forcenés que les autres, les Anglois encouragèrent toutes ces horreurs comme un moyen, disoient-ils, de recouvrer ou d'affermir leur autorité en Amérique. L'incendie général de la ville de Fair-Field fut un des plus

(1) En vertu d'un acte de l'Etat de Massachussett's-Bay, du 5 Mai 1779, les biens de ces Américains infidèles à la cause commune avoient été confisqués au profit du Gouvernement & du peuple de cet Etat. Leurs personnes furent déclarées étrangères, & privées, en conséquence de leur abdication volontaire, de toute relation politique & civile avec les Etats-unis d'Amérique.

cruels effets de cette politique barbare. Il avoit commencé deux ou trois heures avant la nuit ; & les cris des femmes éplorées, des enfans effrayés & des Ministres de la religion outragée, ne purent émouvoir le Général Tryon qui dirigeoit le progrès des flammes dans tout un quartier de la ville. Graces à la modération du Général Garth, qui, vu la nature de sa mission, se conduisit avec beaucoup d'humanité ; une partie considérable de la ville existoit encore au lever du soleil ; mais environ deux heures après, l'embrâsement devint général ; & il n'y eut qu'un petit nombre de maisons qui échappèrent à la fureur de ces incendiaires. Les Allemands, appellés *Jagers*, s'étoient montrés les plus inexorables. Ils composoient l'arrière-garde ; & tout ce qui avoit échappé à la vigilance barbare du Général Tryon, devint la proie des *Jagers*, que l'auteur de la lettre appelle avec énergie *les enfans du pillage & de la dévastation*. Cependant, lorsque l'ennemi sonna la retraite, le fort de Fair-Field subsistoit encore. Quelques partis avoient tenté de l'enle- 1779.

1779. ver ; & une galère à rames fut envoyée pour en faire taire le feu ; mais le brave Jarvis le soutint victorieusement avec vingt-cinq hommes ; les Anglois se rembarquèrent sans avoir pu s'emparer de cette bicoque. Leur retraite fut ensanglantée ; & la milice du pays qui s'étoit rassemblée à la hâte, mit la plus grande ardeur à leur poursuite. Il y eut de part & d'autre beaucoup de morts & de blessés ; & cette expédition barbare fut plus honteuse qu'utile au parti des Royalistes. Enfin, Sir George Collier fit voile pour Long-Island, où il trouva les affaires dans un état désespéré.

Malgré quelques succès, la détresse des Anglois n'étoit pas moins allarmante dans les autres contrées de l'Amérique septentrionale. Ils ne pouvoient plus se dissimuler l'impossibilité de la réduire ; & le sentiment de leur impuissance irritoit la fureur qui, dans le cours de cette campagne, multiplia les actes de cruautés inutiles, dont la prise de Fair-Field venoit d'offrir une scène effrayante, & qui se répétoient plus ou moins fréquemment

dans plusieurs autres parties du continent. Leur excursion dans la baie de Chésapéak, avoit sur-tout été marquée par des atrocités, dont la réunion formeroit un tableau révoltant qu'on doit épargner au lecteur, 1779.

Traits particuliers d'atrocité.

Une flotte de trente voiles, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne & de trois frégates, étoit entrée le 8 Mai, dans la rivière Elisabeth, avec trois mille hommes détachés de l'armée de New-York. Sur les quatre heures après-midi, ils mouillèrent près du fort de Ports-Mouth. On n'étoit point préparé à les recevoir. Le lendemain, les troupes débarquèrent sans trouver la moindre opposition, & marchèrent au fort, que la garnison Américaine avoit évacué plusieurs heures auparavant. Elle s'étoit repliée sur le poste de Great-Bridge, situé à moitié chemin de Ports-Mouth à Suffolk. L'ennemi l'y poursuivit le surlendemain, & gagna cette dernière place qu'il réduisit en cendres. Un détachement fit, sans succès, une tentative sur *Hampton*; mais en quelques lieux que se portassent les Anglois, le feu, la violence & les dévastations

1779. marquoient leur passage. Parmi les horreurs qui révoltent le plus dans le tableau de cette expédition, on cite un trait d'une barbarie incroyable.

Un vaisseau Américain, dont le Capitaine & l'équipage étoient François, ainsi que huit passagers, fut obligé de se rendre après une vigoureuse défense; mais au lieu de l'hommage qu'un vainqueur généreux ne refuse jamais à la valeur d'un ennemi vaincu, les Anglois souillèrent leur victoire par la mort de ces infortunés. Ils les massacrèrent impitoyablement, sans excepter le Capitaine, qui, conduit à leur bord, y fut poignardé contre le droit des nations. « Je ne vous présente, est-il dit dans la lettre où ce trait est consigné, qu'une foible esquisse des horribles scènes dont la Virginie est le théâtre; & je ne m'arrête qu'aux faits attestés ».

Rien ne prouve mieux la réalité de ces excès, que les représailles autorisées par le *resolvé*, dont voici la traduction.

Acte du Congrès qui autorise les représailles.

« D'autant plus qu'il a été représenté au Congrès, que l'ennemi, depuis son invasion dans la Virginie,

1779.

a commis des noirceurs sans nécessité, & des cruautés outrageantes, tant envers les citoyens de cet Etat, qu'envers plusieurs François résidans dans cette partie du continent ». RÉSOLU: « que le Gouverneur de la Virginie sera requis de faire les enquêtes les plus promptes, afin de reconnoître la vérité des représentations ci-dessus, & de transmettre au Congrès l'évidence qu'il pourra recueillir à ce sujet ».... *Résolu*: « que le Congrès rendra la pareille pour les cruautés exercées contre les habitans de ces Etats, & spécialement contre les sujets de Sa Majesté Très-Chrétienne ».

Humanité des Américains après leurs victoires.

Les Américains ne se crurent point autorisés par cet acte à des représailles inhumaines contre les Anglois; ils se montrèrent généreux dans les actions les plus meurtrières. Le Général *Sin-Clair* avoit été chargé d'enlever deux forts qui ouvroient à l'armée de Clinton l'entrée des Jerseys. Les six cents hommes qu'ils commandoit, emportèrent ces forts avec la bayonnette; & ce ne fut pas sans un grand massacre des ennemis. Tous ceux qui échap-

1779. pèrent à la mort, furent faits prisonniers. Leur nombre étoit d'environ cinq cents; & il n'y en eut pas un seul qui n'eût à se louer de l'humanité des vainqueurs. Les Bostoniens usèrent de la victoire avec la même modération, lors de l'importante affaire de Glascow-Bay, où les Anglois perdirent huit cents hommes, un vaisseau de cinquante canons, deux frégates & un bâtiment armé. Ils avoient été surpris coupant des bois de construction; & comme ils n'avoient d'autres armes que leurs haches, ils furent traités avec les ménagemens dus à des ennemis sans défense.

Retraite du Général Lincoln devant Stono-Ferry.

L'expédition de Stono-Ferry eut une issue moins heureuse pour les Américains. Elle coûta beaucoup de sang à l'un & l'autre parti; & la retraite du Général Lincoln autorisa les ennemis à s'atribuer la victoire. Trompé sur la nature de leurs forces & de leur position, il avoit tenté le 20 Juin, de les forcer dans leurs postes; mais ils étoient couverts par de bonnes redoutes, & défendus par un excellente artillerie. Celle de Lincoln étoit trop légère

pour endommager leurs lignes. L'attaque commença sur la droite & devint bientôt générale. L'action se soutint cinquante-six minutes sans interruption ; elle fut vive & des plus meurtrières ; mais au fort de cette action, un gros détachement de l'île Saint-Jean vint renforcer les Anglois ; ce qui détermina le Général Américain à former sa retraite dans le meilleur ordre possible. Trois cents hommes de son armée étoient restés morts sur la place ; & le nombre des blessés fut encore plus considérable. Les Anglois dissimulèrent leurs pertes ; mais on sut qu'ils avoient été fort maltraités. 1779.

Retraite du Général Prévost devant Charles-Town.

La retraite du Général Prévost devant Charles-Town avoit précédé, d'environ six semaines, celle de Lincoln, qui, vers la fin d'Avril, s'étoit porté sur Augusta, dans l'intention d'y protéger une assemblée de Députés Américains, & de pénétrer dans la Géorgie. Pour faire échouer ce double projet, & tirer de la Caroline des provisions pour son armée, le Général Anglois tenta une invasion dans cette province. Le corps d'observation de

1779. l'armée Américaine ne put voir, sans étonnement, les troupes Britanniques franchir des marais jusqu'alors impraticables. Comme il étoit peu nombreux en comparaison de ces troupes, il ne crut pas devoir leur disputer les défilés; le Brigadier Moultrie, qui commandoit ce corps, le ramena prudemment sous le canon de Charles-Town. On n'imaginoit pas que les Anglois eussent d'autre intention que de fourrager dans le pays; & Lincoln ne songea point d'abord à marcher au secours de la place. Dans la soirée du 10 Mai, on sut que l'armée royale campoit sur la rive méridionale de l'Ashley. Cette apparition subite obligea les troupes en quartier dans la ville, à passer la nuit au bivouac. Le lendemain, cette armée étoit en deçà de la rivière. Le Comte de Pulaski étoit allé la reconnoître avec un détachement qui avoit ordre d'en observer la marche. Lorsqu'elle se fut avancée sur trois colonnes à la distance de cinq milles de Charles-Town, le détachement fit feu pour avertir de l'approche des ennemis. Pulaski venoit de rentrer dans la ville;

ville ; il en ressortit avec de nouveaux ordres & un renfort de troupes, dont la mission étoit de charger l'armée Angloise. Quoique supérieure en nombre, elle se vit forcée d'abandonner son entreprise & de songer à la retraite. Sa perte fut de quarante-cinq, tant Officiers que Soldats; ce choc n'en coûta que trente aux Américains. On ignoroit encore dans la ville l'échec du Général Prévost ; la garnison s'y disposoit à repousser un assaut général, lorsqu'on sut par un avis reçu dans la matinée du 13, que l'ennemi venoit de repasser le bac d'Ashley. L'approche de Lincoln justifioit suffisamment la précipitation de cette retraite, que Prévost motive ainsi dans sa relation. » L'artillerie nombreuse montée sur les remparts, les vaisseaux & les galeres qui couvroient & flanquoient les lignes rebelles, le peu de monde que nous avions, la crainte d'exposer à la fois & notre petite armée & la province de Géorgie ; toutes ces considérations m'engagèrent à regagner la rive méridionale de la rivière, où l'on avoit laissé une partie des troupes, 1779.

pour assurer notre retraite dans le
1779. cas où elle deviendroit nécessaire ».

Il se replie vers Wappoo & vient prendre ses quartiers à Beaufort.

L'armée Britannique s'étoit repliée vers Wappoo; on crut d'abord que c'étoit avec le dessein de hasarder une action; mais elle décampa la nuit suivante, & vint attendre dans l'île Saint-Jean, les secours que sa situation rendoit indispensables. Sept navires partis de Savannah avec des munitions pour cette armée, furent pris ou mis en fuite par des corsaires Américains; mais le *Persée* & la *Rose* approvisionnèrent les troupes du Général Prévost, qui changea ses quartiers & les porta à Beaufort. Outre l'avantage de séjourner dans la Caroline, il y trouvoit celui d'occuper une position favorable pour couvrir efficacement la Géorgie, & la garantir des entreprises de l'ennemi. Il entroit dans le plan de la campagne de tenter le recouvrement de cette province, où nous verrons bientôt arriver le Comte d'Estaing. Avant que de le suivre dans la malheureuse expédition de Savannah, l'ordre des tems nous oblige d'esquisser un tableau rapide de ses opérations dans les Indes occidentales.

La flotte de M. de la Motte-Piquet & toutes les divisions expédiées pour renforcer le Comte d'Estaing, s'étoient déjà rendues au Fort-Royal de la Martinique, sans que les Anglois eussent réussi à les intercepter. Leur armée navale, si long-tems supérieure & avantageusement mouillée à Sainte-Lucie, ne souffroit pas autant de l'insalubrité de cette île, que leurs troupes de terre; elle y croisoit, pour ainsi dire, à l'ancre, & menaçoit de-là, tout ce qui entroit dans la baie du Fort-Royal. Les divisions se succédoient dans le canal qui sépare les deux îles; des frégates & de petites embarquations alloient jusqu'à l'ouvert même de la baie. L'activité de cette manœuvre se ralentit enfin par la constance avec laquelle les François repoussoient ces frégates & ces divisions. Un nombre supérieur de leurs vaisseaux appareilloit toujours à la moindre découverte de l'ennemi. Cette attention soutenue convenoit à leur position. Elle força l'armée Angloise à une répétition fatiguante de grands mouvemens, dont tout le fruit se bornoit à protéger ses vaisseaux de dé-

1779.
Allarmes dans les îles Angloises.

couverte en forçant l'ennemi à la re-
1779. traite. D'ailleurs ce fut à la persévérance de cette méthode que les îles Françoises durent principalement l'arrivée des renforts & l'espèce de liberté avec laquelle se fit leur commerce. Celui des Anglois étoit souvent inquiété par les détachemens de frégates ou de vaisseaux François qui, sortis du Fort-Royal pendant la nuit, & hors de vue avant le jour, alloient croiser & reprendre les petites îles de Saint-Martin & de Saint-Barthelemy. L'île de Saint-Christophe fut menacée : le succès dans l'exécution tenoit au secret de l'entreprise; elle manqua, parce qu'il fut divulgué au moment que les troupes alloient s'embarquer. Mais cette connoissance d'un projet qui auroit probablement réussi, s'il eût été ignoré, dut augmenter l'inquiétude des Anglois. La perte de l'île de Saint-Vincent, dans le temps même où la supériorité de leurs forces sembloit devoir les affranchir de toute crainte, justifia la précaution qu'avoit eue l'Amiral Byron, de convoyer lui-même en corps d'armée, la grande flotte marchande

qui s'étoit rassemblée à Saint-Christophe. 1779.

Saint-Vincent fut pris, & le brave Chevalier du Rhumain, déjà signalé par la réduction de Saint-Martin, eut la principale gloire de cette nouvelle expédition. Quoiqu'élevé, dès les premiers grades, au sein de la Marine royale, il n'en avoit pas moins toute la confiance de M. d'Estaing, qui le nommoit le *Duguê-Trouin du règne de Louis XVI.* Dès les premiers jours de Juin, on avoit fait secrètement les dispositions nécessaires pour cette grande entreprise; & dans la nuit du 9, la frégate du Roi, le *Lively*, les corvettes l'*Elis* & le *Weazel*, une goëlette & le bricq le *Reprisal*, appareillèrent avec trois cents hommes de troupes, commandées par M. de Canonge. La navigation de cette flottille fut contrariée par les vents, & par les courans qui entraînèrent le *Reprisal* pendant la nuit. M. du Rhumain ne mouilla que le 16 dans la baie de Young-Island, entre Caliaqua & King's-Town. Quoique défendus par soixante-dix ou quatre-vingt soldats, ces deux postes se rendirent à la

Prise de St.-Vincent.

1779. première sommation ; & l'on en fut en partie redevable à l'apparition subite de six cents Caraïbes, dont l'inclination pour les François ne se démentit point en cette circonstance. Tandis qu'on étoit occupé à régler les articles de la capitulation du fort de King's-Town, le Chevalier du Rhumain apperçut dans la baie trois navires armés qui s'avançoient à pleines voiles. Sans perdre de temps, il se jette dans une pirogue, appareille avec sa frégate, s'empare des trois bâtimens, & revient à Saint-Vincent avec ses prises. Il poursuivit son expédition avec autant d'activité que de bravoure ; mais, comme il l'avoue dans sa relation, il fut puissamment secondé par les Officiers & les soldats qui composoient sa petite armée. Le Chevalier de Percin s'étoit particulièrement signalé à l'attaque de Calonery, poste défendu par vingt-six hommes & par seize canons de petit calibre ; ce brave Officier l'emporta d'assaut, & ne perdit pas un soldat. Le zèle & l'intrépidité de M. de Canonge eurent aussi le plus grand éclat dans cette journée, où le Commandant en chef ne montra

pas moins d'humanité que de bravoure. On ne peut trop louer M. du Rhumain, d'avoir réprimé le pillage des Caraïbes, qui s'étoient répandus dans les habitations ; & rien ne lui fait plus d'honneur que ses procédés envers les cent trente prisonniers qu'il embarqua sur la frégate le *Lively*, & sur la corvette l'*Elis*. Le reste de la garnison fut transféré à Antigues. Elle consistoit en deux cents quatre-vingt-sept hommes de troupes réglées, sans y comprendre la Milice ; ils furent échangés pour un nombre égal de prisonniers François. On trouva dans l'île de Saint-Vincent environ cinquante pièces de grosse artillerie. Presque tous les articles de la capitulation furent accordés, conformément aux demandes du Gouverneur *Morris*. On renvoya les Caraïbes dans leurs habitations ; mais le Gouverneur ne put obtenir qu'ils fussent désarmés ; on devoit ces ménagemens aux habitans originaires de cette île, dont l'amitié pour la France se manifestoit dans toutes les occasions. Elle avoit pour motif, des services de la part de cette nation, & des traitemens barbares 1779.

M 4.

1779.

de la part du Gouvernement Britannique.

Les Caraïbes ennemis des Anglois. Origine de cette inimitié.

En vertu du traité de 1763, les Caraïbes de Saint-Vincent étoient passés sous la domination de la Grande-Bretagne. Elle s'empara de leurs établissemens & nomma des Commissaires pour morceler leurs propriétés, dont ils furent dépouillés en grande partie. Ces peuples connus pour braves & d'un caractère indépendant, se plaignirent de cette infraction du Traité de Paris, dont ils invoquèrent la protection. On leur répondit par d'autres vexations encore plus criantes. Dans leur désespoir, ils chassèrent, à main armée, les Commissaires & leurs satellites. Cet acte de vigueur indisposa le Gouvernement Britannique; & l'on fit passer dans l'île de nouveaux régimens, dont la mission étoit de réduire les Caraïbes. Leur résistance devint plus opiniâtre; ils se rassemblèrent en force, & dispersèrent les premières troupes détachées pour les expulser de leurs domaines. On en fit marcher de nouvelles & de plus nombreuses contre ces infortunés, qu'on appelloit des

ebelles. Lord Hillsborough, alors 1779.
secretaire d'Etat, dispofa de leurs terres en faveur de ceux même qui, pour les en dépouiller, avoient fomenté la rébellion; il mit fur pied les forces fuffifantes pour conquérir cette même partie de l'île que le traité affuroit aux Caraïbes. L'embarras du Miniftre étoit de favoir ce qu'il feroit des fauvages échappés au fil de l'épée, lorfqu'on jetta les yeux fur un rocher appellé l'île de Saint-Thomas, que fa ftérilité rend inhabitable. Il fut décidé qu'au lieu de faire périr les Caraïbes par la bayonnette, on les enverroit dans cette île déferte, où la famine les eût moiffonnés en très-peu de jours. Lord Hillsborough étoit à la tête du département qui dirigeoit ces mefures atroces dans le cabinet de Saint-James. Sur ces entrefaites, il fe retira du miniftère; & Lord Darmouth fut chargé de les faire exécuter. Quatre régimens détachés de l'Amérique, s'embarquèrent fous les ordres du Colonel Dalrymple, pour aller exterminer ceux des Sauvages, qui fe refuferoient à la tranfmigration; mais de telles horreurs

1779. étoient une violation trop formelle du Traité de Paris; la France témoigna au Gouvernement d'Angleterre, qu'elle n'en feroit point spectatrice indifférente. Cette menace indirecte sauva les Caraïbes; & l'expédition qui avoit déjà coûté quatre ou cinq cents mille livres sterling, ne fut pas consommée; mais ces braves insulaires n'oublièrent jamais ce qu'ils devoient à la France; & leur reconnoissance ne se montra pas moins active que leur ressentiment. Comme ces deux affections contraires ont dirigé toutes leurs démarches dans le cours de la guerre, on a cru devoir en indiquer l'origine dans cette courte digression qui n'est point étrangère aux événemens, dont on va reprendre le fil.

L'Amiral Byron quitte Sainte Lucie pour aller escorter la flotte des îles sous le vent.

L'influence du commerce est si grande en Angleterre, & sa protection si fortement recommandée aux Généraux, que l'Amiral Byron, comme on l'a dit ailleurs, avoit cru devoir escorter lui-même jusqu'au débouquement, un convoi précieux qui portoit en Europe des productions de toutes les îles Angloises. L'intention de l'Amiral, étoit de toucher

à la Barbade en regagnant Sainte-Lucie ; mais un fort courant retarda sa marche, & il ne put se trouver au vent de la Martinique que le 30 Juin, jour auquel l'armée du Comte d'Estaing avoit appareillé sur les neuf heures du matin, pour une grande expédition, dont il ne vouloit se fier qu'à lui-même. Cette armée étoit composée de vingt-deux vaisseaux de ligne, de trois vaisseaux de cinquante canons, de quinze frégates, corvettes ou mouches. Elle se rangea sur trois colonnes, côtoya Sainte-Lucie & Saint-Vincent, & vint mouiller le deux Juillet en-deçà des forts (1) sur la côte de la Grenade. Dans la soirée du même jour, M. d'Estaing débarqua dix-huit cents hommes à trois quarts de lieue du Fort-Royal. Ils s'emparèrent bientôt des hauteurs voisines. Dans la nuit, le Général se mit à la tête de la majeure partie de ces troupes, & tourna le Morne de

1779.

(1) Les deux principaux sont le Fort-Royal, à l'entrée du port, & la redoute située sur une hauteur qui domine la ville, le port, la rade & toutes les autres forteresses ; on l'appelle le Morne de l'Hôpital.

1779. l'Hôpital, dont la pente extrêmement rapide étoit fortifiée d'une palissade & de trois retranchemens. Le Gouverneur Macartney s'y étoit renfermé avec cent cinquante Grenadiers, quelques matelots, & six cents hommes de milice. Dès la pointe du jour, le Comte d'Estaing reconnut la position de l'ennemi sur cette montagne, dont huit cents hommes défendoient les approches. Quoique sans artillerie, il fit ses dispositions pour l'enlever dans la nuit suivante. Son dessein étoit d'attaquer sur trois colonnes la partie de l'Est; & il ordonna en conséquence une fausse attaque du côté de la rivière Saint-Jean; mais avant que de rien tenter, il avoit sommé le Gouverneur de se rendre. Lord Macartney répondit qu'il connoissoit ses forces, & qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour bien défendre son île. Avant la nuit, le Comte de Dillon & d'autres Officiers, étoient allés examiner les retranchemens & reconnoître le chemin que les troupes devoient suivre. Sur les onze heures & demie, elles se mirent en mouvement & parvinrent, en moins de deux

heures, à un quart de lieue du Morne qu'elles alloient attaquer. Là, se formèrent les trois colonnes. Celle de la droite, commandée par le Vicomte de Noailles, étoit composée de cent Chasseurs du régiment de Champagne, de soixante Grenadiers d'Auxerrois, de cent trente hommes de ce régiment ou de celui de la Martinique, & de dix Soldats d'artillerie. La colonne du centre, aux ordres du Comte Edouard Dillon, étoit formée de trois cents hommes du régiment de ce nom, & de dix Soldats d'artillerie. Le Comte Arthur Dillon commandoit la colonne de la gauche, composée de tous les Grenadiers & de la majeure partie des soldats de son régiment; on y comptoit dix hommes d'artillerie comme dans les autres colonnes. Le Général marchoit à la tête de cette dernière, qui étoit précédée immédiatement par l'avant-garde; le Comte de Durat, Colonel en second du régiment de Cambresis, commandoit les cinquante Volontaires & les cent trente Grenadiers qui la composoient. Deux cents hommes des régimens de Champagne, 1779.

1779. Viennois, la Martinique &. de l
légion de Lauzun, formoient l
division qui, sous les ordres d
Comte de Pondevaux, commenç
la fausse attaque sur les deux heure
après minuit. Au même instant, le
trois colonnes débouchèrent vers l
Morne de l'Hôpital, en suivant le
routes indiquées. Quand on fut prè
des retranchemens, il en partit u
feu très-vif; & le bâtiment du Ro
d'Angleterre, le *York*, mouillé dan
le carénage, incommoda beaucou
la colonne du centre, sur laquell
il tiroit à cartouche; mais elle f
joignit bientôt, ainsi que la colonn
de gauche, à l'avant-garde qui venoi
de franchir la palissade, & qui déj
gravissoit le Morne. Ni le feu le plu
violent, ni l'extrême difficulté de
lieux, rien ne put rallentir l'ardeu
des troupes, qui suivirent leur Gé
néral dans les retranchemens.

Intrépidité de Gaspard Vence & d'Houradoux.

Le succès de cette expédition fu
dû en grande partie à l'intrépidite
de Gaspard Vence, Corsaire redoute
dans ces parages. Pour répondre à la
confiance de M. d'Estaing, qui savoi
de quoi Gaspard étoit capable, ce
brave homme osa tenter un coup

de main, dont la réussite justifia l'audace. Quatre-vingt Grenadiers demandent à partager les périls de l'entreprise; & ce fut à la tête de cette compagnie de héros, que Vence parvint au haut du Morne, qu'il en força les barricades, qu'il s'empara d'un côté des batteries, qu'il mit en fuite les nombreuses milices qui les gardoient, & qu'il fut au moment d'arborer le pavillon François sur l'éminence même d'où il avoit fait tomber à coups de sabre l'étendard britannique. Mais à la vue du petit nombre des assaillans, les Grenadiers Anglois, honteux de cette déroute, reviennent à la charge. Ils avoient mesuré de l'œil la distance qui séparoit cette poignée de braves, de la colonne où le Général commandoit en personne. Encouragés par l'éloignement du Comte d'Estaing, ils se précipitent sur Gaspard qui, pendant cinq minutes, n'oppose à leurs bayonnettes d'autres armes que son sabre & le pavillon Anglois dont il s'est enveloppé pour s'en faire une espèce de cuirasse. Il alloit succomber, quand l'intrépide Houradoux, Sergent de 1779.

1779. Hainaut, s'élance au milieu des ennemis, dégage le brave Corsaire, &, par ce dévouement héroïque, obtient le grade d'Officier, que M. d'Estaing lui accorde sur le champ de bataille. A la vue du Général François qui vient d'arriver à la tête de sa colonne, les Anglois reprennent la fuite, l'ardeur des assaillans redouble; & bientôt les derniers retranchemens sont emportés.

L'escadre Angloise est battue par celle du Comte d'Estaing.

L'action n'avoit duré qu'une heure & demie; & l'ennemi forcé de toutes parts, ne put différer la capitulation que jusqu'au lendemain. Lord Macartney eût bien voulu la traîner en longueur jusqu'à l'arrivée de l'Amiral Byron, qu'il attendoit avec son escadre; mais le Comte d'Estaing lui fit dire que s'il ne se rendoit pas dans un quart-d'heure, il alloit l'écraser dans son fort. Cette menace produisit l'effet qu'on en devoit attendre; & le Gouverneur de la Grenade se soumit aux conditions qu'il plut au Général François de lui imposer. Une des plus dures fut d'obliger les Anglois de jetter leur pavillon dans le fossé, & d'arborer eux-mêmes l'étendard François. On

exigea de plus que les propriétés des anciens habitans leur fussent rendues aux mêmes conditions qu'on les leur avoit enlevées. Des propos injurieux à la France, méritèrent ce traitement à Lord Marcartney. Tant à l'attaque du Morne qu'à celle du fort, le Comte d'Estaing perdit tout au plus quarante hommes, & n'eut que soixante-dix blessés. Quelques Officiers de Marine avoient obtenu comme une grace, de se trouver à l'affaire de la Grenade; de ce nombre furent MM. du Rhumain, de Broves & de Combaud. Les autres restèrent simples spectateurs de cette brillante expédition; mais ce fut bientôt leur tour de se signaler.

1779.

L'Amiral Byron informé de la prise de Saint-Vincent, avoit appareillé dans le dessein de reprendre cette île. Sa flotte consistoit en vingt-un vaisseaux de ligne & plusieurs bâtimens de transport. Le 5 Juillet, un navire parti des îles du vent, annonce au Comte d'Estaing l'approche de l'escadre ennemie. Ce Général se rembarque à la hâte, fait signal d'appareiller, & dispose tout pour une action. L'Amiral ne parut

1779. pas ce jour-là ; mais le 6 à trois heures du matin, son escadre se présenta dans le meilleur ordre ; celle de France n'avoit point encore eu le temps de se mettre en ligne de bataille. Voulant profiter de cette circonstance, Byron força de voiles pour venir mouiller sous le fort, dont il ignoroit la prise. Sa manœuvre étoit décidée ; il fallut accepter le combat. L'action s'engagea, & fut très-vive de part & d'autre ; mais le Comte d'Estaing doubloit le feu des Anglois. Leur armée couroit le bord du Sud, & la Françoise celui du Nord. A peine eurent-ils apperçu le pavillon blanc sur les murs de la Grenade, qu'ils virèrent tous de bord dans la même position. Le feu devint plus violent que jamais. Le *Fier-Rôdrigue*, l'*Amphion* & l'*Annibal*, que montoit M. de la Motte-Piquet, se trouvoient alors à la queue de l'escadre ; ils essuyèrent les volées de six vaisseaux, dont un étoit commandé par le Vice-Amiral Barrington. Pour éviter l'abordage, la seule ressource du *Fier-Rodrigue* fut de présenter la poupe à trois vaisseaux.

de ligne ; & peu s'en fallut qu'il ne succombât dans cette circonstance, où M. de Montaut fut renversé sur le gaillard par un boulet ramé de trente-six livres de balle. L'*Amphion* fut encore plus maltraité que le *Fier-Rodrigue*. Le *César*, la *Provence* & le *Tonnant*, souffrirent aussi beaucoup dans cette journée ; mais ce dernier vaisseau y surpassa l'idée qu'on avoit de sa force. Le Comte de Breugnon qui le commandoit, & qui étoit alors dangereusement malade, se fit porter sur le pont dans un fauteuil. La présence des ennemis sembla lui rendre sa première vigueur ; il foudroya le *Prince-de-Galles*, vaisseau de Barrington, de manière à lui faire quitter sa ligne. Cet Amiral fut blessé grièvement dans cette action. Tous les Officiers généraux François & plusieurs Capitaines, y soutinrent la haute opinion qu'on avoit de leurs talens & de leur expérience. De ce nombre étoit le Comte de Grasse, qui occupoit dans l'armée le rang de Matelot d'arrière du Général. On remarqua l'accord le plus parfait entre les signaux du Comte d'Es- 1779.

1779. taing, & les manœuvres de M. de la Motte-Piquet. Le vaisseau le *Fendant*, commandé par le Marquis de Vaudreuil, fut celui qui tint mieux le vent, & qui rallia l'ennemi de plus près. Cependant l'escadre Angloise avoit cinq de ses vaisseaux démâtés de leurs mâts de hune, & plusieurs autres avoient beaucoup souffert dans leurs agrès. Par une manœuvre du Comte d'Estaing, trois de ces vaisseaux furent séparés du gros de l'armée; le plus éloigné fit vent arrière. En le chassant, on s'en fût emparé; mais il eût fallu pour cela tomber sous le vent de la Grenade, & perdre un temps précieux que le Général destinoit à de nouvelles expéditions.

Le Comte d'Estaing reste maître du champ de bataille.

On observera que, dans toute cette journée, l'Amiral Anglois avoit évité de se mesurer avec le Comte d'Estaing qui cherchoit à le combattre. Le *Languedoc* mit deux fois en panne devant la *Princesse Charlotte* qu'il avoit en tête; mais ce défi ne fut point accepté. Le mauvais état de l'escadre Britannique, sa constance à tenir le vent, tandis qu'un vaisseau séparé fuyoit vent arrière; la retraite

de l'Amiral Byron, l'abandon qu'il fit du champ de bataille, la priſe d'un tranſport chargé de cent cinquante ſoldats, une Colonie perdue, toutes les circonſtances en un mot de cette expédition, en atteſtent le ſuccès. Il eût été complet, ſi M. d'Eſtaing avoit pu développer toutes ſes forces dans le combat naval; mais neuf de ſes vaiſſeaux ne prirent que peu de part à l'action; & ceux qui combattirent enſemble, eurent toujours le déſavantage du vent. Cette circonſtance, même en ajoutant à la gloire des François, dut néceſſairement diminuer la perte de l'ennemi. Elle n'eſt évaluée dans les relations Angloiſes, qu'à cent quatre-vingt-trois morts & trois cents quarante-ſix bleſſés. On n'y fait aucune mention des cent cinquante matelots ou ſoldats pris ſur le tranſport, dont un des vaiſſeaux François s'empara le lendemain du combat, & qui par conſéquent ne put joindre l'armée britannique à Saint-Chriſtophe où l'Amiral Byron s'étoit réfugié après ſa défaite. Suivant le rapport de cet Amiral, la perte des François auroit été plus conſidéra-

1779.

1779. Relations infidèles de l'Amiral Byron & de lord Macartney.

ble que la sienne, d'environ dix-huit ou vingt morts, & de cinquante blessés ; ce qui n'est ni vrai ni probable (1).

Lord Marcartney est encore moins fidèle dans la relation du combat de terre. Non content d'exagérer les forces du Comte d'Estaing, qu'il fait arriver à la Grenade avec six mille cinq cents hommes de troupes destinées au débarquement, il réduit le nombre des siennes à moins de trois cents hommes ; & le fait est qu'il en avoit placé quatre cents sur le Morne de l'Hôpital, avec ordre de défendre ce poste jusqu'à la dernière extrémité ; ordre qui fut suivi à la lettre par ces braves Anglois qui se laissoient écraser, tandis que le Gouverneur se tenoit réfugié dans le fort, d'où l'on ne tira pas un coup de canon. Mais rien ne dément l'assertion hasardée dans la lettre de Lord Macartney, comme les sept cents prisonniers faits à la prise de

(1) Par les relevés les plus exacts, les deux affaires coûtèrent à la France cinq cents quatre hommes ; & le nombre des blessés fut de cinq cents vingt-sept.

la Grenade. La triſte ſituation de ce Gouverneur peut ſeule excuſer les erreurs de ſa relation ; & l'on ne doit imputer qu'à ſon déſeſpoir la fierté ridicule & l'indécente animoſité qu'il mit dans ſes propos contre la France, même en préſence de ſes vainqueurs. Pendant ſa traverſée en Europe, qui fut de quarante-neuf jours, ſon chagrin s'exhala ſouvent en termes injurieux à l'équipage de la frégate la *Diligente*. M. du Chilleau qui la commandoit, l'avertit pluſieurs fois qu'il étoit ſon priſonnier; cela ne l'empêchoit pas de répéter ſans ceſſe que la frégate n'arriveroit point en France, & qu'elle ſeroit infailliblement la proie des bâtimens Anglois. Le Capitaine, offenſé de cette arrogance, parvint enfin à la réprimer, en diſant à Lord Macartney : « Monſieur l'ancien Gouverneur, j'ignore ſi je deſcendrai dans un port étranger ; mais je puis vous aſſurer que ni vous ni moi n'aborderons en Angleterre ».

1779.

Arrivé à la Rochelle, Lord Macartney ſollicita la permiſſion de ſe tranſporter à Paris. Sa conduite extraordinaire fit rejeter ſa demande,

Son arrivée à la Rochelle.

1779. & on parla de le confiner dans le château d'Angoulême. Peut-être l'eût-on puni davantage, en le rendant témoin des fêtes de la capitale, ainsi motivées dans la lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris.

Lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris.

« En Afrique, le Sénégal & les forts de la côte appartenans aux Anglois, ont été enlevés ou détruits. En Amérique, l'île de la Dominique a été surprise par mes frégates & par mes troupes, que le Marquis de *Bouillé*, Gouverneur général de mon île de la Martinique, avoit conduites à cette expédition. Plus récemment, des frégates & des troupes envoyées par le Comte d'Estaing, Vice-Amiral commandant mes forces navales en Amérique, se sont emparées de l'île de Saint-Vincent. Enfin, dans la nuit du 3 au 4 Juillet dernier, mes troupes, sous le commandement du Comte d'Estaing, qui marchoit à leur tête, ont enlevé, l'épée à la main, les forts de l'île de la Grenade, & fait *sept cents prisonniers*, qui ont été contraints de se rendre à discrétion, ainsi que le Gouverneur, & d'abandonner leurs drapeaux, plus de cent pièces de canon, seize mortiers,

&

& un grand nombre de bâtimens de mer qui étoient sous la protection des batteries. Deux jours après, l'escadre Angloise, forte de vingt-un vaisseaux, & commandée par l'Amiral Byron, amenant sous son escorte quatre mille hommes de débarquement, s'est approchée de l'île de la Grenade, dans le dessein de tenter de la reprendre sur mes troupes. Le Comte d'Estaing a fait appareiller mes vaisseaux, a offert & livré le combat à l'escadre du Roi d'Angleterre, l'a forcée de prendre la fuite, après avoir désemparé plusieurs de ses vaisseaux, & a conservé la conquête » . . .

1779.

Le Vice-Amiral François n'avoit donné que huit jours aux Capitaines de son escadre pour se réparer. Il appareilla le 16 Juillet pour une nouvelle expédition, & vint à Saint Christophe offrir un second combat à l'Amiral Byron qui, en s'y refusant, constata l'avantage des François : avantage qu'il scella bientôt par son départ subit pour l'Angleterre, & par la dispersion de sa flotte dans trois stations purement défensives. Le Comte d'Estaing, ayant éta-

Départ du Comte d'Estaing pour une seconde expédition.

Le 22 Juillet.

1779. Il touche à Saint-Domingue.

bli sa supériorité dans ces mers, alla toucher à Saint-Domingue, où il avoit donné rendez-vous aux bâtimens des îles sous le vent ; les réunit aux vaisseaux de cette Colonie, en prit soixante-trois sous son escorte, les accompagna jusqu'au débouquement, les expédia pour les ports d'Europe, & fit voile pour la Géorgie, après avoir remplacé ce qu'il avoit laissé de troupes à la Grenade, par différens détachemens tirés de la Guadeloupe ou de Saint-Domingue, & par des chasseurs mulâtres & des nègres volontaires pris dans cette dernière Colonie. Suivant l'opinion générale, l'expédition projetée regardoit ou la Jamaïque ou New-York. On prétendoit que Washington avoit rassemblé toutes ses troupes pour favoriser l'attaque de cette ville, où l'Amiral Arbuthnot s'étoit, disoit-on, réfugié. On ajoutoit que les troupes de Gates & de Sullivan s'avançoient dans les mêmes vues ; & l'on se promettoit de grands succès de la réunion de ces forces.

Lorsqu'on sut à la Jamaïque que le Comte d'Estaing avoit appareillé

du Cap François avec toute son armée, ce mouvement y fut regardé comme l'avant-coureur d'une invasion dans cette île déjà fort allarmée depuis la déclaration de l'Espagne; & où il y avoit à peine douze cents hommes disciplinés. Elle se crut menacée d'une subversion prochaine; & cette crainte paroissoit d'autant mieux fondée, que depuis le commencement de la guerre, on n'avoit rien ajouté à ses forces naturelles. Cependant la terreur n'entraîna point le découragement de la Colonie. La loi martiale fut proclamée sur le champ; & en moins de huit jours, douze mille blancs s'y trouvèrent sous les armes. Les esclaves ne furent point armés, parce qu'on manquoit de mousquets; mais l'Amiral Parker fortifia si bien le fort de Kingston, qu'il rendit cette ville imprenable, du côté de la mer; & ce ne fut pas sans de prodigieuses dépenses, toutes faites en pure perte, du moins pour le moment. Depuis le 24 Juillet, le Vice-Amiral François cingloit vers le Nord dans l'intention, comme on l'a dit, d'effectuer le projet d'une grande expé-

1779. Allarmes de la Jamaïque. C'est vers la Géorgie que le Vice-Amiral François dirige sa route.

N 2

1779. dition qui fut à peine retardée par la tempête, dont la violence avoit dispersé plusieurs de ses vaisseaux. Avec la partie la moins endommagée de sa flotte, il gagna le cap Lookout dans la Caroline, d'où il fut à portée de coopérer avec les troupes rassemblées dans les environs de Charles-Town, à l'expulsion du Général Prévost. Il avoit expédié deux vaisseaux & trois frégates pour annoncer son arrivée au Général Lincoln qui, à la tête de quatre mille hommes, occupoit déjà plusieurs postes dans la Géorgie.

Le 8 Septembre, on découvrit au Sud de Thybée quarante voiles toutes Françoises, à l'exception de trois corsaires Américains. Elles alloient au plus près du vent, qui les poussoit au Sud de Savannah. Le Général Prévost, informé de leur approche, fit ajouter de nouveaux ouvrages aux fortifications de la ville & du port; &, sans perdre un moment, il expédia au Colonel Maitland l'ordre d'amener tout ce qu'il avoit de troupes & de vaisseaux à l'île de Port-Royal. Le 9, la totalité de la flotte mouilla devant la

barre d'Offibeau ; mais l'ennemi faifoit les difpofitions néceffaires pour foutenir une attaque. Le lendemain & les jours fuivans, tous les poftes établis dans la Géorgie fe replient fur la ville ; on débarque les canons des vaiffeaux, on fait des fafcines. L'Ingénieur Moncrieffe redouble d'activité ; & les ouvrages fe continuent avec une ardeur qui ne fouffre point de ralentiffement. Cependant plufieurs navires, tant François qu'Américains, franchiffent la barre, & une partie des troupes combinées fait fon débarquement. Le Général Lincoln a déjà paffé le bac de Zubly avec cent cinquante hommes. D'autres arrivent de toutes les parties de la Caroline. Un corps de cavalerie Françoife & continentale paroît en front, force un piquet Anglois à rentrer dans Savannah, & lui enleve fix hommes. Enfin, le 16 Septembre, M. d'Eftaing fomme la ville de fe rendre aux armes du Roi de France. Prévoft que cette fommation intimide, après avoir confulté les Officiers de l'Etat-major, écrit au Général François de lui faire connoître fes termes. Mais c'eft aux affiégés à

1779.

La ville de Savannah fommée de fe rendre aux armes de la France.

1779. proposer les leurs ; & le Vice-Amiral le déclare positivement dans sa réponse, où il promet d'accorder tout ce qui pourra se concilier avec son devoir. Une trève de vingt-quatre heures pour délibérer, est tout ce qui résulte de cette correspondance. Dans cet intervalle, le Général Anglois continua de se retrancher malgré la convention qui devoit suspendre les travaux pendant la durée des conférences. Il fit dresser de nouvelles batteries, & leur adapta les canons des vaisseaux ancrés dans la rivière, & que les François avoient négligé de brûler. Dès que la ville parut être en état de défense, il ne fut plus question de capituler. En demandant la trève sous prétexte d'arranger des articles, l'intention de Prévost avoit sur-tout été de se ménager le temps nécessaire pour recevoir des secours. Cette conduite irrégulière fit craindre au Comte d'Estaing une nouvelle infidélité de la part de ce Général qui, pendant le blocus, avoit sollicité en faveur des vieillards, des femmes & des enfans de Savannah, la permission de descendre la rivière sous la pro-

tection des vaisseaux François. Cette grace ne fut point accordée ; mais, en cédant à la rigueur du devoir, les Généraux de l'armée combinée déploroient le sort des malheureuses victimes que ce refus dévouoit aux horreurs de la guerre. Ce qu'on eût dû prévoir, ne manqua pas d'arriver. Dans la journée du 17, le Colonel Maitland parut avec la division qu'il commandoit à Port-Royal ; & ce renfort pénétra sans obstacle dans la Ville. Une heure avant le coucher du soleil, le canon du soir avertit que la trève venoit d'expirer. Les six jours suivans furent employés à de nouveaux préparatifs d'attaque & de défense ; & le 24, les François avoient poussé la sape à trois cents verges de l'abbatis de Savannah. Pour arrêter leurs progrès & reconnoître leurs forces, le Major Grham fit une sortie avec trois compagnies d'Infanterie légère qui, s'élançant hors de la place, gagnèrent un des ouvrages des assiégeans. Elles en furent chassées au même instant par deux colonnes Françoises qui, s'étant trop avancées, essuyèrent avec perte le feu

1779.

Préparatifs d'attaque & de défense.

1779.

de l'artillerie Angloise. Pendant onze jours, les travaux du camp & de la ville se poursuivirent avec une ardeur que les bombardemens & les canonnades n'étoient point capables de ralentir. Le 6 Octobre, avant le point du jour, on commença l'attaque des lignes; & comme les dispositions s'en étoient faites dans l'obscurité, les assiégés furent quelque temps sans trop savoir de quels côtés ils devoient se tenir sur leurs gardes; ils prirent le parti d'attendre l'ennemi dans leurs postes. Les troupes qui étoient dans les lignes, eurent ordre de le charger au moment où il tenteroit d'y pénétrer; tandis qu'arrêté dans ses progrès par les redoutes avancées & par le feu des batteries disposées dans la plaine, il auroit à repousser le corps de réserve qui devoit l'assaillir dans cette position critique.

Blessé & trahi, le Comte d'Estaing renonce à cette expédition. Causes de son mauvais succès

Cependant l'armée du Comte d'Estaing s'avança sur trois colonnes, & parvint en bon ordre jusqu'à la redoute du chemin d'Ebénézer, qu'elle attaqua d'abord avec avantage. Le Capitaine Vence, déjà signalé à l'affaire de la Grenade, fit des

prodiges de valeur. Ayant franchi les retranchemens avec une compagnie de Grenadiers, il entra dans la redoute l'épée à la main. Un détachement de cinq cents hommes devoit l'y ſoutenir; mais le feu des pièces de campagne & celui des trois batteries ſervies par les matelots, furent ſi terribles en cet endroit, qu'il ſe vit contraint de céder à l'effort des Grenadiers du ſecond & du ſoixantième régiment, qui, ſortis des lignes, repouſſèrent les aſſiégeans dans les marais. Ils en firent un grand carnage; & le brave Gaſpard, entouré de morts, perdit enfin l'eſpoir d'être ſecouru dans l'attaque de la redoute, où il ſe maintenoit depuis une heure. Il ſe retira lui treizième, & le ſeul de ſa troupe qui n'eût pas reçu de bleſſure. De ſon côté, M. d'Eſtaing avoit pénétré dans les ouvrages de Savannah avec l'élite de ſon armée; & deux fois le Comte de Pulaski alla planter ſon étendard ſur les murailles de cette ville. Les François & les Américains ſe virent au moment de reſter maîtres de la place; mais tout-à-coup, la réſiſtance étoit devenue inſurmon-

1779.

1779. table; & les aſſaillans n'eurent plus de reſſource que dans une prompte retraite. Les morts & les bleſſés rempliſſoient les foſſés & les ouvrages. Du nombre de ces derniers étoit le Comte de Pulaski (1); il ne ſurvécut pas long-temps à ſes bleſſures. Si des Grenadiers n'avoient emporté le Comte d'Eſtaing, il eſt à croire que ce Général eût perdu la vie ou la liberté dans cette expédition déſaſtreuſe. La nuit en avoit couvert

(1) Le Comte de Pulaski fut un des hommes les plus extraordinaires de ce ſiècle. Né d'une famille diſtinguée de la Pologne, il s'étoit mis à la tête des Confédérés qui enlevèrent le Roi au milieu de Warſovie. On confiſqua ſes biens; & ſa reſſource fut de paſſer au ſervice des Turcs, avec quelques Officiers François & Polonois, qui, non moins entreprenans que leur Chef, ſe propoſoient de diſcipliner les troupes de la Porte & de renverſer l'Empire de la Ruſſie. Le caractère des Ottomans fit évanouir ce projet digne d'un Paladin. Pulaski vint en France, d'où il offrit ſes ſervices aux Américains, qui l'employèrent comme un partiſan intrépide auquel il eût été dangereux de confier une armée. Cet illuſtre Aventurier ne put obtenir d'autre commandement que celui de ſa légion.

les horreurs ; le jour vint enfin les éclairer ; & M. d'Estaing ne balança plus à former sa retraite. Dans la nuit du 17 Octobre, les François abandonnèrent leurs ouvrages, gagnèrent leurs bateaux & s'embarquèrent le lendemain. Le Général Lincoln se retira dans l'intérieur des terres avec son armée réduite à dix-sept cents hommes L'armée du Comte d'Estaing n'avoit pas moins souffert. Avant le siége, on y comptoit deux mille huit cents vingt-trois hommes de troupes réglées, dont plusieurs restèrent morts sur la place ; mais c'est exagérer que d'en porter le nombre à quinze cents hommes comme l'ont fait quelques gazetiers. La perte des Anglois fut d'environ six cents tant morts que blessés. Le plus regretté d'entre les premiers fut le Colonel Maitland qui, depuis deux ans, servoit avec distinction dans la Caroline & dans la Géorgie, où les secours qu'il avoit amenés de Port-Royal, décidèrent en grande partie le triomphe des Anglois à Savannah. Une des fautes qu'on reproche aux Américains, est de n'avoir pas su profiter en cette occasion, des avantages

1779.

qu'ils pouvoient tirer de la connoiſ-
1779. ſance des lieux, pour intercepter les renforts du Colonel. L'arrivée de cet Officier donnoit au Général Prévoſt une ſupériorité qui ſans doute auroit juſtifié, dès le commencement de l'expédition, la retraite du Comte d'Eſtaing. Quoique forcée, elle ſe fit avec le même ordre que s'il l'eût prévue & méditée de longue main ; il ne perdit pas une ſeule pièce de cette nombreuſe artillerie qu'on avoit trainée dans les ſables, l'eſpace de pluſieurs lieues, & qu'il fut ſi difficile de mettre en batteries ſur ce terrein mobile. Mais on ne peut trop louer la fermeté du Général dans le refus qu'il oppoſa conſtamment aux ſollicitations des Officiers François, qui tous ambitionnoient de partager avec les Américains la gloire que ceux-ci ſe promettoient d'un ſéjour prolongé dans la Caroline. La conſervation des îles Françoiſes fut en partie l'effet de cette fermeté du Général, & une conſolation après ſa défaite. Il put d'ailleurs ſe rendre le témoignage d'avoir été contrarié par des circonſtances étrangères à l'ennemi ; d'avoir fait reſ-

pecter des Anglois eux-mêmes cette bravoure nationale, si vigoureusement déployée à l'attaque des redoutes de Savannah; d'avoir été, pour ainsi dire, enchaîné malgré lui sur les côtes de la Géorgie, où les lenteurs des Américains lui firent attendre si long-temps les mèches de gouvernail qui devoient remplacer celles dont le coup de vent avoit privé plusieurs de ses vaisseaux. On ne lui procura ces secours indispensables, que peu de jours avant la fin du siége, parce que les Américains avoient intérêt de retarder son départ. Un autre témoignage non moins consolant pour M. d'Estaing, fut que le Conseil de Charles-Town s'étoit spécialement chargé d'empêcher la jonction des forces détachées de Beaufort ou Port-Royal sous les ordres du Colonel Maitland. La réunion des Anglois fournit aux assiégés un nombre de troupes diciplinées au moins égal à celui des assiégeans; cependant il est à croire qu'elle n'eût point suffi pour faire manquer cette dernière expédition de la Campagne d'Amérique, & que M. d'Estaing l'eût terminée par une victoire, si la

1779.

1779. désertion des Torys, qui s'étoient glissés dans son armée, & qui l'abandonnèrent au besoin, n'avoit trahi le secret de ses attaques, & fixé la défense de l'ennemi aux seuls endroits où se portèrent les assaillans.

La destination ultérieure des forces confiées au Comte d'Estaing, ne se ressentit point de l'abattement où devoient le plonger ses blessures & le mauvais succès de son expédition. Tous ses vaisseaux reçurent des instructions détaillées; mais au moment de mettre à la voile, une tempête causa de grands dommages à l'armée navale & força le Vice-Amiral de changer ses premières dispositions. Il sépara la flotte en plusieurs escadres, dont une fut destinée pour la baie de Chésapeack; cette mission ne fut remplie que par deux ou trois vaisseaux aux ordres du Marquis de Vaudreuil, à qui ce peu de forces suffit pour empêcher l'attaque de la Virginie, & retarder celle de la Caroline. Une autre escadre fut envoyée aux îles du vent avec des troupes, pour couvrir & protéger les Colonies Françoises contre les tentatives

du Vice-Amiral Hyde Parker qui avoit sous son commandement une grande partie de la flotte de l'Amiral Byron. M. de la Motte-Piquet donna en cette occasion un grand exemple de ce zèle patriotique, dont le plus généreux dévouement est de sacrifier au bien de l'état les intérêts de l'amour-propre. Quoiqu'il eût été nommé par la Cour pour commander en chef une station, il ne balança point à se rendre aux Antilles, où il devoit servir sous le Comte de Grasse. 1779.

Forcé de mettre sous voile par un coup de vent, le vaisseau le *Languedoc* que montoit M. d'Estaing fut bientôt privé de toutes ses ancres. Il eut le bonheur d'en recevoir une au milieu de sa traversée pour la France; & ce foible secours qu'il dut à un vaisseau fort au dessous de son rang, paroissoit insuffisant pour atterir en hiver sur la côte de Bretagne. Il y mouilla quelque temps avant que de rentrer dans le port de Brest.

L'echec des François & des Américains en Géorgie, étoit moins une défaite qu'une expédition manquée;

1779. & les Anglois ne pouvoient y voir une compensation de la perte de Saint-Vincent & de la Grenade. La prise de ces deux îles n'avoit pas coûté moins d'hommes à l'Angleterre qu'il ne périt d'alliés à la journée de Savannah ; c'étoit d'ailleurs pour le commerce de la Grande-Bretagne, une privation annuelle de cinq ou six cents mille liv. sterling. L'*Expériment*, vaisseau de guerre de cinquante canons, deux frégates & d'autres bâtimens richement chargés, tombèrent au pouvoir des François pendant le siége de Savannah, & ce fut un dédommagement local de la levée de ce siége. Rien ne prouva mieux de quelle utilité pouvoit être le retour de l'armée navale sur le continent, si la perte des gouvernails n'eût pas forcé les vaisseaux du Comte d'Estaing à l'inaction; s'il eût pu, suivant son projet, détruire les croiseurs Anglois, & prolongeant toute la côte, s'emparer de Penobscot, de l'île de Terre-Neuve & de la petite île de Saint-Jean, possessions qui, enlevées à peu de frais, soutenues ensuite par les Américains, & bien,

tôt fermées par les glaces, auroient laissé le temps aux renforts d'Europe de venir les fortifier avant que les Anglois eussent pu tenter de les reprendre. Le Vice-Amiral eût peut-être dû moins compter sur les possibilités dont se flattoient les Américains. Peut-être qu'en assiégeant Savannah dans cette circonstance, il eut un peu trop égard à la raison politique qui, à cette époque, ordonnoit de convaincre les Etats-unis de la bonne foi de leurs alliés. En attendant, sans agir, les gouvernails des vaisseaux, il est probable que, par cette conduite, le Vice-Amiral auroit forcé Charles-Town à les lui faire parvenir sans un trop long délai. Quelques censeurs ont prétendu que si le Comte d'Estaing, au lieu de consumer un temps précieux à parlementer, avoit précipité l'attaque de Savannah, il s'en seroit rendu maître. D'ailleurs ils l'accusent d'avoir négligé de prendre ou de brûler les vaisseaux mouillés dans la rivière, & d'avoir laissé passer les secours du Colonel Maitland qu'il pouvoit intercepter. Il parut, à l'accueil 1779.

1779. fait au Vice-Amiral, lors de son retour en France, que ces reproches étoient au moins hazardés. Le Comte d'Estaing y reçut des marques honorables de l'approbation du Monarque. Ce glorieux suffrage étoit d'autant plus flatteur, que Sa Majesté, profondément occupée de la renaissance de sa Marine, en avoit étudié les principes, en connoissoit la langue, entendoit les dépêches de ses Amiraux, savoit apprécier leurs moyens & leurs manœuvres. Familiarisé, dès son bas âge, avec les observations des voyageurs & des meilleurs géographes sur les divers points du globe, Louis XVI n'ignoroit pas les impossibilités que le zèle y rencontre. Celles que porte dans son sein un vaisseau, la plus superbe, mais la plus compliquée des machines que l'esprit humain ait inventées; ne lui étoient point inconnues; parce qu'il en avoit étudié la construction. Il connoissoit enfin les difficultés d'un art soumis aux caprices des élémens. Le Comte de Maurepas, long-temps Ministre de la Marine, se plaisoit à faire valoir les progrès de cet art & les obstacles

qu'il avoit surmontés. Souvent il mettoit sous les yeux du Monarque l'ancien état de cette Marine, ses accroissemens & ce qu'elle pouvoit devenir en France sous les auspices d'un Ministre éclairé. Ce fut à cet encouragement, que les François durent en grande partie le progrès de leurs armes dans la campagne d'Amérique. Il étoit sensible à l'époque de leur échec devant Savannah, & malgré quelques autres événemens tant sur mer que sur terre, dont un des plus malheureux fut la prise de la frégate la *Prudente* de trente-six canons, que le *Ruby* força d'amener pavillon, après un combat où le Vicomte d'Escars qui la commandoit, avoit signalé ses talens & sa bravoure. 1779.

Il paroît donc suffisamment démontré que l'Angleterre ne fit point cette année en Amérique une guerre moins funeste que les années précédentes. Les espérances embrassoient un avenir encore plus consolant pour la France, dont les efforts alloient être secondés par les entreprises de l'Espagne, qui, jusqu'alors, n'avoit rien tenté d'important dans le nou-

veau monde. La prise du fort San-Fernando d'Omoa prouve que loin d'être armés suffisamment pour l'attaque, les Espagnols ne l'étoient pas même assez pour la défense. La gloire de cette expédition fut due au Capitaine Dalrymple, commandant le *Porcupine* avec un détachement des Volontaires royaux Irlandois, & au Commodore Lutrell, Capitaine du vaisseau de ligne le *Charron*. Leur petite escadre étoit d'ailleurs composée des frégates la *Lowestoffe* & la *Pomone*, du *Racehorse*, de trois goëlettes & de plusieurs petits navires armés. Elle fit voile pour la baie de Porto-Cavallo à quatre lieues du fort. C'étoit l'endroit destiné pour le débarquement, qui fut exécuté dans la soirée du 16 Octobre. Les troupes marchèrent toute la nuit par des chemins extrêmement difficiles. Le lendemain elles s'emparèrent d'une éminence qui dominoit sur le fort & sur la ville, à laquelle le Capitaine Dalrymple fit mettre le feu. Tandis qu'elle étoit la proie des flammes, l'escadre entra dans la baie; & le Commodore jugeant le moment favora-

1779. Escalade du fort San-Fernando d'Omoa.

ble pour battre le fort, plaça ses vaisseaux par le travers. Ils commencèrent leur feu & le discontinuèrent presqu'aussitôt, parce que les troupes de terre n'étoient point en état de coopérer avec l'escadre. La journée du 18 se passa en escarmouches; mais le 19 on fit jouer l'artillerie de part & d'autre. Celle des Espagnols fut souvent réduite au silence; & l'on s'apperçut qu'ils jettoient déjà leurs morts dans le fossé. Cependant le siége d'Omoa ne pouvoit que traîner en longueur; & pour former des approches régulières, ouvrir une brêche, en venir à un assaut, il eût fallu un train d'artillerie beaucoup plus considérable que celui des Anglois. Cette considération détermina le Capitaine Dalrymple à tenter l'escalade du fort, tandis que les vaisseaux canonneroient la muraille. Cent cinquante hommes des plus déterminés furent choisis pour ce coup de main; & le vingt Octobre, sur les quatre heures du matin, ils s'avancèrent à petit bruit sous le feu des batteries Angloises, sans être apperçus de la garnison Espagnole, dont l'attention 1779.

1779. se portoit alors sur l'escadre. Ils étoient aux pieds des sentinelles, lorsque le tambour battit aux postes d'allarme. Aussi-tôt le canon fut dirigé contre les assaillans: mais les échelles étoient dressées ; & déja plusieurs soldats ou matelots avoient atteint le faîte de la muraille ; ils furent bientôt renforcés par leurs camarades. Cette surprise jeta les Espagnols dans une consternation qui glaça leur courage ordinaire ; ils s'enfuirent dans les casemates, & plusieurs se sauvèrent par-dessus les murailles. Ainsi le fort d'Omoa fut pris sans beaucoup d'effusion de sang. Le Gouverneur & les principaux Officiers vinrent trouver le Capitaine Dalrymple, & lui délivrèrent leurs épées & les clefs de la forteresse, qu'ils n'auroient pu défendre long-temps, faute de munitions de guerre & d'une artillerie suffisante pour faire tête à deux attaques combinées. Suivant les Anglois, la perte de ce fort, dont la structure admirable avoit coûté vingt-cinq ans de travail & la vie de plusieurs milliers d'Espagnols, fut aggravée par celle des vaisseaux de

registre, dont le Commodore prit possession. En y comprenant les cargaisons de quelques autres navires moins considérables, ces prises furent évaluées à trois millions de piastres.

1779.

Tel est, à quelques changemens près, l'Extrait des Gazettes britanniques sur la prise de San-Fernando; mais les relations Espagnoles ne donnent pas cette importance à l'expédition du Capitaine Dalrymple. S'il faut les en croire, la prétendue ville d'Omoa n'est qu'une bourgade auprès de laquelle la Cour d'Espagne avoit fait construire la bicoque de Saint-Ferdinand, dans l'unique vue de surveiller les Anglois réfractaires au traité de Paris, dont l'article 16 portoit qu'ils démoliroient le fort toujours subsistant dans la baie d'Honduras. Le port d'Omoa n'étoit point fait pour un commerce suivi; & ce ne fut jamais l'entrepôt des fonds qui s'envoyèrent en Europe. Les Anglois ne pouvoient donc pas y avoir fait les riches prises que supposent leurs Gazettes. Quant à la résistance du fort, elle dut n'être que foible,

Les Anglois ne gardent cette place que cinq semaines.

1779. puisque la construction en étoit à peine commencée, que divers accidens en avoient retardé les travaux, & que la grosse artillerie s'y trouvoit dans le plus mauvais état. Au reste cette place enlevée aux Espagnols le 20 Octobre, fut recouvrée par eux le 28 du mois suivant. Ils n'eurent qu'à se montrer pour forcer la garnison Angloise à l'évacuer. L'intempérie du climat l'avoit réduite à soixante ou quatre-vingt Soldats, qui s'embarquèrent à la hâte après avoir encloué les canons, & mis à bord des vaisseaux, ce qu'ils purent sauver de leurs munitions de guerre & de bouche. Quoiqu'il en soit de ces relations contradictoires & peut-être également exagérées, la première expédition de San-Fernando avoit d'autant plus allarmé le Congrès, que c'étoit, pour ainsi dire, le début des Espagnols dans la guerre d'Amérique; que cet échec pouvoit affoiblir leur zéle, réfroidir leur courage & rehausser par conséquent les espérances de l'ennemi. D'ailleurs, comme sujets de la maison de Bourbon, & comme alliés de la France, ils avoient

Le Congrès est allarmé de ce premier échec des Espagnols.

avoient des titres à l'affection & à la reconnoissance de la nouvelle République. Quoiqu'on ait pu dire, sa gratitude ne s'étoit jamais démentie formellement dans le cours de cette guerre ; & ce fut le témoignage que lui rendit M. *Gérard de Reyneval*, à son retour de Philadelphie, où le Comte de la Luzerne étoit allé le remplacer en qualité de Ministre plénipotentiaire de la Cour de Versailles.

1779.

M. Gérard est remplacé par le Comte de la Luzerne. Instructions du nouvel Ambassadeur.

Une des principales instructions de cet Ambassadeur, avoit été de préparer le Congrès au prochain départ du Comte d'Estaing, & d'offrir à l'Amérique, comme un dédommagement de cette perte, la flatteuse expectative de voir incessamment le Comte Duchaffault à la tête des escadres Françoises. En effet, neuf vaisseaux nouvellement armés dans le port de Brest étoient au moment d'appareiller avec six mille hommes de troupes ; & l'on croyoit généralement que leur destination étoit d'aller se joindre aux sept vaisseaux de M. de la Motte-Piquet qui avoit pris son poste au Fort-Royal de la Martinique, en attendant l'arrivée

1779.

Heureuse intrépidité de M. de la Motte-Piquet.

d'un nouveau Général dans les Indes occidentales. Sa mission étoit d'y veiller à la sûreté du commerce; mais ses vaisseaux avoient besoin d'être réparés, & une grande partie des équipages étoit à l'hôpital. Dans cette circonstance une flotte de trente voiles escortée par la seule frégate l'*Aurore*, arrive aux atterrages & donne imprudemment dans le canal de Saint-Lucie. L'Amiral Hyde Parker croisoit alors avec douze ou quatorze vaisseaux. Il fond sur le convoi, s'empare de vingt navires & poursuit le reste jusqu'à la baie de Fort-Royal, d'où on l'apperçoit sur les deux heures après midi. Témoin de ce désastre que tout le feu des batteries du fort ne peut arrêter, l'intrépide Commandant monte sur l'*Annibal;* & sans attendre le *Vengeur* & le *Réfléchi* les deux seuls vaisseaux en état de le seconder, mais dont l'appareil lui semble trop lent, il quitte le port en filant ses cables, se précipite sur l'escadre de Parker, soutient le feu de trois vaisseaux, délivre la frégate & les dix bâtimens qui n'étoient point encore amarinés, les remet sous la protection de

Le 18 Décembre.

l'*Aurore*, & renforcé par la jonction du *Réflechi* & du *Vengeur*, poursuit contre sept voiles ennemies, un combat qui se termine avec le jour, & dont la retraite forcée de plusieurs vaisseaux désemparés du côté des Anglois, laisse toute la gloire à la petite escadre Françoise. 1779.

Depuis le retour de Byron & de Barrington, le Ministère britannique songeoit aussi à leur donner un successeur ; mais il falloit que ce choix convînt à la nation ; & quoiqu'on exagérât en Angleterre les avantages de Prévost dans la Georgie, quoique la levée du blocus de Savannah eût fait tirer, pour la première fois, le canon de la tour de Londres, il n'étoit pas aisé de rassurer les Anglois sur leur position en Amérique. Leurs désastres aux Antilles donnoient sur-tout de justes sujets d'inquiétude. Pour les réparer, on avoit besoin d'un Général plus heureux & non moins expérimenté que l'Amiral Byron. Le choix des Ministres tomba sur George Rodney, auquel on destina six vaisseaux détachés de la grande flotte de Ports-Mouth, & sous l'escorte de cette division,

L'Amiral Rodney doit remplacer l'Amiral Byron.

dix mille hommes de troupes aux
1779. ordres du Général Waughan, nouvellement arrivé de Terre-Neuve.

Etat des François & des Anglois dans les Indes orientales.

Comme on l'a dit, le vœu des François étoit de voir partir M. Duchaffault pour les Indes occidentales. Ils attendoient avec une égale confiance le départ du Chevalier de Ternay pour l'île Maurice avec quatre vaisseaux qui, disoit-on, alloient convoyer le régiment d'Austrasie, quinze piquets de Volontaires, & un détachement considérable de la légion de Lauzun. On avoit des forces respectables dans cette île ; & ce nouveau renfort pouvoit établir l'égalité dans les Indes orientales, où la Compagnie Angloise soutenoit encore l'honneur de la nation britannique. Elle y soudoyoit cent trente mille hommes de troupes, dont la vingtième partie étoit Européenne. Ses forces navales n'étoient pas moins imposantes. Huit vaisseaux de ligne & trois frégates composoient l'escadre royale aux ordres de l'Amiral Hughes. La marine de Bengale & celle de Bombay étoient au moins de

dix frégates entretenues aux frais de la Compagnie. Il y avoit là de quoi rassurer les Anglois dans cette partie de leur Empire, contre les entreprises de la France réduite à ses propres forces ; mais secondés par les Marattes, les François pouvoient encore balancer la puissance britannique dans les grandes Indes. 1779.

Malheureuse expédition de Poonah.

On révoquoit en doute l'expédition contre Poonah ; & l'on n'avoit point d'éclaircissemens sur cette affaire malheureuse, lorsqu'on reçut à Londres une lettre de Bombay qui confirmoit en ces termes la nouvelle de ce désastre : « Jamais l'éclat de nos armes ne fut terni comme il vient de l'être... Après avoir traversé une partie considérable du pays des Marattes, nos troupes, enveloppées de tous côtés, se sont vues forcées de capituler aux conditions les plus dures : il a fallu livrer aux vainqueurs *Ragaboy*, que nous conduisions comme en triomphe, pour en faire un Nabab. Par une autre clause de cette capitulation humiliante, le Comité qui présidoit à l'expédition, s'est obligé de restituer tout ce que nous leur avons enlevé dans

1779. cette guerre & dans les précédentes. On conçoit qu'il est impossible de remplir cet engagement; & cependant nous avons donné des ôtages ».

L'auteur de la lettre pouvoit ajouter que les troupes chargées de l'expédition contre la capitale de l'Empire des Marattes, formoient une armée de dix mille combattans; qu'il n'en restoit plus que six mille au moment de la capitulation, & qu'indépendamment de cette perte, l'expédition désastreuse de Poonah coûta plus de cent mille livres sterling à la Compagnie. La mort du Général Leslie avoit précédé ce fâcheux événement, que sa prudence, ses talens & sa bravoure auroient su prévenir. Ce triomphe des Marattes sur les Anglois ne fut point balancé par la prise de Mahé qui se rendit aux troupes de Madrass en vertu d'une capitulation qui maintenoit les habitans dans leurs propriétés. La garnison, composée de cent cinquante Européens & de trois cents Cipayes, ne pouvoit défendre cette place, d'ailleurs mal fortifiée, contre un détachement de trois compagnies d'Artillerie, d'un bataillon d'Infan-

Prise de Mahé par les troupes de Madrass.

terie Angloise & de trois bataillons Indiens. Le Colonel Braith-Waite, qui le commandoit, somma la place de se rendre ; & la réponse des François fut de tirer sur l'ennemi, qui déjà faisoit ses dispositions pour un assaut général. Mais le Gouverneur de Mahé, M. Bernard Picot, ne crut pas devoir se sacrifier en pure perte lui & sa garnison ; & le 19 Mars il envoya un Parlementaire au Colonel, avec un modèle de la capitulation. Tous les articles furent accordés, à l'exception d'un seul, concernant les fortifications & les édifices publics, qui fut laissé à la discrétion de la compagnie : c'étoit dire assez clairement qu'on se proposoit de raser cette place. L'expédition se termina sans effusion de sang de part ni d'autre. La prise de Mahé n'en fut pas moins un évènement fâcheux pour les François, qu'elle réduisit, en quelque sorte, à n'avoir pas dans cette partie de l'Inde une seule bannière flottante. Mais, comme on l'a dit, ils rassembloient à l'île Maurice des forces suffisantes pour réparer leurs désastres, & prendre une revanche sur les possessions des

1779.

1779. Anglois en Asie. L'arrivée de M. d'Orves avec deux vaisseaux de ligne & plusieurs navires armés, venoit de mettre cette île dans un état respectable, & l'avoit approvisionnée de manière à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi, & particulièrement celles de l'escadre dont l'Amirauté d'Angleterre hâtoit l'équipement. Les cinq vaisseaux qui devoient la composer, étoient destinés à balancer les forces navales de la France dans les mers Indiennes, ou plutôt à maintenir les Anglois dans cette supériorité qu'ils avoient due si long-temps au délabrement de sa Marine. Mais, comme on l'a vu, les François ne s'endormoient plus sur cet objet, le plus important de leur administration politique. On faisoit dans leurs ports des armemens redoutables qui sembloient préparer une campagne décisive, & qui, réunis à ceux de l'Espagne, devoient effrayer les Anglois sur les suites d'une guerre dont la prolongation ne leur offroit d'autre expectative qu'un épuisement irréparable.

Déjà le Comte de Guichen avoit pris le commandement de l'escadre,

que la ſanté toujours incertaine de M. Duchaffault ne lui permit pas de conduire aux Antilles. Les ſeize vaiſſeaux de ligne qui la compoſoient, attendoient les derniers ordres dans la rade de Breſt; & l'on ne doutoit pas qu'avant la fin de Janvier, ils ne miſſent à la voile pour les Indes occidentales, où toutes les forces maritimes devoient obéir au nouveau Commandant. Ils n'appareillèrent que le 2 Février; & le départ de l'Amiral Rodney, qui venoit de quitter les ports d'Angleterre, précéda de pluſieurs jours celui du Comte de Guichen. Quelle que fut la deſtination de l'eſcadre Angloiſe, & quoiqu'embarraſſée d'un convoi nombreux, il paroiſſoit difficile qu'elle ne devançât pas celle des François en Amérique; mais on apprit bientôt qu'avant de faire voile pour les Indes occidentales, l'Amiral devoit toucher à Gibraltar, pour ravitailler cette place qui commençoit à manquer de munitions. Le port de Liſbonne receloit alors le fameux Commodore *Johnſtone*, qui à l'aide des paquebots, informoit exactement l'Amirauté d'Angleterre

1780. M. de Guichen prend le commandement de la flotte de M. Duchaffault.

de tout ce qui se passoit, tant à
1780. Cadix qu'à Gibraltar. Par l'entremise du Commodore, elle apprit ce qu'il falloit craindre ou espérer à cette époque dans le détroit; sans l'intervention de Johnstone, l'expédition de Rodney seroit inexplicable. Quoi qu'il en soit, Don Gaston & M. de Beausset venoient de quitter la rade de Brest, avec quatre vaisseaux François & vingt Espagnols. A trente lieues du port, cette division essuya un coup de vent qui dispersa la plupart des vaisseaux. Quelques-uns rentrèrent à Brest; & l'armée ne put se réunir à temps pour aller secourir Don Juan de Langara, qui, à l'entrée du détroit de Gibraltar, où il croisoit avec onze vaisseaux de ligne, eut à soutenir un combat de retraite contre toute l'escadre de Rodney. Cet Amiral y parut dans la matinée du 16 Janvier avec vingt-deux vaisseaux, quelques frégates & son convoi. Le mauvais temps venoit de séparer trois vaisseaux de Don Juan, & huit seulement eurent part à l'action. Pour l'éviter, ce Commandant avoit fait le signal d'une retraite précipitée; mais les Espagnols furent joints par

Combat de Don Juan de Langara & de l'Amiral Rodney.

les Anglois sur les deux heures & demie de l'après-midi, & il fallut se résoudre à combattre un contre trois. Ce combat, trop inégal pour se terminer à l'avantage des Espagnols, leur coûta d'abord le San-Domingo, vaisseau de soixante-dix canons, qui sauta en l'air au fort de l'action. N'ayant plus d'espoir que dans la fuite, ils gagnèrent le large; & malgré la tempête qui venoit de s'élever, Rodney se mit à leur poursuite & les atteignit aux bas-fonds de Saint-Lucar, où il acheva de réduire leur flotte, dont quatre vaisseaux de ligne furent conduits à Gibraltar: savoir, le *Monarque*, la *Diligente*, la *Princesse* & le vaisseau Amiral le *Phénix*. Les trois premiers montoient soixante-dix canons, & le dernier en portoit quatre-vingt. Il s'étoit vu forcé d'amener pavillon, après une défense qui fut admirée des deux Escadres. Voici comme Don Juan, alors prisonnier à Gibraltar, s'en explique dans une relation, où il défie les vainqueurs d'oser le démentir.

1780.

« Le feu continuel de cinq vaisseaux anglois qui nous attaquoient

1780. par la proue, la poupe & le travers, nous avoit mis hors d'état de gouverner : toutes nos manœuvres étoient coupées, notre grande voile criblée, notre mât de hune & son perroquet tombés, notre mât d'artimon perdu, nos grands & petits *focs* emportés, notre grand mât offensé en plusieurs endroits, & notre entre-pont rempli d'eau. Nous n'avions plus que la misaine, dont le mât avoit consenti, & le petit mât de hune & son perroquet qui ne pouvoient porter la voile. Telle étoit notre situation lorsque nous amenâmes, à dix heures du soir, le pavillon que nous avions défendu, pour la gloire de notre patrie, contre des forces dont la supériorité nous justifie suffisamment. Les ennemis peuvent dire si ma relation est conforme à la vérité ».

Les débris de l'escadre Espagnole, dont le *Saint-Julien* & le *Saint-Eugène* (1) faisoient partie, vinrent mouiller dans la baie de Cadix. Plusieurs vaisseaux de Rodney étoient

(1) Nous dirons ailleurs comment ces deux vaisseaux qui avoient été pris, furent ramenés à Cadix par leurs équipages.

hors d'état de tenir la mer; ils entrèrent à Gibraltar pour se réparer. Les deux plus maltraités étoient des vaisseaux à trois ponts. 1780.

Avantage de ce combat.

Pendant le combat du 16, les vents contraires avoient poussé le convoi de Rodney dans la méditerranée. Le Commandant du camp de Saint-Roch prit toutes les mesures nécessaires pour inquiéter ce convoi, &, s'il étoit possible, pour empêcher le débarquement. Mais la levée du blocus de Gibraltar du côté de la mer, facilitoit les moyens de ravitailler la place; & les Anglois ne laissèrent point échapper cette occasion de l'approvisionner. Comme on l'a vu, ce ne fut pas le seul avantage qu'ils retirèrent de ce combat décisif, & d'autant plus accablant pour les Espagnols, qu'il suivoit de près l'enlèvement d'un convoi, dont le même Rodney s'étoit emparé dans la matinée du 8 Janvier, à la hauteur de Cadix. Les quinze bâtimens qui le composoient avoient appareillé de Saint-Sébastien le premier du mois, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne & de cinq frégates de la Compagnie

Rodney enlève un convoi aux Espagnols.

1780. royale de Curaçao. A l'exception d'un seul transport, tous ces bâtimens furent pris en moins de trois heures. Ils étoient chargés de vivres & d'approvisionnemens de marine, dont la perte fut évaluée plusieurs millions. La vente des prises & la rançon des équipages produisirent deux cents huit mille livres sterling. Le dixième de cette somme devoit être réparti entre MM. Rodney, Ross & Digby, les trois Officiers généraux de l'escadre victorieuse.

Don Barcelo échappe au désastre de Don Juan de Langara.

Pendant le séjour de Rodney dans la baie de Gibraltar, Don Barcelo, rangé sous le canon d'Algésire, avoit eu le bonheur d'échapper au désastre de Langara. Après le départ des Anglois, il reprit sa station ordinaire, où il intercepta un assez grand nombre de bâtimens ennemis.

Inconvéniens du retard de Rodney.

Les succès de l'Amiral dans les journées du 8 & du 16 Janvier, avoient exalté les têtes Angloises, & particulièrement celles des Ministres. Le Comte de Sandwich à la Chambre des Pairs, & Lord North à la Chambre des Communes, proposèrent en faveur de Rod-

ney les honneurs d'un vœu de remerciement. Les Amiraux Howe & Keppel se distinguèrent par leur empressement à seconder cette motion; & les Membres des deux Chambres y acquiescèrent unanimement. Le Marquis de Rockingham ne s'en tint pas là; il fit observer à la Chambre-Haute, que, vu le mauvais état de la fortune de l'Amiral, il falloit que les témoignages de la reconnoissance nationale ne se bornassent point à de vains remerciemens. 1780.

Mais en votant pour Rodney des honneurs & des récompenses, la plus saine partie de la nation ne s'aveugloit pas sur les inconvéniens du séjour trop prolongé de l'escadre Angloise dans les parages de Gibraltar. Le départ du Comte de Guichen justifioit l'inquiétude de tous ceux qui, mettant plus de prix à la conquête d'une île qu'à la prise de quelques vaisseaux, trembloient pour les Indes occidentales. « Nos vaisseaux, disoient-ils, sont faits pour défendre nos possessions ou pour attaquer celles de l'ennemi; que nous importe d'en prendre quelques-uns dans telle partie du globe,

1780. si dans une autre partie, nous n'en avons pas assez pour nous mettre à l'abri des plus funestes coups. Cette avidité avec laquelle nos Commandans sur mer cherchent des prises, utile à un seul égard, est infiniment nuisible sous d'autres aspects. Un Officier qui s'y livre, n'a point de station fixe. Est-il chargé de garder un passage, bien-tôt la soif du butin l'entraîne ailleurs, & le passage devient libre..... Ainsi l'espoir de reprendre la Grenade s'évanouit. Tandis que Rodney s'amuse dans les parages de Gibraltar, Guichen vole au secours de la Motte-Piquet. La supériorité des François va renaître sur les mers des Indes occidentales; & avant que notre *preneur* de vaisseaux soit arrivé, les *preneurs* d'îles nous auront peut-être enlevé jusqu'à la Jamaïque ».

Départ de cet Amiral. La sagesse de ces réflexions ne hâtoit pas d'un instant le départ de l'escadre qui, renfermée dans le port de Gibraltar où elle étoit allée se réparer après le combat du 16 Janvier, s'y tint oisive jusqu'au 13 du mois suivant. Rodney sortit enfin avec vingt-deux vaisseaux, deux fré-

gates & douze bâtimens de transport, ne laissant dans la baie que trois vaisseaux de ligne, une frégate, un corsaire & quelques bâtimens d'un rang inférieur. Le Lieutenant-général Don Juan de Langara, & tous les Officiers & Gardes-marine faits prisonniers avec lui, furent renvoyés le même jour au camp de Saint Roch. Leur échange avoit précédé de quelques heures le départ de l'Amiral Anglois, qui fit route pour les Antilles avec six vaisseaux & deux frégates. Une partie de l'escadre fut détachée pour l'île Minorque ; & l'Amiral Digby conduisit le reste en Angleterre. Il enleva, chemin faisant, le *Prothée*, vaisseau François qui faisoit partie de l'escorte d'un convoi destiné pour l'île de France. Nous parlerons ailleurs de cette prise, dont les circonstances honorables pour M. du Chilleaux & pour son équipage, furent long-temps dissimulées par leurs vainqueurs.

1780.

Le 23 Février.

La sortie de la flotte Angloise avoit déconcerté, pour le moment, les projets des Généraux Espagnols, qui déjà prenoient des mesures pour s'assurer une prompte revanche. Ils

Le siége de Minorque est concerté dans les cabinets de Versailles & de Madrid. Tout semble annoncer celui de Gibraltar.

firent d'autres dispositions ; & ce ne
1780. fut plus des hasards d'un combat, qu'ils attendirent le succès de la campagne. Si les travaux de Gibraltar & ceux du camp de Saint-Roch se continuoient avec une égale activité, si la garnison de cette place, naturellement imprenable, étoit de six mille hommes, & son artillerie d'environ cinq cents grosses pièces ; si les approvisionnemens de toute espèce, arrivés sous l'escorte de Sir George Rodney y justifioient la sécurité du Gouverneur Elliot ; enfin, si les tentatives contre Gibraltar ne promettoient aux bons spéculateurs d'autre avantage que d'arrêter & d'occuper dans le détroit une partie considérable des forces navales de l'Angleterre, l'île Minorque n'opposoit point les mêmes obstacles au succès des armes Espagnoles. Les trois vaisseaux de ligne, les quatre frégates, les mille soldats, & les munitions de guerre nouvellement arrivés à Mahon, n'étoient pas un renfort suffisant pour calmer les allarmes du Gouverneur. Le siége de Minorque étoit déjà concerté dans les cabinets de Versailles & de Madrid ; mais

c'étoit encore vers Gibraltar que paroissoient se diriger toutes les mesures de l'Espagne. L'armée de Saint-Roch venoit d'être augmentée de six nouveaux bataillons. Des trente-un vaisseaux réunis dans la baie de Cadix, neuf se disposoient à joindre l'escadre de Don Barcelo à Algésire. Déjà quatre vaisseaux détachés de la même flotte croisoient dans le détroit avec deux frégates & trois chébecs; & ces forces rassemblées en cas de besoin suffisoient pour bloquer la place, ainsi que la petite escadre que Rodney avoit laissée dans le port de Gibraltar. Tout sembloit annoncer comme très-prochain le siège de cette forteresse. 1780.

Quant à l'armée navale aux ordres de Son Excellence Don Louis de Cordova, elle n'attendoit, pour mettre à la voile, que l'arrivée des onze bataillons détachés pour la renforcer. On ignoroit encore sa destination précise; mais la célérité dans l'approvisionnement, tant du convoi que des escadres, annonçoit le projet d'une jonction instante avec l'armée de la Manche, à laquelle la voix du peuple donnoit pour Commandant M. le Comte d'Estaing.

La voix du peuple appelle le Comte d'Estaing au commandement de la flotte combinée.

1780. Projet d'expédition en Amérique, confié à MM. de Ternay & de Rochambeau.

Les Anglois se flattoient en vain d'empêcher cette jonction ; l'Amiral Espagnol pouvoit revenir à Brest avec trente-sept vaisseaux de ligne en y comprenant ceux de Toulon, qui devoient s'y réunir. Depuis le départ de Rodney, l'Angleterre n'avoit pas trente vaisseaux en Europe. La France en comptoit au moins quarante dans ses différens ports ; & de ce nombre vingt-sept étoient destinés pour la flotte combinée. Des treize autres vaisseaux, huit alloient composer la première division de l'armée qui, sous la direction de M. de Ternay, dont on connoissoit enfin la véritable destination, se disposoit à mettre à la voile pour aller tenter une grande expédition en Amérique. On ne se proposoit rien moins que d'embarquer douze mille hommes ; & MM. de Viomesnil, de Chastellux & de Wittgenstein, étoient déjà nommés pour les commander sous les ordres du Comte de Rochambeau. Ce Lieutenant-général avoit pris congé de Sa Majesté, & venoit d'entrer à Brest comme escorté de quatre cents chariots chargés de boulets & de tous les ustensiles nécessaires à une grande armée. Dès le 29 Mars, M. de Ternay n'attendoit

pour appareiller, que l'arrivée des convois de Bordeaux & du Hâvre. 1780.
Enfin, le premier Mai tout fut disposé pour le départ; & le lendemain matin la première division mit à la voile sur les cinq heures. Elle étoit composée du *Duc-de-Bourgogne*, vaisseau de quatre-vingt canons, que montoit le Commandant; du *Neptune* & du *Conquérant*, chacun de soixante-quatorze; de la *Provence*, de l'*Eveillé*, du *Jason*, de l'*Ardent* & du *Fantasque*, de soixante-quatre; des frégates la *Surveillante* & l'*Amazone*, de trente-deux; du cutter la *Guèpe*, de quatorze, & de vingt-trois bâtimens chargés de transporter le corps d'armée qu'on faisoit monter à six mille hommes, sans y comprendre les piquets répartis sur chaque vaisseau. Le départ de la seconde division fut retardé par la disette de bons Matelots, & par la difficulté des approvisionnemens. Quelques Officiers supérieurs, impatiens de joindre leur Général, obtinrent la permission de s'embarquer séparément sur le *Magnifique* ou sur l'*Actif*, vaisseaux de ligne équipés pour les Antilles; ce qui

justifia l'opinion où l'on étoit, que l'armée du Comte de Rochambeau devoit y passer, après son expédition dans l'Amérique septentrionale.

1780.

Que c'est en Amérique que doivent se porter les grands coups de la guerre.

Il suit de l'exposé qu'on vient de lire, que c'étoit dans cette partie du monde qu'alloit s'établir le principal théâtre des hostilités. Malgré les travaux du camp de Saint-Roch, toujours suivis avec la même ardeur; quoiqu'on hâtât l'équipement des escadres de Brest & de Cadix; quoique M. le Comte de Vaux eût déjà pris congé du Roi pour aller visiter les cantonnemens des troupes; quoique tout l'Etat-major de son armée eût reçu l'ordre de se rendre à Brest avant la fin de Juin, ce n'étoit point en Europe que devoient frapper les grands coups de la guerre. Dès les premiers jours d'Avril, les quatre vaisseaux François aux ordres de M. de Beausset, sembloient être au moment de quitter le port de Cadix (1); & comme ils prenoient des vivres pour six mois, on ne douta pas que leur destination

(1) Ce Chef d'escadre ne mit à la voile que le 4 Mai; & ce fut pour aller croiser à la hauteur de Lisbonne.

ne fût d'aller renforcer les escadres de M. de Guichen ou de M. de Ternay. Enfin, on assuroit que ce premier Commandant étoit arrivé à la Martinique avec toute sa flotte; & que depuis sa jonction avec les escadres de MM. de Grasse, de la Motte-Piquet & de Vaudreuil, les forces navales rassemblées devant cette île se montoient à vingt-neuf vaisseaux de ligne; qu'aux îles sous le Vent, les Anglois en avoient tout au plus dix-sept à leur opposer; & que dans ce nombre il s'en trouvoit plusieurs qu'il faudroit réformer à l'arrivée du Commodore Walsingham, dont les cinq vaisseaux joints à ceux de Rodney, porteroient tout au plus à vingt-six la puissance navale de l'Angleterre aux Antilles. Jusques-là l'inégalité n'eût pas été bien sensible entre les Anglois & leurs adversaires; mais il y avoit six vaisseaux de ligne Espagnols à la Havanne; & ce surcroît de forces assuroit aux alliés une grande supériorité dans les Indes occidentales.

1780.

Supériorité des forces combinées dans les Indes occidentales.

On ne négligeoit rien pour la leur conserver dans l'Amérique sep-

Le Marquis de la Fayette part pour l'Amérique.

1780.

tentrionale. M. le Marquis de la Fayette avoit obtenu la permission d'aller cueillir de nouveaux lauriers dans cette partie du monde. Son retour y porta l'encouragement, & fut regardé comme un présage du succès de la campagne. L'arrivée de ce Général à Boston avoit précédé de quelques jours celle de la flotte aux ordres de M. de Ternay.

Le 28 Avril.

Washington médite une expédition contre New-York. En quelles circonstances.

Le Marquis de la Fayette ne tarda pas à reprendre le commandement d'une division dans l'armée des Etats-unis; & ce fut à une époque bien attrayante pour son courage. Washington méditoit alors ou paroissoit méditer une entreprise non moins importante que les expéditions qui avoient enlevé aux Anglois Boston, Philadelphie & Rhode-Island. Déjà ses troupes réunies à celles du Général Sullivan, marchoient vers New-York; & des armemens considérables, tant à Amboy que dans plusieurs autres rades, attendoient le signal de mettre à la voile. Ce n'étoit plus le moment de temporiser; le Gibraltar de l'Amérique, New-York, se trouvoit sans Gouverneur & presque sans garnison; Clinton

Clinton l'avoit, pour ainsi dire, évacué, en s'embarquant avec dix mille hommes pour une expédition secrète dans les parties méridionales. Les secours d'Europe n'étoient point encore arrivés; la ville se trouvoit ouverte en différens endroits; & le Major Patrison, à qui le Genéral en avoit confié la garde, recevoit des avis certains de la marche de Washington. Dans ce moment de crise, sa ressource fut d'armer les habitans, & d'en former des corps militaires; il fit publier une proclamation qui n'exceptoit que les vieillards & les enfans. Le zèle & l'ardeur de ces nouveaux soldats surpassèrent l'attente du Major, & ne le rassuroient point sur l'événement du siége, dont il se croyoit menacé. 1780.

Les Anglois n'étoient pas moins allarmés pour les deux Florides, dont les Espagnols se proposoient ouvertement la conquête. Déjà ces derniers avoient fermé le canal de Bahama, où deux vaisseaux de ligne & trois frégates coupoient le passage du Nord de l'Amérique dans les Indes occidentales.

Les Anglois sont allarmés pour les deux Florides.

Ces dispositions annonçoient chez les nations confédérées, de grandes ressources & de puissans moyens pour consommer cette année l'ouvrage de l'indépendance Américaine. A ces préparatifs redoutables, l'Angleterre devoit opposer les derniers efforts d'une résistance héroïque, si l'opiniâtreté pouvoit l'être, & qui, souvent téméraires & ruineux, ne furent pas toujours infructueux pour sa gloire. Malgré son épuisement, elle venoit de rassembler à Spithéad vingt-trois vaisseaux de ligne, cinq frégates & plusieurs brulots. Cette flotte destinée pour la Manche, alloit être confiée à l'Amiral Francis Géary, qui dut ce commandement au refus de l'Amiral Barrington, d'abord nommé pour succéder à Sir Charles Hardy, mort le 17 Mai, dans la soixante-septième année de son âge. Il s'étoit rendu la veille à bord du *Victory*, où il fut salué par les escadres; il se trouva indisposé le soir même, & mourut le lendemain d'une inflammation d'entrailles. Le 29, le nouveau Commandant fit signal de se tenir prêt à appareiller; & la grande

1780. Mort de l'Amiral Hardy. Il est remplacé par l'Amiral Francis Géary.

La flotte Angloise met à la voile dans les premiers jours de Juin.

flotte mit à la voile dans les premiers jours de Juin. 1780.

Deux Escadres Angloises mettent à la voile pour les Indes occidentales.

Deux autres escadres avoient quitté Ports-Mouth pour aller renforcer les armées britanniques dans les Indes occidentales ; mais avant que de gagner l'embouchure de la Manche, elles furent arrêtées deux mois par les vents contraires & par la négligence des Ministres, qui, faute d'avoir prévu cet obstacle, n'avoient point fait approvisionner suffisamment les convois. Après avoir été long-temps séparées, elles se rejoignirent enfin à Torbay, d'où l'Amiral Graves appareilla le 18 Mai, avec quatre vaisseaux de ligne, deux frégates & trois mille hommes de troupes, attendus à la Jamaïque dès le commencement d'Avril, & destinés à completer un armement considérable, dont l'objet étoit encore ignoré. Cinq vaisseaux & deux frégates composoient la seconde escadre aux ordres de Walsingham. Sa destination étoit pour les Antilles, où le retard du Commodore forçoit à l'inaction l'Amiral Rodney. Cette escadre alloit appareiller, lorsqu'il survint un ordre

1780.

de l'Amirauté, d'attendre de nouveaux transports destinés pour Québec, & les vaisseaux des Indes orientales, qu'elle devoit convoyer jusqu'à Madère. Elle mit enfin à la voile le 19 Mai. Quatre cents navires marchoient sous l'escorte des deux escadres. De mémoire d'hommes, l'Angleterre n'avoit point mis en mer de convoi plus considérable.

Troupes nationales réservées pour la défense des côtes d'Angleterre.

Les troupes embarquées sur les flottes, étoient en grande partie des recrues levées tout récemment à Arolsen, à Brunswick, & sur-tout à Cassel, où le Landgrave avoit permis au Général-Major Faucit, d'enrôler quatre mille hommes. La crainte d'une invasion fit réserver les troupes nationales pour la défense des côtes, où l'on établit trois camps formant ensemble environ dix mille soldats.

On parle à Londres d'une nouvelle flotte d'observation.

Quelqu'imposant que fut l'état de la Marine royale d'Angleterre, état exagéré dans les gazettes britanniques jusqu'à trois cents voiles, & près de cent vaisseaux de ligne, il étoit difficile qu'après de tels armemens, elle entretint au Détroit & sur-tout dans la Manche, des forces capa-

bles d'intimider les Puissances alliées. 1780.
Cependant on parloit à Londres d'une nouvelle flotte d'observation pour empêcher la jonction de celles de France & d'Espagne, & pour intercepter les renforts que ces deux Puissances envoyoient dans l'Amérique du Nord ou dans les Indes occidentales. Le nouvel armement n'avoit d'existence que dans les papiers Anglois; mais la jonction des flottes Espagnole & Françoise n'eut pas lieu cette année; & leur séparation favorisa quelques entreprises de l'Amiral Géary, qui enleva plusieurs navires d'une riche flotte expédiée du Port au Prince. Cette capture termina sa croisière qui fut d'un mois tout au plus, & son commandement dans lequel il eut pour successeur l'Amiral Darby.

Prouesses des Corsaires.
On a vu que depuis son retour de l'Amérique, le gouverneur Johnstone avoit repris le service de la Marine; il fit aussi quelques prises sur la côte de Portugal. Les convois des alliés, n'eurent d'ailleurs à redouter, en cas de dispersion, que la rencontre des corsaires Anglois répandus sur toutes les mers de

1780. l'Europe. Heureusement qu'on eut à leur opposer, dans cette espece de guerre, des marins que leurs prouesses avoient déjà signalés sous l'un ou l'autre hémisphère. Celles de l'intrépide Capitaine du *Black Prince*, eurent pour théâtre le canal de Saint-George ; des succès multipliés y couronnèrent sa bravoure & son expérience. Dès le mois de Janvier, il avoit déjà fait passer quarante bâtimens ennemis dans les différens ports de France. Ce Capitaine non moins heureux qu'entreprenant, étoit né à Rush en Irlande. Sous beaucoup de rapports, c'étoit un second Paul Jones ; il fut comme lui la terreur des Anglois, & porta des coups sensibles à leur commerce.

Paul Jones recueille sur son bord le Corsaire Cunningham.

Le Commodore Américain nouvellement échappé du Texel où les Anglois se flattoient vainement de le tenir bloqué, étoit venu mouiller à la Corogne au commencement de cette année, avec le fameux corsaire *Cunningham*, qu'il avoit recueilli à bord de la frégate l'*Alliance*, lors de son évasion des prisons d'Angleterre. Ces deux intrépides marins expédièrent pour

Boston les nouvelles prises qu'ils avoient faites ; & remettant à la voile, ils affrontèrent tous les périls de la guerre & des flots, pour conserver le même éclat au pavillon Américain. Ce fut dans la Manche que la bravoure de Paul Jones trouva de nouvelles occasions d'accroître sa renommée. 1780.

Du Capitaine Fabre.

Les Capitaines *Fabre* & *Royer*, furent après lui, ceux des corsaires dont la valeur & l'audace, firent le plus de bruit. Avec douze canons que montoit son vaisseau le *Phénix*, le premier avoit su tenir tête, pendant trois heures, à cinq bâtimens Anglois qui sembloient devoir l'accabler de leur nombre. A la fin du combat, il en força deux à s'avouer vaincus. Le Capitaine Fabre alloit les amariner, quand tout-à-coup il se voit assailli par quatre autres corsaires d'une force supérieure aux cinq premiers. Il soutient l'attaque des neuf vaisseaux réunis, avec toute l'intrépidité du désespoir ; & bientôt le *Phénix* est criblé de boulets, toutes ses manœuvres sont coupées, il fait eau de toutes parts ; il va couler bas, s'il diffère d'amener pa-

1780. villon. Ce qui reste de l'équipage y contraint le Capitaine Fabre qui, entouré de morts & de mourans, n'a pas reçu la moindre blessure. Il gémit sur le sort de ses braves camarades, & regrette de leur survivre. Une si belle défense méritoit l'attention de la Cour; les bienfaits de Sa Majesté allèrent en chercher l'auteur dans les prisons d'Angleterre.

On a déjà fait une mention honorable du Capitaine Royer qui, sorti du port de Dunkerque dans le mois d'Avril, y rentra le 5 Mai, couvert de blessures, & mourut le jour même, au grand regret de ses compatriotes, dont il fut la gloire. Ce brave Dunkerquois faisant route au Nord avec deux frégates de vingt-deux canons chacune, le corsaire le *Calonne* & deux autres navires armés, avoit rencontré un bâtiment Anglois qu'il rançonna. Sur le rapport de l'ôtage, qu'il se trouvoit à peu de distance une flotte marchande de quarante voiles, protégée seulement par trois frégates d'un rang inférieur, Royer se crut assez en forces pour aller à la découverte de ce

Mort du Capitaine Royer.

convoi, qu'il se proposoit d'attaquer. Il le découvrit en effet, mais escorté de trois frégates qui montoient vingt-huit & trente-six canons, au lieu de vingt ou vingt-deux, comme l'avoit annoncé l'ôtage. Le Capitaine Royer n'en donna pas moins le signal de l'attaque; & malgré son infériorité, il osa se mesurer avec la frégate de trente-six canons. Deux coups de feu qu'il reçut au commencement de l'action, ne lui firent point abandonner le commandement; mais un troisième le mit pour toujours hors de combat. 1780.

A cette époque, la France gémissoit encore sur la fin glorieuse de M. de Couëdic. Ce brave Capitaine étoit mort au commencement de Janvier, des suitesde sa blessure reçue au combat du *Québec* & de la *Surveillante*. Sa Majesté sensible à la perte de cet excellent Officier, crut devoir, en considération de sa rare valeur & de ses services signalés, transmettre à la dame de Couëdic & à ses enfans, les bienfaits destinés à leur illustre pere. Mort du Chevalier de Couëdic.

La Marine royale ne se con-

1780.

Aveux des Anglois honorables pour les Officiers & les Ministres de France.

soloit de cette perte & de beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rappeller, qu'en portant les yeux sur la foule des Héros qui lui restoient encore. Ses moindres Officiers avoient des titres à la gloire ou bruloient d'en acquérir; mais la prudence des Chefs, leur valeur & leur expérience, lui promettoient sur-tout des triomphes. C'étoit à MM. de Guichen, de Ternay, de Vaudreuil & de la Motte-Piquet, qu'étoit particulièrement confié l'honneur du pavillon François; c'est dire assez qu'il ne reçut point d'affronts pendant toute cette campagne. Ces noms redoutables n'imposoient pas moins aux ennemis, que la supériorité des forces qu'on devoit leur opposer; les Amiraux Anglois ne rougissoient pas d'en convenir. On pourroit citer mille aveux honorables à la Marine Françoise, que leur arracha l'habileté de ses Officiers supérieurs; mais on se bornera à celui de l'Amiral Hyde Parker, dont l'admiration ne put se taire sur une manœuvre de M. de la Motte-Piquet. Obligé de se rendre, dans une circonstance périlleuse, de la Mar-

tinique à la Guadeloupe avec cinq vaisseaux de ligne & cinq frégates ; à force de talens, ce Commandant avoit su éviter l'approche de l'Amiral Anglois dont l'escadre de beaucoup supérieure, se fût nécessairement emparée de la division Françoise, si elle eût pu l'atteindre. « Pour sauver la division, dit l'Amiral Parker, il n'y avoit qu'une manœuvre à faire ; & M. de la Motte-Piquet étoit seul capable d'imaginer cette manœuvre ». 1780.

Les talens & le patriotisme des Ministres ne devoient pas moins concourir au succès de la campagne, que la valeur & l'expérience des Généraux. L'aveu solennel qu'en firent les Anglois, retentit plus d'une fois à la Chambre des Communes. Dans la séance du 28 Avril, le Général Conway fit un long discours particulièrement consacré à l'éloge de Louis XVI, & qu'il termina par celui des Chefs de l'administration en France. « Hélas ! dit-il en finissant, si nous hasardons la comparaison, sous quel point de vue différent n'envisagerons-nous pas les Ministres de l'une & l'autre Cour ? Combien les

1780. François n'ont-ils pas acquis de droits à la vénération, à la confiance, à la bénédiction des peuples, en donnant à leur maître des avis salutaires si favorablement accueillis? Combien les Ministres Anglois, éclipsés par le mérite, par la gloire des premiers, ne sont-ils pas blâmables, pour avoir négligé de donner à leur Prince ces avis utiles qui souvent font la destinée des Empires? »

Que les efforts de l'Angleterre pouvoient entraîner sa ruine.

En effet, la confiance des François étoit encore moins fondée sur la puissance de leurs armes, que sur la sagesse du Monarque, & le patriotisme éclairé de ses Conseillers. La politique du Cabinet de Versailles dirigeoit toutes les opérations de la guerre, non-seulement en Europe, mais dans les deux Indes; & cette politique étoit pour les Anglois une ennemie redoutable qu'ils ne savoient plus combattre à armes égales. Depuis la naissance des troubles, une aveugle inflexibilité avoit présidé constamment à toutes leurs délibérations; la sagesse des Conseils ne secondoit plus en Angleterre les efforts du patriotisme. Vu sa position désespérée, elle en avoit

fait d'incroyables pour cette campagne ; mais ces préparatifs déjà ruineux, devoient entraîner de nouvelles dépenses ou rester infructueux. Pour en tirer quelqu'avantage, il falloit soumettre la fortune des particuliers à des sacrifices illimités qui auroient écrasé la nation, ou faire adopter au Ministère un plan d'économie, dont l'exécution pouvoit sauver la Grande-Bretagne, en mettant des bornes à l'influence de la Couronne. 1780.

Ce dernier point étoit beaucoup plus difficile à obtenir que le premier. En effet, malgré l'épuisement de l'Angleterre, lorsque Lord North vint proposer à la Chambre des Communes divers impôts sur le produit desquels devoit être assigné le paiement des intérêts d'un nouvel emprunt de douze millions sterling, toutes ses propositions & les motions qu'elles avoient occasionnées, passèrent sans difficulté. Il n'en fut pas ainsi des pétitions du peuple relatives à l'influence de la Cour, & à l'emploi souvent abusif des deniers publics. Plusieurs Comtés s'étoient

Pétitions du Comté d'York. Leur objet.

1780. associés pour solliciter une réforme économique ; & ce fut d'abord avec quelqu'apparence de succès. Le Comté d'York avoit été le premier à jetter l'allarme. Voici la substance de la pétition arrêtée le 30 Décembre, dans une assemblée de la Noblesse, du Clergé & des Francs-Tenanciers de ce Comté.... « Que les Supplians observent aux honorables Communes que, dans l'état d'appauvrissement & de calamité où se trouve la nation, plusieurs individus jouissent ou de places sans fonctions auxquelles des émoulemens exorbitans sont attachés, ou de pensions considérables qui n'ont point été méritées par des services publics ; au moyen desquelles places & pensions la Couronne acquiert chaque jour une influence inconstitutionnelle qui peut devenir funeste à l'Angleterre ; que la *bourse* nationale étant confiée à la garde de cette honorable Chambre, ils demandent la permission de représenter que, jusqu'à l'entier redressement des griefs énoncés dans cette pétition, l'octroi d'une somme excédant le produit des impôts actuelle-

ment établis, nuiroit aux droits du peuple & à la dignité de ses Représentans; qu'enfin les Supplians réclament l'autorité de la Chambre, pour que les deniers publics soient uniquement appliqués aux besoins de l'Etat, & de la manière qui paroîtra le plus convenable à la sagesse du Parlement ». 1780.

Il fut résolu unanimement qu'un plan d'association rédigé sur des principes constitutionels, à l'effet d'appuyer cette réforme, seroit présenté à la même assemblée tenue par ajournement le mardi de la semaine de Pâques. Un Comité de soixante citoyens se chargea de cette rédaction.

Plan d'association nationale adopté par divers comtés.

Ce plan d'association déjà adopté par la cité de Londres, le fut bientôt par les Comtés d'Hampshire & de Middlesex. Le vendredi 7 Janvier, tous les notables de cette dernière Province s'étoient assemblés pour le même objet à Hackney, dans la taverne dite la *Mermaïd*; ils y prirent les même résolutions que ceux du Comté d'York; & le sieur Bing exposa dans ces termes, les griefs de l'assemblée ». Il

1780. n'est point de citoyen qui n'ait gémi sur la prodigalité avec laquelle les deniers publics sont administrés depuis une certaine époque; cependant je me tairois sur les abus d'une telle administration, si l'on n'avoit à reprocher aux Administrateurs des finances publiques que leur défaut d'économie; mais elles sont évidemment employées à corrompre le Parlement, à détruire l'indépendance des représentans du peuple, à saper les fondemens de la constitution. Ce n'est point assez de se plaindre d'un tel désordre, il faut aviser aux moyens de le réprimer. On ne sait à quoi monte le nombre des places & des pensions; le calendrier de la Cour en présente un tableau; mais le fait est qu'il en existe plusieurs qui n'y sont point désignées. On prétend, & il y a tout lieu de le croire, qu'à la fin de chaque session, on ajoute à ce calendrier un supplément fait pour l'œil du Roi, supplément qu'on brûle aussi-tôt qu'il est signé. Le devoir du peuple est de prendre des mesures contre cette influence, au moyen de laquelle le ministère peut

asservir le Parlement à toutes ses vues, faire avorter les efforts des membres qui, avant que de voter de nouveaux octrois, veulent connoître l'emploi qui en sera fait, ce que doit coûter chaque département du service public, & ce qu'on a fait des sommes antérieurement votées. Sans sortir du Comté de Middlesex, il est notoire que ses Francs-Tenanciers payent déjà quinze schelings dans la livre sterling; il est temps qu'ils s'occupent des moyens de conserver les cinq schelings qui leur restent. Le seul efficace est de fermer leurs bourses. Quand la source de la corruption sera tarie, il faudra bien que la corruption cesse ». 1780.

Dès la mi-Janvier, seize Comtés réformateurs concouroient à l'exécution du plan d'association nationale. Le Comté du Sussex, ou plutôt M. John Harrisson, son grand Shérif, marqua d'abord quelqu'opposition aux mesures des seize Comtés; mais le Duc de Richmond, qui en étoit Lord-Lieutenant, prit sur lui de convoquer l'assemblée. Sa pétition, la même

Seize Comtés réformateurs. Lord Sandwich s'oppose en vain aux progrès de l'association.

1780.

pour le fond, que toutes celles qui avoient déjà parues, étoit bien différente quant à la forme; il fut aisé de voir que l'éloquent Lord Duc s'étoit chargé de la rédaction de cette pièce, dont tous les articles furent adoptés unanimement. Il n'en fut pas tout-à-fait ainsi à l'assemblée d'Huntingdon, où Lord Sandwich s'étoit rendu, accompagné de plusieurs Lords déterminés, comme lui, à combattre les résolution qu'on devoit y proposer; mais il eut le chagrin de voir que le nombre des réformateurs titrés, excédoit de plus de moitié, celui des opposans de la même classe. Les résolutions passèrent; & ce Ministre fit enregistrer une vaine protestation qui fut signée de tous ses partisans.

Quatre mille habitans assemblés pour le même objet dans la grande salle du palais de Westminster.

Le nombre des villes & des comtés favorables au projet d'une association nationale, augmentoit tous les jours; & celui des petitions qui devoient être présentées aux Communes, croissoit en proportion. Il se formoit de toutes parts des comités qui tendoient visiblement au même but; mais de toutes ces assemblées la plus imposante, la plus

distinguée, & sans comparaison la plus nombreuse, fut celle qui se tint le 2 Février dans la grande salle du Palais de Westminster; elle étoit composée d'environ quatre mille personnes, à la tête desquelles on remarquoit un grand nombre de Lords & tout ce que les Communes avoient d'orateurs célèbres. On ne put se méprendre aux dispositions de l'assemblée, lorsqu'on sut que M. Fox en étoit nommée Président d'une voix unanime. Il la remplit de son éloquence impétueuse pendant les trois quarts de la séance. Son discours roula presqu'entièrement sur les excès de l'influence royale, sur la dépravation du Parlement, & sur la souveraineté du peuple Anglois, dont il rappella les droits en des termes regardés comme séditieux par-tout ailleurs qu'en Angleterre. « Que ce peuple, dit-il, se réunisse, qu'il combine ses efforts; & l'obstination du Prince, & la vénalité du Parlement ne lui résisteront pas. En deux mots, le peuple sait que l'indigence & la ruine sont tout ce qu'il doit attendre de l'administration actuelle;

1780.

M. Fox, Président de cette assemblée. Caractère de son éloquence.

1780. qu'il se dise seulement, *soyons nous-mêmes nos libérateurs*, & il sera délivré. Les exemples propres à l'encourager sont aussi récens que mémorables ; il vient de voir l'Amérique, il vient de voir l'Irlande lui enseigner comment il faut se conduire, lorsqu'on est forcé aux extrémités par des hommes pervers. N'avons-nous pas une origine commune avec ces peuples ? La vie, la liberté nous sont-elles moins chères qu'aux Américains & aux Irlandois ? Le sang circule-t-il moins librement dans nos veines ? N'avons-nous pas reçu comme eux une éducation qui nous inspire du mépris pour la vie, lorsque notre liberté est en danger ? Nos pères n'ont-ils pas, aussi-bien que les leurs, combattu & versé leur sang pour la défense de leurs droits ? Au moment du péril & de l'allarme, serons-nous moins empressés que ces illustres morts, à conserver cette liberté dans laquelle nous sommes nés ? En un mot, le cœur de l'Empire sera-t-il sans mouvement, tandis que ses membres sont en activité ? Non, non, je ne crains pas que les ravages de la corruption

se soient étendus au point d'énerver la sensibilité du peuple. Que le mot *association* ne l'allarme pas; ce mot n'a rien de contraire à l'esprit de la constitution. Qu'il se pénètre d'une vérité importante ; c'est qu'au moyen dès associations, il conservera son indépendance. Sans associations, il faut qu'il succombe sous l'influence de la Couronne; influence parvenue à un excès inconnu à toute autre période de notre histoire; influence, dont l'accroissement ultérieur consommeroit l'esclavage de l'Angleterre. Qu'on détruise cette influence, & notre glorieuse constitution réglera sa durée sur la durée des siècles ». 1780.

Ce discours fut reçu avec transport de l'assemblée la plus nombreuse qui, de mémoire d'homme, eût été convoquée en Angleterre. Dans ce moment d'enthousiasme, le docteur Jebb demanda que, lors de l'élection générale, M. Fox se présentât comme Candidat pour Westminster. La foule des Electeurs applaudit unanimement à cette proposition ; & l'on finit par charger le Président d'exposer

Effet de ses Discours.

1780.

aux Communes la pétition, dont on étoit convenu. Sir George Saville avoit reçu la même commission pour le Comté d'York; il s'en acquitta dans la séance du 8 Février, dont l'issue parut répondre à l'attente du public. La pétition fut accueillie & déposée sur la table, conformément à la motion de l'honorable Baronnet.

Plan d'économie tour-à-tour adopté & rejeté par Lord North.

Les partisans de l'administration n'étoient point encore suffisamment préparés dans la Chambre des Communes contre cette première insurrection du parti populaire; & les protestations n'eurent pas lieu dans cette séance. Dans les suivantes, Sir George Saville demanda qu'il fût mis sous les yeux de la Chambre, un état des places occupées en vertu de lettres-patentes ou autrement, & des pensions, dont la liste civile étoit chargée, avec les noms des pensionnaires, & le montant des émolumens attachés à chacune de ces places. Lord North & M. Cornwal s'opposèrent à cette motion sous des prétextes vains, mais spécieux, qui donnèrent lieu à de longs débats où le Ministre des

Finances affecta plus de modération, qu'il ne montra de logique. D'abord, il avoit témoigné la plus grande admiration pour le plan d'économie nationale proposé à la Chambre des Communes ; & lorsqu'on en vint aux détails de ce plan, il les rejeta tous les uns après les autres. Cette contradiction fournit des traits ironiques à M. Burke, auteur de ce chef-d'œuvre. Enfin, lorsqu'on recueillit les voix, il s'en trouva cent quatre-vingt-six pour la motion pure & simple de Sir George Saville, & cent quatre-vingt-huit pour les amendemens. Ainsi le Ministre n'eut pour lui qu'une majorité de deux voix.

1780.

Le 23 Février, M. Coke ayant présenté à la Chambre les demandes de l'assemblée de Norfolk, M. Bacon observa que ce n'étoit pas celles du Comté, dont une partie avoit protesté contre. Mais les pétitions s'accumuloient tous les jours, l'association étoit presque générale, & les trois quarts de la Chambre paroissoient intimidés par les instructions de leurs commettans ; il étoit au moins fort douteux que le Mi-

Bill relatif à l'économie nationale. Lord North essaie d'en éloigner la seconde lecture

1780. niſtère conſervât la majorité, lorſqu'il ſeroit queſtion de prononcer ſur le ſort de ces pétitions. Le peuple attendoit une déciſion ; & pour en hâter l'inſtant, M. Burke, qui venoit d'obtenir la première lecture de ſon bill relatif à l'économie nationale, demanda la ſeconde lecture pour le Mardi ſuivant. Lord North inſiſtoit pour qu'elle fut renvoyée au terme de quinze jours, ſous prétexte qu'il lui falloit du temps pour examiner ce bill, dont les principes & l'objet étoient déjà connus de tous les Membres des Communes. Rien n'étoit moins compliqué que le plan de M. Burke ; il portoit ſur deux points uniques. 1° Retrancher de la liſte civile toutes les places inutiles qui ſont à ſa charge ; ſtatuer que tous les deniers votés à l'avenir pour cette même liſte ſeront appliqués aux objets pour leſquels le vœu du Parlement les aura deſtinés ; verſer le ſurplus, s'il y en a, dans la caiſſe d'amortiſſement, & le ſouſtraire ainſi à l'avidité des Miniſtres de la corruption. 2°. Aſſurer au Roi la jouiſſance de ſes revenus ; mais empêcher que les ſom-

mes votées pour l'entretien de sa famille, de son aisance particulière, de son indépendance & de sa dignité ne soient employées à gagner les suffrages du Parlement.

1780.

D'ailleurs, traîner en longueur la grande affaire du bill économique, c'étoit s'exposer à voir le Parlement prorogé avant la décision de cette affaire ; suivant M. Fox, les délais du Ministre n'avoient pas d'autre objet. Cette observation ne permit plus à Lord North d'insister ; & il fut convenu, que la seconde lecture du bill auroit lieu le 2 Mars. Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Secrétaire d'Etat; cette clause étoit conçue de manière à ne pouvoir s'appliquer qu'à Lord George Germaine. Ce Ministre entra dans un détail circonstancié des émolumens de sa charge, & se mit en frais de prouver, qu'en réunissant le département des Colonies à celui du Sud, la nation ne gagneroit pas quatre mille livres sterling par année. M. Burke répliqua avec son énergie ordinaire ; mais toute son éloquence secondée par celle de M. Fox, ne put rien

Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Secrétaire d'Etat. Cette clause n'est point admise.

obtenir ; & cette partie du bill fut rejetée à la pluralité de deux cents huit voix contre deux cents une.

1780.

Mémoire lu dans l'assemblée générale des Députés des comtés réformateurs. Son objet.

Cependant il s'étoit formé dans la grande salle de King-Street une assemblée générale des Députés nommés par les villes & comtés réformateurs ; on y fit la lecture d'un mémoire contenant la récapitulation des griefs du peuple, des résolutions déjà prises pour en obtenir le redressement, & des additions faites au plan de réforme & d'association nationale. Pour mieux en assurer le succès, les Députés recommandoient fortement dans ce mémoire adressé aux divers Comités, de refuser leurs suffrages, dans les prochaines élections, à tout Candidat qui n'auroit point fait serment de concourir à cette réforme salutaire & d'appuyer au Parlement toutes les mesures qui pourroient tendre à diminuer l'influence de la Couronne. A cette même époque, l'assemblée fit le rapport de ses résolutions au Comité du Conseil de la Cité de Londres, établi pour entretenir la correspondance avec les autres Comités des comtés, villes & bourgs du royaume. Vers la

fin de Mars, on en comptoit au moins quarante qui avoient présenté des requêtes à la Chambre des Communes. 1780.

Les pétitions commençoient enfin à produire quelqu'effet. Une partie du bill économique venoit de passer avec la sanction de la Chambre. On l'avoit purgée des gens à contrats qui fortifioient le parti ministériel; on venoit d'établir des Commissaires chargés d'éclairer la nation sur l'emploi des deniers publics. Le tour favorable que prenoit cette affaire, sembloit annoncer des dispositions populaires dans la Chambre des Communes; & tout promettoit une issue contraire au vœu des Ministres; mais cette Chambre ne tarda pas à se démentir. Dans la séance du 24 Avril, ils recouvrèrent une majorité de cinquante-une voix contre la motion, dont voici l'énoncé.

La Chambre des Communes finit par céder à l'ascendant du Ministère.

» Qu'il soit présenté une humble adresse au Roi, pour supplier Sa Majesté de ne pas dissoudre le Parlement, & de ne point proroger la session actuelle, avant que cette Chambre ait pris des me-

1780. sures efficaces, pour diminuer l'influence de la Couronne, & préparer le redressement des autres griefs mentionnés dans les pétitions du peuple ».

Indignation de M. Fox & de tous les Citoyens zélés.

Cette motion si conforme aux précédentes résolutions de la Chambre, fut rejetée par elle; & ce fut un coup de foudre pour l'Opposition. Le sieur Duning ayant demandé que le Comité s'ajournât au lundi suivant, M. Fox l'interrompit en ces termes : « Nos délibérations sont désormais superflues ; la Chambre vient de rejeter les pétitions du peuple, de se parjurer, de violer sa parole, d'anéantir ses résolutions du 6 Avril, &c.

Tel fut l'ascendant du Ministère, lorsqu'il fallut prononcer sur le sort des pétitions ; & telles avoient été les dispositions de la majorité de la Chambre, lors même que l'Opposition parut triompher un moment. Tout ce qu'il y avoit de citoyens zélés en Angleterre, partagea l'indignation de M. Fox contre les Communes, & ne vit plus dans les résolutions d'abord favorables au plan d'économie nationale, qu'un manège de corruption & d'astuce pour

faire taire les murmures du peuple sur les impôts destinés à l'acquittement des intérêts d'un nouvel emprunt. 1780.

L'influence de la Couronne ne se faisoit pas moins sentir en Irlande qu'en Angleterre; elle y prévalut dans un moment où toutes les circonstances sembloient s'être combinées pour décider le triomphe de l'indépendance. Ce n'étoit plus au sein de l'esclavage, du tumulte ou de l'anarchie que se déployoient les prétentions des Irlandois. Ils écoutoient la voix de leurs Chefs; & la sagesse des Conseils présidoit au développement de leurs forces, qui chaque jour croissoient sous les auspices d'une politique éclairée. Ils commençoient à goûter les prémices de la liberté; tous les Membres de l'Etat concouroient aux moyens de la consolider & de l'accroître. Les droits qu'ils avoient recouvrés ne leur paroissoient pas suffisamment affermis, & ne répondoient point encore à l'étendue de leur patriotique ambition. Cependant quarante-cinq mille citoyens s'étoient armés pour l'émancipation politique de l'Irlande; & dans cette ar-

Influence de la Couronne en Irlande.

1780. mée de braves Volontaires commandés par des chefs plus ou moins accrédités dans l'opinion publique, il n'en étoit pas un seul qui fut soupçonné d'entretenir des vues étrangères au patriotisme. Le Duc de Leinster lui-même, contre lequel on s'étoit permis des soupçons offensans, déclara publiquement, & de la manière la plus solennelle, qu'il soutiendroit le peuple dans la revendication de ses droits à une constitution indépendante. Mais les Communes d'Irlande ne secondoient point unanimement ces résolutions populaires. Les avis étoient partagés dans cette Chambre; & bientôt la majorité se déclara contre les prétentions du peuple qui refusoit de reconnoître les actes du Parlement d'Angleterre, & qui menaçoit de faire main-basse sur quiconque entreprendroit de les mettre à exécution. Le Procureur-Général avoit dit que l'Angleterre ne se départiroit pas de ses droits; & que si le peuple s'obstinoit, la contestation ne pouvoit être décidée que les armes à la main. Le sieur Gratham, le plus éloquent Orateur de l'indépendance, n'en fit

1780.

pas moins cette motion. « *Résolu*, que la Très-Excellente Majesté du Roi, les Pairs & les Communes d'Irlande forment la seule puissance capable d'assujettir le peuple Irlandois, & de promulguer des loix dans ce Royaume ». Le Procureur-Général répéta sa menace, en ajoutant, qu'il voyoit s'ouvrir une scène de carnage & d'horreur, dont la seule idée le faisoit frémir.

Ces débats animés & soutenus de part & d'autre avec beaucoup de chaleur dans les séances du 18 & du 19 Avril, offrirent à l'éloquence de M. Gratham une nouvelle occasion de se déployer dans le magnifique discours qui précéda l'exposé de sa motion. Ce chef-d'œuvre mérite d'être transmis dans les fastes de l'histoire; & l'on nous saura gré de le présenter sans lacunes & sans mutilations.

Discours de M. Gratham.

» Jamais la Chambre ne s'assembla pour un objet plus important & plus décisif; il ne s'agit de rien moins que de protester aujourd'hui contre l'usurpation du Parlement de la Grande-Bretagne, que d'élever de concert, & nos mains, & nos voix

1780.

Suite du même Discours.

contre cette usurpation : il s'agit de répondre aux cris de trois millions d'habitans qui nous demandent justice ! Dans ce moment solennel, si le Ciel m'eût donné un fils, on me verroit, comme le pere d'Annibal, le conduire à l'autel pour y faire serment de protéger les droits sacrés du peuple ! Ne le dissimulons pas, ce peuple a ses droits, & entr'autres celui de nous sommer de les lui conserver. Un cri qui part de plusieurs millions de bouches, est un cri puissant ; c'est la voix du tonnerre ; on a beau chercher à l'étouffer, elle frappe l'oreille la plus dure. Cette voix vous crie qu'il reste encore beaucoup à faire pour l'Irlande ; que les esprits ne sont pas tranquilles, qu'ils ne sont pas satisfaits ; que si quelque chose peut en calmer l'effervescence, c'est la confiance qu'il est naturel de placer dans cette Chambre gardienne née de la liberté qu'ils réclament. Cette idée consolante fixe sur vous les yeux de la multitude qui vous parle ainsi : RAPPELLEZ la Grande-Bretagne aux notions simples de la justice ; forcez l'Angleterre à *restaurer* votre

liberté politique, en même temps qu'elle *restaure* la liberté de votre commerce : dites-lui que la manière dont elle vous a dispensé cette dernière faveur est allamante ; que le Ministre britannique en vous l'annonçant, a dit, non pas qu'il étoit *juste*, mais qu'il étoit *expédient* de vous accorder certains avantages ! Observez-lui que ce mot *expédient* suppose une réserve inquiétante ; qu'il est fatal dans la bouche de la Grande-Bretagne ; qu'il lui a coûté l'Amérique ; qu'il l'a plongée en des fleuves de sang, en des abîmes de misère & d'horreur ! Dites-lui : tant que les réserves tacites enveloppées dans ce mot *expédient*, existeront, nous regarderons comme précaires les avantages accordés à notre commerce, parce qu'étant sans cesse à la disposition de la Grande-Bretagne, elle peut nous les retirer, dès qu'elle le jugera à propos. Ajoutez que dans cette position, nous nous regardons comme des esclaves à qui l'on permet de respirer un moment ; mais qui voyent toujours les fers ; dont ils étoient chargés, prêts à les accabler de leur poids. Parlez avec confiance ;

1780.

Suite du même Discours.

1780. Suite du même Discours.

la circonstance est favorable. Un Dieu, Dieu lui-même a créé pour nous ce moment de nous émanciper ainsi que notre postérité : ne laissez point échapper ce moment. Gardez-vous sur-tout d'attendre l'époque dangereuse de la paix ; ce qui seroit paix pour les autres, seroit guerre pour vous ; la Grande-Bretagne ne croiroit point en jouir, si elle ne voyoit pas votre île humiliée rentrer dans l'esclavage. C'est au nom de tout ce qui vous est cher ; c'est pour l'honneur de votre patrie, pour l'honneur de la nature humaine, par le souvenir des injustices que vous avez essuyées, par l'amour que vous portez à votre postérité, que je vous conjure, que je vous supplie de saisir cette occasion fortunée, de marquer ce moment pour celui de votre liberté ! N'en doutez pas, la Grande-Bretagne n'ignore plus que ses prétentions à la suprématie universelle sont une chimère, une absurdité. Des légions d'ennemis l'environnent, la pressent, fondent sur elle de toutes parts ; sa suprématie s'éclipse par-tout ; la mer n'est plus son domaine ; l'hon-

neur de ses conseils & celui de son pavillon sont également flétris; elle n'a plus d'armées, elle n'a plus de flottes, plus d'Amiraux, plus de Généraux; l'engourdissement de l'indolence caractérise toutes ses mesures; la division aigrie par les revers préside à ses délibérations. Il n'en est pas ainsi parmi nous; ce moment est l'aurore de nos beaux jours; jamais l'Irlande, jamais aucun peuple de la terre ne put se flatter d'avoir un Sénat aussi bien composé que le nôtre; jamais peuple ne fut mieux disposé à seconder les grandes vues de son Sénat. Un feu divin embrâse tous les cœurs; un enthousiasme sacré, dont l'antiquité même ne fournit point d'exemple; a converti une multitude languissante en un peuple fier. Portez les yeux de l'imagination au-delà de cette enceinte, vous verrez quarante mille hommes sous les armes attendre en silence le résultat de vos décisions. Leur vœu est uniforme; ils soupirent tous après la liberté. La Providence semble leur sourire : oui, la main de Dieu est visible, je la vois, c'est elle qui a tout préparé, c'est elle qui

1780.

Suite du même Discours.

1780. va tout consommer ! Lorsqu'elle vous présente l'indépendance & le bonheur, refuserez-vous les bienfaits de la Providence ?

Suite du même Discours.

» J'ai dit que ce moment étoit décisif ; je dois ajouter qu'il est pressant ; ce qui s'est passé hier, suffit pour vous en convaincre. Hier, on a demandé aux serviteurs de la Couronne si une armée de quinze mille Irlandois devoit être assujettie en Irlande aux loix de l'Angleterre ? Ils ont répondu que oui ! c'est à cet excès d'audace que votre indiscrétion les a portés. Vous avez donné des marques de joie immodérée, en obtenant la révocation de quelques loix iniques qui vous opprimoient ; ils vous ont cru pleinement satisfaits, ou ils ont feint de le croire ; vos réjouissances anticipées ont trahi les plus beaux de vos droits ! Vous avez cru un instant avoir obtenu, & vous n'avez rien obtenu ; car la liberté, l'ame du commerce, sans laquelle il n'existe point de commerce, vous manquoit, vous manque encore ; les mains de l'illusion ont élevé à vos yeux un édifice qui ne porte sur aucune base. En un mot, votre si-

tuation est étrange ; vous avez un commerce sans liberté, un Sénat sans Parlement ! Y a-t-il matière à réjouissance ? Il est temps que le prestige cesse, il est temps que vous obteniez une déclaration positive de vos droits ; il est temps que vous sentiez que trois millions d'hommes, formant un corps de société séparé, ont à la liberté politique des droits aussi incontestables que ceux du peuple Anglois. Ces trois millions d'hommes vous demandent cette liberté par ma voix ; ils la demandent avec confiance, parce qu'ils respectent leur Parlement, parce qu'ils le regardent comme l'égal de celui d'Angleterre, comme une assemblée de Sénateurs, dont Rome se fût honorée, lorsque Rome faisoit honneur à la Nature humaine.

1780.

Suite du même Discours.

» Il est possible que les ennemis de l'Irlande traitent les nobles efforts du peuple, d'attentats de la populace ; mais je demande si les pétitions de dix-huit ou dix-neuf comtés, font la voix de la populace ou celle du peuple ; je demande si vous connoissez d'autres constituans que le peuple, si vous devez obéir

1780.

Suite du même Discours.

à d'autres voix ? — Mais, dira-t-on, si l'Angleterre s'obstine, si — Ecartons de vaines terreurs ; l'Angleterre peut être obstinée ; mais elle n'a pas le don de se multiplier. Fera-t-elle la guerre à vingt-quatre millions de François, à douze millions d'Espagnols, à trois millions d'Américains, à trois millions d'Irlandois ? Que peut-elle opposer à tant d'ennemis ? Dix millions d'hommes courbés sous le poids de deux cents millions sterling de dettes, un établissement de quatorze millions sterling en temps de paix, de vingt-un millions en temps de guerre. Est-ce avec cette multitude d'entraves qu'elle défiera le genre humain ? Au reste, avez-vous reçu des instructions de la part de vos constituans ? Que ces instructions soient sacrées pour vous, & comptez sur leur appui. Déjà vos Juges & vos Commissaires ont donné l'exemple ; ils ont cessé de reconnoître les loix Angloises : votre conduite sera-t-elle une censure de la leur ? Déjà dix-huit comtés ont déclaré qu'ils méconnoissent ces loix. Il y a plus ; c'est en se conformant aux instructions du peuple, que

ce côté de la Chambre (l'Oppoſition) s'eſt refuſé à ce qu'aucun bill pécuniaire paſsât, avant que nous euſſions obtenu un acte déclaratoire. Trahirez-vous les intérêts du peuple ? Lui déſobéirez-vous ? le pourrez-vous impunément ? Mais, vous dira-t-on encore, vous choiſiſſez pour offenſer la Grande-Bretagne, le moment où elle vous donne des preuves de ſa bienveillance ; vous êtes des ingrats. Des ingrats ! Oh ! je n'admets point de reconnoiſſance qui m'impoſe le joug de l'eſclavage ! vous êtes inſatiables ; vous demandez ſans ceſſe. Nous demandons ! quoi ? la reſtitution de ce qu'on nous a pris ; le plus cher, le plus ſaint de nos droits : celui du Roi à la couronne n'eſt pas plus ſacré que celui que nous avons à la liberté ! C'eſt à cette liberté, qu'il faut aujourd'hui élever un temple en Irlande, ou bien vous en éleverez un à l'infamie. Craignez les réflexions, les remords, les regrets impuiſſans de la vieilleſſe ; redoutez les malédictions de vos enfans. Qu'elles ne vous accompagnent pas dans la tombe ; qu'on ne diſe pas d'âge en âge, de générations en générations :

1780.

Suite du même Diſcours.

1780.

Suite du même Discours.

en 1780, le Parlement d'Irlande a été acheté par un Ministère banqueroutier, des deniers d'un trésor vuide; il s'est fait un Dieu de l'intérêt; il a fléchi le genou devant l'idole de corruption.

» Cette perspective fait frémir! Encore une fois, au nom de la Providence qui vous fournit l'occasion, au nom de l'affection que vous devez à votre postérité, au nom de tout ce qui constitue le bien-être, la prospérité d'un peuple, établissez, constatez les droits, les libertés de votre pays. Si je suis pressant, si je parle avec cette émotion, assurément je n'ai que votre intérêt en vue, que celui de ma patrie. Tout ce que je demande pour moi des faveurs que les hommes dispensent, c'est de respirer en commun avec tous mes concitoyens l'air pur qu'on respire sur une terre de liberté. Ma poitrine sera oppressée, la vie sera pour moi un fardeau pénible, tant que je verrai au pied du dernier de nos paysans un anneau de la chaîne britannique ».

Le sieur Bushe démontre les inconvéniens de la motion de Gratham.

Plusieurs Membres appuyèrent la motion du sieur Gratham; beaucoup d'autres s'élevèrent contre; & les dé-

clamations des uns & des autres n'étoient point faites pour entraîner la Chambre. Mais le ſieur Bushe, quoique partiſan de l'oppoſition, porta dans la diſcuſſion de cette affaire autant d'impartialité que de zèle ; le réſultat de ſes obſervations, fut de ſe déclarer contre une motion qui tendoit à juſtifier le reproche d'ingratitude fait à l'Irlande ; à la replonger dans ſes premiers troubles ; à faire naître dans le Conſeil de Saint-James le projet de la rendre eſclave, & de borner aux termes de la guerre préſente les effets de la bienfaiſance royale envers les Irlandois. 1780.

La pluralité eſt contre la motion.

Heurter de front des motions populaires, n'eſt pas le bon parti ; le grand ſecret en pareil cas eſt de temporiſer. On éluda l'effet de la motion du ſieur Gratham en gagnant du temps. Ses traits d'éloquence furent oubliés ; & le 26 Avril, l'affaire ayant été remiſe ſur le bureau, la Chambre vota contre la motion avec une majorité de quarante-cinq voix. Le lendemain 27, le torrent de l'influence royale ſuivit ſon cours ordinaire ; on lut pour la première fois, un bill pour accorder

1780. des subsides au Roi ; & ce bill passa malgré les résolutions antérieures. Les efforts de la liberté ne répondirent point alors en Irlande à l'attente du public ; mais ils apprirent à ses moindres habitans, que l'Angleterre n'avoit pas le droit de l'assujettir par ses actes. Cette connoissance disposoit les Irlandois à de nouvelles entreprises contre l'autorité soit légitime, soit usurpée de l'administration britannique. Le sentiment louable de leurs prérogatives, devoit les porter bientôt à des excès ou d'héroïsme ou de révolte, qui firent présager la séparation de l'Irlande d'avec l'Angleterre. En attendant ce moment de crise, le Ministère jouissoit sans prévoyance, de quelques triomphes momentanés sur la liberté du peuple. Les derniers échecs des anti-ministériaux les avoient plongés dans le découragement, & par conséquent énervé le ressort du patriotisme national. Ce relâchement fit craindre aux partisans de l'Opposition quelque retour funeste à la constitution de la Grande-Bretagne.

Si l'excessive influence de la Cour, & la mauvaise administration des

finances justifioient, à cette époque, les allarmes des véritables Anglois dans l'intérieur des trois Royaumes, rien ne détruisoit leurs espérances au-dehors, comme la réunion des Puissances neutres dans le parti sage & bien concerté de ne point renoncer à cette neutralité politique, & de s'armer au besoin pour en maintenir les droits, en prévenir les inconvéniens, & forcer l'Angleterre à la respecter. La Porte sembloit entrer dans cette espèce de confédération. Sur les plaintes de l'Ambassadeur de Hollande, le Reis Effendi avoit fait expédier aux Commandans des ports & des forteresses situées le long des côtes, l'ordre de veiller à ce qu'aucun bâtiment neutre ne fût molesté par des corsaires. Le 13 Février, il fit remettre à tous les Ministres étrangers, une copie du nouveau réglement de neutralité pour toutes les mers ottomanes.

1780. Réunion des Puissances neutres. La Porte semble vouloir entrer dans cette espèce de confédération.

La Russie manifesta ses dispositions à cet égard, d'une manière encore plus positive ; & le projet d'une neutralité armée fut particulièrement l'ouvrage de cette Puis-

La Russie invite ces Puissances à seconder le projet d'une neutralité armée.

1780. sance. Elle invita par ses Ambassadeurs, la Hollande, le Portugal, la Suede & le Danemarck à faire cause commune avec elle, en leur déclarant qu'elle n'avoit pas moins à cœur de maintenir la neutralité que l'honneur du pavillon Russe; & que s'ils étoient dans les mêmes dispositions, elle s'empresseroit de concourir au succès d'un systême avantageux à la navigation en général. Sa Majesté l'Impératrice fit publier en même temps, une espèce de manifeste, où elle exposoit aux yeux de l'Europe les principes sur lesquels elle vouloit diriger l'exécution de son plan de neutralité armée, qui se réduisoit aux cinq articles suivans.

1°. Que tous les vaisseaux neutres doivent naviguer librement d'un port à l'autre, & même sur les côtes des Puissances actuellement en guerre.

2°. Que les effets appartenans aux sujets des Puissances belligérantes, seront libres dans les navires neutres, les seules marchandises de contrebande exceptées.

3°. Que Sa Majesté Impériale,

s'en tiendra ſtrictement à tout ce qui a été ſtipulé par les articles X & XI de ſon traité de commerce avec la Grande-Bretagne, ſur la manière dont on doit en uſer avec les puiſſances belligérantes. 1780.

4°. Que, pour ce qui concerne un port bloqué, on ne doit véritablement regarder comme tel, qu'un port ſi bien fermé par un nombre fixe de vaiſſeaux, qu'on ne puiſſe tenter de s'y introduire ſans un danger évident.

5°. Qu'enfin, les principes ci-deſſus poſés doivent ſervir de règle dans les procédures, & lorſqu'il s'agira de prononcer ſur la légitimité des priſes.

Armement de la Ruſſie.

Pour aſſurer & maintenir les droits de ſon pavillon ſouvent léſés pendant cette guerre, Sa Majeſté l'Impératrice ne ſe borna pas à de vaines négociations avec les Puiſſances européennes; elle fit équiper à Cronſtad quinze vaiſſeaux de ligne & cinq ou ſix frégates. On écrivoit de Péterſbourg, qu'avant deux mois, l'armement Ruſſe ſeroit en état de mettre à la voile.

1780. La Suède & le Danemarck accèdent au projet d'union. La France & l'Espagne n'en sont point allarmées.

Ces préparatifs d'une défense légitime en cas d'insulte de la part des Puissances belligérantes, donnoient le plus grand poids aux déclarations de la Russie. Les Cours de Stockolm & de Copenhague accédèrent au projet d'union pour le maintien de la neutralité. Elles armèrent chacune dix vaisseaux de ligne & six frégates, qui, dès le mois de Mai, n'attendoient que le premier ordre pour être employés. Ces précautions des Puissances neutres, n'allarmoient ni la France ni l'Espagne; ces deux Cours répondirent au Manifeste de l'Impératrice: que la guerre dans laquelle elles se trouvoient engagées, n'ayant d'autre objet que la liberté des mers, elles voyoient avec satisfaction Sa Majesté impériale adopter le même principe, & se montrer résolue à le soutenir.

Interprétation donnée au Manifeste de l'Impératrice de Russie.

Cette déclaration de la Russie, & particulièrement un Mémoire de cette Cour à Leurs Hautes-Puissances les Etats-Généraux, dérangeoient tous les plans du Ministère Britannique. Ce Mémoire sembloit dire au Hollandois: unis-

sez-vous à nous, & l'on ne vous fouillera plus, on ne saisira plus vos marchandises ; & la déclaration démentoit formellement l'annonce tant de fois répétée dans les papiers Anglois, d'un secours puissant envoyé par l'Impératrice. Il parut, qu'en invitant à la neutralité toutes les Puissances maritimes, l'intention de cette Souveraine étoit d'abandonner l'Angleterre à la discrétion de ses ennemis, si elle différoit plus long-temps à remplir le vœu des nations Européennes, à reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Telle fut l'interprétation donnée généralement aux deux pièces émanées du Cabinet de Petersbourg.

1780.

Conduite imprudente de l'Angleterre.

Dans ce moment de crise, une paix générale, ou l'alliance des Hollandois, étoit l'unique ressource de la Grande-Bretagne ; mais pour mettre un terme à la guerre, elle attendoit qu'elle fût à son dernier période d'épuisement ; & c'étoit moins que jamais l'intérêt des Hollandois de s'allier avec l'Angleterre. Ils venoient d'accéder au projet de neutralité armée, dont l'exécution pouvoit les affranchir des vexations britanniques, ou leur faci-

1780. liter les repréſailles dans le cas d'une rupture ouverte. Cette conſidération auroit au moins dû éclairer le Cabinet de Saint-James ſur la néceſſité de ſuſpendre les voies de fait contre les Puiſſances neutres. Mais à l'époque du manifeſte, ou plutôt du Code maritime, où la Ruſſie établiſſoit comme une loi que les vaiſſeaux libres rendent libres les effets dont ils ſont chargés, les Anglois arrêtèrent pluſieurs navires Hollandois, & ſaiſirent des marchandiſes, dont le tranſport ne fut jamais interdit par les traités. Pour juſtifier ces violences, ils alléguoient le refus des ſecours ſi vivement ſollicités par le Chevalier York, & la déclaration du Roi d'Angleterre qui rangeoit les Hollandois dans la claſſe des neutres non privilégiés. En conſéquence de ce refus qui n'étoit le violement d'aucun traité, & de cette déclaration où Sa Majeſté britannique s'arrogeoit des droits qu'elle n'avoit pas, les Anglois ſe permirent ouvertement & ſans autre prétexte, les voies de fait les moins légitimes contre les vaiſſeaux de la Républiques. Ces nouveaux excès devoient hâter

hâter l'instant d'une rupture déjà projetée dans le Conseil de Leurs Hautes - Puissances, & suffisamment justifiée par des vexations, dont l'Angleterre ne contestoit l'illégitimité, que pour en éluder la réparation. Mais de tous les outrages faits au pavillon des Provinces - Unies, le plus éclatant & le moins tolérable fut l'attaque préméditée des navires escortés par le Comte de Byland, Chef d'Escadre de la Marine Hollandoise.

1780.

Ce Commandant étoit dans la Manche avec son convoi, lorsqu'il apperçut, le 30 Décembre, plusieurs vaisseaux qui suivoient la même route que les siens. C'étoit une escadre Angloise aux ordres du Commodore Fielding, qui sur le champ mit à la mer une de ses chaloupes, avec des Officiers chargés de visiter le convoi Hollandois. Le Comte de Byland leur montra l'acte signé de tous les Patrons des bâtimens marchands, par lequel ils déclaroient n'avoir à bord de leurs navires aucune marchandise de contrebande; lui - même garantit sur son honneur la fidélité de cette déclaration.

L'escadre du Comte de Byland est insultée par le Commodore Fielding.

1780. Ne pouvant rien obtenir des Officiers Anglois, il envoya son Capitaine au Commodore, qui persista dans sa demande. Quoique très-inférieur en force, le Comte de Byland fit ses dispositions pour une résistance vigoureuse ; & toute la nuit fut employée aux manœuvres préliminaires. Le lendemain matin, Fielding ayant détaché ses chaloupes avec ordre aux mêmes Officiers, de tenter la visite, le Comte de Byland leur tira deux coups à boulet, qui suspendirent leur marche. Aussi-tôt on hissa de part & d'autre le signal du combat ; & les deux escadres commencèrent à se canonner. Mais considérant le danger d'une action où les Anglois avoient, comme on l'a dit, la supériorité du nombre, le Commandant Hollandois la discontinua, & fit signal à ses vaisseaux de guerre d'amener pavillon, ce qui fut exécuté sur le champ. Tandis qu'ils se rassembloient autour de lui pour constater la violence exercée par les Anglois au mépris des traités, il vit paroître le Capitaine Marshal qui venoit l'informer, de la part du Commodore Fielding,

qu'il étoit libre de se rendre à sa destination avec tous ses vaisseaux de guerre. Le Comte de Byland déclara qu'il n'abandonneroit point son convoi, & qu'il vouloit l'accompagner à la rade de Spithéad, où il arriva le 4 Janvier avec l'*Argo* & le *Faucon*. 1780.

Cette violence exercée contre la navigation & le commerce des Hollandois, ne pouvoit manquer d'exciter de vives plaintes. Les propriétaires des sept navires amenés à Ports-Mouth, avoient présenté une requête aux Etats-Généraux, qui reclamèrent en leur nom la prompte restitution de ces prises, & une satisfaction proportionnée à l'insulte faite au pavillon de la République. La Cour de l'Amirauté d'Angleterre ne tint aucun compte de ces réclamations; les navires furent déclarés de bonne prise, & leurs cargaisons condamnées comme effets de contrebande. Cette décision, contraire au traité de 1674, parut injurieuse à toutes les Puissances neutres; & bien loin d'approuver la conduite des Anglois, comme ils affectoient de le débiter,

1780. la Russie vit dans ce procédé une violation manifeste du droit des gens, un attentat contre la souveraineté des Puissances indépendantes. La détention des bâtimens enlevés par Fielding, fut peut-être ce qui décida l'éxécution du plan de neutralité armée.

La Hollande se détermine enfin à de justes représailles.

La République de Hollande y gagnoit plus qu'aucune autre nation; elle y avoit acquiescé par le double motif de l'intérêt & d'une juste vengeance; mais les témoignages de son ressentiment ne devoient pas se borner à cette accession. Dès que, par les dépositions des témoins interrogés dans le Conseil de guerre, où la conduite du Comte de Byland venoit d'être examinée, il fut reconnu que ce Chef-d'Escadre n'avoit point outre-passé ses instructions, lors de sa rencontre avec le Commodore Anglois, leurs Hautes-Puissances s'occupèrent enfin sérieusement des moyens de représailles les plus efficaces, contre une agression où toutes les loix de la mer étoient manifestement transgressées.

Effets de cette résolution.

Il y eut des conférences à la Haye entre le Duc de la Vauguyon, le

Vicomte de la Herreria & le Grand Pensionnaire de Hollande. Le résultat des premières négociations entre les Etats-Généraux & les Cours de Versailles & de Madrid, fut, de la part de Sa Majesté Catholique, un ordre formel de hâter l'expédition du procès des bâtimens Hollandois arrêtés dans le détroit, de les traiter avec condescendance, & de les relâcher en considération de sa constante amitié pour leurs Hautes-Puissances. La bienveillance de Sa Majesté Très-Chrétienne se manifesta par la suppression du droit de quinze pour cent, auquel étoient assujetties les marchandises de la Hollande, à leur entrée dans les ports de France. Les Etats-Généraux répondirent à ces témoignages d'affection, en rejettant avec plus de confiance & d'irrévocabilité, les demandes toujours plus fières & plus menaçantes de l'Ambassadeur d'Angleterre. Ils tinrent la main sur-tout à l'exécution de l'ordonnance peu respectée jusqu'alors, qui interdisoit aux sujets de la République toute espèce de liaison avec les Anglois de Gibraltar, 1780.

1780. sous peine d'encourir l'indignation de leurs Hautes-Puissances, & de payer une amende de dix mille florins. Mais pour détourner les fâcheux effets qui pouvoient résulter de cette opposition aux vœux de la Grande-Bretagne, à ses prétentions & même à ses espérances, il falloit développer les efforts & les ressources d'une Puissance respectable par ses forces maritimes, & mettre la République dans un état de défense imposant, qui la rassurât sur l'issue d'une guerre désormais regardée comme inévitable. On accéléra en conséquence l'armement déjà commencé de cinquante-deux vaisseaux de grandeurs différentes; & les Etats respectifs des sept Provinces convinrent enfin unanimement d'accorder des convois à tous les navires marchands portant pavillon Hollandois. Pour les faire jouir efficacement & sans retard de la protection de l'Etat, il fut réglé par une ordonnance, qu'aucun vaisseau appartenant aux sujets de la République, ne pourroit mettre en mer, avant que d'avoir délivré au Collége de l'Ami-

rauté de son ressort, le troisième homme de son équipage. Il n'y eut d'exception à cette loi, qui soumettoit les Armateurs & les Capitaines réfractaires à une amende de six cents florins, qu'en faveur des bâtimens employés aux différentes pêches, & des vaisseaux de la Compagnie des Indes, où il falloit sur-tout se prémunir contre les attaques de l'Angleterre. Les Etats-Généraux sentoient cette nécessité; & la République pourvut d'abord à la sûreté des îles & des forts dans les Indes orientales; un corps de troupes considérable s'embarqua sur des vaisseaux de guerre équipés pour cette destination. Ainsi la Puissance de l'Europe la plus intéressée à se renfermer dans les bornes d'une exacte neutralité, alloit en sortir pour venger des affronts & repousser des outrages encore moins tolérables que les fléaux d'une guerre ouverte.

1780.

Droit des gens violé par les Anglois.

On conçoit que si l'Angleterre s'attira le reproche d'avoir violé le droit des gens avec les Puissances neutres, elle dut encore moins respecter ce droit avec les Puissan-

1780. ces belligérantes. Le premier Mai, sur les cinq heures du soir, la frégate Françoise le *Sartine*, fretée par le Gouvernement de Madrass, pour amener en France M. & Madame de Bellecombe, & une partie de l'Etat-Major & de la garnison de Pondichéry, avoit rencontré dans le Sud du Cap Saint-Vincent, le vaisseau Anglois le *Romney*, de cinquante canons, commandé par le Capitaine *Home*. A six heures, le Capitaine d'Allès voulant faire connoître qu'il avoit à son bord un Officier de marque, arbora Pavillon de cartel avec un guidon au grand mât. Le vaisseau Anglois se trouvoit à portée de faire feu; il tira un premier coup, qui bientôt fut suivi de toute sa volée chargée à boulets & à mitraille. Le Capitaine & le Contre-Maître du *Sartine* furent tués, ainsi que deux hommes du régiment de Pondichéry. Ce procédé contraire au droit des nations, porta l'étonnement dans tout l'équipage de la frégate qui amena son pavillon & ses voiles, dans l'intention de faire taire la batterie du *Romney*; mais le feu

n'en continua pas moins. Enfin, un canot Anglois fut mis à la mer avec plusieurs Officiers. Arrivés à bord du *Sartine*, ils affectèrent de la surprise de se trouver sur un vaisseau de cartel; & alléguèrent des raisons aussi vagues que foibles, pour excuser la conduite de leur Capitaine. Cependant le *Sartine* faisoit quatre pouces d'eau par heure; ce ne fut pas sans courir de nouveaux dangers, qu'il parvint à gagner la baie de Cadix, où il mouilla le 3 Mai, après une navigation d'environ dix mois.

1780.

Ce même droit des gens ne fut guère moins offensé par le traitement barbare fait aux Officiers du vaisseau François le *Prothée*, dont la belle défense méritoit plus d'égards de la part du Contre-Amiral Digby, leur vainqueur. Non seulement ils furent dépouillés de tous leurs effets; mais, ce qui est sans exemple, ils ne purent obtenir la permission d'écrire à leur famille, pour se procurer quelques adoucissemens dans leur pénible détention. La relation infidèle du combat qui l'avoit précédée, étoit un outrage encore plus sensible aux Officiers &

1780. à l'équipage de ce vaisseau ; toute la Marine Françoise en fut indignée. Dans ce rapport transmis par la Gazette de la Cour de Londres, on cachoit avec affectation que le *Prothée* s'étoit battu contre cinq vaisseaux de ligne, qu'il ne se rendit qu'à la dernière extrémité, & qu'il étoit en si mauvais état, qu'il fallut le remorquer jusques dans le port. La relation Angloise fut bientôt démentie par cet exposé plus exact.

Combat du Prothée contre cinq vaisseaux Anglois.

Les vaisseaux du Roi le *Prothée* & l'*Ajax*, la frégate la *Charmante* & la corvette l'*Argus*, commandés par le Vicomte du Chilleau, le sieur Bouvet, le Baron de la Hage & & le Chevalier de Tromelin, escortoient douze ou quinze voiles destinées pour l'île de France, lorsque dans la matinée du 23 Février, par le quarantième degré de latitude, la *Charmante* signala une escadre supérieure qui chassoit le convoi. M. du Chilleau fit signal aux bâtimens sous ses ordres, de se rallier & de prendre la route du Nord-Nord-Ouest. Il courut largue jusqu'à minuit, dans l'intention d'attirer

l'escadre ennemie le plus loin pos- 1780.
sible du convoi François. Lorsqu'il le crut en sûreté, il revint au plus près du vent. Sa manœuvre fut admirée de toute l'escadre ; mais un accident l'empêcha d'en tirer parti. La marche du *Prothée*, venoit d'être ralentie par la chûte du petit mât de hune qui déchira la voile de misaine & embarrassa tout l'avant du vaisseau. Les ennemis l'atteignirent; & sur les deux heures il fut attaqué par la *Résolution*, vaisseau de soixante-quatorze canons, qu'il combattoit avec avantage, quand deux autres vaisseaux de même force, le *Bedford* & le *Marlborough*, vinrent le canonner de l'arrière. Toutes ses manœuvres furent bientôt coupées & ses voiles mises en pièces. Il n'étoit déjà plus en état de gouverner, lorsque le *Raisonnable*, & l'*Invincible* se joignirent aux trois premiers vaisseaux, & forcèrent enfin le *Prothée* à se rendre, après un combat d'une heure & demie. Il avoit soutenu en même temps le feu de cinq vaisseaux de soixante-quatorze canons, & se trouvoit dans un tel délabrement à

1780. la fin de l'action, que les ennemis employèrent deux jours à le réparer; encore fallut-il le remorquer jusqu'au port.

La frégate la Charmante vient se perdre à la vue de Brest.

La *Charmante* avoit pris chasse dès le commencement de l'attaque; elle fut poursuivie par des vaisseaux Anglois, auxquels elle eut le malheur d'échapper. Cette frégate ayant rangé de trop près la chaussée des Saints, alla se perdre à la vue du port de Brest; & la majeure partie de l'équipage fut engloutie pour ne plus reparoître. La Marine eut à regretter en cette occasion, d'excellens Matelots & plusieurs Officiers d'un mérite déjà signalé. De ce nombre étoit M. Mengaud, Commandant de la frégate submergée. On sut qu'au moment du naufrage, il s'étoit trouvé sur des ballots de foin à côté d'un Soldat de sa compagnie; qu'ils furent renversés l'un & l'autre par un coup de mer; que M. Mengaud ne reparut plus, & que le Soldat revenu sur l'eau, se saisit d'une vergue flottante à laquelle il se tint attaché assez long-temps pour attendre du secours.

La triste fin de la *Charmante*,

& la prise du vaisseau le *Prothée*, furent deux événemens fâcheux pour la Marine de France; mais ces malheurs particuliers étoient au moins balancés par les désastres de la Marine Angloise. Sans parler du *Ramillies* & du *Bienfaisant*, presqu'entièrement fracassés à la vue de Plymouth dans une tempête, où les seuls équipages furent épargnés; le *Léviathan* qui, avec le *Charon*, escortoit la flotte de la Jamaïque, coula bas par le degré de latitude quarante, longitude quarante-cinq. La cargaison de ce vaisseau de guerre, chargé en grande partie des richesses de Saint-Ferdinand d'Omoa, étoit évaluée quatre cents mille livres; elle fut engloutie avec le *Léviathan*, dont on ne sauva que l'équipage. Ce naufrage fut le prélude d'un autre désastre encore plus grand. A l'entrée de la Manche, un coup de vent sépara les trente-six voiles, dont la flotte étoit composée. Il en périt douze ou quinze; & de ce nombre fut le *Lord-Howe*, qui jetté sur des sables, échoua derrière l'île de Wight.

1780. Le Léviathan éprouve le même sort.

Le convoi de la Jamaïque est dispersé par une tempête.

1780. Soixante bâtimens venus de Saint-Domingue, entrent dans les ports de France.

A cette époque, soixante bâtimens venus de Saint-Domingue, entroient dans les ports de France, sous la protection du *Tonnant*, & des frégates la *Nymphe* & l'*Hirondelle*. Ce riche convoi, estimé vingt-cinq ou trente millions, n'avoit souffert aucun dommage dans la traversée. L'arrivée de cette flotte marchande fut un événement très-heureux pour le commerce, & ne l'étoit guère moins pour la Marine Royale, à laquelle elle fournit un nombre suffisant de Matelots, pour complèter les équipages destinés à soutenir l'honneur du pavillon François contre l'armée britannique de la Manche. Quoique forte de quarante-six vaisseaux, y compris les frégates, cette armée ne pouvoit se comparer à celles de France & d'Espagne, tant pour le nombre, que pour la solidité des bâtimens. Ceux des Anglois étoient en grande partie de vieilles machines hors d'état de combattre les flots dans un voyage de long cours; & c'étoit la raison qui les faisoit employer en Europe. Mais falloit-il opposer moins de résistance aux efforts

d'une artillerie foudroyante, qu'aux vagues les plus courroucées de la mer Atlantique ! Cette réflexion bien naturelle, fit soupçonner aux observateurs, que l'intention de l'Angleterre étoit d'éviter cette année comme les précédentes, une affaire générale & décisive. 1780.

Traîner la guerre en longueur, n'étoit pas un parti qui dut sauver la Grande-Bretagne; & ce n'étoit pas en Amérique, qu'elle pouvoit espérer désormais de la terminer heureusement. Dans l'affreuse crise où se trouvoit l'Angleterre, la politique n'offroit de ressources que dans la paix; mais le comble de l'imprudence fut d'étendre le théâtre de la guerre hors des limites de l'Europe. Ses plus sages spéculateurs avoient compris la nécessité d'y concentrer leurs efforts, ou de les développer dans les autres parties du monde contre la seule Maison de Bourbon. Le Général Conway démontra cette nécessité dans l'éloquente introduction au bill qu'il communiqua le 6 Mai à la Chambre des Communes. C'étoit un plan de conciliation entre l'An-

Que l'intérêt de l'Angleterre étoit ou de faire une paix générale, ou d'employer toutes ses forces contre la France & l'Espagne.

1780.

gleterre & l'Amérique, où la première étoit invitée à se désister absolument de toute prétention à la souveraineté des Colonies. Le Ministère ne pouvoit goûter ce Conseil; & les Anglois devoient se consumer en armemens pour l'Amérique, où, comme on l'a dit, leurs succès mêmes concouroient à leur épuisement.

Ses succès dans les Indes occidentales.

On ne peut disconvenir qu'ils n'en aient eu d'assez marqués dans les Indes occidentales. L'escadre de l'Amiral Hyde Parker, Commandant en chef les vaisseaux de Sa Majesté Britannique aux îles sous le Vent, s'étoit signalée dans ses croisières par un grand nombre de prises, dont la liste présentoit trois frégates Françoises aux ordres de M. de Marigny: savoir, la *Blanche* de trente-six canons, la *Fortune* de quarante deux, & l'*Ellis* de vingt-huit. La même escadre prit onze autres bâtimens tant François qu'Espagnols; & le Contre-Amiral Rowley eut la principale gloire de cette expédition qui, balançoit les plus brillans succès de M. de la Motte-Piquet. Mais ce Comman-

dant avoit fait respecter le pavillon François dans ces parages, avec des forces constamment inférieures à celles des Anglois, du moins jusqu'à l'arrivée du Comte de Guichen. 1780.

L'intrépidité de M. de la Motte-Piquet ne comptoit pour rien l'avantage de vaincre à armes égales. Le 13ᵉ Mars, la fortune sembla faire naître exprès une de ces occasions périlleuses où sa valeur aimoit à se déployer. Chargé de conduire, de la Martinique à Saint-Domingue, un convoi de trente voiles sous l'escorte des vaisseaux l'*Annibal*, le *Diadème*, l'*Amphion* & le *Réfléchi*, il rencontra aux atterrages de cette dernière île, trois vaisseaux de ligne & deux corvettes. Son premier soin fut de veiller à la sûreté du convoi; & sans perdre un moment, il force de voiles & engage l'action, quoique séparé du reste de son escadre, qui n'avoit pu le suivre que de loin dans cette chasse. Il étoit survenu un calme; & la marche des trois vaisseaux séparés de l'*Annibal* fut tout-à-coup suspendue. Ils arrivent enfin; mais le calme se soutient, & bientôt ils sont entraînés par les courans. M. de la

Intrépidité de M. de la Motte-Picquet dans le combat du 13 Mars.

1780. Motte-Piquet, toujours seul contre trois, poursuit ce combat inégal avec l'intrépidité qu'il avoit signalée, lorsqu'il dégagea la frégate l'*Aurore*. Le vent s'élève enfin ; les trois vaisseaux séparés rejoignent l'*Annibal*. Le combat se ranime quelques momens, & bientôt les Anglois le terminent par une retraite forcée. Quoique blessé grièvement, M. de la Motte-Piquet chercha le lendemain à renouer la partie ; mais l'ennemi s'étoit renforcé de trois vaisseaux ; le Chef d'escadre François gagna le cap, où son convoi l'avoit précédé.

Choc des deux escadres sous MM. de Guichen & Rodney.

Jusqu'au mois suivant, il n'y eut point d'autre engagement dans ces mers, quoique MM. de Guichen & Rodney fussent arrivés presqu'en même temps, l'un à la Martinique & l'autre à la Barbade. Avant de toucher au Fort-Royal, le premier avoit dépêché vers le Comte de Grasse deux cutters & la frégate la *Diane*, qui se perdit en chemin. Les cutters rencontrèrent des transports armés qui retardèrent leur marche. Le Comte de Guichen ne les voyant pas revenir, changea de route,

pour la sûreté de son convoi; & bientôt il apperçut quatre vaisseaux Anglois, auxquels il donna la chasse. Ce mouvement l'entraîna jusqu'à la hauteur de la Désirade, où, craignant de trop s'éloigner, il vira de bord. Il étoit à dix lieues de Fort-Royal, quand il fut joint par sept vaisseaux de l'escadre de M. de Grasse, sur lesquels le Marquis de Bouillé avoit embarqué des troupes, de l'artillerie & toutes les munitions nécessaires pour l'attaque d'une place bien fortifiée. Le Gouverneur de la Martinique se rendit à bord de la *Couronne*, que montoit le Comte de Guichen, & lui proposa d'aller surprendre l'île de Sainte-Lucie, après qu'on auroit fait entrer le convoi à Fort-Royal. La prudence & l'humanité exigeoient qu'on débarquât tous les malades; & il y en avoit un grand nombre sur la flotte. Cette opération emporta trente-six heures, pendant lesquelles Sainte-Lucie reçut un renfort de douze cents hommes; bientôt après, de nouveaux secours y pénétrèrent avec vingt-huit bâtimens de transport arrivés de la Barbade. La garnison

1780.

se monta dès-lors à cinq mille
1780. hommes. Sur le rapport de quelques Officiers que M. de Bouillé avoit dépêchés pour s'assurer de l'état de l'île, on désespéra du succès de cette expédition, & la flotte revint à la Martinique. Tandis qu'elle rentroit dans le port, Rodney jetoit l'ancre à Sainte-Lucie avec cinq vaisseaux & deux frégates. L'Amiral Anglois parut d'abord n'avoir d'autre intention que de se tenir sur la défensive ; mais c'étoit une feinte ; sa mission fut de combattre l'escadre Françoise ou de la réduire à l'inaction.

En effet, M. de Guichen ayant appareillé de la Martinique le 13 Avril, avec vingt-trois vaisseaux de ligne, un vaisseau de cinquante canons, trois frégates, un lougre, un cutter & près de cinq mille hommes de débarquement aux ordres du Marquis de Bouillé, l'escadre Angloise qui en eut connoissance, se trouva prête à mettre à la voile ; & le 16 du même mois, on l'apperçut devant la rade de Saint-Pierre. Le lendemain 17, elle accepta le combat sous le vent de la Dominique. L'action avoit commencé à une heure

après midi ; à cinq heures, les Anglois ferrèrent le vent, & la nuit favorisa leur retraite ; le Comte de Guichen resta maître du champ de bataille. Rodney prétendit que plusieurs vaisseaux l'avoient mal secondé; les Capitaines furent démontés, renvoyés à Londres & jugés dans un Conseil de guerre. Comme son escadre ne reparut point le 18, le Commandant François la poursuivit pendant quelques jours ; mais se voyant trop près de Sainte-Lucie pour espérer d'attirer l'Amiral dans un second combat ; d'ailleurs ne craignant plus d'être inquiété dans ses expéditions ultérieures, il porta sur la Guadeloupe, où, sans laisser tomber l'ancre, il déposa ses malades & ses blessés. La flotte, toujours sous voiles, prit la route du Nord de l'île ; ce qui fit croire que M. de Guichen alloit attaquer Saint-Christophe, dont la garnison, composée d'un seul régiment & de quelques Milices, n'étoit point en état de faire face à vingt-trois vaisseaux de ligne & plus de quatre mille hommes des meilleures troupes.

1780.

Cette escadre avoit peu souf-

1780.
Second échec de la flotte de Rodney.

fert dans la journée du 17; celle de l'Amiral Rodney fut beaucoup plus maltraitée. Il eut plusieurs vaisseaux désemparés; & de ce nombre étoit le *Princess-Royal*, de quatre-vingt-dix canons, que Parker ne put défendre contre MM. de Soulange & de Peynier, dont les vaisseaux n'en montoient que soixante-quatre. Exposés à l'artillerie des plus forts bâtimens de l'armée Britannique, le *Vengeur* & l'*Artesien* alloient enfin succomber, quand M. de Grasse vint les dégager. Le Comte de Guichen s'étoit flatté que l'Amiral Anglois le chercheroit pour le combattre; mais, pendant toute l'action, le *Sandwick* avoit éludé le combat avec la *Couronne*. Ce ne fut pas sans beaucoup de frais que l'escadre de Rodney parvint à se réparer. Elle remit à la voile dans les premiers jours de Mai; & le 15, la frégate la *Brune* ayant découvert la flotte Françoise, vint en donner avis à l'Amiral, qui croisoit alors dans les parages de la Martinique. Sur-le-champ il ordonna le signal pour une chasse générale. Suivant les relations Angloises, la seule division de l'Amiral Rowley eut part à

cette nouvelle action. Elle étoit composée de sept vaisseaux doublés de cuivre, & qui, par conséquent, étoient meilleurs voiliers que les autres. Ils arrivèrent sur le soir à portée de l'arrière-garde & du centre de l'armée de Guichen, avec laquelle ils s'engagèrent dans un combat très-inégal. Un calme absolu enchaînoit alors le reste de la flotte Angloise, & la mettoit par conséquent hors d'état de secourir la division de Rowley, dont les deux vaisseaux le *Cornwal* & le *Conqueror* furent désemparés. Ce dernier fut conduit à la remorque jusqu'à Sainte-Lucie; mais le *Cornwal*, de soixante-quatorze canons, se perdit avec tout son équipage, la nuit même qui suivit de si près l'action du 15. Elle n'avoit point assez duré pour être décisive.

1780.

Combat plus général.

Les trois jours suivans, Rodney évita de se mesurer avec le Comte de Guichen; mais il se présenta le 19; & le combat devint général. On se battit de part & d'autre avec une ardeur égale; & si l'armée Françoise eut moins de vaisseaux désemparés, elle perdit plus de monde

que l'armée Britannique. Ces divers combats coûtèrent environ trois cents hommes à la France, sans compter les blessés, dont on porta le nombre à près de mille. Parmi les morts, on regretta sur-tout MM. de *Guichen* fils, de *Coëtivy*, Lieutenant de vaisseau, & le Comte de *Séguin*, Colonel du régiment de la Martinique.

1780.

Après ce dernier combat, le Général François donna ses premiers soins aux réparations de la flotte, & ne songea plus qu'à remplir sa principale mission, qui étoit d'escorter les navires des îles du Vent jusqu'à Saint-Domingue, & de ramener un grand convoi à Cadix. Son début aux Indes occidentales avoit porté l'allarme dans toutes les îles Angloises; & le nom de Guichen n'y fut pas moins redouté cette année, que l'avoit été celui du Comte d'Estaing l'année précédente. La Jamaïque, toujours sans défense, ou du moins toujours réduite à des forces insuffisantes, craignit que le nouveau Commandant n'effectuât contr'elle l'attaque dont son prédécesseur avoit formé le plan; les menaces

Allarmes de la Jamaïque.

menaces de la France ne devoient point se réaliser dans cette île. La Jamaïque ne fut le théâtre d'aucun évènement bien funeste, du moins relativement à la guerre ; mais à défaut d'autres ennemis, les élémens parurent s'être ligués pour sa ruine. Un coup de vent furieux qui s'étoit élevé le 23 Février, sur les onze heures du soir, enfla si prodigieusement la mer dans ces parages, que dans la matinée du lendemain, tous les vaisseaux de la rade furent successivement emportés par les vagues. Le port se trouva bientôt couvert de débris ; & il n'y eut pas un seul bateau qui échappât à la destruction. Toutes les maisons voisines du rivage se ressentirent plus ou moins de ce désastre. Le canal qui communique avec la crique, fut comblé ; tout présentoit l'image de la désolation & de la ruine. Deux jours avant ce terrible évènement, on avoit observé dans le baromètre des variations subites, & jusqu'alors inconnues, qui supposoient une grande révolution dans l'atmosphère. Vingt-huit bâtimens périrent dans cette tourmente, dont l'histoire de la Jamaïque

1780.

Une tourmente y cause d'affreux ravages.

n'offre point d'autre exemple.

1780. Nouvelles tentatives contre Charles-Town.

Telle fut au comencement de la campagne, la position respective des Puissances belligérantes dans les Indes occidentales. Celle des Anglois en Amérique, sembla d'abord vouloir prendre une face nouvelle & plus heureuse. Le nombre des prises & reprises faites par l'escadre d'Arbuthnot, se montoit à plus de quarante navires, même avant son départ de New-York pour l'expédition secrète, dont il devoit partager la gloire avec le Général Clinton. On apprit enfin qu'en appareillant de Sandy-Hook, ils avoient fait voile pour Charles-Town, & qu'une seconde tentative contre cette capitale de la Caroline du Sud, étoit l'objet de leur formidable armement. Cette navigation ne fut point heureuse; la tempête dispersa plusieurs de leurs vaisseaux & en submergea quelques-uns; la *Défiance* qui portoit soixante-quatre canons, fut du nombre des vaisseaux naufragés. Il fallut jeter à la mer cinq cents chevaux pour prévenir la disette absolue du fourrage. Enfin l'armée arrive à James's-

Island à l'entrée du port de Charles-Town ; mais cette ville nouvellement fortifiée sous la direction des Ingénieurs françois, est défendue par une nombreuse artillerie, & couverte par un corps de six mille hommes parfaitement retranchés; il est aisé de pressentir que les Américains vont faire la plus vigoureuse résistance. Les forces navales qui mouilloient devant Charles-Town consistoient en cinq frégates, un vaisseau de soixante canons, plusieurs brigantins & quelques galères. Clinton n'espéra point de réduire cette place, s'il ne renforçoit son armée. Il fit expédier au Brigadier-Général Paterson l'ordre de lui amener un renfort de quatre mille hommes qu'il tenoit en réserve dans la Géorgie. Ces lenteurs nécessaires renvoyèrent jusqu'au mois d'Avril le siége de Charles-Town, dont on n'avoit point encore fait les approches dans les derniers jours de Mars. Le débarquement n'eut lieu que le 29 ; & la tranchée fut ouverte dans la nuit du surlendemain. Il n'avoit fallu que huit jours pour mettre les batte-

1780.

[1780.] ries en état de jouer ; il n'en fallut que huit pour rendre Arbuthnot maître du port. Le 10 Avril, les Généraux Anglois sommèrent la ville de se rendre ; & voici dans quels termes.

Sommation faite au Général Lincoln. » Sir Charles Henry Clinton & le Vice-Amiral Arbuthnot, répugnant à l'effusion du sang & aux détresses inévitables qui doivent résulter d'un assaut général, pensent qu'il est de l'humanité d'avertir la garnison & les habitans de Charles-Town, de la désolation & des ravages, dont ils sont menacés. On leur offre l'alternative, ou de sauver leur vie & ce qui leur appartient dans l'enceinte de la ville, ou d'en passer par les conséquences fatales de la canonnade & de l'assaut. Si la place, dans une sécurité trompeuse, si le Gouverneur, par une indifférence coupable pour le sort des habitans, différoient de se rendre ; si l'on détruisoit les vaisseaux ou les magasins publics, nous ignorons jusqu'où peut s'allumer le ressentiment d'une soldatesque irritée ; mais ces offres que dicte la compassion ne pourront plus être renouvellées.

Les Commandans respectifs qui somment la ville par la présente, s'attendent à voir ouvrir ses portes, à se voir reçus avec cette confiance qui sera le présage d'une réconciliation ultérieure ». 1780.

Telle fut la réponse du Général Lincoln :

« Messieurs, il s'est écoulé soixante jours depuis que vos intentions hostiles à l'égard de cette place nous sont connues ; pendant tout ce temps, on auroit eu celui de l'abandonner ; mais le devoir & l'inclination nous font regarder comme très-convenable de la défendre jusqu'à la dernière extrémité ». Sa réponse.

Le lendemain, les batteries Angloises furent ouvertes ; & le feu des ouvrages avancés de Charles-Town ne tarda pas à se ralentir. Quelques jours après, quatorze cents hommes se détachèrent pour couper aux assiégés toute communication avec les dehors de la place. Le Lieutenant-Colonel Webster eut ordre de l'investir du côté de la rivière Cooper ; ce qui ne pouvoit s'effectuer, sans la défaite préliminaire d'un Siége de Charles-Town.

1780. corps de Cavalerie Américaine, dont l'attaque fut confiée avec succès au Colonel Tarleton. Pour compléter l'investissement du côté de la mer, Arbuthnot fit passer quelques navires armés du port de Charles-Town, dans la baie de Servée; il en mit d'autres en station dans le passage de Spencer. Sur ces entrefaites Clinton avoit reçu de nouvelles Troupes; Cornwallis en prit le commandement, & vint renforcer le détachement du Colonel Webster au-delà de la rivière. Le 6 Mai, on avoit poussé la sape jusqu'à l'écluse qui contenoit les eaux du canal de Charles-Town; & l'Ingénieur Moncrieff fut bientôt à portée d'apprécier au juste les défenses de la ville du côté de la terre. Elles consistoient en une chaîne de redoutes, de lignes & de batteries qui s'étendoient de l'Ashley à la Cooper; en front de chaque flanc des ouvrages, plusieurs marais réunis par le canal épanchoient leurs eaux dans l'une & l'autre rivière. Entre ces obstacles & la place, régnoit un double rang d'abattis. Un fossé à double palissade fortifioit le centre de la ligne; & quatre-vingt pièces d'ar-

tillerie, tant canons que mortiers, défendoient ces ouvrages.

1780.

La capitulation est différée jusqu'au 11 Mai.

Cependant tout faisoit à la ville de Charles-Town une nécéssité de la capitulation. Arbuthnot avoit débarqué à Sullivan's-Island un corps de Matelots & de troupes de la Marine aux ordres du Capitaine Hudson; sur la menace de faire battre le fort par l'artillerie des vaisseaux, la garnison s'étoit rendue à la première sommation. Lord Cornwallis n'avoit pas eu moins de succès dans les terres; & la cavalerie aux ordres de Tarleton, ayant chargé celle des Américains à Santée, l'avoit mise en deroute, & forcé la plupart des Cavaliers à se précipiter dans la rivière ou dans les marais. Pour éviter la cruelle extrémité de l'assaut, il s'établit une espèce de négociation entre les assiégeans & les assiégés; mais les prétentions de Lincoln parurent trop étendues au Général Clinton; la capitulation n'eut pas lieu ce jour-là. Le feu recommença de part & d'autre; & celui des assiégeans conserva la supériorité. Sous le couvert de ce feu, les Anglois gagnèrent la contrescarpe

1780. de l'ouvrage extérieur qui flanquoit le canal. Le Commandant de la place assiégée comprit enfin qu'il n'y avoit plus moyen de la sauver ; il se hâta d'accepter les termes de la capitulation qu'il avoit refusés deux jours auparavant. Les articles en furent signés le 11 Mai ; & le surlendemain le Major général Leslie prit possession de la ville, où l'on fit prisonniers sept Officiers généraux, un Commodore, dix régimens continentaux, trois bataillons d'artillerie, la Milice de la ville & de la campagne. Le tout, y compris les François, montoit à six mille hommes armés (1). Le Député-Gouverneur titulaire, le Conseil & les Officiers civils, subirent le sort de la garnison. Quatre frégates, plusieurs autres bâtimens, un nombre considérable de bateaux, & environ quatre cents pièces d'artillerie, tombèrent au pouvoir des Anglois. Quant aux vaisseaux pris ou coulés

Perte des Américains.

(1) Telle étoit la disette & dans le camp & dans la ville, que pour ne point accroître la famine, le plus grand nombre de des prisonniers furent renvoyés sur leur parole,

bas dans le port de Charles-Town, l'Amiral Arbuthnot en porta le nombre à dix bâtimens, sans y comprendre quatre galères, quelques brigantins & autres petits navires. Suivant le rapport du Général Clinton, sa acquisition importante ne lui coûta que soixante-seize hommes, & le nombre de ses blessés ne fut pas de deux cents; mais sa relation est souvent inexacte. Les Anglois ne perdirent guère moins de monde que les Américains; & leurs pertes antérieures ne furent pas compensées par la réduction de Charles-Town. Il seroit difficile d'évaluer ce que leur coûta le transport de l'armée de New-York. Quant à la gloire de l'expédition, elle fut égale des deux côtés; & si les assiégeans développèrent un grand courage dans l'attaque, les assiégés n'en montrèrent pas moins dans la défense. Malheureusement la garnison quoique nombreuse, ne le fut point assez pour défendre des fortifications qui avoient trois milles de circonférence; la famine commençoit à la presser, & tôt ou tard il falloit qu'elle cédât

1780

La perte des Anglois n'est guère moins considérable.

1780.

Que cette conquête fût trop achetée.

aux forces combinées de Clinton & d'Arbuthnot. Mais les fruits de leur victoire devoient-ils répondre à son éclat ; & la conquête de Charles-Town ne fut-elle pas trop achetée, si, comme on le présumoit, les vainqueurs ne devoient conserver cette place que le court espace d'un été ; si, dans leur position, c'étoit s'affoiblir que de multiplier ses postes ? Les chaleurs excessives, qui dans la Caroline méridionale, se font sentir dès le commencement d'Avril, & se soutiennent jusqu'à la fin d'Octobre, étoient seules capables de ruiner leur armée, & de réduire, en quatre ou cinq mois, la garnison à un nombre de soldats insuffisant pour soutenir le premier assaut de l'ennemi.

Invasion des Américains à Staten-Island. Autres affaires peu décisives.

Tandis que Clinton occupoit les troupes de New-York au siège de Charles-Town, Washington profitant de son absence, méditoit l'attaque de Staten-Island, où s'étoient retranchés dix-huit cents hommes aux ordres du Brigadier Sterling. Le Général Américain avoit détaché de son armée cantonnée à Morris-Town, un corps de deux mille sept

cents hommes avec six pièces de canon & deux mortiers. Les postes avancés de Staten-Island se retirèrent à l'approche des troupes continentales, qui, après quelques mouvemens, firent aussi leur retraite avec un butin d'environ deux cents bêtes à cornes. A la nouvelle de cette invasion, un détachement considérable s'étoit embarqué à New-York pour voler au secours de l'île menacée; c'en fut assez pour déterminer l'ennemi à cette retraite dans laquelle il perdit quelques hommes. Peu de jours après, le Major Lumm enleva une compagnie d'Américains postés à Newark; & le même jour, le Général Sterling détacha le Lieutenant-colonel Boskirk, qui surprit le piquet d'Elisabeth-Town, & fit prisonniers de guerre deux Majors, trois Capitaines & quarante-sept soldats. Le poste de Jonh's-House, dans les plaines blanches, fut attaqué par le Colonel Northon; ce coup de main ne réussit pas au gré de ses espérances; cependant il fit perdre aux Américains cent trente-sept hommes, dont quarante restèrent sur la place. Dans la nuit du 22 Mars, les Anglois

1780.

1780.

surprirent, dans le Jersey, un poste ennemi, où ils firent soixante-cinq prisonniers. Toutes ces expéditions ne coûtoient pas trente soldats aux vainqueurs ; & les vaincus n'en perdirent guère plus de quatre cents ; elles ne devoient rien changer à la position des uns & des autres.

Cinq nations sauvages dévastées par l'armée de Sullivan.

L'expédition du Général Sullivan contre cinq nations Sauvages confédérées pour l'Angleterre, avoit été plus décisive en faveur des Américains. Après une victoire remportée l'année précédente sur ces hordes de barbares, il crut devoir les poursuivre dans les contrées presque inaccessibles où ils avoient coutume de se réfugier, pour reparoître bientôt après, tout aussi redoutables qu'avant leurs défaites. Au moment de s'engager dans ces repaires de bêtes féroces, il voulut consulter les dispositions de son armée ; & il n'y eut pas un soldat qui ne montrât la plus grande ardeur pour une expédition aussi périlleuse (1). Cet intrépide

(1) Le Journal de cette expédition ne perdroit rien à être placé à côté de la Retraite des dix mille, avec laquelle il

Général se mit donc en marche, après avoir renvoyé sa grosse artillerie qu'il ne pouvoit transporter dans les routes difficiles qu'il avoit à parcourir ; mais il n'en traînoit pas moins à sa suite la désolation & la ruine. Arrivé à Caterins-Town, il détruisit cette ville & tous les établissemens des environs. Le Colonel Dayton remonte la Teoga avec une partie de l'armée, en dévaste tous les rivages ; la flamme dévore les bâtimens, les forêts & les moissons. La ville de Kendain éprouve le même sort ; Kanadarega n'est pas plus épargnée. Kanadaque, Hanayaga & Chinesée, la capitale des Etats Indiens, ne sont bientôt plus que des monceaux de cendre. Jusqu'à cette dernière ville, la vengeance de Sullivan avoit étendu ses ravages sans rencontrer le moindre obstacle ; mais le Lieutenant Boyd étant allé reconnoître les dehors de la place avec un détachement peu considérable,

1780.

---

auroit de grands rapports, si l'on pouvoit comparer des manœuvres dont l'attaque est le but, avec celles qui n'ont d'autre objet que le salut d'un Corps abandonné.

1780. s'égara pendant la nuit, & tomba dans un parti de quatre ou cinq cents Indiens qui le poignardèrent lui & quelques-uns de ses soldats, après leur avoir coupé le nez & la langue, leur avoir arraché les ongles, les sourcils & les paupières. Ces barbares étoient commandés par un certain Butler, Agent des Anglois chez ces peuples féroces, & qui, l'année précédente, avoit été le principal instigateur des cruautés exercées dans les derrières de la Pensylvanie : cruautés qu'il suffit de retracer pour justifier les terribles représailles du Général Sullivan. Ils avoient choisi pour théâtre de leurs excès, le canton de *Vioming*, dont le sol riche & fécond favorisoit les progrès d'un établissement qui, depuis environ quinze années, s'étoit formé de quelques émigrans de la province de Connecticut. Cette belle Colonie venoit de fournir mille ou douze cents hommes à l'armée continentale ; leur absence laissoit l'établissement sans défenseurs. Le sachant dépourvu de guerriers, Butler y conduisit quinze cents hommes, tant Sauvages que Torys. Des quatre

petits forts destinés à protéger ce beau pays, le premier étoit occupé par des Royalistes ; il se rendit sans coup férir. Le second fut pris d'assaut ; & il n'y eut d'épargnés que les femmes & les enfans ; tout le reste fut égorgé. Une partie de la garnison du troisième fort périt dans une embuscade où Butler l'avoit attirée ; pour effrayer ceux qui restoient, il leur envoya les crânes de leurs compagnons massacrés. Ces malheureux demandèrent à quels termes il exigeoit qu'ils se rendissent ; sa réponse fut : LA HACHE. N'ayant plus de ressource que dans leur désespoir, ils reprirent les armes & vendirent chèrement leur vie ; mais les Sauvages finirent par égorger jusqu'aux enfans à la mamelle. Un embrâsement général termina cette boucherie. La garnison du quatrième fort étoit trop foible pour opposer quelque résistance à ces exterminateurs ; elle essaya de fléchir l'inexorable Butler ; mais quoique désarmée, elle fut massacrée impitoyablement. Les jeunes filles envoyées pour demander graces, furent immolées aux genoux de cet homme atroce, 1780.

1780. qu'elles tenoient embrassés. La flamme acheva de dévorer ce qui restoit encore de maisons dans l'établissement de Vioming; & cette Colonie, déjà si florissante, n'offrit plus que les débris du carnage & de l'incendie.

Ce tableau qu'on a cru devoir intercaler dans le récit des expéditions de Sullivan chez les nations Sauvages, en adoucit les traits les plus révoltans; pour en tolérer la rigueur, il étoit peut-être nécessaire d'en connoître les motifs. Quoi qu'il en soit, l'armée Américaine fit de nouvelles incursions bien au-delà de Chinesée. Elle revint enfin sur ses pas, toujours en dévastant les possessions des Indiens fugitifs. A l'exception d'un petit bourg situé dans le voisinage d'Allégany, il ne resta pas un seul établissement dans toute la contrée des cinq nations qui s'étoient soulevées contre les Américains, à l'instigation des Emissaires britanniques. A la vue de leurs habitations en cendres, elles se repentirent d'avoir cédé à la séduction des Anglois; & peu s'en fallut que le Colonel Jonhson

Elles se repentent d'avoir cédé à la séduction des Anglois.

ne devînt la victime de ce repentir infructueux & tardif. L'objet de l'expédition avoit été de rendre plus redoutable aux Sauvages du désert le poids des armes Américaines ; cet objet fut rempli ; & les frontières désolées restèrent moins exposées qu'auparavant aux incursions de ces barbares. Cependant la détresse & la vengeance en précipitèrent quelques-uns dans les comtés de Bedford & de Northûmberland ; ce qui jeta les habitans en de vives allarmes. Heureusement qu'on ne s'étoit point trop reposé sur les succès de Sullivan, & qu'on venoit d'assigner des postes avantageux aux troupes destinées à garantir ces frontières d'une invasion ultérieure.

1780.

Harmonie entre le Congrès & le peuple Américain.

Quelque pénible qu'eût été la campagne du Général Américain, il avoit ramené des bords du Niagara son armée, plus aguerrie & presqu'aussi complète qu'avant son départ. Elle vint se cantonner dans les derrières de la Pensylvanie, où elle attendit de nouveaux ordres. Le Général Washington avoit choisi son poste à vingt-cinq milles de New-York, avec une armée de dix mille

1780. hommes, parfaitement disciplinés. Le Général Gates en commandoit quatre mille tant à Rhode-Island que dans ses environs. En Virginie, un corps de milice considérable, & deux mille cinq cents hommes de troupes continentales servoient sous les ordres des Généraux Williamson & Nelson. Les autres provinces n'étoient pas moins bien défendues. Mais la confiance & l'harmonie qui régnoient entre le Congrès & le peuple, étoient le plus sûr garant du triomphe de la liberté en Amérique. Le crédit du papier-monnoie commençoit à revivre, depuis qu'on avoit mis des bornes à son accroissement trop long-temps illimité. L'avillissement de ce papier eut sa source dans la contrefaçon de cette monnoie courante, & dans le monopole des particuliers, qui, à l'insu du Gouvernement, l'échangeoient en espèces, à de très-grosses pertes. Cet agiotage en avoit enrichi plusieurs au détriment de l'Etat; mais le Congrès prit de sages mesures pour arrêter le désordre; & la valeur du papier-monnoie haussa considérablement : ce qui dément

Crédit du papier monnoie en partie rétabli.

l'article de la Gazette de New-York, où il est dit que le 11 Avril, il s'étoit élevé à Philadelphie des troubles occasionnés par la décadence prodigieuse du papier-monnoie; que dans une émeute, la populace avoit maltraité plusieurs Membres du Congrès; & que, pour réprimer la sédition, un corps de mille hommes fut armé sous les ordres du Général Kalp. 1780.

Cette même gazette ajoute qu'il se forma dans la Pensylvanie une association militaire, sur le plan de celle dont Cromwel s'étoit servi pour chasser du Parlement les Représentans du peuple, & s'affermir ainsi dans son usurpation. Le fait est qu'à cette époque, il ne se passa point d'acte, il ne se fit point de déclaration dans cette province qui n'eût l'approbation générale. L'Affranchissement de la Pensylvanie, dont la propriété & le Gouvernement appartenoient aux descendans de Guillaume Penn, en vertu de la charte qui lui fut accordée par Charles II, les avoit d'abord vivement alarmés; mais ils furent bientôt ras-

Indemnités accordées aux descendans de Guillaume Penn.

Le 4 Mars 1691.

1780.

ſurés à l'égard de leurs propriétés compatibles avec la liberté générale de la République. (1) L'acte en vertu duquel les biens des Réfugiés avoient été confiſqués & vendus au profit de l'Etat, procura de grande reſſources à la province, & n'excita de murmures que parmi les anciens propriétaires de ces biens, & le petit nombre des colons encore mal affermis dans leur patriotiſme.

Déſintéreſſement des ſujets de la nouvelle République.

Le corps légiſlatif de l'Etat de New-York paſſa le même acte contre tous ceux des habitans de cette Province qui avoient épouſé le parti de la Grande-Bretagne. La liſte des proſcrits ſuivoit le préambule; on y liſoit d'abord les noms du Comte de Dunmore, de William Tryon, & de Sir Henry

(1) Il avoit été ſtatué dans l'aſſemblée générale de Penſylvanie, tenue le Jeudi 23 Septembre 1779, que la ſomme de 130,000 liv. ſterling ſeroit payée, à titre d'indemnité, aux légataires de Thomas & de Richard Penn, & à la veuve dudit Thomas; que cette ſomme ne pourroit être acquittée en partie, qu'un an révolu après la concluſion de la paix; & que chaque payement annuel ſeroit au plus de 20,000 liv. ſterl. & au moins de 15,000.

Clinton. Ces trois derniers Gouverneurs de la Colonie, & une centaine d'habitans plus ou moins notables étoient déclarés atteints & convaincus de haute trahiſon; leurs biens étoient confiſqués, & leurs perſonnes bannies à perpétuité, ſous peine, dans le cas où elles ſeroient *appréhendées* ſur le territoire de l'Etat, d'être miſes à mort comme coupables de félonie. Le dévouement des autres Provinces à la cauſe commune, ſe manifeſtoit auſſi par des actes patriotiques auxquels l'acquieſcement général donnoit une autorité bien impoſante pour quiconque auroit été tenté de ſe montrer réfractaire à ces ordonnances. Quoi qu'on ait pu dire, le nombre des oppoſans en fut toujours peu conſidérable; à quelques exceptions près, tous les Américains brûloient de voir la révolution ſe conſommer, même au péril de leurs fortunes. Ce déſintéreſſement héroïque ſe ſignaloit chez les plus mal-aiſés, toutes les fois qu'il étoit queſtion de ſubvenir aux beſoins des Etats par de nouveaux ſacrifices. Au commencement de cette année, le Congrès avoit écrit 1780.

1780. à ses Constituans une lettre circulaire sur la nécessité des subsides ; malgré l'épuisement & la détresse du grand nombre, on n'opposa pas la moindre difficulté, pas le moindre murmure, aux demandes de l'assemblée. Je le répète, cette harmonie, cette unanimité dans les divers Membres de la République Américaine, étoient le plus sûr garant de la prospérité de ses armes.

Prise du San-Carlos, vaisseau Espagnol de cinquante-deux canons.

De ce qu'elle a déjà fait à l'ouverture de la campagne, on a dû conclure ce qu'elle préparoit de résistance aux efforts partagés des Anglois toujours réduits à leurs propres forces contre trois grandes Puissances confédérées. On a vu qu'en Amérique ils avoient débuté avec l'Espagne par la conquête de Saint-Ferdinand d'Omoa. Ils parurent d'abord vouloir conserver leur avantage par quelques prises faites sur la marine Espagnole. La plus considérable fut celle du *San-Carlos*, (1) vaisseau de cinquante-deux

(1) On ne confondra pas ce vaisseau avec le *San-Carlos* de la Marine royale, alors en station au Ferrol, & qui montoit quatre-vingt pièces de canon.

canons, dont trente-trois étoient de bronze & du calibre de douze livres de balle. Armé par les Dames de Cadix, ce vaisseau faisoit voile pour San-Fernando sous le commandement de Don Juan Antonio de Zavelletta. Il fut attaqué dans la baie d'Honduras à la hauteur de Porto de Sall, & forcé de se rendre au Capitaine Inglis, après une défense qui tint long-temps la victoire incertaine entre le *San-Carlos* & le *Salisbury*. Le vaisseau de ligne Anglois violemment endommagé dans ses agrès & dans sa mâture, eut une navigation très-pénible jusqu'à la Jamaïque où il alla se réparer avec sa prise. Le commandement du vaisseau Espagnol fut donné au sieur Haines, premier Lieutenant du *Salisbury*.

1780.

Rapides expéditions de Don Galvez, sur les bords du Missisipi.

Tandis que l'Angleterre s'applaudissoit de ces foibles avantages sur les Espagnols, ceux-ci remportoient dans une autre contrée de l'Amérique des triomphes plus décisifs, dont l'enchaînement nous ramene à une époque antérieure aux événemens de cette campagne. Le Gouverneur de la Louisiane, Don Ber-

1780. nard de Galvez, à peine informé de la rupture entre l'Eſpagne & l'Angleterre, avoit formé le projet d'une expédition contre les établiſſemens Anglois ſur les bords du fleuve Miſſiſſipi. En conſéquence de ce plan, il ſe porta le 7 Août 1779 dans les diſtricts de ſon Gouvernement, pour y lever des troupes qui, réunies à celles de la Nouvelle-Orléans, lui composèrent une petite armée d'environ quatorze cents hommes, dont huit cents étoient tirés des vieux Corps. Le reſte n'offroit qu'un mélange d'Indiens de caſtes & de couleurs différentes, de mulâtres & de negres libres. Il ſe mit à la tête de ſa troupe, & ſe rendit en peu de jours devant Manchack, poſte Anglois qu'il attaqua, ſans attendre un renfort qui lui avoit été promis de la Havane; il l'emporta d'aſſaut le 8 Septembre. Six jours après, le Commandant Eſpagnol dirigea ſa marche vers Bâton-Rouge, autre poſte beaucoup mieux fortifié, dont la garniſon étoit de quatre cents hommes de troupes réglées, & d'environ cent habitans armés. Un foſſé de dix huit pieds de large ſur neuf de profondeur,

fondeur, une palissade & quatorze canons en défendoient les approches. 1780.
Don Galvez jugea qu'il étoit impossible de le prendre d'assaut ; il se résolut à l'assiéger dans les régles. Il fit ses dispositions ; & sa batterie commença à jouer le 21 ; mais avec tant de succès, que sur les trois heures & demie, le fort étoit en si mauvais état, que les Anglois battirent la chamade. Alexandre Dickson, leur Commandant, envoya demander à capituler ; Don Bernard y consentit aux conditions que la garnison seroit prisonnière de guerre, & qu'on rendroit le fort appellé Panmure, dans le pays des Natchez.

Projets du Général Campbell déconcertés.

Cette rapide expédition mit sous la domination de Sa Majesté Catholique un pays considérable, & le plus fertile de tous ceux qu'arrose le Missisipi. Un des grands avantages de cette conquête fut de prévenir & déconcerter les projets hostiles des Anglois, qui, même avant que la déclaration de guerre fût venue à la connoissance des Espagnols, avoient pris des mesures, pour tomber sur eux à l'improviste. Cette surprise

1780. concertée entre le Major Général Campbell & le Brigadier Stuart, auroit d'autant mieux réussi, qu'ils en coloroient les préparatifs de toutes les apparences d'une expédition chez les Illinois. Des lettres interceptées démasquèrent en même-temps leurs manœuvres secrètes pour soulever les sauvages indiens contre les Espagnols. Quoique avortées, ces perfidies britanniques les avoient indignés; & ils résolurent de poursuivre les opérations hostiles en d'autres parages de la même Province. Dans le courant de Septembre, leurs navires s'emparèrent de plusieurs goëlettes ou brigantins qui venoient de Pensacola. De toutes ces prises, la plus remarquable fut celle de la bélandre Angloise, dont un habitant de la Nouvelle-Orléans se rendit maître par un stratagême digne d'être rapporté. Ce brave Marin, nommé Don Vincent Rieux, commandoit une goëlette armée pour croiser dans les lacs; il vint se placer à l'embouchure du fleuve Menchack sur la route des navires qui de Pensacola alloient porter des secours dans les établissemens An-

Stratagême d'un brave Marin nommé Don Vincent Rieux.

glois. Averti qu'un de ces bâtimens va passer, il débarque ses canons, & se fait avec des arbres une espèce de retranchement, derrière lequel il se tient caché. Dès que l'ennemi paroit, il dirige son feu contre lui, & met tant de mouvement & de bruit dans la manœuvre de sa petite troupe, qu'il persuade aux Anglois qu'ils ont affaire à cinq cents hommes au moins. Dans leur effroi, ils se retirent à fond de cale; Don Vincent monte à bord du navire, & fait tout l'équipage prisonnier. Il n'avoit avec lui que treize ou quatorze hommes; le vaisseau ennemi en montoit environ soixante-dix; & de ce nombre étoient quarante Grenadiers du régiment de Waldeck. 1780.

Les Anglois chassés des habitations de Rio-Hondo.

A cette même époque, Don Roberto Rivas Bétancourt, Gouverneur par *interim* de Yucatan, avoit tenté diverses expéditions contre les établissemens britanniques, dont il vouloit purger cette côte. Après une marche longue & pénible, il vint attaquer avec huit cents hommes les habitans de *Rio-Hondo*; il en chassa les Anglois, y fit un grand nom-

1780.

Autres expéditions plus ou moins heureuses pour les Espagnols.

bre de prisonniers, & s'empara de plusieurs bâtimens sur lesquels il embarqua trois cents soldats détachés pour aller surprendre l'importante possession de Cayo-Cozina. Ce poste fut enlevé le 15 Septembre, sans la moindre perte du côté des Espagnols. Déjà l'on avoit embarqué les Officiers de justice, les familles prisonnières, & quelques munitions, lorsqu'il arriva de la Jamaïque deux frégates Angloises de quarante canons chacune, & un brigantin de seize canons, avec sept cents hommes qui venoient pour assurer leurs possessions, & se maintenir dans la coupe du bois de *Campêche*. L'Officier chargé de l'expédition de Cayo-Cozina, ne pouvoit résister à ces forces supérieures, sans risquer de compromettre l'honneur des armes Espagnoles; il abandonna ce poste & se retira dans le meilleur ordre, emmenant avec lui les Officiers de justice, les principaux habitans, & environ cent cinquante esclaves. Lors de sa retraite, deux compagnies, l'une de Grenadiers miliciens & l'autre de Chasseurs du bataillon fixe de Castille,

ſe joignirent aux troupes de l'expédition; avec ce renfort, elles entrèrent dans la rivière *Neuve*, dont les Anglois venoient d'évacuer les habitations. La troupe Eſpagnole y détruiſit trois cents trente huit maiſons, y prit quelques negres, & revint à Bacalar, en attendant une occaſion favorable pour aller attaquer les ennemis retranchés à l'embouchure de la rivière Walix. 1782.

Cependant le Gouverneur de Yucatan faiſoit des préparatifs pour une nouvelle expédition; le 28 Octobre, le Lieutenant-colonel Don Francifco Pineiro mit à la voile avec cinq goëlettes priſes ſur les Anglois, dix pirogues & huit doris bien armés. Le lendemain, il alla mouiller à la vue de *Cayo*, dont les habitans s'étoient réfugiés à la Jamaïque. Pour cette fois, l'établiſſement fut ruiné de fond en comble. Pendant ce temps-là, un bâtiment étoit entré dans le *Rio-Nuovo* avec quelques troupes, qui, prenant le ſentier que l'ennemi avoit ſuivi dans ſa retraite, détruiſirent ce qui lui reſtoit de maiſons le long de cette rivière,

La Province de Campêche eſt entièrement évacuée par les Anglois.

1780. dont toutes les peuplades furent extirpées en un instant. Cent vingt hommes embarqués sur neuf pirogues soutenues par deux goëlettes, pour aller ruiner les établissemens du Rio-Chevun, y remplirent victorieusement leur mission, sous la conduite du Capitaine Don Joseph de Vrrutta. Ainsi la Province de Campêche se trouva purgée d'ennemis, sans qu'il en eût coûté dix hommes aux Espagnols; les Anglois y perdirent environ trois cents esclaves, dix goëlettes, & quarante autres bâtimens. En y comprenant les maisons détruites, les armes, les munitions, le bétail & les meubles qu'elles renfermoient, le dommage fut évalué près d'un million de piastres fortes.

Prise du fort la Mobile.

Les opérations du Général Don Galvez eurent encore plus d'éclat que celles de Don Rivas Pétancourt. L'expédition de la Mobile avoit surtout signalé la persévérance & l'activité du Gouverneur de la Louisiane, dont la petite armée composée d'environ huit cents hommes parvint à forcer ce château, après quatre jours de tranchée ouverte. La résis-

tance des trois cents hommes qui le défendoient, fut vigoureuſe. Ce fort étoit avantageuſement ſitué; & les Anglois venoient d'ajouter ſept pieds d'épaiſſeur aux parapets. Une circonſtance rendoit ſur-tout périlleuſe l'expédition de la Mobile: le Général Campbell étoit venu de Penſacola avec onze cents hommes, dans la ferme réſolution d'attaquer les Eſpagnols & de faire manquer leur entrepriſe. Mais ſon armée, dont l'avant-garde étoit à la vue du camp, n'effraya point les aſſiégeans. Le Général Anglois ſe contenta de les obſerver; & le quatorze Mars, le fort ſe rendit pour ainſi dire ſous ſes yeux. Après huit jours d'une vaine apparition, ces onze cents hommes reprirent le chemin de Penſacola, au grand regret de Galvez & du Colonel Don Geronimo Giron qui, de l'aveu du Gouverneur, avoit eu la principale direction de l'attaque de la Mobile. Ils attendoient un renfort; s'il fût arrivé à temps, ils ſe propoſoient d'envelopper l'armée de Campbell qui n'avoit de vivres que pour cinq ou ſix jours, & qui,

1780.

1780. sans doute, auroit eu le sort de l'armée de Burgoyne à Saratoga. L'arrivée de ce renfort eût d'ailleurs hâté l'instant de l'acquisition de Pensacola, dont la conquête étoit le principal objet des campagnes de Galvez. Le retard des secours attendus de la Havane, dût ralentir les opérations militaires dans cette partie de l'Amérique.

Que la perte de Charle-Town ne ralentit point l'ardeur des Américains.

La guerre se continuoit dans les parties septentrionales, mais sans rien terminer en faveur des Anglois. La prise de Charles-Town n'avoit rien changé dans leur position ; & de leur aveu, ce triomphe leur coûta dix-sept cents hommes. S'il faut s'en rapporter à la lettre d'un Membre du Conseil de Massachusett, le courage des Américains ne s'étoit point réfroidi ; jamais ils n'avoient autant espéré des circonstances. Voici l'extrait de cette lettre datée du 21 Juillet.

« Malgré la perte de Charles-Town, nos affaires politiques prennent une face très-heureuse. Déja treize mille hommes se sont mis en marche de cet Etat, pour joindre l'armée continentale ; les efforts

des autres Etats sont les mêmes à proportion. Nous comptons ouvrir la campagne avec quarante mille hommes effectifs, non compris six mille hommes de troupes réglées arrivés de France avec huit vaisseaux de ligne & plusieurs frégates. La ville de Boston a prêté au Gouvernement un million & demi : Philadelphie & les autres grandes villes n'ont pas marqué moins de chaleur & de zèle ; on se dispute à qui fera davantage pour la cause commune ; les efforts sont unanimes ; le patriotisme dirige toutes les opérations ».

1780.

Suite de leurs triomphes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'effet, si prodigieusement exagéré dans les papiers Anglois, de la proclamation du Général Clinton après sa conquête, se réduisit à la défection d'environ deux cents habitans de Charles-Town. L'humble adresse qu'ils envoyèrent au Général Anglois, fut regardée par tous les autres, comme un monument d'opprobre qui manifestoit aux yeux de leurs compatriotes, les dispositions antérieures de ces lâches Torys. Cependant la prise de Charles-Town fut un événement fâcheux

1780. pour les Américains, en ce qu'il affoiblit l'idée qu'on s'étoit faite de la vigilance du Congrès, & qu'il réhaussa les espérances de l'Angleterre en Amérique; mais ce triomphe ne devoit pas être de longue durée. Au commencement de Juin, les Anglois ayant fait une invasion dans le Jersey, furent battus & repoussés par la milice du pays. Leur déroute fut complète; & les Américains firent au moins six cents prisonniers. Vers la fin du même mois, ils s'emparèrent, dans le fleuve Saint-Laurent, de quinze bâtimens chargés de provisions & de troupes pour Quebec & Montréal. Chaque jour étoit marqué par quelque prise faite sur les convois d'Angleterre. Les Armateurs de Boston se signaloient particulièrement sur les bancs & dans les environs de Terre-Neuve, où peu s'en fallut qu'ils ne détruisissent entièrement la pêche.

Les Anglois réduisent en cendres le bourg de Springfield.

Des pertes toujours foiblement réparées minoient insensiblement les forces britanniques dans cette partie du monde. Témoins de ces désastres, les Anglois ne pouvoient

ſe les diſſimuler ; le preſſentiment d'une ruine prochaine, les aliéna quelquefois juſqu'à la fureur ; ils ſe portèrent à des actes de cruauté qui n'avoient d'excuſe que dans leur déſeſpoir. L'expédition du 23 Juin, à laquelle furent employés cinq ou ſix mille hommes, parut n'avoir d'autre objet que l'incendie du bourg de Springfield. Ils s'étoient avancés d'Eliſabeth-Town avec quinze ou vingt pièces d'artillerie ; leur marche fut rapide, & ſe fit ſur deux colonnes, l'une dans le grand chemin qui conduit à ce bourg, & l'autre ſur la route de Vaux-Hall. Le Major Lée, avec ſa Cavalerie & ſes Piquets, & le Colonel Dayton avec ſon régiment, firent face aux deux colonnes. La réſiſtance fut ſupérieure à leurs forces ; mais le nombre l'emporta enfin ſur la bravoure opiniâtre ; & les troupes continentales ſe virent forcées, en gagnant les hauteurs, d'ouvrir le paſſage à l'armée Angloiſe juſqu'à Springfield qu'elle réduiſit en cendres. Cette expédition conſommée, l'ennemi fit ſa retraite avec une précipitation qui ne permit point aux Américains d'atteindre ſon

1780.

décisifs. Il en faut pourtant excepter l'affaire du 16 Août, où Cornwallis déploya avec succès les talens & l'activité d'un grand homme de guerre. Il étoit parti de Charles-Town pour voler au secours de Lord Rawdon, que les mouvemens du Général Gates avoient mis dans la nécessité de resserrer ses postes & de rassembler ses forces à Cambden. La mauvaise position de cette place ne permettoit guère d'y attendre une attaque ; & Rawdon fut d'abord tenté d'effectuer sa retraite à Charles-Town ; mais cette démarche pouvoit entraîner la perte de toute la Géorgie. Il y avoit d'ailleurs à Cambden huit cents malades & une grande quantité de munitions de guerre qu'il eût fallu abandonner à la discrétion de l'ennemi. Cette considération détermina Cornwallis à prévenir le Général Américain ; dans la matinée du 15 Août, il se mit en marche avec trois mille hommes, pour en aller attaquer six mille. Il croyoit l'armée de Gates retranchée dans le voisinage de la maison du Colonel Rugeley ; à peine eût-il marché l'espace de trois lieues, que sa garde avancée 1780.

rencontra l'ennemi. Le terrein sur
1780. lequel se trouvoient les deux armées, retréci par des marais, étoit favorable à l'infériorité des troupes royales. Lord Cornwallis prit toutes les mesures nécessaires, pour qu'il ne fût pas au pouvoir des Américains d'éviter le combat sur ce terrein ; & le Général Gates, se fiant en la supériorité de ses forces, hâtoit de son côté l'instant d'une action générale. Toutes les dispositions étant faites, les deux armées en vinrent aux mains dans la matinée du 16. Le feu, très-vif de part & d'autre, se soutint avec une égale ardeur pendant trois quarts d'heure. Enfin les troupes Américaines commencèrent à plier ; & aussitôt la Cavalerie Angloise se mit en devoir d'en compléter la déroute ; ce qui fut exécuté avec autant de célérité que de bravoure. Après avoir chargé l'ennemi sur le champ de bataille, elle le poursuivit jusqu'à vingt-deux milles, lui tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers, enleva cent cinquante charriots chargés de munitions d'artillerie. Cet échec fit perdre au Général Gates environ neuf cents

hommes ; & dans ce nombre il y avoit plusieurs Officiers de marque. On regretta sur-tout le Baron de *Kalb*, Brigadier des Armées du Roi, & Major général des troupes continentales. Il avoit reçu onze blessures sur le champ de bataille; & il mourut entre les bras du Chevalier du Buisson, son Aide-de-camp, qui fut blessé dangereusement & fait prisonnier dans cette même journée. L'Etat de la Caroline récompensa la bravoure de cet Officier ; & le Congrès le recommanda à la Cour de France. 1780.

Le surlendemain de cette affaire, Tarleton fut détaché à la poursuite du Général Sumpter, qu'il atteignit près de Catawba-Fords : il battit sa petite armée, dont les huit cents hommes s'étoient d'abord signalés dans trois chocs différents ; en tua cent cinquante sur la place, en fit trois cents prisonniers, & remit en liberté deux cents cinquante miliciens du parti Royaliste.

Malgré ce double échec, le Général Gates, dont le quartier étoit à Hillsboroug, dans la Caroline septentrionale, rassembla des forces au moins égales à celles

1780.

Heureux effets d'une amnistie.

de sa première armée, & parut décidé à courir les risques d'une nouvelle bataille. Elles se montèrent bientôt à plus de six mille hommes; & l'amnistie publiée en faveur de ceux que la terreur des châtimens & les menaces de confiscation avoient détachés du parti Républicain dans le département méridional, dont Gates venoit d'obtenir le commandement, ramena plusieurs transfuges, qui signalèrent leur repentir par des actions d'une bravoure éclatante. Cette proclamation fit plus que réparer le désastre de la journée de Cambden; le retour de ces braves déserteurs compléta l'armée du sud, & ne fit qu'ajouter à son encouragement. Mais la campagne devoit se terminer sans fournir au Général l'occasion si desirée d'une revanche mémorable. Tous les combats de terre se réduisirent dans son département, à quelques rencontres peu meurtrières. Il en fut à-peu-près ainsi dans les autres Etats de la Nouvelle-République.

Pourquoi Washington continue de temporiser.

Washington, toujours fidèle à son systême de temporisement, continuoit d'éviter les affaires décisives,

bien persuadé qu'une guerre de postes devoit à la longue épuiser les ressources de l'Angleterre, & sinon accélérer, du moins assurer le triomphe de la liberté dans le Nouveau Monde. Le Congrès adoptoit ce plan, qui pouvoit éloigner le terme de la guerre; mais qui en garantissoit le succès. Si l'on excepte un petit nombre d'actions assez vives, cette campagne se passa plutôt en préparatifs qu'en exécutions. En général, les Américains étoient moins ambitieux d'attaquer que de se défendre victorieusement. Encore une fois cette sage disposition pouvoit traîner la guerre en longueur, & le Congrès ne se le dissimuloit pas. — 1780.

Armée permanente du Congrès.

Rien ne fit plus d'honneur à sa prévoyance que l'établissement d'une armée permanente, dont les troupes constamment proportionnées à la nature du service, devoient, sans excéder les facultés des Etats, se recruter de manière à toujours conserver leur nombre complet. Ce nouveau règlement annonçoit une nouvelle campagne, & le projet de la rendre décisive. Quant aux mesures pour la campagne présente, le Congrès en avoit pris de bien

1780. efficaces pour coopérer avec l'armée Françoise dans le département septentrional, & pour arrêter les progrès des armes britanniques dans les Etats méridionaux. Si le Gouvernement ne négligeoit rien pour donner de la vigueur aux opérations militaires, les particuliers se faisoient un devoir d'y concourir par leurs efforts patriotiques. Jamais le Congrès ne fut plus révéré, mieux secondé, mieux servi que dans cette campagne. Cette assertion dément bien celles des papiers Anglois ; mais l'évènement fera voir que la révolution prête à se consommer, devoit être l'ouvrage de l'union des Chefs de la République, & du dévouement généreux de ses différens Membres.

Projet échoué d'une expédition contre Rhode-Island.

Les Puissances alliées développèrent aussi en faveur de l'Amérique, des ressources désespérantes pour l'Angleterre. Le Chevalier de Ternay avoit débarqué six mille hommes à Rhode-Island, que les Anglois venoient d'abandonner ; & M. de Rochambeau employa ces troupes aux fortifications de l'île, dont on vouloit faire une place d'armes. Des munitions de toute espèce y favorisoient

Le 11 Juillet.

ce projet. Dix mille Américains s'étoient retranchés dans la partie septentrionale ; & tous les gens de mer appartenant aux transports François, étoient déjà distribués dans les forts, dont la défense leur étoit confiée. 1780.

Cependant Rhode-Island se vit bientôt menacée. Les Amiraux *Arbuthnot* & *Graves* détachés de New-York, vinrent prendre leur station devant New-Port ; & Clinton s'étant embarqué avec une nombreuse division, faisoit route vers cette île, dans l'intention d'y former l'attaque des forces de terre & de mer. Les François étoient préparés à le bien recevoir ; & Washington qui eut avis de ce mouvement, sortit du camp de Prackneff, passa la rivière North, & se disposoit à marcher contre New-York, lorsqu'il apprit que le Général Anglois venoit de renoncer à son expédition. Les François & les Américains auroient desiré qu'il l'effectuât ; ils s'en étoient promis tout à la fois, & l'acquisition de cette place, & la défaite de Clinton à Rhode-Island. Mais il avoit redouté, comme très-probable, ce premier

1780.

évènement ; & la crainte précipita son retour. En cédant à la nécessité de défendre New-York, Clinton regretta d'avoir manqué l'occasion de remporter une victoire ; il s'en plaignit dans une lettre aux Ministres d'Angleterre, qu'il menaça d'abandonner le commandement, si par le retard des secours attendus, il se voyoit encore dans l'impuissance de soumettre les Rebelles de l'Amérique, & d'humilier leurs défenseurs.

Effets des proclamations de MM. de la Fayette & de Rochambeau, adressées aux habitans du Canada.

La présomption de ce Général ne changeoit rien à l'impossibilité de réduire les Américains. Ils combattoient pour la jouissance paisible de la liberté ; & les François les soutenoient dans cette prétention. C'en étoit assez pour affermir son empire dans les provinces déjà affranchies, & peut-être assez pour l'étendre à celles qui ne l'étoient pas encore. Le plus zélé défenseur de la liberté Américaine, M. le Marquis de la Fayette, aux yeux de qui les proclamations angloises n'étoient que des piéges tendus à la fidélité des nouveaux Républicains, en avoit fait publier une, dont l'objet fut d'engager les Canadiens à se joindre

à la confédération des Etats-unis. Cette invitation faite au nom de Louis XVI, quelques jours avant l'arrivée de M. le Comte de Rochambeau, disposa les esprits à bien recevoir celle que ce Général devoit proclamer d'une manière encore plus solennelle. L'effet de ces deux pièces fut très-sensible dans le Canada, pendant les deux dernières années de la guerre; & il est à présumer que cette grande province eût secoué le joug, si la paix n'étoit venue l'enchaîner pour quelque temps encore à l'Empire britannique. 1780.

L'intérêt des Puissances alliées n'étoit pas d'accélérer l'instant de cette paix trop longtems différée pour l'Angleterre. Le moyen le plus sûr de la réduire à cet excès d'épuisement, qui ne laisse plus de ressource même au courage, fut d'éviter, comme on l'a dit, ces combats, au succès desquels la fortune a souvent plus de part que la valeur & la prudence; & de tenir constamment les Anglois dans un état d'infériorité, qui ne laissât à leur choix que les coups du désespoir ou l'abandon de leurs prétentions. Pour se conformer à ce

Que l'intérêt des Puissances alliées est d'éviter une affaire décisive.

1780. système & à l'injonction précise de la Cour, le Chevalier de Ternay s'étoit vu forcé, dans sa traversée, d'éluder un combat, dont la rencontre de l'Amiral Graves, lui présentoit une occasion bien attrayante pour l'armée françoise.

Dispositions du Comte de Rochambeau à Rhode-Island.

Les deux Commandans étoient arrivés à la même époque en Amérique; mais quoique les secours envoyés par la France y balançassent au moins les renforts de l'Amiral Anglois, ils n'étoient point suffisans pour remplir toutes les vues de la confédération; & le fils de M. de Rochambeau eut ordre de s'embarquer sur la frégate l'*Amazone*, & d'aller presser à Brest le départ de la seconde division de l'armée alors occupée des fortifications de Rhode-Island. Elles étoient en si bon état au commencement du mois d'Août, que des forces trois fois supérieures à celles du Général françois, n'auroient pu troubler la sécurité des habitans & de l'escadre qui les protégeoit. Les travaux du camp de New-Port une fois achevés, M. de Rochambeau fit ouvrir de nouvelles marches vers les différens points de l'île où il étoit

possible de tenter une descente; & ce fut là que l'armée, considérablement accrue par les milices du pays, vint attendre l'ennemi qu'elle brûloit de combattre. Le Marquis de la Fayette avoit passé huit ou dix jours à New-Port, & s'y étoit rencontré avec les Députés du Congrés, & les plus notables habitans des environs; il en fut rappellé pour commander l'avant-garde de l'armée de Washington, qui devoit se monter à quinze mille hommes enrégimentés, sans compter les milices. Le Général Heath en commandoit six mille sur les hauteurs; les troupes étoient disposées de manière, que la communication de ce détachement avec l'armée de Washington, ne pouvoit être coupée.

1780.

Rodney part pour l'Amérique, & le Comte de Guichen pour l'Europe.

Même en supposant un retard considérable dans l'envoi des secours attendus, l'état présent des choses ne laissoit point d'inquiétude sur le sort des alliés dans cette partie de l'Amérique; & il n'étoit pas à présumer que M. de Guichen, alors en station dans les Indes occidentales, abandonnât les îles à la merci des escadres Angloises. Il s'étoit rendu

1780. avec toute sa flotte à Saint-Domingue, d'où il veilloit sur les mouvemens de l'ennemi. Elle devoit s'y fixer jusqu'à la fin de la campagne; & l'inaction apparente de ses vaisseaux remplit parfaitement l'objet de sa mission qui étoit de rendre inutile toute l'activité des Anglois, de faire échouer leurs projets, de les laisser se consumer en tentatives aussi ruineuses que vaines. Rien n'étoit plus sage ni mieux combiné que ce plan de la campagne du Comte de Guichen. Cependant l'Amiral Rodney s'étoit persuadé, contre toute vraisemblance, que l'escadre Françoise alloit se porter en Amérique; il se hâta de l'y devancer. M. de Guichen profita de son absence, en disposant tout pour le départ d'une riche flotte que la France & l'Espagne attendoient avec une égale impatience; & dès que le temps favorable aux opérations dans les Indes occidentales se fut écoulé, il partit lui même avec plusieurs vaisseaux de son escadre, dont l'escorte protégea le convoi jusqu'à la rade de Cadix, où il arriva sans avoir perdu un seul navire.

La

1780.

Fausse prévoyance de l'Amiral Rodney.

La fausse prévoyance de l'Amiral Rodney l'avoit égaré dans ses spéculations ; sa conduite fut généralement désapprouvée. Cette imprudence ne pouvoit se réparer qu'en battant les escadres de l'Amérique. L'Amiral Anglois osa se le promettre ; & sa confiance à cet égard lui fit annoncer avec une espèce de solennité, qu'il rendroit incessamment bon compte des six mille hommes que la France y avoit fait passer sous l'escorte de sept ou huit vaisseaux ; mais Rodney finit par ne rien entreprendre contre MM. de Rochambeau & de Ternay, dont la flotte s'étoit embossée. On avoit protegé son mouillage par de nouvelles batteries construites à la hâte ; & c'en fut assez pour condamner à l'inaction les dix vaisseaux de ligne que l'Amiral avoit conduits à New-York. Ils restèrent oisifs jusqu'à la fin de la belle saison. Le premier Novembre, les troupes de Rhode-Island entrèrent en quartier d'hiver, sans avoir eu rien à démêler avec l'escadre Britannique.

Jonction des escadres combinées, antérieure au départ de M. de Guichen.

Ces fanfaronnades mal soutenues en Amérique, ne l'avoient pas mieux été dans les Indes occidentales. In-

1780. formé de l'approche d'une flotte espagnole aux ordres de Don Solano, partie de Cadix le 28 Avril, l'Amiral Anglois avoit si bien compté sur la prise des onze vaisseaux qui la composoient, qu'il ne craignit pas de l'annoncer publiquement comme un renfort qui lui venoit d'Espagne. Plein de cette confiance, il se mit en route de la Barbade avec dix-sept vaisseaux de ligne; mais le Comte de Guichen avoit pris les devants avec vingt-trois vaisseaux, que Rodney croyoit hors d'état de tenir la mer. Ainsi la jonction des flottes alliées s'effectua le 19 Juin, &, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral qui vint attendre à Sainte-Lucie la foible escadre de Walsingham. Ce renfort étoit insuffisant pour donner à Rodney une supériorité que M. de Guichen venoit de fixer en faveur des Puissances confédérées.

Cette jonction allarmante pour les Anglois, jeta la consternation parmi leurs Négocians. Elle portoit la flotte combinée dans les Indes occidentales à trente-sept vaisseaux de ligne & douze frégates; & les

forces de terre qui devoient coopérer aux expéditions navales, étoient au moins de quatorze mille hommes. On trembla pour les îles Angloises. En vain cherchoit-on à se rassurer, en débitant que la jonction formidable de MM. de Guichen & Solano étoit accidentelle & nullement préméditée; que les troupes de ce dernier n'étoient point destinées à seconder les opérations du Général François; & que leur véritable mission les appelloit à la défense des possessions Espagnoles les plus exposées aux hostilités britanniques. A la première nouvelle de l'approche de Solano, les Anglois suspendirent ces hostilités; & le Gouverneur Dalling se renfermant dans la défense de la Jamaïque, venoit de renoncer à tout projet de guerre offensive; il avoit même rappellé les troupes à peine installées dans le fort *Saint-Jean*, poste important dont un détachement aux ordres du Capitaine Polson s'étoit emparé le 29 Avril. Cependant la partie du Public Anglois, qu'on nommoit par dérision les *Consolateurs*, s'obstinoit à voir encore les choses en beau; elle se 1780.

1780. rassuroit particulièrement sur l'indolence & l'*inactivité* faussement attribuées aux Espagnols. Le parti contraire opposoit à cette supposition gratuite, les actes de bravoure & d'héroïsme qui les avoient signalés depuis le commencement de la guerre; il n'oublioit pas l'admirable trait qu'on va recueillir, & qui mérite si bien de figurer dans les fastes de la gloire Espagnole.

Trait héroïque du caractère Espagnol.

Nous avons dit ailleurs que le *Saint-Julien* & le *Saint-Eugène* furent pris devant Gibraltar, lors du combat de Rodney & de Don Juan de Langara. Ces deux vaisseaux de 70 canons, trop foibles d'équipages pour lutter contre une tempête, se voyoient au moment d'échouer ou de périr. Les Anglois voulurent forcer les prisonniers Espagnols, qu'ils avoient renfermés à fond de cale, de les aider dans la manœuvre. Ceux-ci répondirent qu'ils étoient prêts de mourir avec eux, plutôt que de leur donner la moindre assistance, à moins qu'ils n'eussent la liberté de conduire les vaisseaux dans un des ports d'Espagne. La nécessité ayant forcé les Anglois d'y

consentir, les Espagnols menèrent leurs vainqueurs prisonniers à Cadix. L'histoire tant ancienne que moderne, offre bien peu d'exemples de ce patriotisme héroïque. 1780.

Éloge de Don Solano. Il se rend à la Havane.

Quant au Général qui commandoit l'escadre Espagnole aux Antilles, c'étoit ce même Joseph Solano qui, dans la guerre précédente, étant Capitaine du *Buon-Consejo*, vaisseau de soixante canons, soutint devant Cadix un combat terrible contre l'*Achille*, vaisseau Anglois qui en montoit soixante-quatre ; il y perdit un bras, un œil, eut cent soixante hommes tués sur son bord, & finit par forcer son adversaire à la retraite. Il étoit difficile de se persuader qu'un pareil Officier manquât d'activité. Mais les maladies avoient fait de cruels ravages sur sa flotte ; d'ailleurs Solano n'avoit point reçu d'ordre pour l'expédition projetée contre la Jamaïque. M. de Guichen eut beau lui proposer de se concerter avec lui pour cette expédition, le Général Espagnol se rendit à la Havane, & la plus riche des colonies Angloises fut sauvée. On manqua le plus beau moment de la

1780. campagne ; ce qui ne laissa plus d'espérance qu'il se tentât rien d'important aux Antilles avant la fin de l'hivernage.

Ouragans aux Indes occidentales. Désastres des îles Angloise

Il suit de tout ce qu'on vient de lire, que les efforts de l'Angleterre, tant en Amérique que dans les Indes occidentales, furent en pure perte cette année comme les années précédentes ; & que cette campagne ruineuse ne fit qu'approfondir l'abyme où l'opiniâtreté des Anglois les avoit précipités. L'impuissance de leurs armes, que la supériorité des forces combinées réduisoit à l'inaction, tant sur mer que sur terre, n'y fut pas le seul obstacle au succès de leurs entreprises. Les élémens qui sembloient s'être ligués contr'eux en beaucoup d'autres occasions, se soulevèrent le 10 Octobre avec une violence inconnue aux Antilles depuis plus d'un siècle. Des coups de vent terribles avoient annoncé cette tourmente, qui dura huit jours. Toutes les îles, depuis Cayenne jusqu'à la Jamaïque, eurent plus ou moins de part à la calamité générale ; mais Saint-Christophe, la Barbade & Sainte-Lucie furent les plus maltraitées ; quatre

cents navires appartenans à ces
îles, disparurent en une seule nuit. 1780.
Bridg-Town, qui, peu d'heures auparavant, étoit une des plus belles villes des Indes occidentales, fut convertie en un monceau de ruines; quatre mille habitans y périrent; tous ses environs furent dévastés. Les autres villes de la Barbade éprouvèrent le même sort. Ceux des malheureux Colons qui survécurent à ce désastre, se trouvoient environnés de débris, sans vivres, sans édifices où ils pussent se réfugier, sans matériaux, sans instrumens pour en construire, & s'ils en avoient eu, sans ouvriers pour les mettre en œuvre. On pourroit faire à-peu-près la même description des ravages de Sainte-Lucie. On se contentera d'observer que tout ce qu'il y avoit de vaisseaux dans la rade de cette île, fut ou submergé ou emporté sur le glacis du morne. De ce nombre étoient plusieurs vaisseaux de guerre. Les deux frégates Angloises le *Laurel* & l'*Andromede*, avoient pris feu sur les côtes de la Martinique; les équipages périrent, à l'exception de trente-deux matelots que M. le

Marquis de Bouillé recueillit, & 1780. qu'il renvoya libres. Si, dans cette circonstance, l'Amiral Rodney avoit gardé sa station, la flotte Angloise n'eût pas échappé au désastre des Antilles; mais il s'étoit porté sur les côtes de l'Amérique; & cette démarche imprudente en elle-même, fut, par l'évènement, le salut de son escadre.

Trahison d'Arnold. Ce terrible ouragan, si funeste aux îles Britanniques, causa peu de ravages dans les îles Françoises; & cette circonstance avouée des Anglois, ajoutoit encore au malheur de leur situation. Elle ne fit qu'empirer depuis cette époque, & particulièrement en Amérique, où toutes les ressources leur manquèrent à la fois, sans excepter celles de la séduction & des négociations insidieuses avec les sujets de la République les moins bien affermis dans leur patriotisme. Le fameux Arnold étoit un des plus corruptibles; & les Anglois ne l'ignoroient pas. A tous les vices d'un mauvais citoyen, cet Officier joignoit, comme on l'a vu, les rares talens d'un grand homme de guerre. Même en soupçonnant sa

fidélité, le Congrès, séduit par l'éclat de ses qualités martiales, avoit continué de l'employer dans les premiers grades de l'armée. On avoit eu l'imprudence de lui confier deux mille sept cents hommes, & de mettre à sa disposition quatre forts importans, entr'autres la citadelle de West-Point, construite sur les rives escarpées de l'Hudson, & regardée comme la clef de l'Amérique indépendante. Washington y avoit concentré ses forces, parce qu'en cet endroit la rivière fait un détour qui empêche les vaisseaux de la remonter vent arrière ou avec la marée. West-Point étoit le *palladium* de la liberté Américaine. L'occasion parut belle à Sir Henry Clinton. Il connoissoit à fond les dispositions d'Arnold ; & peut-être l'avoit-il pressenti depuis long-temps. En conséquence, il assemble une espèce de Conseil formé de ses Aides-de-camp & de quelques Officiers de confiance, pour délibérer sur les moyens d'amener le Général Américain à une défection absolue. Il parut dangereux de lui proposer la désertion du Corps qu'il commandoit ; on crut plus sage de se concerter 1780.

1780. avec lui pour attirer sa division vers un lieu convenu, où le Général Anglois devoit aposter des forces suffisantes pour l'envelopper. Cette détermination prise, il ne fut plus question que de la communiquer à Arnold. L'Adjudant général André offrit ses services ; & malgré le danger d'une telle négociation, il se travestit en paysan, arriva au camp Américain, pénétra jusqu'à la tente du Général, convint de tout avec lui, & reprit le chemin de New-York. Mais il fut observé par des patrouilles qui, l'ayant arrêté, lui firent des questions auxquelles il répondit en homme qui a perdu la tête. Par l'effet d'une discrétion inconcevable, au lieu de produire le passe-port dont il avoit eu soin de se pourvoir, André tira de sa poche une montre & cent guinées, qu'il offrit pour sa rançon. Plus l'offre étoit considérable, plus l'homme arrêté devenoit suspect. Il fut conduit à la tente de Washington, qui, l'ayant fait fouiller, trouva dans ses bottes des papiers qui découvroient le complot. Comme il eût été dangereux de faire enlever Arnold avec éclat, le Général ima-

gina de lui écrire que MM. de Rochambeau & de la Fayette desiroient voir sa division, & qu'ils le prioient de la tenir le lendemain sous les armes. Arnold donnoit dans le piége, lorsque l'Aide-de-camp, chargé du message, eut l'imprudence de parler d'un espion qui venoit d'être arrêté. Le Général conspirateur ne demanda point d'éclaircissement; mais il disparut sous quelque prétexte, gagna le rivage, se jeta dans une barque de pêcheur, & eut le bonheur d'arriver à la frégate le *Vautour*, qui le conduisit sans accident à New-York. Cette frégate, sur laquelle André s'étoit embarqué, avoit échoué la veille, assez près du rivage où se trouvoit alors le Colonel Livington. Il en avertit Arnold, & lui demanda deux pièces de gros canon. Le Général éluda la proposition sous de vains prétextes; & le Colonel n'employa qu'une pièce de 4, avec laquelle il auroit forcé le *Vautour* d'amener, si le flot n'eût relevé ce bâtiment. Le lendemain, ce même Officier vit passer Arnold dans sa barque, comme il descendoit la rivière pour gagner la frégate. Il en conçut un tel soupçon, 1780.

1780. que, s'il avoit eu à côté de lui ses bateaux de garde, il auroit joint le Général fugitif, dont l'embarras sans doute eût confirmé les soupçons de Livington.

L'Adjudant général André est condamné comme espion à perdre la vie.

Cependant le malheureux André étoit chargé de fers. La nouvelle en parvint bientôt à Clinton, qui expédia sur-le-champ un parlementaire pour traiter de l'échange de ce prisonnier. Washington ne voulut entendre à aucune proposition, à moins qu'on ne lui livrât Arnold. L'Adjudant général fut jugé dans un Conseil de guerre, & condamné comme espion à perdre la vie ; l'exécution suivit de près cette sentence. On prétend que ses Juges fondoient en larmes en la lui prononçant. A peine entré dans sa vingt-septième année, André réunissoit à toutes les vertus sociales, les talens militaires d'un Officier consommé. Quant au traître Arnold, il jouit impunément du salaire de son crime, si toutefois on peut regarder comme impunie une lâcheté qui le couvrit de honte aux yeux même des Anglois qui la récompensèrent. Il fut envoyé dans la Virginie, où il eut le commandement

en chef par la mort du Général Philips, qu'une fièvre emporta quelques jours après l'arrivée d'Arnold. En vain essaya-t-il de se justifier dans une adresse aux peuples de l'Amérique; en vain prodigua-t-il les invectives contre le Congrès; personne ne fut tenté de le croire excusable. L'horreur qu'inspiroit sa trahison, ne fit que resserrer les nœuds du patriotisme Américain. 1780.

Après l'évasion d'Arnold, le Major *Frank*, son Aide-de-camp, avoit demandé un Conseil de guerre; il y fut jugé & acquitté honorablement.

Heath, successeur d'Arnold.

Cependant il falloit un Commandant à West-Point; Washington jeta les yeux sur le Général *Heath*. Cette marque de confiance étoit d'autant plus honorable, qu'il n'y avoit que le plus honnête des hommes qui put succéder dans ce commandement au plus lâche des traîtres.

Que les Hollandois sont prêts à rompre ouvertement avec les Anglois.

Ce complot échoué venoit d'enlever aux Anglois leur dernière ressource en Amérique, du moins pour cette campagne. On a vu que, depuis long-temps, ils étoient hors d'état, dans les Indes occidentales, de rien exécuter à force ouverte contre les

1780. François & les Espagnols. Faute d'ennemis qu'ils pussent vaincre, ils en cherchoient de tous côtés qu'ils pussent vexer impunément. De toutes les Puissances neutres, les Hollandois étoient celle qu'ils avoient outragée avec le plus de confiance dans les quatre Parties du Monde. Ils croyoient cette nation disposée à tout souffrir plutôt que de se désister en faveur des alliés, d'une neutralité sans laquelle son existence même étoit compromise ou paroissoit l'être. Mais la dépendance où ils avoient tenu si long-temps la Hollande, étoit une usurpation dont elle pouvoit enfin s'affranchir, grace à la révolution qui s'étoit opérée dans le systême politique des Puissances. Un dernier outrage fait à la souveraineté de cette République, décida sa rupture avec la Grande-Bretagne.

Violence faite au Gouverneur de l'île S. Martin.

Au commencement du mois d'Août, peu de jours avant le départ de Rodney pour le Nord de l'Amérique, sept bâtimens poursuivis par des vaisseaux de guerre détachés de l'escadre Britannique, s'étoient réfugiés dans le port de Saint-Martin, une des îles qui appartiennent aux Hol-

landois. Le 9, un vaiſſeau de ligne, ſix frégates, & un cutter Anglois, vinrent mouiller dans cette île; & le Commandant de l'eſcadre ayant fait débarquer un détachement des troupes de la Marine, ſe rendit chez le Gouverneur Heyliger, qu'il ſomma de lui livrer les ſept bâtimens, leurs équipages & leurs cargaiſons. Sur le refus du Gouverneur, l'Officier Anglois menaça d'exécuter à l'inſtant les ordres qui lui preſcrivoient de mettre la ville en cendres & d'en raſer les fortifications. M. Heyliger lui demanda de vouloir certifier par écrit, que l'Amiral Rodney étoit autoriſé par la Cour de Londres à faire exécuter une telle menace. Le Capitaine donna cette déclaration; & le Gouverneur, cédant au droit du plus fort, abandonna les vaiſſeaux Américains, qui furent enlevés, ainſi que leurs cargaiſons & leurs équipages.

1780.

La Grande-Bretagne prévient la Hollande par un Manifeſte.

L'atteinte manifeſte portée à la neutralité du port Saint-Martin, n'étoit pas une inſulte tolérable; & l'aſcendant du Prince d'Orange, toujours plus diſpoſé pour les Anglois, ne fut plus capable de balancer les intérêts du commerce viſiblement

1782. sacrifiés à de vaines considérations, à des ménagemens puérils envers une nation dont la politique n'admettoit aucuns ménagemens. Les Etats-généraux, dès long-temps ébranlés par les sollicitations de la France & de l'Espagne, se décidèrent enfin aux représailles si violemment provoquées dans l'île de Saint-Martin, & récemment justifiées en Europe par mille autres vexations, dont la plus injurieuse fut de vendre à l'enchère les navires enlevés au Comte de Byland. Tant d'outrages ne pouvoient se réparer par d'autre voie que celle des hostilités; & Leurs Hautes-Puissances en ordonnèrent les préparatifs. On fit des armemens, dont l'objet ne fut ignoré de personne. On assigna publiquement à la première escadre sa destination pour les Indes occidentales; on renforça les garnisons des places maritimes. Tous les chantiers de la République annonçoient le projet d'une Marine respectable; & ce qui dut éclairer la Grande-Bretagne sur les intentions ultérieures des Provinces-unies, plusieurs des vaisseaux en construction devoient être équipés aux frais &

pour le compte de l'Amérique. La Cour de Londres comprit enfin qu'une guerre ouverte avec l'Angleterre n'étoit pas de toutes les perspectives la plus effrayante pour les Hollandois; & que cette rupture, si long-temps regardée comme impossible, étoit désormais inévitable, à moins que, pour conjurer le nouvel orage, elle ne descendît à des soumissions, & n'effectuât de bonne foi des réparations trop long-temps éludées sous les plus vains prétextes. La fierté britannique ne pouvoit embrasser une ressource humiliante; & pour sauver au moins l'honneur dans cette conjoncture critique, elle suggéra aux Ministres de la Grande-Bretagne un parti moins sage qu'audacieux, celui de prévenir la Hollande par un Manifeste publié le 20 Décembre, & qui eut tout l'effet d'une déclaration de guerre. 1780.

Les griefs sur lesquels Sa Majesté Britannique insiste dans cette pièce, sont tous assez vagues & peu faits pour motiver une rupture entre les deux Puissances. Le plus grave est un traité de Commerce, dont les préliminaires arrêtés à Aix-la-Chapelle

Griefs allégués dans ce Manifeste.

1780. au mois de Septembre 1778, portoient qu'il y aura une paix ferme, inaltérable, universelle, ainsi qu'une amitié sincère entre Leurs Hautes-Puissances & les Etats-unis de l'Amérique-septentrionale. Ce traité, long-temps ignoré des Anglois, fut trouvé dans les malles de M. Henri Laurens, ci-devant Président du Congrès, & nommé depuis Ambassadeur à la Haye. Il s'étoit embarqué à Philadelphie sur le paquebot le *Mercury*, qui fut pris dans la traversée. On le conduisit à Londres, où il fut renfermé dans la Tour. Parmi ses papiers, dont on s'étoit saisi, on découvrit des copies de cette convention susceptible d'une interprétation favorable. Aux yeux des Ministres Britanniques, c'étoit une violation manifeste des traités subsistans; & suivant les Bourgmestres & Magistrats d'Amsterdam, les seuls qui eussent signé la pièce en question, leur conduite ne supposoit point de négociation régulière avec les Etats-unis, & devoit être envisagée comme une mesure préparatoire nécessairement sans effet, jusqu'à la décision encore incertaine du grand procès

1780.

qui divisoit l'Angleterre & ses colonies. Il est vrai que M. Van-Berkel, Conseiller & Pensionnaire d'Amsterdam, avoit approuvé l'esquisse de ce traité éventuel, concerté entre des Particuliers sans caractère; mais, c'étoit une simple spéculation à laquelle la nation n'avoit pris aucune part. Cependant le Chevalier York se plaignit amèrement au nom de sa Cour; il demanda qu'on punît les auteurs du traité, & M. Van-Berkel, qui le favorisoit. Il ne se dissimuloit pas l'incongruité de sa demande, & ne cherchoit qu'un prétexte à cette déclaration de guerre, dont la témérité fit l'étonnement de l'Europe.

Manœuvres de l'Angleterre pour aliéner la Porte contre la France.

Cette démarche alloit ajouter un nouveau degré de force à la confédération des ennemis de l'Angleterre, dans une conjoncture où elle perdoit enfin tout espoir de se ménager une alliance utile parmi les autres Puissances. Toutes paroissoient disposées à favoriser le projet de la ligue déjà formée dans le Nord en faveur de la neutralité armée. En vain la Cour de Londres avoit fait pressentir la Porte; en vain essaya-

1780.

t-elle, par des négociations secrètes, par des suppositions toujours odieuses, & par les manèges indécens d'une politique aux abois, d'aliéner cette Puissance amie constante de l'Empire françois. La Porte continua de l'être, en regrettant que sa position ne lui permit pas de jouer le rôle d'alliée.

Que le Portugal n'est point libre d'accéder au traité de neutralité armée.

L'ascendant de la Grande-Bretagne sur le Portugal, laissoit peu d'espoir qu'il se prêtât à la confédération armée pour le maintien de la neutralité, au moins dans l'étendue nécessaire pour rendre son influence efficace; mais il se passoit tous les jours, & sous les yeux de la Cour de Lisbonne, des scènes faites pour la convaincre de la nécessité de cette confédération. Ses ports étoient en quelque sorte un marché public où les corsaires Anglois venoient trafiquer de leurs prises, sans excepter celles qu'ils avoient faites sur les neutres. En vain le Juge-Conservateur voulut s'opposer à cette licence; les Agens britanniques procédoient impunément à la vente des navires & de leurs cargaisons. En gémissant sur de pareils

excès, cette Cour se voyoit comme forcée de les tolérer. Mais les avantages qui devoient résulter pour le commerce des nations liguées en faveur de la neutralité, la protection réciproque à laquelle elles s'engageoient par le traité déjà conclu entre les trois Puissances du Nord, & les réquisitions vives & pressantes de la France & de l'Espagne, étoient de puissans motifs pour attirer le Portugal dans la confédération des neutres. Cette Puissance mit enfin un terme à ses acceptions trop manifestes pour l'Angleterre; & le port de Lisbonne cessa d'être un moment le théâtre des vexations britanniques. Par un Edit de Sa Majesté Très-Fidèle, ce port fut quelque temps fermé sans distinction à tous les vaisseaux de guerre qui s'y présentoient avec des prises, le seul cas d'une extrême détresse excepté; encore falloit-il qu'ils n'y séjournassent que vingt-quatre heures, & qu'ils en sortissent avec leurs prises intactes. Cet édit changeoit absolument la face des choses au desavantage de la Grande-Bretagne. Mais la conduite du Portugal occa-

1780.

1780.

ſionna de vives plaintes & de terribles menaces de la part des Anglois, qui par un effet de leur aſcendant ſur cette Puiſſance, vinrent à bout de faire annuller ſon réglement, & d'empêcher ſon acceſſion au traité de la Ruſſie, de la Suede & du Dannemark.

Conjectures ſur les flottes combinées en Europe.

Ces trois Etats réunis avoient une marine ſuffiſante pour faire reſpecter leur neutralité. D'ailleurs, l'Angleterre venoit enfin d'apprendre qu'il eſt un terme où les vexations retombent ſur ceux qui les exercent. L'exemple des Hollandois pouvoit être imité; & dans ſa poſition, il n'étoit pas vraiſemblable qu'elle ſongeât encore à troubler la paix des nations cenſées étrangères à ſa querelle. La ſupériorité des alliés ſe ſoutenoit en Europe comme dans les autres parties du monde; & la marine de France & d'Eſpagne ſembloit avoir acquis un nouveau degré de puiſſance & de vigueur, en recouvrant M. le Comte d'Eſtaing, que le vœu général appelloit au commandement de la flotte combinée qu'on diſoit être au moment de ſe raſſembler à la

Corogne. Le bruit se répandit qu'il alloit prendre la conduite de cette flotte; & que c'étoit l'objet de son voyage en Espagne. En effet, il étoit arrivé le 4 Août à Madrid où l'on prétendoit que Sa Majesté Catholique l'avoit déclaré Généralissime de ses troupes de terre & de mer. Il partit de Saint-Ildephonse le 15 Septembre, pour se rendre à Cadix, d'où trente-neuf vaisseaux, disoit-on, alloient mettre à la voile sous les ordres du Vice-Amiral, pour se joindre aux douze vaisseaux de Brest, qui, réunis à une forte escadre, dont on attribuoit le commandement à M. du Pavillon, devoient porter la totalité de la flotte à plus de soixante vaisseaux de ligne. Mais tous ces bruits n'avoient encore d'autre fondement que la possibilité de les réaliser. La France ayant pourvu à la défense de ses îles, & à la protection des nouveaux Etats-unis, ne projettoit aucune opération importante en Europe; & quant à l'Espagne, toutes ses vues se portoient vers le Détroit, d'où il lui suffisoit d'écarter les secours envoyés à Gibraltar.

1780.

1780.
M. de la Touche-Tréville est désigné Commandant d'une flotte prête à partir pour l'Amérique.

La chose dont on s'occupoit le plus à cette époque, étoit l'équipement d'une escadre & d'un convoi destinés pour l'Amérique. M. de la Touche-Tréville avoit d'abord été choisi pour la commander. Les douze vaisseaux de ligne doublés en cuivre, dont elle étoit composée, alloient convoyer un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & d'environ six mille hommes de troupes, savoir, les régimens de Neustrie, d'Auvergne, de Rouergue, d'Anhalt, & des recrues pour les completter en cas de maladies. La majeure partie de ces troupes devoit joindre l'armée du Comte de Rochambeau, & tenir lieu de la seconde division, dont l'envoi fut si vivement sollicité par ce Général.

Leur départ fixé d'abord au commencement d'Octobre, fut encore différé de quelques mois, & précédé par celui du Comte d'Estaing, dont le voyage & le séjour en Espagne, n'avoient eu d'autre objet que la sûreté du nombreux convoi des Indes occidentales, arrivé à Cadix sous l'escorte des dix-huit vaisseaux de M. de Guichen, & qui devoit gagner

gagner les ports de France sous la protection du Vice-Amiral. Par les sages dispositions de ce Commandant, l'escadre & le convoi avoient été suffisamment approvisionnés en moins de cinq ou six jours. Toute la flotte Françoise mit à la voile le 30 Octobre, quoique le vent ne fût pas très-favorable; la belle manœuvre de M. d'Estaing fut admirée en cette occasion. Don Louis de Cordova appareilla le lendemain pour l'accompagner jusqu'au cap Saint-Vincent. Les deux armées réunies formoient un nombre de soixante-trois vaisseaux de ligne, sans y comprendre les vaissaux de cinquante canons. Le 28, les navires de la Méditerranée s'étoient séparés de la flotte; mais ce jour-là même, ils furent obligés, à cause du mauvais temps, de jeter l'ancre sous Rota. Le 2 Novembre, un coup de vent terrible obligea les deux escadres & le convoi de rentrer dans la baie de Cadix. Vingt vaisseaux de ligne & autant de navires avoient été dispersés par la tempête; de ce nombre étoit le

1780. M. d'Estaing ramène de Cadix, dans les ports de France, l'escadre & le convoi de M. de Guichen.

1780. *Robuste*, que montoit M. le Comte de Grasse. Le 5, tous les vaisseaux dispersés reparurent à l'entrée de la baie; & il ne s'en trouva pas un seul d'égaré. Le Commandant du *Robuste* reçut ordre de mouiller en cet endroit, parce que le vent étoit redevenu favorable, & que M. le Comte d'Estaing se disposoit à sortir du port; ce qu'il fit le soir même avec tous les vaisseaux François. Le 7, la flotte & le convoi remirent à la voile accompagnés seulement de trois frégates & de six vaisseaux espagnols. Quoiqu'un peu lente, cette navigation fut heureuse jusqu'à leur arrivée dans les ports de France.

Politique de la France dans les préparatifs d'une invasion en Angleterre.

Cet objet rempli, l'inaction des escadres fit bien voir aux Anglois que ce grand appareil de guerre n'avoit point eu pour motif, le projet d'une invasion sur leurs côtes; mais, comme on l'a dit, la politique des Cours alliées étoit de leur faire craindre cette invasion, & de forcer l'Angleterre à se tenir sur une défensive ruineuse, qui devoit l'épuiser tôt ou tard. Cette méthode adoptée par la France, étoit la moins

analogue à la valeur impétueuse de ses armées ; peut-être étoit-ce la manière la plus lente & par conséquent la plus dispendieuse de réduire ses fiers ennemis ; mais elle épargnoit le sang françois, & le dévouement de la nation ne connoissoit point de bornes. La France avoit des milliers de citoyens disposés à tout sacrifier aux besoins de l'Etat, sans excepter leur fortune & celle de leur postérité. L'Angleterre n'avoit pas les mêmes ressources ; & le patriotisme de ses habitans ne pouvoit surpasser celui des François. Qu'on se représente l'abyme de détresse où dut la plonger la nécessité qu'elle s'étoit imposée de faire face à trois Puissances respectables par elles-mêmes, & dont la confédération ajoutoit infiniment aux forces de chacune en particulier. Le prodige de cette guerre est que la Grande-Bretagne ait pu reculer aussi long-temps sa défaite ; mais plus elle développoit d'efforts, plus sa ruine étoit nécessaire. On a vu ce qu'ils étoient en Amérique ; ils ne furent pas moins imposans en Europe dans tout le cours de cette campagne.

1780.

Patriotisme des François.

1780.
Forces navales des Anglois en Europe. Que la réunion de leurs ennemis les rend insuffisantes.

Quoiqu'il faille rabattre des exagérations britanniques dans le tableau des forces navales de l'Angleterre, il est pourtant vrai que la flotte de l'Amiral Geari ne montoit pas à moins de trente-six vaisseaux de ligne, lorsque, par la démission de cet Amiral, elle reprit sa seconde croisière sous le commandement de l'Amiral Darby. On parloit à cette époque du prochain départ d'une autre escadre de huit vaisseaux & de cinq frégates; elle sortit en effet le 28 Novembre, non pour aller, suivant sa première destination, renforcer l'Amiral Rodney aux Indes occidentales; mais pour se joindre à la grande flotte & seconder ses opérations ou dans la Manche, ou dans le détroit de Gibraltar. L'arrivée de M. de Guichen avoit changé les premières dispositions relativement aux Antilles, où son absence rendoit moins pressant le besoin des renforts destinés à Rodney. Le retour du contre-Amiral Hyde Parker, son escadre & le riche convoi qu'elle escortoit, furent un surcroît de forces pour la marine angloise en Europe; & l'on ne peut

disconvenir qu'elle n'y fut peut-être supérieure à la marine des autres Puissances belligérantes prises chacune séparément ; mais la réunion les fortifioit au point de les rendre invincibles. Leur grand avantage étoit de soutenir la guerre à moins de frais que leur ennemie ; &, comme on l'a dit ailleurs, de n'avoir besoin pour la réduire que des mêmes efforts qu'elle faisoit pour ne point l'être. Encore une fois, la position de l'Angleterre ne lui permettoit pas de chercher l'occasion d'une affaire générale ; & la politique des alliés leur défendoit de faire naître cette occasion. Ils n'en vouloient pas à la vie des Anglois, mais à leur domination usurpée sur un élément qui ne reconnoît point de maîtres. Il est vrai que la liberté des mers pouvoit abaisser la Grande-Bretagne au rang des Puissances inférieures ; mais l'intérêt général demandoit son abaissement ; & la gloire de la France est d'avoir procuré cet avantage à l'Europe au moins de frais possibles.

1780.

Ces observations suffisent pour justifier l'espèce d'inaction qui carac-

1780.

Qu'il importoit à l'Angleterre de tenter de grandes expéditions en Europe.

térise cette campagne d'Europe; car c'est le nom qui convient aux opérations militaires dans la période que nous parcourons. La plûpart figureroient à peine dans l'histoire, si l'objet de cette guerre ne rendoit intéressans ses moindres détails. Cependant il importoit à l'Angleterre de mettre à profit cette campagne. Dans sa position désastreuse, elle n'avoit d'espoir que dans les hasards heureux d'une grande expédition; mais faute d'occasions & de moyens, elle ne tenta que de petites choses, dont le succès ne changea rien à sa situation.

Prise de la frégate la Belle-Poule.

La prise même de la célèbre frégate la *Belle-Poule*, ne fut pour les Anglois qu'un bien foible triomphe, si l'on considère la supériorité du vaisseau qu'elle eut à combattre. Le Chevalier de Kergariou qui la commandoit, fut tué dans l'action qu'elle soutint la nuit du 15 au 16 Juillet, contre le *Sans-Pareil*, vaisseau anglois de soixante-quatre canons. La *Belle-Poule* n'en montoit que trente-deux; & sa résistance fut de trois heures & demie. Le sieur de la Motte-Tabourel qui

en avoit pris le commandement depuis la mort du Capitaine, ne se rendit qu'à la dernière extrémité, & lorsqu'il vit la moitié de sa batterie démontée, toutes ses manœuvres en désordre, ses mâts criblés ainsi que ses vergues, ses voiles hachées & plus de six pieds d'eau dans la cale. Cette belle défense avoit mis soixante-huit hommes de son équipage hors de combat; & comme il le dit dans sa lettre au Ministre de la marine, l'humanité lui faisoit une loi d'amener pavillon. Ce combat devenu fameux par les regrets qu'on donna long-temps à la perte de la *Belle-Poule*, fut livré à quelques lieues des sables d'Olonne.. 1780.

Dix jours auparavant, la frégate la *Capricieuse* de trente-deux canons, se trouvant au quarante-quatrième degré de latitude & au neuvième de longitude, avoit soutenu un combat encore plus terrible contre les deux frégates angloises la *Prudente* & la *Licorne*, l'une de trente-six & l'autre de vingt-huit canons. L'action commença sur les onze heures & demie du soir, & continua jusqu'à quatre heures du Belle défense de la frégate la Capricieuse.

1780. matin avec une fureur, dont on a peu d'exemples. Le Capitaine françois perdit la vie dans ce combat; & plus de cent hommes de son équipage éprouvèrent le même sort. La frégate étoit percée à l'eau de treize boulets, lorsqu'elle se rendit après une action, qui couvrit de gloire le Chevalier de Cherval & tout l'équipage qu'il commandoit. Le feu avoit pris à la *Capricieuse* au moment de l'amariner; cet incendie ne s'éteignit que dans les flots où elle fut engloutie à la vue des frégates angloises. Heureusement que tous les François venoient de l'abandonner, & qu'on eut le temps de sauver les blessés.

Prise de la frégate l'Artois.

Le premier de Juillet, le vaisseau anglois le *Romney* avoit pris, à la hauteur du cap Finisterre, la frégate l'*Artois*, construite par la province de ce nom. M. Fabre, gentilhomme Artésien, très-distingué par ses talens & sa bravoure, commandoit cette frégate de 36 canons, l'une des plus belles de la marine françoise. Il fut contraint de se rendre au Capitaine Home, après un combat très-vif où il eut vingt mate-

lots tués. Le nombre des blessés fut d'environ quarante hommes.

1780. Combat glorieux de la Nymphe contre la Flora.

Le combat des frégates la *Nymphe* & la *Flora* près de l'île d'Ouessant, nous paroît mériter une attention particulière, en ce qu'il offre un exemple de l'intrépidité françoise, qui tient presque du merveilleux. Quoique la *Flora* fut armée de quarante-quatre canons, & que la frégate françoise n'en portât que 32 d'un calibre inférieur, le Chevalier de Rumain qui la commandoit, n'en montra pas moins d'ardeur pour le combat. Elles commencèrent à se canonner sur les six heures du soir; & ce prélude coûta la vie au brave Capitaine de la *Nymphe*, qui, avant de succomber, avoit reçu quatre blessures en moins d'un quart-d'heure. La canonnade ne pouvant qu'être funeste au bâtiment françois, il n'avoit de ressource que dans l'abordage; & bientôt tout son équipage se jeta dans la frégate angloise. On combattit corps à corps pendant plus d'une heure avec un acharnement qui fit perdre la vie à soixante François, parmi lesquels on distingua M. de Keranstret

1780. premier Enseigne, qui fut tué à bord de la *Flora*, & M. du Couëdic, qui, renversé d'un coup de pique, fut écrasé entre les deux bâtimens. Presque tout l'équipage de la *Nymphe*, avoit été plus ou moins blessé; & la plupart des Officiers le furent grièvement. M. de Taillard qui commandoit à la place du Chevalier de Rumain, reçut presque au même instant un coup de hache à la tête, & deux coups de fusil, l'un à l'épaule & l'autre dans la hanche droite. Il avoit perdu connoissance: revenu à lui, il eut la douleur de voir les Anglois maîtres de la frégate françoise.

Avantage des Anglois dans le combat du Bienfaisant & du Charon, contre le vaisseau le Comte d'Artois.

De tous leurs triomphes dans les mers d'Europe, le plus exalté fut la prise du *Comte-d'Artois*, vaisseau de soixante canons, commandé par le Chevalier de Clonard qui se rendit le 13 Août au *Bienfaisant* & au *Charon* qui en montoient, l'un soixante-quatorze & l'autre cinquante-deux. Ce combat soutenu pendant plus de deux heures à la vue de la côte d'Irlande, fut très-glorieux à l'équipage françois qui eut à se battre des deux bords à la

fois, contre le *Bienfaisant* qui le canonnoit par le travers, & contre le *Charon* qui le tenoit en hanche & l'enfiloit de l'avant à l'arrière. Un autre avantage des vaisseaux anglois, c'est qu'on y chargeoit les canons de boulets & de mitraille, & que le vaisseau françois ne pouvoit faire usage que du boulet rond. Pendant toute l'action, M. de Clonard avoit fait l'impossible pour *élonger* le *Bienfaisant* qui se refusa constamment à l'abordage, le seul genre de combat qui pût convenir au *Comte-d'Artois*, vu l'infériorité de ses forces, & le mauvais état de son artillerie.

1780.

Tous les avantages de la marine angloise furent au moins balancés par ses échecs. Sans parler du succès plus ou moins heureux des frégates, les corsaires françois se signaloient par de riches captures. Ceux de Dunkerque s'emparèrent, dans la mer du Nord, de cinquante bâtimens évalués à cinq millions. Vingt-huit de ces vaisseaux avoient été rançonnés, & par conséquent ne rendirent à l'Etat que la moindre partie de leur valeur. Ces rançons

Ces échecs sont au moins balancés par ceux des Anglois.

1780. Défense de rançonner leurs vaisseaux.

trop multipliées étoient un abus qui méritoit l'attention du Gouvernement. Elles donnèrent lieu à un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, portant défense à tous les Capitaines corsaires de rançonner les bâtimens ennemis ; on n'excepta que les prises faites dans les mers d'Irlande, dans le canal de Bristol, dans celui de Saint-George & dans le Nord-Ouest de l'Ecosse. En effet, le but de la course étant d'affoiblir l'Angleterre en la privant de ses bâtimens & de leurs équipages, ce grand objet se trouvoit éludé par les rançons. La France eut à s'applaudir de ce réglement qui porta un grand préjudice à l'ennemi sur qui l'on fit beaucoup de prises depuis l'époque de l'Arrêt.

11 Octobre.

Avantages des Espagnols

Les Espagnols eurent aussi des succès dans la petite guerre de mer. Dès le commencement de Septembre, les vaisseaux de Barcelo avoient enlevé plus de soixante-dix navires dans la baie de Gibraltar. Il est vrai que toutes ces pertes, se reparoient tant d'un côté que de l'autre, par des avantages partiels & des succès de détail qui auroient éternisé la guerre, si la position de la Grande-Bre-

tagne n'avoit pas été déſeſpérée. Elle trouva du moins quelque encouragement dans cette ſucceſſion de petits échecs & de petits triomphes. Mais à tous les événemens ſans réſultats qui caractériſent cette campagne, il s'en joignit un qui ſembloit devoir déconcerter les eſpérances de l'Angleterre.

1780.

Riche convoi enlevé aux Anglois.

Tandis que l'eſcadre aux ordres de l'Amiral Darby, étoit à ſe morfondre devant Breſt pour empêcher la jonction des eſcadres combinées, deux flottes avoient appareillé de Ports-Mouth, tant pour l'Inde que pour les Antilles, ſous la foible eſcorte des trois vaiſſeaux de ligne le *Buffalo*, l'*Inflexible*, le *Ramillies*, & des frégates la *Southampton* & la *Thetis*; encore les deux premiers vaiſſeaux devoient-ils s'en ſéparer à la hauteur du cap Finiſterre; ce qui fut exécuté peu de jours après le départ. Don Louis de Cordova en ayant eu connoiſſance, appareilla de Cadix dans la ſoirée du 8 Août, avec quarante voiles; & le lendemain, le Capitaine du *Ramillies* vit tout ſon convoi enveloppé par les vaiſſeaux en-

Le 22 Juillet.

1780. nemis qui formoient un croissant. Il donna le signal de *sauve qui peut*; mais le cercle étoit presque formé; & le Général Espagnol avoit ordonné une chasse générale. Trente-six bâtimens se rendirent sur le champ & furent d'abord amarinés. Le *Ramillies*, & les deux frégates, furent chassés par l'escadre légère aux ordres de M. de Beausset, qui, ne pouvant les atteindre, se mit à la poursuite des navires qui fuyoient à la partie du Sud-Ouest; il réussit à les intercepter. Ces nouvelles prises, jointes aux trente-six premières, completèrent le nombre de cinquante bâtimens. Le Chef d'escadre Don Vincent Doz fut chargé de la conduite de cette flotte qui alla mouiller dans le port de Cadix, accrue de quelques autres prises faites dans la traversée. Le convoi enlevé aux Anglois, étoit, sinon le plus nombreux, au moins un des plus riches qui fût sorti depuis long-temps des ports de la Grande-Bretagne. Ce fut un coup sensible pour les établissemens britanniques dans les deux Indes. On évalua la perte en argent un million & demi sterling; & c'étoit

la moins fâcheuse. Le nombre des prisonniers débarqués à Cadix se montoit à trois mille hommes, sans y comprendre les Officiers. 1780.

Mauvaise excuse de Lord Sandwich.

Ce désastre, dont une des frégates de l'escorte porta la nouvelle à Rodney, ne laissoit à ce Général qu'une ressource odieuse, & jusqu'alors inconnue parmi les nations de l'Europe; ce fut à cette époque qu'il se permit de faire enlever le convoi Hollandois mouillé à Saint-Martin. Le même événement fit perdre tout espoir au bons spéculateurs anglois, & devint la matière des plus vifs reproches contre Lord Sandwich. Ce premier Lord de l'Amirauté crut se disculper, en disant qu'il y auroit eu de l'imprudence à retirer la flotte des parages de Brest pour la conduire au cap Finisterre; & que la perte du convoi étoit l'effet d'un hasard très-commun à la guerre. Mais, comme l'observe un auteur estimable, s'il paroissoit imprudent de porter l'escadre Angloise jusqu'au cap, c'étoit une preuve qu'on y appercevoit quelque danger; il y avoit donc de l'imprudence d'y envoyer le convoi sous une foible escorte.

1780. Au reste, il est difficile de concevoir comment il eût été dangereux pour l'Amiral Darby de se transporter au cap Finisterre. Quant aux hasards de la guerre ; si le désastre du convoi fut un de leurs effets, il n'y a rien qu'on ne puisse mettre sur le compte du hasard ; & désormais le hasard seul doit répondre des événemens.

Désastre de la flotte de la Jamaïque.

L'Angleterre imputoit avec raison aux mauvaises combinaisons de ses Ministres, la perte de ces deux convois ; mais elle n'eut à s'en prendre qu'aux flots des désastres qu'essuya la flotte de la Jamaïque, jusqu'à sa rentrée dans les ports de la Grande-Bretagne. Le tiers des vaisseaux périt dans la traversée ; & ceux qui abordèrent les côtes britanniques se ressentoient plus ou moins des ravages de la tempête.

L'Angleterre songe à tenter encore les hasards de la guerre.

Telle étoit la position fâcheuse des Anglois à la fin de cette campagne qui, sans doute, auroit été la dernière, s'ils avoient suivi les conseils d'une politique sage & prévoyante ; mais l'inaction ruineuse de leur grande flotte qui venoit de mouiller à la rade de Saint-Helen,

après une croisière aussi pénible qu'infructueuse, fut pour la Grande-Bretagne une raison de plus de tenter encore les hasards de la guerre. Cependant cette flotte avoit rencontré deux fois celle du Comte d'Estaing sans oser l'attaquer; & il n'étoit pas à présumer que l'occasion se montrât plus belle une autre année. Quoi qu'il en soit, dans la séance du 24 Novembre, M. Jenkinson lut cette résolution à la Chambre des Communes. 1780.

» Que pour le service de 1781, il soit employé comme forces de terre, trente-neuf mille six cens soixante hommes effectifs, y compris quatre mille deux cens treize Invalides ».

Lequel est le plus expédient pour l'Angleterre, ou d'augmenter ses forces navales, ou d'accroître ses troupes de terre?

Après quelques difficultés, on finit par voter ce nombre d'hommes. Mais dans la séance du 28, lorsqu'il fut question d'entendre le rapport du Comité des subsides relativement aux troupes, M. Hussey déclara qu'il avoit des objections à faire contre la résolution proposée le 24. Il motiva son opposition, en blâmant la préférence qu'on donnoit aux troupes de terre sur les forces

1780. navales; & ne dissimula pas l'intention où il étoit de proposer une augmentation de vingt mille matelots. Il avoit demandé quels étoient les hauts faits capables de compenser la somme de dix millions sterling, que coûtoit à l'Etat l'entretien des armées de terre. A cette question, M. Jenkinson répondit que dans le cours entier de la dernière campagne, les Anglois n'avoient point essuyé de perte essentielle; qu'on ne leur avoit pas enlevé une armée, une île, un seul vaisseau de ligne, & qu'ils avoient remporté des victoires signalées en Amérique. » On ne peut nier, ajouta-t-il, que les troupes de terre n'ayent eu beaucoup de part à nos succès. Ce sont elles qui ont mis Sir Henry Clinton en état de tenir si long-temps en échec le Général Washington; ce sont elles qui forcent encore à l'inaction, & le Général américain, & les troupes que la France a fait passer à son secours, sous les ordres du Comte de Rochambeau; ce sont elles, qui dispersées dans les îles que l'ennemi paroissoit menacer, lui en ont interdit l'accès dans un

temps où ses forces navales étoient supérieures aux nôtres.... Graces aux troupes de terre, dont on voudroit méconnoître l'utilité, l'ennemi n'a pu rien entreprendre ; il a trouvé par-tout ces troupes disposées à le recevoir, & assez en forces pour le repousser ».

1780.

Ces avantages de l'Angleterre en Amérique, n'étoient si gratuitement exagérés par les Ministres, que pour faire goûter au peuple anglois la prolongation de la guerre. Ce fut dans le même esprit, qu'ils firent solliciter au Parlement un vœu de remerciement en faveur de Lord Cornwallis, de Sir Henry Clinton & de l'Amiral Arbuthnot. Cette motion passa avec les amendemens ordinaires, malgré l'opposition de la Minorité qui n'approuvoit ni la guerre d'Amérique, ni les honneurs accordés aux Généraux.

Que les Américains, suivant M. Wilkes, sont dans le même cas que le peuple Anglois armé contre Charles I.

» Quels que soient, dit M. Wilkes, les succès dont on se propose de récompenser les auteurs, je regarderai toujours les Américains comme ayant pris les armes dans les mêmes principes que ceux du

1780. peuple anglois armé contre Charles premier. Ce Prince vouloit puiser dans la bourse de ses sujets sans leur consentement ; il portoit atteinte à la constitution : le peuple réclama ses droits ; il prit les armes. La position des Américains est absolument la même que celle de vos ancêtres ; ils ont les mêmes droits, & ces droits sont également violés. En tirant l'épée contre les Américains, Sir Henry Clinton & Lord Cornwallis l'ont plongée sans provocation dans le sang innocent. Je suis prêt à voter des remerciemens pour les Officiers qui ont remporté des victoires sur la France ou sur l'Espagne ; mais en voter en faveur de ceux qui, dans la supposition même d'une rébellion de la part des Américains, n'auroient servi que dans une guerre civile, c'est ce dont on ne trouve point d'exemple dans les annales du monde. Jamais Rome ne décerna les honneurs du triomphe à un Général qui n'avoit à faire valoir que des victoires remportées sur ses concitoyens ».

Toutes les déclamations des antiministériaux ne devoient rien chan-

ger au plan de la campagne, dont les dispositions embrassoient les quatre parties du monde. Déjà les papiers publics avoient désigné les objets sur lesquels on devoit asseoir l'impôt des vingt-cinq millions nécessaires aux frais de la guerre dans le courant de 1781. A peine rentrée dans le port, la grande flotte se disposoit à lever l'ancre, pour recommencer sa croisière & protéger le retour de quatre flottes marchandes attendues de l'Amérique & des Indes orientales. On équipoit une escadre de cinq vaisseaux pour aller exercer les hostilités récemment dénoncées aux Hollandois. On prétendoit que Johnstone alloit reprendre sa station devant Lisbonne avec trois vaisseaux de ligne & huit frégates; mais ce n'étoit point la destination de ce Commodore. On parloit d'une forte escadre pour renforcer l'Amiral Hughes aux Indes orientales; cette escadre, disoit-on, alloit mettre à la voile sous le commandement de l'Amiral Pallifer.

1780. Dispositions des Anglois pour la campagne de 1781.

La position des Anglois dans cette partie du monde, n'étoit pas moins allarmante que sur les autres théâ-

Leur position dans l'Inde. Lord Macartney est

1780. désigné pour succéder à Sir Thomas Rumbold, dans le Gouvernement de Madrass.

tres de la guerre. Le désordre régnoit dans toutes les possessions de la Compagnie, & particulièrement à la côte de Coromandel, où les Gouvernemens étoient déchirés par les factions & les troubles civils. La guerre avoit été la première cause des malheurs de l'Inde britannique; mais la négligence ou l'incapacité des Gouverneurs en avoit favorisé les progrès. Le peuple toujours précipité dans ses jugemens, s'en prenoit à la mauvaise administration de Sir Thomas Rumbold qui venoit de résigner le Gouvernement du fort Saint-George ou de Madrass. On lui faisoit un crime des quinze cents mille livres sterling qu'il avoit amassées, en moins de quatre ans, dans cette place lucrative. Pour remédier aux désordres, le Général Smith avoit proposé dans une assemblée des Actionnaires de la Compagnie des Indes, entr'autres moyens nécessairement efficaces, de choisir le successeur de Sir Rumbold parmi les serviteurs de cette Compagnie. C'étoit le vœu de quelques membres de l'assemblée; mais Lord Macartney, ci-devant Gouverneur

de la Grenade, aspiroit à la présidence du fort Saint-George; & ce Lord l'emporta sur ses concurrens. Rien ne prouvoit l'influence de la Cour dans les délibérations, comme cette élection contre laquelle M. Smith & d'autres Actionnaires protestèrent jusqu'au jour de la décision. Le 13 Décembre, les Directeurs à qui ce choix appartenoit, avoient déjà reçu de Lord Macartney le serment d'usage en pareille circonstance. Le 20, il adressa à la Cour des Actionnaires réunis dans leur Hôtel un discours très-modeste, où il se qualifioit enfant adopté par ce corps respectable. M. Burke releva cette proposition, en observant que la Compagnie avoit des enfans dans son sein, & qu'il n'étoit pas besoin d'en adopter d'étrangers. Son opposition, celle de M. Smith & d'autres Membres de cette Cour, ne devoient rien changer aux résolutions de l'assemblée. On prit, en faveur de Lord Macartney, le suffrage qui confirmoit, pour le moment, le choix des Directeurs, & qui donnoit la certitude de le voir confirmé, lorsqu'on en viendroit au scrutin. 1780.

1780.

Victoire d'Ayder-Aly Khan.

Dans l'état présent des choses, il falloit autant de présomption que de courage pour oser se charger du gouvernement de Madrass; mais Lord Macartney ne manquoit ni d'intrépidité, ni de confiance en ses talens; & les fâcheuses nouvelles de l'Inde ne ralentirent point son ardeur pour le service de la Compagnie. Cependant on venoit d'apprendre qu'Ayder-Aly-Khan, à la tête d'une armée formidable de Marattes, n'attendoit pour former le siége du fort S. George, que l'arrivée des Ingénieurs François qui devoient le diriger. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette place, qu'il y régnoit des grandes divisions entre la garnison & les habitans. D'ailleurs ce fameux Conquérant venoit de ravager plusieurs possessions Angloises sur la côte de Coromandel. Au mois de Juillet de cette année, il étoit entré dans le Carnate avec quatre-vingt mille hommes, auxquels devoit se joindre une armée détachée des îles Françoises. Il commença les hostilités par envoyer cinq mille chevaux dans les environs de Madrass, où ils pillèrent les maisons & les jardins des

des habitans, qui tous se réfugièrent dans la ville & sous la protection du fort. Il fallut beaucoup de temps pour former une armée des troupes éparses dans les garnisons Angloises; la Cavalerie d'Ayder couvroit le pays & retardoit nécessairement la jonction des petits corps dispersés. Enfin un gros détachement de trois mille Sypahies & de quatre mille cinq cents Européens aux ordres du Colonel Baillie, rencontra vingt-mille Marattes commandés par le fils du Nabab. Ces derniers plièrent au premier choc; mais s'étant bientôt ralliés, ils revinrent à la charge contre Baillie qui se trouvoit alors à cinq ou six milles de la grande armée de Sir Hector Munro, Généralissime des troupes de la Compagnie britannique. A cette seconde attaque, Ayder qui commandoit en personne, fit jouer trois batteries qui causèrent un tel désordre parmi les troupes royales, que la ligne Angloise fut entièrement rompue. Cependant, le Colonel & la moitié de son détachement s'ouvrirent un passage avec la bayonnette jusqu'au

1780.

Défaite du Colonel Baillie.

1780. village le plus voisin; mais un parti ennemi fondit sur eux & les battit si complètement, qu'il n'y eut qu'un petit nombre d'Européens qui échappèrent à ce désastre.

Le royaume d'Arcote est abandonné à la merci du vainqueur.

Sir Hector Munro en fut informé sur-le-champ, & ne crut pas devoir tenter une revanche trop périlleuse. Il se retira précipitamment à Madrass, laissant le royaume d'Arcote à la merci d'un vainqueur redoutable par sa bravoure & ses talens personnels, mais encore plus à craindre par la valeur des troupes européennes qui faisoient la principale force de son armée. Elles étoient commandées par un Sergent François auquel on avoit envoyé la Croix de Saint Louis & le brevet de Lieutenant-colonel, sur de bons témoignages de sa capacité, de ses services & de son attachement aux intérêts de la France. Ce brave homme, nommé *Lallée*, eut la plus grande part à la dernière victoire des Marattes; & comme on le verra dans la suite, ce ne fut pas la seule occasion où il justifia la confiance d'Ayder Aly, dont il étoit le guide & l'oracle dans les opérations difficiles.

1780. Départ instant du Commodore Johnſtone & de M. de Suffren.

Cependant le Commodore Johnſtone ſe diſpoſoit à mettre à la voile avec une eſcadre pour le cap de Bonne-Eſpérance, où l'intention de l'Angleterre étoit de commencer les hoſtilités contre les Hollandois. Après s'en être emparé, il devoit ſe rendre à l'Amérique du Sud pour tenter une expédition à Buenos-Ayres. La Cour de Madrid étoit alors en de vives inquiétudes ſur les ſuites d'un ſoulèvement à Rio de la Plata ; & le Cabinet de Saint-James informé de la ſituation des affaires dans cette province, s'en promettoit des ſuccès. Un Prêtre y fut accuſé d'avoir fomenté la ſédition; on l'envoya priſonnier en Eſpagne, ſur un vaiſſeau qui fut pris dans la traverſée par des corſaires Anglois. Ce Prêtre alloit ſe rembarquer avec Johnſtone & l'accompagner dans ſon expédition. Mais les mouvemens du Commodore avoient été prévus ; & les Hollandois, qui ne pouvoient défendre leurs établiſſemens au-delà des mers, venoient de réclamer & d'obtenir la protection de la France. Bientôt le Commandeur de Suffren devoit partir

1780. pour l'Inde avec une escadre considérable, un convoi nombreux & des renforts pour le cap de Bonne Espérance. Ce qui dut encore ajouter aux allarmes de la Compagnie Angloise, ce fut la destination des six vaisseaux de ligne qui, le 8 Octobre, avoient mis à la voile de l'île de France pour aller tenter une expédition à l'embouchure du Gange. Le plan de M. d'Orves, Commandant de cette escadre, étoit d'intercepter les bâtimens qui descendroient le fleuve, de croiser ensuite sur les côtes de Coromandel & de Malabar, & de se mesurer, s'il étoit possible, avec l'Amiral Hughes qui n'avoit alors que cinq vaisseaux à Madrass.

Prise du fort Basan par le Général Goddard.

La prise du fort Basan situé sur les confins du pays des Marattes, est le seul événement heureux pour la Grande-Bretagne, dont l'Inde ait été le théâtre à cette époque. Le 13 Novembre, le Général Goddard s'étoit porté sur cette place très-bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison. Avec les troupes qu'il avoit amenées de Surate, & les renforts qui lui vin-

tent de Bombay, il se mit en devoir de former une attaque régulière. Le 28, il établit sa première batterie; & en moins de douze jours, elles furent toutes en état de jouer. Elles étoient si bien servies, que le 11 Décembre la place se rendit à discrétion. C'étoit la plus importante du pays. Les ouvrages du fort Basan avoient coûté originairement aux Marattes, soixante-dix laques de roupies; & le Général Goddard se flattoit que, pour en recouvrer la possession, ces Indiens se joindroient aux troupes de la Compagnie contre Ayder-Aly-Khan. Cette conjecture n'avoit de fondement que dans la présomption du Général Anglois; les Marattes étoient encore bien éloignés de cette défection alors imaginaire. 1780.

Projet sans exécution contre le port de Mangalor.

Ce Général, après avoir laissé une assez forte garnison à Basan, marcha vers Mangalor avec des troupes & de l'artillerie tirées de Bombay. Mangalor est un port de mer dans la peninsule en-deçà du Gange sur la côte de Malabar, & la plus forte place du royaume de Canara; elle offre une excellente rade, où les

1780 vaisseaux sont à l'abri pendant la saison des tempêtes. L'acquisition de Mangalor eût redonné l'avantage aux Anglois dans cette partie du monde; mais ce fut un projet sans exécution; & la Compagnie Britannique n'eut de véritable succès que la prise du fort Basan. Tout sembloit lui présager de fâcheux évènemens dans les différentes contrées de l'Inde. Ses principales forces consistoient en cinq mille Européens & environ quarante mille Sypahies bien disciplinés qui formoient son armée du Bengale; sa marine étoit foible & de beaucoup inférieure à celle des Puissances confédérées, sur-tout depuis l'adhésion des Etats-Généraux, dont les forces navales dans l'Inde se montoient à quatre vaisseaux de ligne, à cinq frégates & à plusieurs autres bâtimens armés. Ils avoient au moins huit mille hommes de troupes Européennes distribuées tant au cap de Bonne-Espérance, que dans l'île de Ceylan, à Chinsure, à Batavia, & dans quelques autres établissemens.

Etat des Anglois dans l'Inde.

Il suit de cet aperçu relativement à ces contrées lointaines, qu'elles n'offroient point aux Anglois, pour

la campagne de 1781, un théâtre 1780.
plus favorable à leurs opérations militaires, que les autres parties du monde, où l'on a vu que toutes les circonstances se combinoient pour assurer & consommer le triomphe des Puissances liguées contre la Grande-Bretagne.

Fin du Tome second.







